

# Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale

55  
2002



Genève  
LIBRAIRIE DROZ S.A.  
11, rue Massot  
2003

# Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale  
Publiée par le Cercle Ferdinand de Saussure  
<http://www.unige.ch/Lettres/divers/cfs>  
[cercledesaussure@lettres.unige.ch](mailto:cercledesaussure@lettres.unige.ch)

Comité de rédaction:

DANIELE GAMBARARA, président  
EMILIO MANZOTTI, vice-président  
MARIE-CLAUDE CAPT-ARNAUD, trésorière  
CLAIRE FOREL, secrétaire  
RENÉ AMACKER  
JEAN-PAUL BRONCKART  
CURZIO CHIESA  
JANETTE FRIEDRICH  
ANNE-MARGUERITE FRYBA-REBER  
CLAUDIA MEJIA  
PATRICK SÉRIOT, délégué de la Société suisse de linguistique

Comité scientifique international:

JEAN-CLAUDE CHEVALIER, Paris  
DANIEL DROIXHE, Bruxelles et Liège  
KONRAD KOERNER, Ottawa  
GILBERT LAZARD, Paris  
GIULIO C. LEPSCHY, Londres  
RAFFAELE SIMONE, Rome  
CHRISTIAN STETTER, Aix-la-Chapelle  
PIERRE SWIGGERS, Louvain  
PETER WUNDERLI, Düsseldorf

Rédaction:

Cercle Ferdinand de Saussure  
Département de Linguistique  
Faculté des Lettres  
CH-1211 GENÈVE 4

Diffusion:

Librairie DROZ S.A.  
Rue Massot 11  
CH-1211 GENÈVE 12

---

Publié avec l'appui de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales

*Tous droits réservés*

ISBN: 2-600-00834-9 / ISSN: 0068-516-X

# Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale

55  
2002

Genève  
LIBRAIRIE DROZ S.A.  
11, rue Massot  
2003



TABLE RONDE  
«LA PHONOLOGIE DANS L'ŒUF»  
(GENÈVE, 16 JUIN 2001)



TABLE RONDE  
«LA PHONOLOGIE DANS L'ŒUF»  
(GENÈVE, 16 JUIN 2001)

Durant l'année universitaire 2000-2001 un séminaire interuniversitaire s'est tenu en Suisse romande avec pour titre «La phonologie dans l'œuf». Cette désignation peu académique recouvrait un enjeu épistémologique peu commun. En effet l'objet de notre travail était d'étudier la naissance d'une discipline: la phonologie, à partir d'une crise: la crise de l'empirisme dans la phonétique expérimentale au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. Nous avons entrepris de faire apparaître, à partir de textes importants mais rarement lus en détails, l'émergence d'une attitude scientifique nouvelle, qui débouche sur la notion de *modèle* et d'objet *construit* dans une théorie. Nous avons traqué les premiers balbutiements d'un objet nouveau, le phonème, objet propre à la linguistique, et d'une notion scientifique, celle de pertinence, émergeant d'une situation ancienne: l'impossibilité de tout enregistrer, de tout noter, de tout transcrire, à travers la crise de l'empirisme, précipitée de façon paradoxale par l'invention de machines à enregistrer et décrire les sons du langage.

La spécificité de ce séminaire a été de proposer des lectures de textes de linguistes de différents pays européens, en différentes langues: anglais, allemand, italien et russe, pour tenter de répondre à une question: quel est le rapport entre la langue et la culture des linguistes d'un côté, et les thèmes de réflexion de l'autre

(ex. : pourquoi la phonologie n'est-elle pas apparue en Allemagne, mais en Tchécoslovaquie dans les années 1920?). Cette lecture de textes n'était pas une exhumation du passé pour le passé, elle a permis d'aboutir à une meilleure mise en perspective des pratiques contemporaines, montrant ainsi qu'en sciences humaines, le passé d'une science est indispensable à la compréhension de son présent.

Les textes qu'on va trouver rassemblés ici sont le fruit de nos rencontres au cours de l'année, tels qu'ils ont été présentés au colloque de clôture du séminaire. C. Forel (Genève) expose les rapports entre la phonologie et la phonostylistique, J. Friedrich (Genève) rappelle que le philosophe et psychologue K. Bühler s'est beaucoup intéressé à la notion de phonème. G. Iannàcaro (Turin) présente deux directions de travail en phonologie dans l'Italie de l'entre-deux-guerres. M. Mahmoudian (Lausanne) dresse un bilan critique de la phonologie, en envisageant ses « limites » et ses « perspectives ». S. Patri (Lyon) expose la méthode morphologique dans le travail de Troubetzkoy, E. Velmezova (Lausanne) rappelle que les notions de phonème et morphème ont été employées déjà dans l'école de Baudouin de Courtenay, dans un sens diachronique, et M. Viel (Paris) étudie une des notions les plus célèbres élaborées par les phonologues pragois : celle de marque. Enfin I. Vilkou-Poustovaïa (Paris) aborde une question controversée : celle de « linguistique de la parole ».

Les Cahiers Ferdinand de Saussure se veulent une revue où l'histoire et l'épistémologie de la linguistique, dans l'extraordinaire élan qu'a impulsé l'apport du linguiste genevois, aient une place de choix. Gageons que ces textes apporteront la marque du travail fourni lors de ce séminaire interuniversitaire, et de l'intérêt d'une perspective articulant l'histoire des sciences et l'histoire des idées.

Patrick Sériot (Lausanne)

Claire-Antonella Forel

POUR UNE RELECTURE DU CHAPITRE  
«PHONOLOGIE ET PHONOSTYLISTIQUE»  
DE N.S. TROUBETZKOY

*Cet article propose une relecture du deuxième chapitre de l'introduction des Principes de Phonologie de N.S. Troubetzkoy. On y reprendra l'analyse des faits expressifs et appellatifs à la lumière de la théorie des indices proposée par L.J. Prieto.*

0. *Les trois faces de la manifestation parlée selon Karl Bühler*

Dans l'«Introduction» à ses *Principes de Phonologie*<sup>1</sup>, Troubetzkoy tente de définir ce qui sera l'objet de son étude. Pour ce faire, il examine tout d'abord les rapports entre «Phonologie et Phonétique». Puis il s'attaque à ce qu'il appelle la «Phonostylistique». Dans ce chapitre, Troubetzkoy se pose la question de savoir comment classer certains faits phoniques dont il sent bien à prime abord qu'ils ne relèvent pas de l'objet de son étude, la phonologie représentative.

---

<sup>1</sup> Troubetzkoy, *Principes de phonologie*, Paris 1949. Nous référons uniquement à cet ouvrage, nous n'en répéterons plus le titre, mais nous indiquerons les pages directement dans le texte, entre parenthèses.

Troubetzkoy reprend le schéma de l'*Organonmodell*<sup>2</sup> proposé par K. Bühler qu'il présente ainsi :

Le langage humain supposant toujours à la fois un sujet parlant, un auditeur (ou plusieurs) et un état de chose dont on s'entretient, il s'ensuit que toute manifestation parlée a trois faces : elle est en même temps une *présentation* (ou une *expression*) du sujet parlant visant à le caractériser, un *appel* à l'auditeur (ou aux auditeurs) visant à produire une certaine impression, et une *représentation* de l'état de choses, objet de l'entretien. (p. 16)

Le linguiste russe en déduit qu'il faut donc distinguer *qui* parle, sur quel *ton* il parle et *ce qu'il* dit. Ces trois faces de la manifestation parlée correspondent bien aux trois fonctions de Bühler : *présentation/expression*, *appel* et *représentation*. Il faut toutefois noter que Troubetzkoy affirme que ce schéma est « également valable pour le côté phonique du langage », c'est-à-dire comme quelque chose susceptible d'être phonologique, quand bien même Bühler ne l'avait conçu que pour le *konkrete Schallphänomen*. Il y a cependant chez Troubetzkoy un glissement sensible quant à la définition de la fonction expressive : celle-ci, en effet, ne relève plus de l'« intériorité » du sujet parlant, mais le caractérise comme « appartenant à des types humains ou à des groupes déterminés, et qui sont essentiels pour la permanence de la communauté linguistique en question » (p. 22). Certaines particularités de la voix perçue sont interprétées par nous comme :

- « des indices permettant de reconnaître des mots de sens déterminés et les phrases composées avec ces mots ». Cela relèverait du plan représentatif ;
- « un moyen de provoquer chez l'auditeur des sentiments déterminés ». Cela relèverait du plan appellatif ;
- « une expression, un symptôme du sujet parlant ». Cela nous renvoie à la fonction expressive<sup>3</sup>.

Troubetzkoy se demande « si la phonologie doit étudier ces trois plans » (p. 16) et nous allons examiner de quelle manière il va articuler sa réponse. Le problème se pose à propos de l'appellatif et de l'expressif car : « Que le plan représentatif

<sup>2</sup> K. Bühler, *Axiomatik der Sprachwissenschaft*, réimpression, Frankfurt 1969 et *Sprachtheorie: die Darstellungsform der Sprache*, Iena 1934.

<sup>3</sup> Le modèle de Bühler a notamment inspiré un autre phonologue de l'Ecole de Prague, R. Jakobson qui, à la différence de Troubetzkoy, ne se restreint pas à un seul plan linguistique. Du reste, dans son article « Linguistique et Poétique » (*Essais de linguistique générale*, Paris 1963), Jakobson ajoute trois nouvelles fonctions à celles relevées par Bühler, et il ne donne des exemples phonologiques que pour deux d'entre elle : la fonction émotive (qu'il centre sur le locuteur) et la fonction poétique.

appartienne au domaine de la phonologie, cela est évident dès l'abord» (p. 16). Dans un premier temps, Troubetzkoy rejoint la position de J. v. Laziczius, selon lequel la phonologie aurait à s'occuper de toutes les fonctions du langage humain et devrait donc se diviser en trois grandes parties. Ce qui rallie Troubetzkoy à cette position semble être surtout le fait, signalé par v. Laziczius, que parmi les «impressions phoniques» à fonction expressive ou appellative «il y en a qui pour être exactement comprises doivent être rapportées à des normes déterminées, établies dans la langue en question» (p. 17). Ce dernier critère, cependant, qui n'est autre que celui de la conventionnalité, permettra à Troubetzkoy de détacher plus loin la phonologie représentative des deux autres en montrant que «le problème de la distinction entre ce qui est naturel et ce qui est conventionnel n'existe à proprement parler que dans la phonologie expressive et appellative, tandis qu'elle ne joue aucun rôle dans la phonologie représentative» (p. 28). En effet, de la nature uniformément conventionnelle des faits représentatifs face à l'hétérogénéité des faits expressifs et appellatifs, Troubetzkoy déduit la nature foncièrement différente des fonctions que ces faits servent respectivement à remplir: «Tandis que la 'phonologie représentative' étudie l'ensemble des procédés phoniques à valeur représentative [...], les deux autres branches [...] de la phonologie ne traiteraient qu'une petite partie des procédés phoniques d'expression et d'appel» (p. 29).

### 1. *Faits expressifs et faits représentatifs*

Il faut bien convenir que, même quand on a affaire à un fait expressif conventionnel, il y a entre celui-ci et un fait représentatif – qui, personne ne le contestera, est pratiquement toujours conventionnel – une différence fondamentale. Cette différence, d'autre part, ne saurait être mise, comme le fait Bühler et, à sa suite, Troubetzkoy, sur le compte de ce à quoi «les faits mentionnés renvoient respectivement»: émetteur et récepteur sont pour la fonction représentative des «choses» pouvant figurer au même titre que n'importe quelles autres dans l'«état de choses» qui d'après eux caractérise cette fonction. Ce n'est donc pas sur le contenu véhiculé par les faits représentatifs et les faits expressifs, pas plus que sur leur conventionnalité, que l'on peut s'appuyer pour les discriminer. Ainsi, lorsque quelqu'un prononce avec l'accent caractéristique du canton de Vaud la phrase «Je suis vaudois», le récepteur peut accéder au même contenu – l'origine vaudoise du locuteur – grâce à deux faits également conventionnels dont l'un reste cependant expressif – ce qu'on appelle 'l'accent' – et l'autre représentatif – la suite de phonèmes.

C'est ailleurs qu'il faut chercher la différence, et elle se trouve, nous semble-t-il, dans le caractère intentionnel des faits représentatifs et le caractère au contraire

spontané des faits expressifs. Il s'agit en effet, dans les deux cas, d'indices, mais seuls les faits représentatifs sont expressément produits pour qu'ils servent d'indices<sup>4</sup>. Cette différence n'est pas sans rapport avec le caractère toujours conventionnel des faits représentatifs: puisqu'ils sont intentionnels, ceux-ci ne sauraient être que conventionnels. Les faits expressifs, qui renvoient toujours à des catégories d'individus socialement pertinentes<sup>5</sup>, peuvent certes le faire grâce à des conventions en vigueur dans la communauté linguistique; mais ils y parviennent aussi grâce à un rapport naturel – par exemple biologique – entre les faits en question et les catégories auxquelles ils renvoient. On en trouve d'excellents exemples chez Troubetzkoy (p. 20): ainsi, en darkhat, l'articulation particulière des voyelles et la hauteur musicale relative de la voix du locuteur renvoient toutes deux au sexe de celui-ci, et, dans les deux cas, il s'agit d'indices spontanés<sup>6</sup>. Mais, alors que l'articulation des voyelles ne fonctionne comme indice que grâce à des conventions, la hauteur musicale se comporte comme un indice naturel.

Remarquons d'autre part que l'indice intentionnel<sup>7</sup>, de par sa nature même, exige la collaboration, dans la pratique dont il est le moyen, de deux exécutants, ce qui confère à cette pratique un caractère social particulièrement marqué. L'indice spontané, au contraire, constitue le moyen d'une pratique dans laquelle l'émetteur intervient comme simple participant, le seul exécutant étant le récepteur.

## 2. *L'intonation semble être un phénomène appellatif*

Quand il parle des procédés appellatifs, Troubetzkoy y ajoute prestement des phénomènes intonatifs.

<sup>4</sup> «Un fait fournit une indication et constitue par conséquent un indice lorsque, de la constatation de son appartenance à une classe déterminée, on peut déduire l'appartenance d'un autre fait à une autre classe déterminée», Prieto, *Pertinence et Pratique*, Paris 1975, dorénavant: P. & P., p. 15.

<sup>5</sup> C'est ainsi que nous interprétons les «types humains [et] groupes déterminés [...] essentiels pour la permanence de la communauté linguistique en question» (Troubetzkoy, p. 22).

<sup>6</sup> Les indices 'spontanés' sont des «faits qui fournissent des indications sans avoir été produits à cette fin, soit qu'il s'agisse de faits naturels, soit qu'il s'agisse de faits produits par l'homme de façon involontaire ou avec une intention autre que celle d'indiquer quoi que ce soit» P. & P., p. 15. Ajoutons qu'un fait fonctionnant comme un indice intentionnel, la production de voyelles pour communiquer un sens par exemple, peut parfaitement fonctionner comme indice spontané pour une autre pratique, celle de reconnaître l'appartenance à un «type humain ou groupe déterminé [...] essentiel pour la permanence de la communauté linguistique en question». (Troubetzkoy, p. 22).

<sup>7</sup> La catégorie des indices intentionnels «est constituée par les faits fournissant des indications qui ont été produits expressément afin de les fournir et qui n'atteignent ce but qu'à condition qu'on les reconnaisse comme ayant été produits pour l'atteindre» P. & P., p. 16.

Mais le même procédé peut également être employé pour déclencher d'autres émotions: *schschöön!* peut être prononcé non seulement avec ravissement, mais aussi avec ironie, *schschaamlos* («imprudent») avec indignation, *lliieber Freund* («cher ami») avec enthousiasme, avec ironie, avec indignation, sur un ton persuasif, avec regret ou pitié, etc., et *chaque fois avec une autre nuance d'intonation* (p. 25).

Troubetzkoy ne définit pas ce qu'est cette intonation, et nous allons, quant à nous, pour l'instant, nous contenter de dire qu'il s'agit d'une courbe mélodique. Ce qui apparaît ici très clairement chez Troubetzkoy, c'est un détachement de l'intonation des procédés appellatifs phonématiques. Nous allons donc nous intéresser au phénomène appellatif.

Il doit être clair que tout comportement humain, sans exception, constitue virtuellement un indice et peut donc devenir le moyen d'une pratique du type de celles examinées dans le paragraphe précédent<sup>8</sup>. Parmi ces pratiques, caractérisées par le fait que leur moyen est dans tous les cas un indice, nous avons distingué les pratiques où l'indice est intentionnel, c'est-à-dire produit pour qu'il serve d'indice, et celles où, au contraire, le fait servant d'indice n'a pas été produit à cette fin. Or, il nous semble assez évident que les faits appellatifs, à l'encontre de ce que nous avons vu pour les faits expressifs, sont produits intentionnellement par l'émetteur, ce qui implique – puisque c'est seulement à une telle fin que l'on produit intentionnellement un fait – que les faits appellatifs sont produits pour qu'ils servent de moyens d'une pratique. Toutefois, les hésitations des auteurs sur lesquels nous nous fondons lorsqu'il s'agit de définir la fonction appellative permettent de prévoir les difficultés que l'on rencontrera si l'on veut préciser quelle est la pratique que nous postulons.

S'en tenant à ce que dit Bühler, cette pratique consisterait, on l'a vu, à modifier le comportement intérieur ou extérieur du récepteur. Quant à Troubetzkoy, sa définition de la fonction appellative nous amènerait à conclure que la pratique en question est celle qui vise «à provoquer, à déclencher certains sentiments chez l'auditeur» (p. 24). La question se pose cependant, comme cela a été le cas pour la fonction expressive, de déterminer en quoi la modification de comportement du récepteur ou le déclenchement d'un sentiment chez l'auditeur au moyen d'un fait appellatif se distingue d'une telle modification ou d'un tel déclenchement obtenu – ce qui est possible, voire fréquent – au moyen d'un fait représentatif. Les phrases

<sup>8</sup> C'est bien sur cela que se fonde R. Barthes lorsqu'il évoque la «sémantisation des usages». V. «Eléments de sémiologie», *Communications IV*.

injonctives, par exemple, visent toujours à modifier le comportement du récepteur, et cela, sans doute, par la voie représentative<sup>9</sup>.

### 3. *Définition de la pratique appellative*

Nous n'aspérons pas ici à trancher la question de ce que serait cette fonction, mais voudrions simplement suggérer la possibilité de caractériser une pratique que nous appellerions 'stimulation' et qui serait celle que l'on exerce au moyen des faits appellatifs. La stimulation se situerait entre, d'une part, l'injonction qui vise à modifier le comportement du récepteur, ou l'assertion quand on l'utilise pour chercher à provoquer chez lui un sentiment, et, d'autre part, l'action physique exercée sur quelqu'un pour obtenir une modification semblable comme, par exemple, celle de le pousser. Ce qui rapprocherait la stimulation des faits représentatifs provoquant un sentiment ou modifiant un comportement, c'est que le résultat visé est obtenu à travers une médiation. En effet, le moyen employé n'est pas ici physiquement capable de provoquer directement ce résultat alors que c'est bien le cas pour l'action physique exercée sur quelqu'un. C'est, d'autre part, la nature de cette médiation qui distinguerait les faits représentatifs des faits appellatifs. Ce qui nous semble le plus proche des exemples que nous donne Troubetzkoy et de ce que nous-même imaginons être cette pratique de la stimulation nous serait fourni par l'exemple du rire, réel ou simulé, de quelqu'un qui entraîne le rire de quelqu'un d'autre. Il y a ici médiation, le rire n'étant pas une action physique du genre de celle de pousser, mais cependant cette médiation n'est pas un sens, c'est-à-dire une représentation comme c'est le cas quand on a affaire à des faits représentatifs.

On pourrait aussi voir la chose ainsi: «j'indique au moyen d'un procédé – segmental dans l'exemple de Troubetzkoy – qu'en plus de mon discours représentatif, je veux provoquer des sentiments chez mon récepteur par d'autres moyens». Rappelons que les faits expressifs sont des indices spontanés, qu'ils soient naturels ou conventionnels. Les faits appellatifs auxquels se réfère Troubetzkoy sont pour une part de nature conventionnelle comme l'allongement de la voyelle accentuée et de la consonne immédiatement prétonique comme dans *schschööön!* et d'une autre nature qui reste à définir. Troubetzkoy résume ainsi la situation:

A ce qu'il semble la plupart des procédés phonologiques d'appel sont ainsi constitués: ils ne possèdent en eux-mêmes rien qui ait un rapport direct avec

---

<sup>9</sup> Bien entendu les phrases affirmatives peuvent aussi viser au même résultat. Nous avons choisi les phrases injonctives, parce que l'exemple est plus immédiat.

le déclenchement d'une émotion déterminée, mais ils rendent possible le déclenchement de beaucoup d'émotions différentes, dont le choix dépend de la situation au moment où on parle et qui sont provoquées par une foule innombrable de manifestations vocales, variées et non conventionnelles (pp. 25-26).

Ces autres manifestations vocales variées sont-elles vraiment non conventionnelles ? Plus haut à la page précédente, Troubetzkoy émet l'hypothèse que « beaucoup de ces intonations ont la même signification dans les langues du monde les plus éloignées » (p. 25). Il pense qu'un *bon* acteur japonais peut faire passer ses émotions à un européen qui ne comprendrait par ailleurs aucun des mots utilisés. Pour avoir assisté à des spectacles tant en chinois qu'en japonais, nous pouvons affirmer avoir été dans l'incapacité de décrypter l'émotion recherchée<sup>10</sup>. Notre impression semble confirmée par ce que dit l'ethnologue Mauss selon lequel toute attitude du corps, indépendamment de sa représentation sur scène, a sa forme. Le fait même de marcher est marqué culturellement<sup>11</sup>. On peut donc imaginer que la pleine lecture, si tant est qu'elle soit possible, d'un comportement humain fait toujours appel à une connaissance culturelle de sa production. Si l'on peut postuler une « universalité » c'est dans le cadre d'indices spontanés, c'est à dire d'indices n'entrant pas dans la définition que Troubetzkoy donne du plan appellatif comme nous venons de le voir. Il est probable en effet que les sanglots dans la voix, un débit accéléré manifestant une joie sont plus ou moins universels, quoiqu'on puisse douter de leur complète universalité au vu des remarques de Mauss<sup>12</sup>. De toute façon, il s'agirait là d'indices spontanés et non pas produits pour exercer une influence. Ce qui reste, c'est à dire ces « manifestations vocales variées » accompagnant les procédés appellatifs, doivent nécessairement être conventionnelles

<sup>10</sup> Dans son dernier livre, *Fremdes in fremden Sprachen*, Jürgen Trabandt explique qu'il était allé voir une pièce de Molière en hongrois. Non seulement il n'a rien compris du texte, mais il n'a même pas été en mesure d'identifier la pièce, pas plus que bien sûr il n'a pu décoder les sentiments exprimés par les acteurs.

<sup>11</sup> Mauss raconte comment il pouvait identifier l'origine de jeunes filles marchant dans la rue à leur démarche. Il semblerait que les jeunes Américaines n'avaient pas la même démarche que les jeunes Françaises. « La position des bras, celle des mains pendant qu'on marche forment une idiosyncrasie sociale... » (J. Cazeneuve: *Mauss*, Paris 1968, p. 42)

<sup>12</sup> Le décryptage des indices dits naturels est lui-même problématique. Une étude américaine a montré que les locuteurs, hommes et femmes, pouvaient modifier la tension de leurs cordes vocales pour mieux se conformer aux normes de leur société: « Adult men and women may modify their articulators, lowering or raising their formant frequencies, to produce voices that aim toward male-female archetypes ». Sachs, J. « Cues to the Identification of Children's Speech » in Thorne B. & N. Henley, *Language and Sex*, Rowley (Mass.) 1975, p. 154.

pour fonctionner comme indices. A défaut de l'être elles ne peuvent que pointer vers des circonstances que le récepteur aurait à décrypter<sup>13</sup>.

#### 4. Retour sur les fonctions culminative et délimitative

Il nous faut maintenant nous demander dans quelle mesure l'intonation ne pourrait avoir elle aussi une fonction représentative, voire une fonction expressive. Dans ses «remarques préliminaires» (p. 31), Troubetzkoy ayant écarté l'expressif et l'appellatif, constate que «on ne doit pas croire que toutes les impressions phoniques situées sur le plan représentatif remplissent la même fonction». Il dégage à nouveau trois fonctions que peuvent remplir les particularités phoniques relevant du représentatif :

- «une fonction culminative, c'est à dire qu'elles indiquent combien d'unités (= mots ou groupes de mots) sont contenues dans la phrase en question», comme le fait, par exemple, l'accent principal de mot en allemand;
- «une fonction délimitative en marquant la limite entre deux unités (= mots ou groupes de mots)», ce qui se produit avec l'attaque vocalique dure en allemand;
- «une fonction distinctive en différenciant les unes des autres les diverses unités pourvues de significations: par exemple en allemand *List* 'ruse' – *Mist* 'ordure'» (p. 31).

Les particularités phoniques à fonction distinctive sont indispensables. Par contre, pense Troubetzkoy, «les particularités phoniques à fonction délimitative et à fonction culminative ne sont pas indispensables aux unités linguistiques» (p. 32).

Dans son article intitulé «Traits oppositionnels et traits contrastifs»<sup>14</sup>, L.J. Prieto propose de considérer que le signifiant de la phrase «se présente comme un tout articulé». C'est ce «tout articulé», que Prieto appelle le «système phonolo-

---

<sup>13</sup> Cela va tout à fait dans le sens de ce que le Père Léon explique à propos de différences entre des courbes qui n'affectent pas l'opposition entre un énoncé interrogatif et affirmatif: «une telle relation univoque entre la forme d'une courbe intonative et un contenu sémantique ne se vérifie pas au dépouillement d'un corpus quelque peu important» (*Essais de phonostylistique*, Montréal, Paris 1980, p. 46). Ce faisant, Léon contredit ce que prétend Jakobson qui ne met pas en avant d'exemples dont il aurait isolé les caractéristiques distinctives, mais se contente d'expliquer qu'un acteur en faisant varier son énoncé «ce soir» avait réussi à faire évoquer plus de quarante situations différentes chez son auditoire (*Essais*, pp. 215-6).

<sup>14</sup> Prieto, «Opposition et Contraste» in *Essais de linguistique et de sémiologie générales* Genève 1975, désormais abrégé «O. & C.».

gique», qui, selon lui, «constitue l'objet de la phonologie» (O. & C., pp. 23-24). Il veut indiquer par là que la division assez étanche entre les divers domaines de la phonologie, entre la phonématique et la prosodie en particulier, peut à la rigueur se justifier pour des raisons pratiques, mais ne repose sur aucune raison théorique.

Dans le système phonologique ainsi conçu, on peut dégager des unités plus vastes que le phonème. Si l'on constate par exemple que, dans une langue, le signifiant de la phrase n'est jamais composé d'un ou de plusieurs phonèmes quelconques, mais toujours d'un ou de plusieurs groupes de phonèmes qui se caractérisent d'une certaine manière, il convient de considérer alors que les unités phonologiques qui entrent dans la composition du signifiant de la phrase ne sont pas directement les phonèmes, mais les unités que constituent les groupes en question. Un signifiant composé de plusieurs de ces groupes sera divisible en autant de parties, chacune desquelles sera susceptible de constituer à son tour, et sous certaines conditions, le signifiant d'une phrase à elle seule. Il se peut que les unités constituées par ces groupes ne soient pas non plus composées d'un ou de plusieurs phonèmes quelconques mais de groupes de phonèmes caractérisés à leur tour d'une certaine façon. Dans ce cas, les unités en question ne se composent pas non plus directement de phonèmes, mais des unités que constituent à leur tour ces groupes. Le signifiant de la phrase apparaît alors comme composé d'unités, lesquelles apparaissent à leur tour comme composées d'unités d'ordre inférieur, c'est-à-dire encore «plus petites», etc. C'est ainsi que Prieto considère que le signifiant de la phrase constitue un «tout articulé» dans lequel les unités s'étalent sur des niveaux différents.

L'espagnol, par exemple, est une langue dans laquelle le signifiant de la phrase est composé, du point de vue phonologique, d'unités que Prieto appelle les «mots phonologiques». Ces unités à leur tour ne se composent pas d'un ou de plusieurs phonèmes quelconques, et cela permet de dire qu'elles ne se composent pas directement de phonèmes, mais d'unités qu'il appelle les syllabes, celles-ci seulement se composant directement de phonèmes. Dans cette optique, les phonèmes apparaissent comme des unités qui composent des unités d'ordre supérieur sans être à leur tour composées d'unités 'plus petites'. En français, il n'y a entre le signifiant de la phrase et le phonème qu'une seule unité intermédiaire, à savoir la syllabe. Le signifiant de la phrase française est en effet composé, du point de vue phonologique, d'autant de parties qu'il y a de syllabes, chacune desquelles étant susceptible de constituer à elle seule, et sous certaines conditions, le signifiant d'une phrase.

Une des manières de caractériser ces groupes de phonèmes, et la seule que l'on ait mise en évidence, même s'il en est peut-être d'autres théoriquement possibles,

est la présence d'une unité – qui peut être à son tour un phonème ou un groupe de phonèmes – d'ordre immédiatement inférieur remplissant ce que l'on appelle la «fonction culminative». Cette unité caractérise phoniquement l'unité d'ordre supérieur par le fait qu'elle y apparaît toujours une fois et seulement une fois. Le mot phonologique par exemple, se caractérise en espagnol par la fonction culminative de la syllabe accentuée, puisque le signifiant d'une phrase comporte nécessairement au moins une syllabe accentuée et, s'il en comporte plusieurs, il est divisible en autant de parties chacune desquelles pourrait, du point de vue phonologique, constituer à elle seule le signifiant d'une phrase. A son tour, la syllabe se caractérise grâce à la fonction culminative que possèdent les phonèmes vocaux, puisqu'un mot phonologique comporte toujours au moins un de ces phonèmes et, s'il en comporte plusieurs, il est divisible en autant de parties chacune desquelles pourrait, à condition de recevoir l'accent, constituer à elle seule un mot phonologique.

Prieto ne mentionne que très brièvement ce qu'il appelle la «courbe mélodique complète». Ce qu'il dit permet de conclure qu'il se réfère à l'intonation ayant une fonction culminative. C'est en effet cette intonation qui caractérise les unités de plus haut niveau dans la hiérarchie des unités phonologiques et les seules qui «ont une existence indépendante» (O. & C., p. 23), c'est-à-dire les signifiants des phrases. En généralisant, nous pouvons dire que la condition à laquelle une unité d'ordre inférieur peut constituer à elle seule l'unité d'ordre supérieur consiste dans le fait d'assumer la fonction culminative qui caractérise cette dernière. Ainsi, en espagnol, chacune des syllabes qui compose un mot peut constituer à elle seule un mot, mais à condition de recevoir l'accent et d'assumer ainsi la fonction culminative qui caractérise cette dernière unité. De même, chacun des mots phonologiques qui composent le signifiant d'une phrase peut constituer à lui seul le signifiant d'une phrase à condition de recevoir une courbe mélodique complète, assumant ainsi la fonction culminative qui caractérise le signifiant de la phrase. En français, la syllabe pourra constituer à elle seule le signifiant d'une phrase à condition de recevoir la courbe mélodique complète.

S'il n'y a pas lieu de considérer une unité phonologique d'ordre supérieur au-dessus du signifiant de la phrase, par exemple celle que constituerait le signifiant du discours, c'est parce que, même si le signifiant du discours peut comporter, et comporte très souvent, plusieurs signifiants de phrases et est donc analysable en autant de parties chacune desquelles peut constituer à elle seule le signifiant d'un discours, il n'y a aucune condition à cela, c'est à dire qu'il n'y a pas de fonction culminative que le signifiant d'une phrase devrait assumer pour devenir à lui seul le signifiant d'un discours.

### 5. *Expressif, représentatif et intonation.*

Comme on peut le voir, l'intonation semble avoir dans tous les cas un rôle culminatif à jouer. Il est possible, qu'en plus, elle ait un rôle distinctif. En français, on peut faire de l'affirmation [il plœt ↘] une question en inversant la courbe intonative [il plœt ↗]. Cela n'est par contre pas possible en anglais, sauf dans le cas très particulier des *echo-questions* (lorsque l'on répète l'affirmation de quelqu'un pour se la faire confirmer), comme, par exemple, *You ate it?* en demande de confirmation à l'endroit de quelqu'un qui vient de vous affirmer: *I ate my gold fish*. Nous indiquons qu'à notre avis, hormis les cas où la courbe de la voix fonctionne comme indice spontané naturel, relevant alors de cette partie des faits expressifs dont la phonologie n'a pas à s'occuper, la courbe intonative ne doit pas interférer avec cette première tâche qui est la sienne au plan représentatif.

### 6. *Conclusion: le conventionnel appellatif ou expressif est logiquement second par rapport au représentatif.*

Tous les faits que Troubetzkoy classe comme relevant de la phonostylistique sont des faits qui exercent logiquement d'abord une fonction représentative et seulement secondairement une fonction phonostylistique. L'allongement de la voyelle tonique et de la consonne qui la précède immédiatement ne peut fonctionner comme procédé appellatif que parce que ces deux allongements n'exercent aucune fonction distinctive et ne peuvent remettre en cause l'ensemble des distinctions nécessaires au plan représentatif en allemand. De même, en darkhat, l'articulation des voyelles moyennes et postérieures plus avancée chez les femmes ne remet-elle pas en question le jeu des oppositions distinctives dans cette langue. De même l'utilisation de mélodies, qu'il s'agisse de courbes mélodiques complètes ou de phénomènes plus ponctuels, des variations sur des sections de la courbe, n'est possible que dans la mesure où elle n'interfère pas avec le système phonologique à valeur représentative<sup>15</sup>. Il est vrai que la fonction expressive peut aussi reposer sur une utilisation différente du système phonologique. Le fait de pouvoir reconnaître un Genevois d'un Parisien parce que le premier utilise encore l'opposition [ũ]: [ẽ] (cf. « brun » [brũ]: [brẽ] « brin ») et pas le second, relève de différences très limitées dans l'utilisation du système phonologique peu susceptible de mettre cette utilisation en péril, c'est-à-dire d'aboutir à ce que les gens ne se comprennent plus. Troubetzkoy, même s'il est parfois pressé de le faire, a donc bien raison d'exclure

<sup>15</sup> Cf. P.R. Léon: « si elle n'a pas toujours de fonction *linguistique* importante, l'intonation en a par contre souvent sur le plan *phonostylistique* », *Essais de phonostylistique*, Montréal, Paris 1980, p. 19.

l'expressif et l'appellatif du champ de la phonologie représentative, puisque ni ce qui relève de l'un ni ce qui appartient à l'autre ne sert à établir un sens de même nature que le représentatif.

*Annexe:*

Nous avons présenté les trois fonctions de manière synoptique pour que l'on puisse voir d'un seul coup d'œil ce qui les distingue. Les conventions sont E = émetteur et R = récepteur de l'acte de communication; ✓ = oui, × = non.

	Représentatif	Expressif	Appellatif
conventionnel	✓	✓	✓
naturel	×	✓	✓
domaine entièrement couvert par la phonologie	✓	NON, seulement en partie	NON, seulement en partie
indices intentionnels	✓	×	✓
indices spontanés intonation	×	✓ ✓	×
pratique sous-jacente	transmission d'un sens	« situer E »	« stimulation » (provoquer /déclencher des sentiments chez R)
acteurs	Suppose la collaboration E ↔ R	le fait de R seulement	Produit intentionnellement par E et « subi » par R

*Adresse de l'auteur:*  
Chemin des Platières 27  
CH-1219 le Lignon  
claire.forel@lettres.unige.ch

Janette Friedrich

## LE CONCEPT DE PHONÈME CHEZ KARL BÜHLER

Plaidoyer en faveur d'un concept formel, philosophique du phonème\*

Le concept de phonème chez Karl Bühler (1879-1963) a rarement fait l'objet d'une analyse approfondie. Dans les réflexions qui suivent, j'adopte une démarche proposée par Bühler lui-même pour les analyses historiques, démarche qu'il illustre de manière exemplaire dans son livre *Die Ausdruckstheorie. Ein System an der Geschichte aufgezeigt*. Dans ce volume, Bühler ne fait pas appel à l'histoire de la théorie de l'expression pour montrer le lien qui existe entre les différentes écoles et courants. Il ne cherche pas non plus à comprendre les différents systèmes théoriques à partir du contexte historique de leur production. Il crée plutôt ses propres mots-clés [Kennwörter] pour montrer dans ces théories ce qu'il considère comme important pour le développement de ses recherches. Dans ma contribution, en m'inspirant de cette démarche, j'utilise comme « mot-clé » la distinction entre deux perspectives sur la base desquelles je propose une reconstruction possible des réflexions de Bühler sur le phonème. Je distingue un concept *formel, philosophique*

---

\* Il s'agit de la version française du texte «Der Phonembegriff bei Karl Bühler. Ein Plädoyer für einen formalen, philosophischen Begriff des Phonems» qui va paraître dans: Tagungsakten des Potsdamer Kolloquiums «Geschichte der Sprachwissenschaft in Texten und Konzepten».

du phonème, qui s'intéresse à la production et à la perception des structures sonores [Lautgebilde] de la part du locuteur, d'un concept *réaliste, linguistique*, qui discute la même problématique en rapport au système phonologique<sup>1</sup>. Cette distinction entre une perspective théorique du locuteur et une perspective théorique systématique ou structurelle est avancée dans le cadre de la phonologie et s'enrichit toutefois d'une signification particulière, car ce n'est souvent que la dernière perspective qui est privilégiée en phonologie. Le concept de phonème de Bühler semble donc propice à discuter de manière exemplaire la possibilité d'articuler ces deux perspectives, et ce au-delà de la délimitation rigoureuse des objets de recherche défendue par les différentes sous-disciplines de la linguistique (phonologie, phonétique, analyse du discours, théorie de la grammaire).

### *Le concept de signe et le modèle de la représentation*

Le texte «Zur allgemeinen Theorie der phonologischen Vokalsysteme» édité en 1929 par Nikolaj S. Troubetzkoy (1890-1938) est salué par Bühler en ces termes :

On y trouvait d'un seul coup une contribution à la théorie des sons [Lautlehre] solidement fondée, avec pour horizon une discipline linguistique nouvelle déjà constituée, qui ne présentait pas le caractère de la phonétique [Phonetik] et, par là même, était ce que je cherchais. (Bühler 1982 [1934]: 44)

Bühler intègre immédiatement les résultats de cette phonologie tout juste naissante dans sa conception sémiotique du langage et affirme que le sujet parlant perçoit trois phénomènes différents dans les mots de la langue. Ces trois phénomènes lui permettent de se comporter face au mot comme face à un signe. Le regard de Bühler orienté vers une sématologie découvre à un seul et même mot trois fonctions sémiotiques. Il s'agit de la signification objectale [gegenständliche Bedeutung] associée à l'image sonore du mot, du signalement phonématique de l'image sonore du mot et de la valeur de champ [Feldwert] dont se charge un mot dans le champ synsémantique [synsemantische Umfeld]<sup>2</sup>. Les phénomènes langa-

<sup>1</sup> Je dois une première suggestion de cette idée à un texte de Harald Bluhm (2001) dans lequel il applique une différence similaire au concept de politique chez Hannah Arendt. Chez Kevin Mulligan (1997) on trouve une présentation détaillée de la recherche de l'«essence» du langage qu'opère Bühler. Cette présentation a confirmé mon hypothèse selon laquelle on peut prouver l'existence d'un concept formel, philosophique du phonème dans la théorie du langage de Bühler.

<sup>2</sup> Pour plus d'informations sur le concept de *valeur de champ* et d'ancrage *synsémantique* du signe voir Bühler 1992 [1936], notamment p. 60.

giers doivent par conséquent être considérés comme des structures sémiotiques dotées de plusieurs niveaux. Le problème théorique repose ainsi sur la synthèse de la fonction du phonème, de la valeur symbolique et de la valeur de champ des mots sous un seul et même concept générique du signe. Le point de départ de la réponse de Bühler à ce problème est le modèle général de la représentation. Grâce à lui, selon Bühler, il est possible d'expliquer les trois fonctions sémiotiques mentionnées. La subsomption des fonctions sémiotiques du phénomène langagier sous la formule scolastique «*aliquid stat pro aliquo*» lui permet de développer deux idées importantes, qui orientent toute sa théorie du langage. La première idée concerne l'élément représentant [*stellvertretendes Glied*] du signe et est résumée par le principe de *pertinence abstractive*, valable pour tout ce qui a un caractère sémiotique :

Chaque fois qu'il y a représentation, il y a, comme dans toute relation, deux fondements, un quelque chose et un autre quelque chose, que la réflexion doit maintenir séparés. Quand une entité concrète fonctionne hic et nunc comme représentant, il est toujours possible de soulever la question de ce qui lui confère ce rôle de représentant, de demander *en vertu de* quelles propriétés elle reçoit la charge de représenter, en vertu de quoi elle endosse cette charge de représenter, elle la remplit. Cette entité concrète doit donc toujours être susceptible d'une double détermination – la première fait abstraction de la fonction représentative de l'élément représentant de façon à déterminer ce qu'elle est, ou serait, pour elle-même. La deuxième façon de voir, au contraire, cherche et identifie dans l'entité les propriétés dont dépend la représentation [*Vertretung*]. Quant à la propriété d'être un signe, c'est toujours uniquement par et avec des traits abstraits que l'entité concrète fonctionne «*en tant que*» signe. Il s'agit là d'un fait fondamental pour la théorie du langage que j'ai appelé le *principe de pertinence abstractive*, et que j'ai explicité par la distinction entre phonétique et phonologie. (*ibid.* : 40; voir aussi Bühler 1968 [1931]: 37-40)

En suivant l'argumentation de Bühler, il s'ensuit que le principe de pertinence abstractive ne peut être compris que si l'on pose qu'un phénomène sonore concret fait (*hic et nunc*) partie d'une relation de représentation. Si cela est le cas, alors il se pose logiquement la question des propriétés qui permettent d'élever le phénomène sonore concret au rang de signe ou, comme le dit Bühler, on peut «*donner pour objet à la science la définition de ce qui, dans ses propriétés, est déterminant pour son rôle, c'est-à-dire pour sa fonction de signe*» (1982 [1934]: 43).

La deuxième idée est formulée au regard de la relation de représentation même. Le fonctionnement de l'entité concrète en tant que signe appartient selon Bühler aux relations non réversibles. L'ambassadeur est un représentant de son pays mais

pas le contraire. La même observation peut être faite par rapport aux signes linguistiques. Bühler développe en détail cette pensée dans sa critique du concept de signe de Ferdinand de Saussure (1857-1913). Bühler se sent en accord avec Saussure dans la recherche d'une conception du signe linguistique qui va à l'encontre des perpétuels « fourvoiements substantialistes » [Stoffentgleisungen] (voir *ibid.* : 25-28 ; 46-48) que l'on retrouve de manière récurrente dans les théories du langage. Il voit un tel fourvoiement substantialiste par exemple dans la théorie des signes comme nomenclature, qui pose un rapport motivé entre les choses et les mots qui les désignent. Bühler (*ibid.* : 196-198, 204-205) analyse et critique comme Saussure toutes les descriptions de la relation sémiotique qui se basent sur la ressemblance entre le signe et ce qu'il dénote. Au premier abord, il semble donc y avoir plus de ressemblance que de différence entre les deux penseurs. Mais la manière dont les deux linguistes tentent d'éviter ces fourvoiements substantialistes est différente. Saussure réagit avec sa définition, devenue classique, du signe comme arbitraire :

Le signe linguistique est donc une entité psychique à deux faces [...] Ces deux éléments sont intimement unis et s'appellent l'un l'autre. (1972 [1916]: 99) Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons dire plus simplement: *le signe linguistique est arbitraire.* (*ibid.* : 100)

Selon Bühler, le concept de l'arbitraire du signe linguistique n'exclut toutefois pas qu'on pense le lien entre les deux éléments du signe comme association. Saussure affirme clairement que les deux faces de la relation du signe sont unies dans notre cerveau par association (voir *ibid.* : 98) et il considère en conséquence les deux pôles comme étant si unis qu'ils semblent se correspondre. C'est comme avec une feuille de papier: on ne peut distinguer un côté de l'autre, encore moins les séparer. La critique de Bühler concerne justement cette intimité – pour lui inacceptable – des deux pôles du concept du signe :

Pour régler tout de suite la question, si l'expérience de signification (A signifie B) était, de manière quelque peu intime (quelque peu solide), identique à l'enchaînement [Verkittung] de deux représentations mentales  $\alpha$  et  $\beta$ , alors toutes les chaînes associatives qui nous permettent de reproduire en le dévidant mécaniquement ce que nous avons appris, et même dans le demi-sommeil, comme c'est le cas du Notre Père, de l'alphabet et des séries des nombres, toutes ces séquences devraient alors être soumises au test logique de la réversibilité que l'on néglige si souvent dans les équations définitionnelles. Est-ce que par exemple dans la chaîne associative de l'alphabet, « en vertu » d'une association interne dont l'existence ne fait aucun doute, chaque

élément antérieur « signifie » chaque élément postérieur ? Est-ce que la représentation  $\alpha$  signifie l'élément postérieur  $\beta$  ou est-ce que l'objet de  $\alpha$  signifie l'objet de  $\beta$ , etc. ? Si ce n'est pas le cas, alors l'identité postulée est un non-sens et rien d'autre. (1982 [1934]: 59)

Quelle que soit la manière dont on interprète cette critique de Bühler, il me semble qu'elle cherche avant tout à souligner la non-réversibilité de la relation sémiotique qu'il postule. En outre, elle met en question l'abstraction de la « matérialité » du signifiant qu'on peut certes attester dans les réflexions de Saussure<sup>3</sup>. Car pour pouvoir affirmer l'existence d'un rapport arbitraire entre le signifié et le signifiant, Saussure fait abstraction de la matérialité de l'élément représentant du signe, ce qu'il souligne très clairement. Ainsi, on peut lire dans les notes de cours éditées par Engler (Saussure 1967/ 2 [1916]: 149, D 185) que :

Une *image acoustique* est associée à un *concept*. (1096) Or, l'image acoustique *n'est pas le son matériel, mais l'empreinte psychique de ce son*. [...] matér[ielle] au sens de: *sensoriel[le]*, de: fourni[e] par les sens; mais non de: physique.

Pour Saussure, le signifiant est un phénomène clairement psychique ou sensoriel. L'assignation de l'unité représentant au domaine du psychique semble ainsi être la condition qui permet de présenter le rapport entre le signifié et le signifiant comme arbitraire<sup>4</sup>. Bühler, au contraire, ne cherche pas à résoudre les fourvolements substantialistes en proposant une définition du signe comme arbitraire mais se tourne vers l'analyse de l'élément représentant du signe. On peut, me semble-t-il, affirmer que nous sommes ici en face de deux réponses distinctes à un seul et même problème. Tandis que Saussure fait barrage à l'irruption du point de vue substantialiste en définissant le signe comme « entité psychique à deux faces », Bühler recourt à une clarification de ce qu'est le *phonème*.

### *Flux sonore et système de référence*

Lorsque la lettre *a* fonctionne comme élément diacritique pour distinguer *Tasche* (sac) de *Tusche* (encre) et *Tische* (tables), elle assure une fonction sémantique. Ce n'est pas toute la matière sonore concrète mais seulement certains traits

<sup>3</sup> Preuve en est aussi la critique de Bühler (1982 [1934]: 58) quant à l'absence d'une phonétique dans la théorie linguistique de Saussure.

<sup>4</sup> La « transformation » des faits linguistiques en faits psychologiques qui en découle pose un problème qui a déjà été fréquemment discuté dans l'interprétation de la théorie saussurienne. Saussure lui-même (1974 [1916]: 38.3315) affirme que la psychologie prendra à l'avenir dans de nombreux domaines et à bon droit la place de la linguistique.

pertinents de celle-ci qui sont décisifs dans la fonction de nomination du signe linguistique. A partir de cette observation, il n'y a qu'un pas vers la définition des phonèmes comme plus petites unités phoniques du flux sonore de la parole ayant une fonction potentiellement distinctive sur le plan sémantique. Il s'agit d'une définition que l'on trouve dans chaque dictionnaire de linguistique mais qui n'explique pas comment les phonèmes sont reconnus par le locuteur dans le flux sonore. Si l'on se pose cette question, on trouve chez Bühler une réponse faisant recours au concept de structure et une autre faisant recours au concept de forme. Dans sa première réponse, il se réfère explicitement, et avec une évaluation exclusivement positive, aux écrits de Troubetzkoy. Pour pouvoir distinguer les éléments linguistiquement pertinents des éléments linguistiquement non pertinents d'une image sonore, il est nécessaire de disposer d'un système phonologique élaboré d'une langue donnée, un système dit de référence. Bühler intègre dans sa conception une des idées les plus importantes de la phonologie naissante, idée que Troubetzkoy répète cinq ans après la publication de la *Sprachtheorie* de Bühler dans son ouvrage *Principes de phonologie* comme suit :

[...] le courant phonique de l'acte de parole concret est une succession ininterrompue, sans ordre apparent, de mouvements sonores s'imbriquant l'un dans l'autre. Par contre les unités de la face «signifiante» de la langue forment un système ordonné. Le fait que les divers composants ou moments du courant sonore réalisé dans l'acte de parole peuvent être rapportés aux différents termes de ce système, introduit un certain ordre dans le courant sonore. (Troubetzkoy 1957 [1939]: 3)

Le but de Troubetzkoy consiste à proposer une description précise du système phonologique des différentes langues, système qui pour lui n'existe pas seulement dans les tableaux distributionnels des phonologues. Il s'agit de ce à quoi les éléments du flux sonore sont référés par le locuteur dans l'acte de parole. Chaque langue possède un nombre limité et fini de phonèmes qui peuvent être assemblés pour former un système plus ou moins bien ordonné. Selon Bühler, digne d'attention dans ce procédé est le caractère systématique que Troubetzkoy reconnaît aux phonèmes. Si l'on analyse ce qui est discriminant dans le flux sonore, on peut reconnaître aux éléments qui ont une fonction diacritique quelque chose comme un *ordre transparent*. Bühler (1982 [1934]: 282; 1936) discute la nécessité d'une telle organisation systémique des phonèmes aussi bien d'un point de vue psychologique que logique. Je caractérise cette approche du phonème de réaliste ou de linguistique. *Réaliste*, d'une part, parce qu'elle vise à attribuer une fonction réelle au système phonologique reconstruit à partir de la parole, elle vise à lui attribuer une réalité au sein de la production diacritique réalisée par le locuteur. En même temps ces structures semblent posséder un caractère qui va au-delà de l'individu-locuteur.

On pourrait ici citer la caractéristique que Bühler formule dans sa *Sprachtheorie* par rapport au concept de langue développé par Saussure et qui est – selon moi – également valable pour la manière dont Troubetzkoj discute le système phonologique :

Pour résumer : les structures linguistiques sont, en langage platonicien, des objets apparentés à des idées [et], en langage logique, des classes de classes comme les nombres ou des objets doués d'un plus haut degré de formalisation qui caractérisent la pensée scientifique. (Bühler 1982 [1934]: 60)

C'est la raison pour laquelle je désigne cette approche d'autre part comme *linguistique*. Bühler affirme que le système phonologique est identifié par les linguistes en faisant abstraction du grand nombre d'aspects non pertinents de l'événement langagier. Le système présuppose une réflexion théorique et la requiert pour être perçu (cf. *ibid.*: 273-274). La «réalité» que possèdent les structures linguistiques ressemble donc à celle des modèles théoriques. Cette comparaison des structures linguistiques avec des idées platoniciennes ou des concepts comme celui du nombre réveille une ambiguïté dans la pensée phonologique naissante. D'un côté les structures phonologiques semblent présenter quelque chose comme une «réalité» derrière les phénomènes (ici le courant sonore) qui les forme et ordonne et les transforme en signes. D'un autre côté, lorsque le système phonologique est considéré comme le résultat d'une construction scientifique on est tenté de rapprocher la pensée phonologique de la position de l'*empirisme constructiviste*. La critique de Bühler montre un chemin qui permet d'éviter cette ambiguïté dans la description des structures linguistiques :

Simplement, celui qui opte pour la manière platonicienne de présenter les choses doit quelque peu repenser, ou abandonner, le postulat de l'éternité et de l'immutabilité de ces «idées». Quant à celui qui adopte le langage de la logique, il ne peut trop solliciter l'analogie avec les nombres, afin d'éviter d'entrer en conflit avec des faits tangibles. (*ibid.*: 60)

En quoi consistent selon Bühler les faits tangibles qu'un concept réaliste, linguistique du phonème ignore ? Ou autrement dit, comment est-ce qu'il intègre le potentiel créatif inhérent à chaque événement langagier dans la pensée phonologique ?

### *Le phonème comme marque naturelle du flux sonore*

Révélateurs pour répondre à ces questions sont les termes que Bühler utilise pour désigner les phonèmes. Il ne parle pas seulement des unités diacritiques mais aussi et surtout de marques naturelles, de marques sonores des mots, de signale-

ments, de notae. L'assignation des phonèmes à la classe des marques, des pièces de monnaie, des noms propres et des notae est possible sur la base du fait qu'il s'agit ici d'unités se trouvant logiquement au même niveau de formalisation. Toutes ces unités fonctionnent indépendamment de la matière qui est leur porteur, c'est-à-dire de manière abstraite et reposent ce faisant sur une convention de communication qui fixe leur valeur de signe de manière non équivoque et quasi réglementée. La marque commerciale est étiquetée à tous les produits d'une seule et même société et indique par exemple que ces chaussures de sport, en dépit de leur particularité individuelle, sont des chaussures *Puma*. La même chose est valable pour les noms propres qui fonctionnent comme des signes individuels :

On reconnaît toutefois que le nom propre présente le caractère d'un nom [Nennwort] au fait que ce signe linguistique peut être prononcé par n'importe quel locuteur, la matière phonique chez lui est non pertinente pour sa fonction de nomination [Nennfunktion]. (*ibid.* : 114)

Etant donné que le phonème renvoie aux éléments de la matière phonique concrète qui demeurent constants au sein des différentes réalisations physiognomoniques et pathognomoniques du mot, on peut sans aucun doute lui attribuer une place au sein de cette classe de phénomènes. Mais Bühler pousse cette comparaison encore plus loin en appliquant aux signes sonores une observation faite sur les pièces :

C'est à l'*empreinte phonématique de l'image acoustique* d'un mot qu'est associée, de manière analogue aux marques commerciales et au coin des monnaies, une convention de communication. Cette convention (dans l'acceptation purement logique du terme) fixe la valeur symbolique du mot, valeur qui, à l'intérieur d'une communauté linguistique, conformément à la phrase « un dollar est un dollar », est donnée pour équivalente dans tous les cas où il est réalisé. (*ibid.* : 61)

Digne d'attention est ici le fait que la mise en équivalence entre phonème et empreinte phonématique renvoie néanmoins au domaine matériel. La pièce doit provenir d'un coin officiel, sinon elle n'est pas admise comme moyen d'échange, car c'est l'empreinte qui prouve son authenticité. Cette frappe ne peut être imaginée sans la matière dans laquelle elle est réalisée. Ainsi Bühler écrit que :

Il faut que le billet et la pièce soient matériellement l'exemplaire qui a subi le procès officiel d'impression ou de frappe et qui en provient. (*ibid.* : 61)

Pour le signe linguistique, il n'existe bien entendu aucun coin officiel. Malgré cela, pour comprendre les pièces linguistiques mal frappées, l'auditeur corrige la frappe au moyen de la valeur standard. La comparaison entre phonèmes, d'un côté,

et marques et pièces, de l'autre, conduit donc de la mise en évidence de l'indifférence matérielle du phonème (son caractère abstrait) à sa frappe, ce qui attire à nouveau l'attention sur le côté matériel du son linguistique [Sprachlaut]. Bühler démontre de cette manière que les phonèmes sont déterminés aussi bien formellement que matériellement. Pour lui, la forme n'existe pas sans la matière, tout comme la matière n'existe pas sans la forme (*ibid.* : 258).

Une observation similaire peut être faite sur la base de l'équivalence que Bühler pose entre le phonème et une *marque sonore*<sup>5</sup>. Ce faisant, il définit la marque comme suit :

Du point de vue terminologique, il est approprié de n'employer le terme simple 'trait' [Mal] et le terme simple 'marque' [Marke] que pour des signes particuliers, facilement isolables. Qu'ils soient naturels ou artificiels, bien entendu. Les marques de naissance sont de tels signes particuliers. (*ibid.* : 160)

Selon Bühler il y a des signes particuliers qui, tout comme le trait à la craie rouge dans l'histoire d'Ali Baba ou les œufs de poules identifiés par un trait de pinceau, sont étiquetés de manière artificielle. Les marques sonores se distinguent néanmoins d'un signe distinctif attaché artificiellement à un objet du fait qu'elles appartiennent à la classe des marques *naturelles* :

Simplement, ce signalement n'est pas appliqué [aux images de mots] après coup et de l'extérieur, mais leur est intégré d'emblée lorsqu'ils naissent dans l'appareil vocal humain. Il en va justement ainsi, ou il peut en aller ainsi, lorsqu'on fabrique des produits, qu'il s'agisse de choses ou d'événements, qui n'ont d'autre rôle et dont l'existence au monde n'a d'autre justification que cette unique fonction de signe. Il en va ainsi des produits de l'appareil vocal humain : ils sont de part en part établis et produits pour fonctionner comme signes. (*ibid.* : 276)

Il semble que la comparaison opérée par Bühler entre phonèmes, d'un côté, et pièces, marques commerciales et marques tout court, de l'autre, introduise dans notre discussion le *problème de la perception*. L'insistance sur le caractère sensible des signes particuliers, leur comparaison avec des marques de naissance, des empreintes et des traits à la craie rouge, perceptibles de manière sensible, confirme cette observation. Pourtant, il est préférable de caractériser cette introduction de la

---

<sup>5</sup> La description que propose Bühler des phonèmes comme marques sonores doit être vue au regard de la phonologie de Troubetzkoy. Cette définition permet à Bühler de se distancier de l'équivalence entre phonèmes et représentations sonores [Lautvorstellungen] que Troubetzkoy proposait encore en 1929 (voir Troubetzkoy 1979 [1929] : 39).

problématique de la perception plutôt comme « naturaliste ». Si l'on suit la comparaison opérée par Bühler entre phonèmes et marques naturelles, on constate que les phonèmes sont des signes de reconnaissance prédéterminés, intégrés d'avance. Ils sont une sorte de produit naturel de l'appareil vocal, ils lui sont liés, ce qui implique que leur perception renvoie directement à son emploi. L'hypothèse d'une telle existence ambivalente des phonèmes, comme produit de perception et comme condition de perception, constitue une réponse possible à la question de savoir comment le locuteur reconnaît les phonèmes dans le flux sonore. Bühler ne s'en contente toutefois pas.

*La physionomie acoustique des images sonores*  
 [Das akustische Gesicht der Klangbilder]

Les images de mots d'une langue n'ont, selon Bühler, pas seulement un signalement mais aussi une physionomie acoustique, comparable aux traits du visage, à la stature ou à la démarche d'un être humain. Cette idée devient intéressante pour notre problème si l'on affirme que l'existence de phonèmes ne suffit pas, à elle seule, à permettre la discrimination nécessaire dans le flux sonore. Et c'est exactement cela que fait Bühler (1982 [1934]: 282-283):

Seulement, s'il s'agit d'étendre les limites d'une reconnaissance aisée de milliers d'unités au moyen d'une méthode de signalement, il faut que soit remplie une seconde condition, qu'on ne doit pas perdre de vue, et qu'en tant que psychologue on n'a pas la possibilité de rappeler aussi souvent qu'il faudrait au souvenir de la phonologie qui émerge actuellement. Il s'agit du simple fait qu'aucun être humain n'est pratiquement en mesure d'opérer la distinction de milliers de structures qui seraient, comme les œufs de notre exemple, uniquement caractérisées par des combinaisons de notae, avec toute l'aisance, la vitesse et la fiabilité à laquelle parvient tout partenaire normalement entraîné d'une communauté de langage avec les structures sonores des mots. Il s'agit là d'une affirmation qu'à vrai dire je n'ai pas démontrée expérimentalement, mais que j'infère de l'analyse de la reconnaissance dans la lecture et de bien d'autres données; d'un fait qui, comme d'autres exige d'être reconnu et pris en considération, et qui suggère que la *physionomie* acoustique des images sonores concourt très largement à leur discrimination.

Bühler éclaire ce concours de la physionomie acoustique à l'aide de plusieurs exemples. Ces exemples montrent qu'une partie des images sonores [Lautbilder] peuvent très bien être reconnues uniquement à leur physionomie acoustique: à la modulation de la prononciation, à l'accent et à la mélodie du mot. En suivant

Bühler, les qualités de forme [Gestaltqualitäten] des mots appartiennent donc aux éléments diacritiquement pertinents de la langue. Avec cela il met en question la conception commune selon laquelle les traits physiognomoniques et pathognomoniques que l'on peut reconnaître au flux sonore sont entièrement déterminés par la fonction expressive ou par la fonction d'appel de la langue. Le caractère discriminant que garantit la physionomie sonore a toutefois une particularité que Bühler discute plus en détail dans l'analyse des termes déictiques :

La forme *moi* [*ich*], pourvue d'une frappe phonologique, et qui se détache avec suffisamment de netteté de tous les autres mots de la langue allemande, résonne de manière phonologiquement uniforme dans des millions de bouches. Seule la matérialité du timbre vocal, la physionomie sonore, l'individualise, et c'est là le sens de la réponse *moi* de la part de mon visiteur derrière la porte : l'empreinte phonématique, le trait linguistique formel que possède son *moi*, à moi qui pose la question, il m'indique le timbre spécifique de la voix. Reconnaissons qu'il s'agit là d'une relation bien singulière ; la forme de quelque chose est là pour indiquer la particularité du matériau dans lequel la forme est réalisée. (*ibid.* : 113)

Bühler propose ici, sans l'expliciter, une utilisation bien spécifique du concept de forme dont le seul but semble consister à renvoyer à la matière dans laquelle elle est réalisée. Un phénomène comparable est déjà discuté par Bühler dans le premier chapitre de la *Sprachtheorie* à travers le modèle de la représentation. Cet emploi spécifique du concept de forme se trouve dans la discussion que Bühler propose de la représentation de Wallenstein par l'acteur Bassermann. A la suite de Bühler, la représentation qui se réalise ici peut être résumée en une phrase : «Ça l'est et ça ne l'est toutefois pas». Bassermann est Wallenstein, mais il ne l'est toutefois pas en personne. Il est plutôt Bassermann, qui le met en scène. Selon Bühler, le spectateur accepte les mots et les actes, ainsi que les gestes et les mouvements de Bassermann comme quelque chose à travers lequel il est capable de percevoir le Wallenstein du poète. Bassermann ne représente pas Wallenstein mais lui met à sa disposition son corps, son sourire et sa colère, pour que le héros du poète puisse se manifester :

Nous sommes fondés à formuler en l'occurrence les choses ainsi : les « accidents » perceptibles de l'acteur Bassermann sont attribués comme une propriété inhérente à une « substance » étrangère, au Wallenstein du poète. (*ibid.* : 41)

Sans la capacité du spectateur à voir les formes corporelles de Bassermann comme devenant inhérentes à Wallenstein, la relation de représentation est impensable. Le regard sur Bassermann ne cherche pas à voir en lui Wallenstein. Il voit plutôt en lui le Bassermann qui met sa corporéité à la disposition de Wallenstein.

Cela a lieu sur la base du fait que l'on voit dans la corporéité de Bassermann exactement ce à quoi fait référence la figure de Wallenstein.

La perception de la particularité de la matière à travers la forme se distingue donc de la perception prédéterminée de la forme dans la matière qui a été discutée à l'aide du terme *marque* dans le paragraphe précédent. Les deux points de vue privilégient la perspective du locuteur, car ils partent tous deux du principe que les structures linguistiques « ne sont pas trouvées toutes faites, mais sont également *produites* par le sujet connaissant » (*ibid.*: 288). C'est toutefois seulement à partir de la discussion de Bühler de la physionomie sonore acoustique qu'il est vraiment possible de faire une distinction entre le phonème comme faisant partie de la réalité de l'événement langagier et le phonème comme étant le produit d'une abstraction, soit-elle réalisée à l'intérieur de flux sonore par le locuteur ou à l'extérieur par le chercheur. Une distinction qui n'a pas été effectuée dans la phonologie, à cette époque naissante, et qui a conduit par exemple Troubetzkoy à analyser dans les mots exclusivement les phonèmes<sup>6</sup>.

### *Perspectives*

Bühler introduit cette distinction à travers l'emploi du terme *physionomie* [Gesicht], terme qui est aujourd'hui considéré comme plutôt inhabituel dans les sciences sociales. Ce concept, que Bühler utilise apparemment sans problème, a une histoire propre, qui coïncide presque complètement avec celle de la pensée physiognomonique, et a sans doute été rejeté de manière légitime par les sciences humaines et sociales modernes<sup>7</sup>. Pourtant, dans l'histoire des idées, le concept de physionomie a été utilisé de manière récurrente et plus ou moins indépendamment de la physiognomonie dite classique. Ainsi, on trouve par exemple dans la théorie du langage de Wilhelm von Humboldt (1767-1835), tout comme dans les essais de la théorie de l'action que lui consacre Alfred Schütz (1899-1959), un procédé très similaire à Bühler (voir Friedrich 2000b; 2001). Le terme de physionomie est employé pour se référer à des « traits sensibles », qui ne sont descriptibles ni en termes béhavioristes ni en termes phénoménologiques et qui ne relèvent ni de l'ontologie ni de la psychologie de l'expérience. De quelle « sensibilité » s'agit-il? Jusqu'à présent j'ai parlé

<sup>6</sup> « En tant que silhouette chaque mot contient toujours quelque chose de plus que la somme de ses termes ou de ses phonèmes, à savoir le principe d'unité qui joint ensemble cette suite de phonèmes et confère au mot son individualité. Mais à la différence des divers phonèmes ce principe d'unité ne peut être localisé dans le corps du mot, et par conséquent on peut dire que le corps du mot peut être *analysé* en phonèmes *sans laisser de résidu*, qu'il consiste en phonèmes [...] » (Troubetzkoy 1957 [1939]: 38-39)

<sup>7</sup> Pour un compte rendu plus nuancé de la physiognomonie cf. Schmolders 1997.

avec Bühler d'une forme indiquant la particularité du matériau dans lequel elle est réalisée. On peut mettre à jour une caractérisation de cette *forme* à un autre endroit encore de la *Sprachtheorie*, en l'occurrence là où Bühler (1982 [1943]: 255) exprime pour la première et unique fois son doute sur celle-ci :

On comprend sans peine qu'un appareil symbolique, lorsqu'il est devenu autant que l'est la langue, éloigné de la restitution iconique et indirecte, puisse atteindre un haut degré d'universalité dans ce qu'il accomplit. Mais pour être franc, je ne comprends pas pourquoi il ne perd pas totalement par la même occasion la capacité à la restitution fidèle des relations ; une théorie complète du langage devrait pourtant largement ouvrir à la compréhension de ce phénomène. Peut-être *surestimons-nous* l'affranchissement par rapport au champ déictique, peut-être *sous-estimons-nous* le fait que chaque représentation linguistique d'un état de choses est fondamentalement ouverte et requiert d'être complétée en puisant dans un savoir à propos de cet état de choses. Ou pour dire les choses autrement : tout savoir saisi linguistiquement reçoit peut-être un complément d'une source, qui, pour ne pas se déverser dans le canal du système des symboles linguistiques, n'en produit pas moins un savoir authentique.

Au regard de la discussion des phonèmes, on pourrait reformuler les doutes de Bühler de la manière suivante : il existe peut-être un complément de l'empreinte phonématique de chaque image sonore, un complément qui est indispensable pour assurer la fonction sémiotique des phonèmes. A travers la discussion de la physiologie acoustique, Bühler s'interroge alors sur un tel complément qu'il semble trouver lorsqu'il cherche à situer le phonème dans la réalité de la parole, dans son déroulement :

Les phénomènes langagiers eux-mêmes sont enchâssés dans la «réalité» [Wirklichkeit], et on ne saurait, sur ces points décisifs, les considérer comme plus dérivés, plus éloignés de la réalité que les phénomènes dont traite le physicien. (1982 [1934]: 36)

On est tenté de dire que c'est cet «enchâssement» de phénomènes spécifiquement humains comme la langue ou l'action dans la «réalité» qui a été discuté de manière récurrente dans l'histoire des sciences sociales à travers le concept de *physiologie*<sup>8</sup>. Il s'agit d'une hypothèse possible qui demanderait bien sûr une vérification beau-

---

<sup>8</sup> Cette hypothèse pourrait être renforcée à partir des réflexions de Schütz sur le concept d'action. Schütz (1987 [1953]: 21-26) parle de «signifiante physiologique» exactement là où celui qui observe l'action est confronté à la présence vivante de l'action en train de se réaliser ou de la pensée en train de se constituer. Cette «présence vivante» correspond, me semble-t-il, au terme de «réalité» utilisé ici par Bühler.

coup plus détaillée et qui sera réservée à une autre étude. Cette hypothèse me sert néanmoins pour caractériser le deuxième concept de phonème que l'on trouve dans la théorie du langage de Bühler, le concept dit *formel* ou *philosophique*. Cette caractérisation tente de signaler au moins deux idées. D'une part elle souligne qu'on peut dégager dans la description de la relation sémiotique proposée par Bühler une revalorisation du concept de forme. Cette revalorisation n'est cependant guère compréhensible si on n'évoque pas le fait que ce concept de forme n'est pas celui qui est utilisé dans la tradition aristotélicienne afin d'opposer :

[...] pour le besoin du moment et toujours en alternance, deux composantes telles que contenu (Bühler parle de [Stoff] – J.F.) et forme. En ce sens relatif, la forme la plus élaborée peut toujours redevenir contenu et le contenu le plus consistant peut redevenir forme pour le spécialiste des formes [Gestalt] et le théoricien. (Bühler 1992 [1936]: 61)

Bühler anticipe en revanche un concept de forme qui est orienté vers ce qui dans la matérialité [Stofflichkeit] des mots signale qu'il s'agit de *ce* mot et qui le rend en conséquence compréhensible comme *celui-ci* (voir Friedrich 2000a). Dans cette perspective la «réalité» des phénomènes langagiers reçoit une interprétation bien spécifique. La deuxième caractérisation du concept de phonème, celle qui le désigne comme philosophique, tente d'en rendre compte. Elle a pour but de mettre en lumière que le concept de *réalité* qui sous-tend la discussion autour de la physiologie acoustique est un autre que celui qui est développé dans les réflexions phonologiques de Troubetzkoy, lequel attribue au système des phonèmes une espèce d'idéalité réelle<sup>9</sup>. Je ne veux pas dire par là que la philosophie incorpore une sorte de théorie vraie de la réalité. Néanmoins, l'utilisation du concept de physiologie par Bühler témoigne selon moi d'un essai de saisir la réalité humaine (ici sous la forme de la langue) d'une manière qui rend obsolète une autre dichotomie classique, celle entre corps et esprit. D'où ma proposition de situer les réflexions de Bühler sur le phonème dans ce débat philosophique et de les lire sous cet angle<sup>10</sup>. Il reste à signaler que Bühler ne cherche pas à résoudre ce problème en tant que philo-

<sup>9</sup> On peut constater ici un point commun entre Bühler et Saussure. Saussure critique l'hypothèse de la double existence des phonèmes proposée par les phonologues. Selon Saussure, les phonèmes n'existent pas, d'un côté, dans la «chaîne parlée», et de l'autre, comme unités indépendantes en dehors de celle-ci (cf. Fehr 2000: 101, n. 1).

<sup>10</sup> Il existe bien sûr de nombreuses propositions qui visent à dépasser la dichotomie entre corps et esprit dans la pensée philosophique du XX<sup>e</sup> siècle. L'idée que j'avancerais dans ce contexte est que la manière dont Bühler pense ce dépassement est comparable avec celle que Plessner (1995 [1941]) envisage dans le cadre d'une anthropologie philosophique et que ce dernier décrit avec une clarté exemplaire dans son texte «Le rire et le pleurer: une étude des limites du comportement humain» publié en 1941 (voir notamment le chapitre 1, paragraphe 2).

sophe. En témoigne la position qu'il adopte dans le débat méthodologique extrêmement controversé des sciences sociales de l'époque. Son intérêt pour l'enchaînement des phénomènes langagiers dans la réalité explique par exemple pourquoi Bühler met la méthode inductive, descriptive au même niveau que la méthode déductive, explicative. Dans cette même perspective, son concept formel, philosophique du phonème pousse à conclure que phonologie et phonétique ne peuvent être développées qu'ensemble et qu'une approche uniquement réaliste, linguistique déboucherait certainement sur une analyse unilatérale des phénomènes langagiers et serait donc toujours à compléter.

*Adresse de l'auteur:*  
68, rue de Montchoisy  
1207 Genève

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bluhm, Harald. 2001. «Hannah Arendt und das Problem der Kreativität politischen Handelns». In Harald Bluhm & Jürgen Gebhardt (Eds.), *Konzepte politischen Handelns. Kreativität – Innovation – Praxen*, 73-94. Baden-Baden: Nomos Verlagsgesellschaft.
- Bühler, Karl. 1933. *Ausdruckstheorie. Das System an der Geschichte aufgezeigt*. Jena: Fischer.
- Bühler, Karl. 1936. «Psychologie der Phoneme». In Daniel Jones & D. B. Frey (Eds.) *Proceedings of the Second International Congress of Phonetic Sciences, Cambridge 1936*, 162-169. Cambridge: University Press.
- Bühler, Karl. 1968 [1931]. «Phonetik und Phonologie». *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 4, 22-53. Nendeln/Lichtenstein: Klaus Reprint.
- Bühler, Karl. 1982 [1934]. *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Stuttgart, New York: Fischer.
- Bühler, Karl. 1992 [1936]. «Le modèle structural de la langue». *Langages*, 107, 55-61.
- Fehr, Johannes. 2000. *Saussure entre linguistique et sémiologie*. Paris: Presses universitaires de France.

- Friedrich, Janette. 2000a. «Denken, Sprache und Form. Iljenkow und Bühler - ein exemplarischer Vergleich». In Vesa Oittinen (Ed.), *Evald Ilyenkov's Philosophy Revisited*, 173-188. Helsinki: Kikumora.
- Friedrich, Janette. 2000b. «Le recours de Humboldt au concept de 'physionomie'». *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 53, 81-100.
- Friedrich, Janette. 2001. «Quelques réflexions sur le caractère énigmatique de l'action». In J.-M. Baudouin & J. Friedrich (Eds.), *Théories de l'action et éducation*, 93-112. Bruxelles: DeBoeck.
- Mulligan, Kevin. 1997. «Das Wesen der Sprache. Wittgensteins Maurer und Bühlers Bausteine». *Brentano Studien*, 7, 267-291.
- Plessner, Helmuth. 1995 [1941]. *Le rire et le pleurer: une étude des limites du comportement humain*. Paris: Ed. de la Maison des Sciences de l'homme.
- Saussure, Ferdinand de. 1967 [1916]. *Cours de linguistique générale*, éd. critique par Rudolf Engler, fascicule 1 et 2. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.
- Saussure, Ferdinand de. 1972 [1916]. *Cours de linguistique générale*, éd. critique préparée par Tullio de Mauro. Paris: Payot.
- Saussure, Ferdinand de. 1974 [1916]. *Cours de linguistique générale. Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale*, éd. critique par Rudolf Engler, tome 2, fascicule 4. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.
- Schmölders, Claudia. 1997. *Das Vorurteil im Leibe. Eine Einführung in die Physiognomik*. Berlin: Akademie-Verlag.
- Schütz, Alfred. 1987 [1953]. «Sens commun et interprétation scientifique de l'action humaine». In: Alfred Schütz, *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, 7-63. Paris: Klincksieck.
- Troubetzkoy, Nikolaj S. 1979 [1929]. «Zur allgemeinen Theorie der phonologischen Vokalsysteme». *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 1, 39-67. Nendeln/Lichtenstein: Klaus Reprint.
- Troubetzkoy, Nikolaj S. 1957 [1939]. *Principes de phonologie*. Paris: Klincksieck.

Traduction par Anna-Maria De Cesare  
Traduction des citations de Bühler par Didier Samain

Gabriele Iannàccaro

«LA RECTIFICATION DES DONNÉES SENSORIELLES »:  
DEUX ITINÉRAIRES PHONOLOGIQUES  
DANS L'ITALIE ENTRE LES DEUX GUERRES\*

Il n'est de doute possible que la révolution scientifique dont il est question dans ce numéro des *Cahiers*, notamment la conversion d'une approche purement phonétique au phénomènes de la langue à une approche structurale, donc phonologique<sup>1</sup>, soit un changement de paradigme scientifique qui a marqué la réflexion linguistique tout au long du vingtième siècle.

Les réflexions qui suivent ne vont néanmoins pas porter sur le cœur du phénomène, mais se consacreront plutôt à présenter certains échos de ce débat, qui allait révolutionner les bases épistémologiques de la linguistique<sup>2</sup>, dans une tradition de

---

\* Je désire remercier Elena Kokochkina et Vittorio Dell'Aquila pour l'aide, vitale, à la rédaction française du texte.

<sup>1</sup> Non phonologique ne signifie évidemment pas de par soi-même non structurel ou – pire – non scientifique. Néanmoins l'interprétation phonologique des sons implique une vision structurelle.

<sup>2</sup> Pour les contributions plus récentes à un encadrement épistémologique de la discipline voir Auroux 1996 et 1998, Dascal-Borges Neto 1991, Itkonen 1978 et 1991, Rorty (ed.) 1990. Les références bibliographiques seront limitées à l'essentiel et ont la seule prétention de

pensée qui était alors, pour ainsi dire, «à la périphérie de l'Empire», i.e. dans la tradition linguistique italienne entre les deux guerres. Et il s'agit bien là d'une périphérie de l'Empire, car l'Italie linguistique des années vingt, trente et quarante – traversée par une profonde et fructueuse ferveur d'activités scientifiques et capable d'attirer, en raison de sa position linguistique et dialectologique si particulière, l'attention des meilleurs experts de romanistique<sup>3</sup> – restait néanmoins un peu en dehors des études synchroniques et structurales. La plus grande partie de ses chercheurs préfèrait encore concentrer ses efforts sur les recherches de linguistique historique et sur la dialectologie géographique<sup>4</sup>.

D'une part nous allons donc prendre en considération le processus de formation des atlas linguistiques nationaux (et plus spécialement l'AIS<sup>5</sup>) et les éléments que cette entreprise dialectologique a apporté à la définition de nouveaux paradigmes scientifiques, plus axés sur une lecture structurale des phénomènes. D'autre part nous nous arrêterons un peu sur l'œuvre de celui que l'on peut considérer le seul vrai phonéticien expérimental italien de ces années là, Agostino Gemelli<sup>6</sup>. Bien que en vérité psychologue, ce dernier portait un remarquable intérêt aux questions linguistiques et démontra sur ce sujet qui ne lui était pas propre une toute aussi remarquable finesse de jugement : ses observations concernant le phonème en tant que unité psychologique contiennent des éléments utiles même pour les linguistes.

---

présenter aux lecteurs le panorama, plus spécialement italien ou de toute façon lié aux recherches italiennes, qui pourrait leur être moins familier. Les références bibliographiques faisant en quelque sorte partie du patrimoine commun de toute personne qui s'occupe d'histoire des idées linguistiques seront passées sous silence ou seulement touchées en survol.

<sup>3</sup> Que l'on pense seulement à Wilhelm Meyer-Lübke, à Walther von Wartburg, à Gerhard Rohlfs, à Heinrich Lausberg, et, naturellement, à Jaberg et Jud, dont il sera question d'ici peu.

<sup>4</sup> Ce n'est qu'en 1939 qui est édité, dans le domaine italien, la première étude structurale. Il s'agit d'une étude de phonologie de l'italien écrit – en allemande et dans les Travaux du Cercle Linguistique de Prague – par Giulia Porru (1939). Son travail passa essentiellement inaperçu dans le monde de la linguistique italienne car ce n'est pour certaines attaques très violentes de la part de certains représentants très influents de ce même monde. Ici aussi il n'est pas nécessaire de spécifier que non-structurel n'est aucunement synonyme de non-scientifique. La contribution de la linguistique italienne à l'avancement de la science dans la période entre les deux guerres fut vaste et féconde dans d'autres secteurs : qu'il suffise de nommer l'œuvre de Terracini (notamment 1913, 1922, 1960), Migliorini, Devoto.

<sup>5</sup> Ici comme ailleurs : ALF = Gilliéron, Jules et Edmond Edmont (acd) (1902-1914) *Atlas linguistique de la France*, Paris: Honoré Champion; AIS = Jaberg, Karl und Jakob Jud (acd) (1928-40) *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, Zofingen: Rieger & Co; ALI = *Atlante Linguistico Italiano* (en presse, Roma: Istituto Poligrafico e Zecca dello stato).

<sup>6</sup> Citons de suites les œuvres plus importantes de Gemelli dans le domaine de la linguistique: Gemelli 1934, 1938a, 1938b, 1939, 1950, 1957; pour une lecture et évaluation hystorique de l'œuvre de Gemelli reste fondamental Galazzi 1985.

Il y a, je crois, un élément qui unit ces deux expériences scientifiques si disparates. Tout aussi bien dans le cas de la constitution des atlas que dans les travaux de phonétique de Gemelli nous assistons à la naissance d'une exigence de nature à la fois épistémologique et fonctionnelle qui, à partir d'une expérience de variabilité et de dispersion poussée à l'extrême, porte à reconnaître et définir une entité conceptuelle d'ordre supérieur, que nous sommes aujourd'hui habitués à appeler phonème. *E pluribus unum* donc, mais il sera tout de suite clair que la multiplicité ne disparaît pas sous l'unité; du moins, le parcours (périphérique, comme il a déjà été souligné) que je voudrais essayer d'esquisser, va justement de la construction du phonème à sa successive dé-construction.

Dans l'expérience des études de géographie linguistique et d'onomasiologie du début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>, tout comme, de conséquence, dans la préparation et la réalisation des Atlas linguistiques, on trouve en vérité plus d'un indice annonçant l'imminence d'une révolution scientifique dans le sens de Kuhn (Kuhn 1957: 62). Ces travaux mettent en effet la linguistique dans la nécessité de reconsidérer à fond le problème de la variation et, bien que de façon moins radicale, la nature du signifiant. Trois domaines de recherche, différents bien que sans doute connexes ont, de façon tout aussi efficace qu'involontaire, déterminé la réorientation du paradigme scientifique de la linguistique. Ils sont caractérisés par une commune détermination à mettre à l'épreuve «sur le terrain» les lois phonétiques des néogrammairiens; ils appartiennent de conséquent pour ainsi dire au noyau dur de la recherche linguistique de l'époque. Je pense bien entendu en premier lieu aux recherches onomasiologiques et sémasiologiques qui deviennent de plus en plus fréquentes et pointues, surtout dans le domaine des études de romanistique, à partir des années finales du XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi à l'expérience des atlas linguistiques. Car si les élaborations théoriques de ceux-ci remontent au tournant du siècle mais les travaux se sont développées dans les décennies successives. Enfin, il faut prendre en compte aussi les réflexions épistémologiques soulevées par la branche de dialectologie ethno-linguistique qui s'est développée à partir de l'école de Wörter und Sachen.

Les précis, minutieux, relèvements sur le terrain menées par les chercheurs qui travaillaient pour les atlas (ALF et surtout AIS et ALI) et par les dialectologues qui faisaient leurs enquêtes sur le terrain (pour l'Italie Salvioni, Merlo, Bertoni, Longa et tous les chercheurs faisant référence à les revues *Archivio Glottologico Italiano*

---

<sup>7</sup> Voir, au moins, Jaberg 1908, 1936, 1937, Gillieron 1912, Pop 1950. Pour une évaluation des études d'onomasiologie dans le domaine italien et d'ailleurs, tout spécialement dans la période entre les deux guerres voir Quadri 1952. Pour l'école liée à la revue Wörter und Sachen, citée plus bas, voir Meringer 1909, Schuchardt 1912 et l'étude de Heller 1998.

et *L'Italia Dialettale* découvrirent un monde inattendu de variation territoriale, individuelle, idiosyncrasique, donc « drôle », qu'il était bien difficile de classifier selon les schémas des néogrammairiens.

Le vrai tournant se dessine à mon avis dans la première décade du siècle, quand les résultats des nombreuses recherches mises en chantier commencent à dessiner une vérité peu facile à intégrer dans la théorie : les mots, les unités phonétiques et morphologiques ne changent pas comme on s'attendait – c'est à dire de manière régulière, simple, *mit blinder Notwendigkeit*, comme il aurait plu à Brugmann<sup>8</sup>. Mais l'émoi fut très bref ; déjà à partir des années 20 on mit à feu deux solutions épistémologiques pour sortir de l'impasse. La première se hâta à reléguer le problème dans la périphérie géographique et épistémologique – et c'est la solution de la dialectologie classique, selon laquelle les lois des néogrammairiens fonctionnent fort bien, mais il y a, dans des lieux isolés, une quantité d'exceptions. D'autres par contre (et je pense à Gilliéron, Jaberg, Terracini) choisirent de prendre le problème plus au sérieux et partirent à la recherche d'explications scientifiques différentes, explications qui aboutirent parfois à une fructueuse prise en charge de la naissante linguistique structurelle<sup>9</sup>.

2. Ici nous affronterons le cas de l'AIS, un atlas que, pour beaucoup d'aspects, nous pouvons bien considérer épistémologiquement beaucoup plus avancé que les chercheurs mêmes qui après sa publication en firent usage<sup>10</sup>. Le changement de perspective est cependant plus général et la réorientation du paradigme est, pour certains aspects, encore en évolution dans la communauté scientifique, au moins dans celle italienne.

Or, en ce qui nous concerne ici, il est intéressant de noter que le tremblement de terre épistémologique originé par la prise de conscience de l'extrême variabilité des données linguistiques porta les chercheurs à reconnaître et mettre en lumière – bien que souvent de façon implicite – certaines caractéristiques des 'sons' dont il était question, caractéristiques que nous considérons aujourd'hui propres à notre notion de phonème. Il ne faut certes pas s'attendre dans ce domaine à des défini-

<sup>8</sup> Osthoff-Brugmann 1878.

<sup>9</sup> En ce qui concerne les dangers d'une excessive délimitation épistémologique des domaines propre d'une certaine (sous)disciplines et du recours indiscriminé à l'exception pour rendre compte des données non congruentes avec la théorie voir Iannàccaro 2001.

<sup>10</sup> Il ne sera hélas pas possible au cours de ce brève exposé de approfondir cette assertion. Nous nous limiterons à observer que les données offertes par l'atlas sont explicitement caractérisés comme idiosyncratiques, subjectifs et *provvisores* par Jaberg et Jud, mais furent souvent assumés comme données objectives et immuables par les chercheurs qui les utilisèrent par la suite.

tions précises mais plutôt rechercher ces intuitions telles qu'elles se concrétiserent dans les commentaires à l'activité de recherche et dans les études qui en présentaient des résultats spécifiques.

Il faut partir alors de la méthode de récolte des données, généralement standardisée, et sur laquelle s'exerce avec spéciale tension l'attention du linguiste<sup>11</sup>. Sur l'exemple de la récolte pour l'ALF faite en France par Edmont, les entreprises géolinguistiques concernant les atlas ainsi comme les enquêtes linguistiques particulières, employaient un système de récolte qui à bonne raison a été défini impressionniste: en raison, entre autres, des difficultés posés par les moyens d'enregistrement mécanique du son, les réponses des interviewés venaient de suite enregistrées sur papier en notation phonétique, et le chercheur essayait de faire attention à chaque variation et caractéristique phonétique *de la particulière émission phonique* à laquelle il était en train d'assister. La pratique était donc d'écrire tout de suite et avec la plus grande précision possible ce que le témoin avait prononcé; bien entendu sauf une quantité inéliminable d'erreurs et de manque de compréhension. Tout ceci, sans aucune préoccupation de type structurel, c'est à dire – pour maintenir la formulation de Jaberg et Jud – sans «la moindre tentative de normalisation des réponses». Ce qui, si l'on pense aux conditions de la récolte des données, est en vérité une heureuse circonstance car, en absence de toute possibilité de contrôle à travers un enregistrement magnétique, toute tentative d'interprétation des données n'aurait produit que la multiplication de l'arbitraire et des possibilités d'erreur.

Les mêmes réponses – c'est à dire les réponses aux mêmes questions dans les mêmes points d'enquête – pouvaient ainsi apparaître fort différentes selon le moment, le témoin, les condition de l'interviewer etc. Tout ceci produisait une impression de très haute variabilité, difficilement dominable et surtout difficilement utilisable pour confronter et comparer les différents variétés. Plus encore une telle situation tend à voiler le concept même de variété, qui se perd dans un myriade de réalisations individuelles qui n'ont aucune relation les unes avec les autres<sup>12</sup>. Ces problèmes étaient bien connus par le directeurs des atlas linguistiques de cette époque. Dans leur appréciable introduction à l'AIS, qui certes non par hasard ils intitulerent *Der Sprachatlas als Forschungsinstrument* (1928), Jaberg et Jud,

---

<sup>11</sup> Cfr. au moins Bertoldi 1924, Bouquiaux-Thomas *et alii* 1971, Calvet-Dumont 1999, Carpitelli-Iannàccaro 1995, Companyns 1958, Cortelazzo 1979, Dumistracel 1996, Gauchat 1924, López Morales 1994, Samarin 1967, Sanga 1991, Terracini-Franceschi 1964, Turchetta 2000.

<sup>12</sup> L'expression plus cohérente d'une telle approche linguistique se trouve dans l'analyse des variétés linguistiques de Houdson. Voir Hudson 1980.

mettaient clairement à feu le problème et suggèraient des solutions méthodologiques tout à fait intéressantes. Nous lisons donc (1928: 202): «Die Zusammenstellung [c'est à dire la liste des symboles phonétiques et graphiques] erweckt den Eindruck eines recht komplizierten Zeichensystem, mit dem sich der Benutzer des AIS vertraut zu machen hat. In Wirklichkeit steht es damit weniger schlimm als es aussieht. Wem es bloß um einigen allgemeinen Überblick über die Typenverteilung auf eine Karte zu tun ist, [...] der möge unsere Zeichensprache ignorieren: es wird genug des Interessanten übrig bleiben»

Une telle affirmation, insérée dans le contexte effectif du travail auquel elle se réfère, l'AIS, représente quelque chose de très proche à un programme scientifique. Jaberg et Jud affirment donc vouloir reproduire (1928: 214): «Wir geben S p r e c h e n wieder, nicht Sprache [sprechen = *parole* dans la traduction allemande de Saussure (Lommel 1931) et Sprache = *langue*]». On trouve ici un clair écho saussurien, ainsi comme plus haut on aura sans doute noté une très forte ressemblance avec les positions des premiers phonologues, en particulier Trubeckoj. Et cependant, continuent les deux chercheurs, la tâche de l'éditeur de l'atlas est de représenter sur la carte seulement et précisément ce qu'on a trouvé sur le terrain, au moment bien spécifique quand l'enquête c'est déroulée et dans les conditions, tout aussi spécifiques, personnelles même, qui caractérisent tout aussi bien l'informateur que l'interviewer, qui ont caractérisé ce même moment. Ce sera, ajoutent-ils, la tâche des chercheurs qui utiliseront l'atlas, que celle de normaliser les données, c'est à dire de reconstruire les dynamiques structurelles (premièrement phonologiques, puisque – il faut le rappeler – le premier passage cité concerne la lecture des symboles sur la carte) à fin de «des Interessanten übrig bleiben», et arriver ainsi à la compréhension structurelle des matériaux.

Or, ce passage normalisateur, ce glissement vers la phonologie, est nécessaire à la compréhension scientifique des matériaux, et peu importe si en faisant ceci on remet en question des certitudes scientifiques bien encrées. Laissons encore une fois parler Jaberg et Jud – je ferai de même avec Gemelli, en essayant de laisser parler les auteurs le plus possible en première personne- «Daß dasselbe Wort je nach den Umständen sehr verschieden ausgesprochen werden kann, dürfte nach den systematisch Untersuchungen [...] theoretisch kaum mehr gezeugnet werden, trotzdem auch heute noch in praxi viele Dialektforscher konsequent an dieser Tatsache vorbeigehen, die für eine saubere Einordnung der Beispiele in die Paragraphen einer historischen Lautlehre sehr unbequem ist» (1928: 214-215).

Ce même passage à la phonologie est fondamental aussi pour les linguistes qui ont comme visée principale celle de réaliser des atlas linguistiques, c'est à dire pour ceux qui veulent donner une représentation géographique de la réalité dialect-

tale. Car un sujet premier de réflexion pour ceux qui entreprenaient de telles recherches était, et reste toujours, la définition et l'individuation des frontières linguistiques. Or, la grande variabilité phonétique, par cela même non systématique, que les travaux des chercheurs des atlas, des dialectologues, des onomasologues ou des ethnolinguistes (à la manière du «*Wörter und Sachen*»), portent en surface, nous amènent vers la reconnaissance de *continua* linguistiques insécables. Et ceci même si on fait, en cette occasion, abstraction des éléments que pourrait apporter la prise en charge des concepts de *frontière sociolinguistique* et d'*identification linguistique*, concepts qui problématisent à l'extrême, quand ils n'arrivent pas à vider de contenu la notion de frontière (géo-)linguistique traditionnelle<sup>13</sup>. Le géolinguiste a donc besoin, pour travailler, d'opérer avec des phénomènes réguliers (que nous appelons aujourd'hui «phonologiques»). Seule une approche structurale permet au chercheur de déceler des ensembles, pour petits qu'ils soient, c'est à dire des regroupements fonctionnels et significatifs, qui peuvent par la suite être réunis en isoglosses.

Tel est donc le sens des affirmations épistémologiques que nous avons vu jusqu'ici; l'unité phonologique se trace, claire et évidente pour ceux qui étaient capables de la voir, sous la variabilité phonétique. Le fait que la dialectologie en Italie n'ait pas suivi cette voie, et ait plutôt considéré comme un réservoir de données, ou bien comme la réalité immuable, un atlas linguistique qui était – je le rappelle – intentionnellement phonétique, mais qui aurait dû être analysé en manière phonologique; c'est, bien entendu, toute une autre histoire.

3. Changeons maintenant notre angle d'observation. Encore Jaberg et Jud citent dans un passage (1928: 213) «*die Ideale Einheitlichkeit und Sauberkeit des mundartlichen Lautsystem, das in Bewußtsein des Sprechenden lebt, und das diese in einer seltsamen Selbsttäuschung mit der Wirklichkeit identifiziert*». Non seulement donc, le concept de phonème se pose comme fondamental pour le travail du géolinguiste mais il appartient aussi, du moins à un certain niveau, à la conscience du locuteur lui même, bien que celui-ci ne soit généralement pas en condition de l'explicitier. La différenciation dialectale telle qu'elle est perçue par le locuteur est en effet très souvent tout à fait claire et, en ce qui concerne les sons, décidément phonologique. C'est justement à travers des catégories de sons, éventuellement variables à l'intérieur, que le locuteur organise son espace linguistique, pour se différencier des voisins. C'est à travers la reconnaissance de la variation fonctionnelle que le locuteur rationalise et expose au dialectologue les différences de sons entre son patois et celui du village voisin. Ainsi les différentes communautés

---

<sup>13</sup> Cfr. Sériot 1996. Je me permets ici de renvoyer aussi à mon travail: Iannàccaro 1996, 1999, Iannàccaro-Dell'Aquila 2000, 2001.

linguistiques – reconnues comme telles par les locuteurs – se caractérisent par des traits phonologiques (bien entendu à côté de traits morphologiques, syntactiques, sémantiques, pragmatiques, etc.) et non pas par des traits phonétiques<sup>14</sup>.

Une telle question, c'est à dire la vérité psychologique du phonème dans la compétence du locuteur et de l'auditeur, est un des sujets centraux de la réflexion, tout à fait indépendante, d'Agostino Gemelli, illustre psychologue italien fondateur de l'Université Catholique de Milan, qui, à partir des années 20 jusqu'aux années 50, s'occupa, presque le seul en Italie, d'études de phonétique acoustique instrumentale<sup>15</sup>. Sa formation comme psychologue, principalement d'école gestaltiste, le poussa à expérimenter, à l'aide des technologies plus avancées, l'unité minimale perçue du flux communicatif. À ce propos Gemelli affirme explicitement que (Galazzi 1985: 61) « nella parola autentica, ogni vocale dà luogo ad un'infinità di realizzazioni: tante quante sono i locutori e le situazioni. Cogliere le leggi che regolano queste variazioni è lo scopo che mi sono prefisso nelle mie ricerche » Nous avons donc là une position qui présume l'acceptation d'un *tertium comparationis*, à savoir d'une entité invariante sous-jacente à la variation épilinguistique vérifiée par les textes acoustiques. Une entité que Gemelli identifie avec le concept linguistique de « phonème », tel que ce dernier lui apparaît dans les œuvres de Trubeckoj, Bloomfield, Jones et de Saussure et qu'il se propose d'étudier en tant que psychologue.

Pour interpréter ce fait il est opportun de rappeler que les études de Gemelli se développent à l'intérieur d'un climat culturel dans lequel on essaie d'interpréter le statut linguistique des variantes, après le grand mouvement de synthèse théorique du système représenté par le *Cours* et les travaux du Cercle Linguistique de Prague. Gemelli travaille donc dans le courant qui part de Laziczus et au quel s'inspire directement aussi Trubeckoj, quand il soutient (e.g. dans le deuxième chapitre des « Principes de phonologie ») que la phonologie ne peut pas se limiter à l'étude de la fonction représentative de Bühler. Gemelli part de l'étude exhaustive des variantes non-structurelles (mais qui représentent peut-être une structure supérieure, stylis-

<sup>14</sup> Voir encore Iannàcaro 1996, 1999, Iannàcaro-Dell'Aquila 2000, 2001.

<sup>15</sup> Parmi les contemporains, je cite Jakobson (1962: 439-440) « There is no doubt that during the last decade, in the whole world [...], acoustics has shown remarkable progress and wide possibilities of new and fascinating experiments. But it is an arbitrary exaggeration to say that in the thirties, when we cooperated on the building of phonemic theory and technique, « there were no [...] adequate means of determining the nature of acoustic features ». It would be a monstrous injustice toward the pioneering acoustic contributions of such great workers as Chiba, Fletcher, Gemelli, Millet, [...] and others, whose achievements we have utilized for linguistic purposes » et de Pop (1950: 610-618), qui consacre un entière chapitre au « Laboratoire de psychologie de l'Université Catholique Del Sacro Cuore » de Milan ».

tique ou sociolinguistique), étude qu'il accomplit avec l'aide d'instruments électroniques, et essaie par là de se rapprocher de l'*intention communicative* du locuteur, à savoir au phonème comme invariante au dessous des variations dues au ton de la voix, aux états émotifs, aux différences de classe sociale ou bien encore au contexte communicatif. Il essaie en d'autres mots d'aborder le phonème en se fondant sur la définition de ce concept telle qu'elle avait été formulée par Trubeckoj dans un article dans le Journal de Psychologie, du phonème en tant que *intention phonique*, (*Lautabsicht*), et comme déjà il avait été interprété par Baudouin de Courtenay, quand il parlait de «*équivalent psychique du son*».

C'est justement après avoir extrapolé ce qui reste de commun de la comparaison de dizaines de spectrogrammes différents, enregistrés en diverses situations communicatives et avec des locuteurs différents que Gemelli peut affirmer que (1938a: 111)<sup>16</sup> «Vom psychologischen Standpunkt aus ist folgendes zu bemerken: die Tatsache, dass dem Sprecher eigentümliche tiefe Veränderungen der Sprache (der individuellen Sprechweise entsprechende Verhänderungen, d.h. «Individualismen»; phonologische Veränderungen; sprachliche Veränderungen; gelegentliche Verhänderungen; erbliche Verhänderungen; dem Milieu entsprechende Verhänderungen, u.s.w.) die Wahrnehmung der Sprache, wenn auch in gewissen Grenzen, nicht verhindern, d.h. die Wahrnehmung einer Reihe von akustischen Zeichen, die eine spezifisch bezeichnende Funktion ausüben seitens des Zuhörers nicht verhindern (und zwar jene Gesamtheit von Klängen, welche in Einheiten niederer Art nicht zerlegbar sind, ohne ihre eigene Funktion zu verlieren) zeigt, dass das Phoneme eine wahrnehmbare Einheit, d.h. eine psychologische Einheit ist. Es gehört zu den Aufgaben der Phonologen und der Sprachforscher festzustellen, ob solcher psychologischen Einheit, auch eine physiologische und sprachliche Einheit entspricht. [...] Dass man aber das Bestehen des Phonemes, als einer akustischen Wirklichkeit anerkennt, besagt nicht, dass wir *die Phoneme* hören, d.h. dass man dem Phonem, als einem akustischen Phänomen, objectives Bestehen zusprechen kann».

Ceci revient à dire que (1938a: 99) «le phonème est perçu [...] dans les conditions les plus diverses[, ...] grâce à une *constance* de ses constituants acoustiques, tandis que en réalité les données sensorielles fournies par les sources sonores ne le permettraient pas». Tout ceci conduit à attribuer une grande importance à la *rectification des données sensorielles*, à savoir au procès qui se produit dans le locuteur comme dans l'auditeur au moment où ceux-ci distinguent, dans la production et dans la perception, la variation non-systématique – sur laquelle ils se fondent pour

<sup>16</sup> L'article est écrit en français *et* en allemand.

reconstruire les conditions de l'émission linguistique – et la variante systématique qui constitue le message séquentiel. Ainsi (101) «on ne peut pas concevoir la perception d'un phonème comme un procédé vraiment passif», parce que «ce que nous percevons ce sont des rapports et des relations acoustiques, qui ne correspondent pas exactement aux conditions objectives dans lesquelles sont transmises stimulations acoustiques».

Il en découle que Gemelli ne voit aucune différence de taille entre le point de vue psychologique et le point de vue linguistique (Trubeckoj) en ce qui concerne la définition du phonème: tous les deux se fondent, au dire du chercheur italien, sur la valeur fonctionnelle de ce dernier. Et si Trubeckoj affirme que l'élément acoustique du langage n'a de valeur qu'à l'intérieur d'une communauté linguistique déterminée, en raison du fait qu'il est lié *par convention* à un procès de signification – à tel point qu'il prend sur soi la valeur de signe signifiant, Gemelli, le psychologue, est d'accord sur le fait que l'unité phonologique peut être interprétée comme un signe bien différent de tous les autres, ne pouvant pas être ultérieurement divisé en éléments plus simples.

Telle qu'il ressort de cette analyse le concept de phonème est donc fonction de la constance de la perception, sous l'apparence variable des choses: (97) «On peut dire que nous voyons, que nous entendons comme nous avons intérêt à voir et à entendre; [...] nous construisons dans le champ sensoriel, en les détachant de tout le fond du monde perceptif qui nous entoure, quelques objets que nous voyons sous un tel aspect et dans une forme telle, qui nous permettent de reconnaître ces objets. De toute façon il suffit à l'animal et à l'homme d'avoir reconnu un objet pour agir» Mais c'est bien là le même mécanisme qui est à l'œuvre quand le locuteur décèle des frontières linguistiques de type phonologique, en les choisissant de la mer indistincte de la variation individuelle, continue et non-systématique; c'est finalement le parcours que Jaberg e Jud proposent au chercheur, en le forçant à se confronter avec la photographie – projetée sur la carte d'un atlas linguistique – d'une telle insaisissable variation. La périphérie de l'Empire a peut-être encore quelque chose à nous dire.

*Adresse de l'auteur:*  
Via Copernico 57  
I-20125 Milano  
Gab.ian@cc.univaq.it

## RÉFÉRENCES

- AIS = Jaberg, K. et J. Jud (1928-4), *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, Zofingen: Rieger & Co.
- ALF = Gilliéron, Jules et Edmond Edmont (acd) (1902-1914) *Atlas linguistique de la France*, Paris: Honoré Champion.
- ALI = AAVV. (1995-), *Atlante linguisitico Italiano*, Roma: Istituto poligrafico e zecca dello stato.
- Amacker, R. (1987): «Quand le phonème n'était pas le phonème (contribution à l'histoire de la terminologie linguistique)», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 41: 7-20.
- Auroux, S., (1996), *La philosophie du langage*, Paris: PUF.
- Auroux, S., (1998), *La raison, le langage et les normes*, Paris: PUF.
- Bertoldi Vittorio 1924 «*Vocabolari e Atlanti dialettali. A proposito dell'Atlante linguistico italiano*», in *Rivista della Società Filologica Friulana*, V: 112-136.
- Bottiglioni, G. (1935), *Atlante linguistico ed etnografico della Corsica*, Pisa: Stab. Tip. de 'L'Italia dialettale'.
- Bouquiaux, Luc, Jacqueline Thomas et alii (1971), *Enquête et description des langages à tradition orale. I Introduction; II Questionnaires grammaticaux; III Phrases; IV Techniques; V Questionnaires thematiques*, Paris: SELAF (ER 74 du CNRS).
- Calvet, L.J., et P. Dumont (edd.) (1999) *L'enquête sociolinguistique*, Paris: L'Harmattan.
- Carpitelli, E. et G. Iannàccaro (1995), «Dall'impressione al metodo. Per una ridefinizione del momento escussivo», in Romanello, M. T. e I. Tempesta (edd.) *Dialetti e lingue nazionali*. Atti del XXVII Congresso Internazionale di Studi della Società di Linguistica Italiana (Lecce, 28-30 ottobre 1993), Roma: Bulzoni, pp. 99-120.
- Companys, M. (1958), «Les nouvelles méthodes d'enquête linguistique», in *Via Domitia* III: 89-138; V: 51/167.
- Cortelazzo M. (1979), *Come si fa un'inchiesta dialettale*, in: *idem, Guida ai dialetti veneti*, Padova, Cleup: 311-336.
- Dascal, M. et J. Borges Neto (1991), «De que trata a lingüística, afinal?», in *Histoire Épistémologie Langage* 13-1: 13-50.
- Dumistracel, S. (1996), *Ancheta dialectala ca forma de comunicare*, Iasi: Editura Academiei Române.
- Galazzi, E. (1985), *Gli studi di fonetica di Agostino Gemelli*, Milano: Vita e Pensiero.

- Gauchat, L. (1903), «Gibt es Mundartgrenzen?», in *Archiv für das Studium der Neueren Sprachen und Literaturen* 111: 365-403.
- Gauchat, L. (1924-1933) *Glossaire des Patois de la Suisse romande*. Tome Premier: Préface (1-24), Neuchâtel & Paris: Victor Attinger.
- Gemelli, A. et G. Pastori (1934), *L'Analisi Elettroacustica del Linguaggio*, Milano: Vita e Pensiero.
- Gemelli, A. (1938a) «Observations sur le phonème au point de vue de la psychologie», in *Acta Psychologica* IV-1: 83-112.
- Gemelli, A. (1938b) «Variations significatives et variations individuelles des unités élémentaires phoniques du langage humain: moyens fournis par l'électro-acoustique pour les déceler et évaluation physio-psychologique des résultats», in *Proceedings or the third International congress of Phonetic Science* (Gand 1938), Gand: Phonetic Laboratory of the University of Gand: 355-364.
- Gemelli, A. (1939) «Variations signalatrices et significatrices et variations individuelles des unités élémentaires phoniques du langage humain: moyens fournis par l'électro-acoustique pour les déceler et évaluation physio-psychologique des résultats», in *Archiv für vergleichende Phonetik* III, 3: 65-88 et 162-180.
- Gemelli, A. (1950), *La strutturazione psicologica del linguaggio studiata mediante l'analisi elettroacustica*, Civitas Vaticana: Pontificiae Academiae Scientiarum scripta varia 8.
- Gemelli, A. (1957), «Phonetics from the wiewpoint of psychology», in L. Kaiser (ed.) *Manual of Phonetics*, Amsterdam: Noerth-Holland Publishing Co.
- Gilliéron, J. (1922), *Les étimologies des étimologistes et celles du peuple*, Paris: Champion.
- Heller, Dorothee (1998), *Wörter und Sachen. Grundlagen einer Historiographie der Fachsprachenforschung*, Tübingen: Narr.
- Horning, A. (1893), «Über dialektgrenzen im Romanischen», in *Zeitschrift für Romanische Philologie* 17: 160-187.
- Hudson, R. (1980), *Sociolinguistics*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Iannàccaro, G. (1996), «In limitem. Confini linguistici e no», in *Quaderni del dipartimento di Linguistica dell'Università di Firenze*, 6: 95-108.
- Iannàccaro, G. (1999), «Confine linguistico o confini culturali?», in N. Valeruz et F. Chiochetti (edd.) *L'entità ladina dolomitica – Etnogenesi e identità*. Atti del Convegno Interdisciplinare, Vigo di Fassa 11-15 settembre 1996 (Mondo Ladino XXII – 1998): 389-402.

- Iannàccaro, G. (2001), «Per una semantica più puntuale del concetto di «dato linguistico»: un tentativo di sistematizzazione epistemologica», in *Quaderni di Semantica* 41/1: 21-49.
- Iannàccaro, G. et V. Dell'Aquila (2000), «Elementi per lo studio delle frontiere linguistiche in Val di Fassa» in *Géolinguistique* 8: 5-49.
- Iannàccaro, G. et V. Dell'Aquila (2001), «Mapping languages from inside: notes on perceptual dialectology», in *Social and Cultural Geography* 2.3: 265-280 (thema issue for «Geographies of Languages/Languages of Geography» session at the Annual Conference of the Royal Geographic Society, Sussex University, January 2000); Routledge Publisher.
- Itkonen, E. (1978), *Grammatical Theory and Metascience. A Critical Investigation into the Methodological and Philosophical Foundations of 'Autonomous' Linguistics*, Amsterdam: John Benjamins.
- Itkonen, E. (1991), *What is methodology (and history) of linguistics good for, epistemologically speaking?*, in *Histoire Épistémologie Langage* 13-1, pp. 51-76.
- Jaberg, K. (1908), *Sprachgeographie*, Aarau: Sauerländer.
- Jaberg, K. (1936), *Aspects géographiques du langage*, Paris: Droz.
- Jaberg, K. (1937), *Sprachwissenschaftliche Forschungen und Erlebnisse*, Paris – Zürich und Leipzig: Librairie Droz – Max Niehans.
- Jaberg, K. et J. Jud (1928), *AIS. Der Sprachatlas als Forschungsinstrument. Kritische Grundlegung und Einführung in den Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, Halle: Niemeyer.
- Jakobson, R. (1962), «The correct representation of phonemic problems», in *Selected Writings*, The Hague: Mouton: 433-442.
- Kuhn, T. S. (1957), *The Copernican Revolution. Planetary Astronomy in the Development of Western Thought*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press.
- Kuhn, T. S. (1962), *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago: The University of Chicago Press.
- López Morales, H. (1994), *Métodos de investigación Lingüística*, Salamanca: Ediciones Colegio de España.
- Meringer, R., (1909), *Die Werkzeuge der pinsere-Reihe und ihre Namen*, in *Wörter und Sachen* 1: 3-28.
- Osthoff, H., et K. Brugmann (1978) *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen I*, Leipzig: Hirzel.
- Pellis, U., R. Giacomelli, C. Grassi, G. Piccitto, T. Franceschi, G. Tropea, M. Melillo (1995), *Atlante Linguistico Italiano. Verballi delle inchieste*. A cura di

- L. Massobrio; G. Ronco, M.C. Nosengo, G. Tuninetti, Roma: Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato.
- Pop, S. (1950), *La Dialectologie: aperçu historique et méthodes d'enquête linguistique. I Dialectologie Romane; II Dialectologie non Romane*, Louvain-Gembloux: Chez l'Autor – Imprimerie J. Douclot.
- Porru, G. (1939) «Anmerkungen über die Phonologie des Italienischen», in *TCLP* 8: 187-208.
- Quadri, Bruno (1952) *Aufgaben und Methoden der onomasiologischen Forschung. Eine entwicklungsgeschichtliche Darstellung*, Bern: Francke (Romanica Helvetica 37).
- Rorty, R. M. (ed.) (1990), *The Linguistic Turn. Essays in Philosophical Method*, Chicago and London: The University of Chicago Press.
- Samarin, W.J. (1967) *Field Linguistics. A guide to linguistic field work*, New York, Chicago, San Francisco, Toronto, London: Holt, Rinehart & Winston.
- Sanga, G. (1991) «I metodi della ricerca sul campo», in F. Foresti et A.A. Sobrero (edd.), *Dialetti. Realtà Ricerca. Atti del colloquio «I dialetti e la dialettologia negli anni Novanta» Lecce 9-11 maggio 1991*, *Rivista Italiana di Dialettologia* 15, Bologna CLUEB: 165-181.
- Schuchardt, H. (1912), «Sachen und Wörter», in *Anthropos* 7: 827-839.
- Sériot, P. (1996): «La linguistique spontanée des traceurs de frontières», *Langue et nation en Europe centrale et orientale du 18<sup>e</sup> siècle à nos jours*, P. Sériot éd., Cahiers de l'ILSL, n8: 277-304.
- Terracini, B. A. (1913), «Il parlare di Usseglio», in *Archivio Glottologico Italiano* XVII: 198-249, 289-360.
- Terracini, B. A. (1922), «La varietà nel parlare di Usseglio», in *Archivio Glottologico Italiano* XVIII: 105-194.
- Terracini, B. A. (1960), «Il concetto di lingua comune e il problema dell'unità di un punto linguistico minimo», in *Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano Nuova Serie* 5-6: 12-24.
- Terracini, B. A. (1963), *Lingua libera e libertà linguistica*, Torino: Einaudi.
- Terracini, B. A., et T. Franceschi (1964) *Saggio di un Atlante Linguistico della Sardegna*, Torino: Rattero.
- Turchetta, B. (2000), *La ricerca di campo in linguistica*, Roma: Carocci.

Mortéza Mahmoudian

APPORTS DE LA PHONOLOGIE\*

LIMITES ET PERSPECTIVES

I. *Appréciation critique*

1. Apports

La phonologie a de très appréciables apports à l'étude scientifique du langage. Ce, sous trois aspects au moins : elle introduit la dimension humaine dans l'étude des sons du langage, cherche à assurer l'objectivité de cette étude, et – pour ce faire – propose une méthode ; méthode expérimentale proprement dite dont la commutation est un exemple convaincant. Ce faisant, elle s'inspire des sciences « dures », sans les singer.

Ce sont là des qualités non négligeables pour l'époque. Je ne voudrais pas minimiser le rôle de l'époque dans la réception des idées nouvelles en science<sup>1</sup>.

---

\* Dans cette causerie je reprends des idées que j'ai déjà exposées ailleurs. Pour les références, je prie le lecteur de se reporter à Mortéza MAHMOUDIAN, *Le contexte en sémantique*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 1997 et Mortéza MAHMOUDIAN, *Modern Theories of Language: The Empirical Challenge*, Durham, Duke University Press, 1993.

<sup>1</sup> Le chercheur n'est pas indépendant – comme Thomas Kuhn l'a si bien montré – de la communauté scientifique dont il fait partie. L'échos que les innovations ou propositions

Cependant, c'est avant tout en raison de ses qualités que la phonologie a servi d'exemple tant à d'autres chapitres de la linguistique qu'à d'autres domaines en sciences humaines. Que ces inspirations n'aient pas toujours été judicieuses n'enlève rien au mérite du modèle phonologique.

Cela étant, la lecture des *Principes* durant ce séminaire a mis en évidence les objections ou du moins les controverses auxquelles ils donnent lieu.

Je consacrerai l'essentiel de la causerie à quelques uns de ces problèmes et à la quête de solutions adéquates. Notons d'abord que dire d'une théorie qu'elle souffre certaines limitations ne signifie pas qu'elle est nulle et non avenue. Mettre en évidence les limites de l'application d'une théorie, c'est d'abord affirmer sa validité dans un champ déterminé. C'est esquisser ensuite la perspective de trouvailles prometteuses dans son prolongement.

Les limites de la phonologie peuvent être montrées de deux façons : par ses inadéquations empiriques ou par ses contradictions internes.

On peut illustrer l'inadéquation du modèle phonologique de la façon suivante : la phonologie se donne pour tâche d'étudier les sons de la langue. Or, la langue est par essence sociale. Dès lors les phonèmes sont censés refléter la pratique sociale. Par conséquent, force est d'admettre que la phonologie manque – du moins partiellement – son but si les entités que dégage la description phonologique ne correspondent pas à celles qu'on observe dans la pratique. Ainsi là où la description conclue à l'existence d'une opposition phonique, mais des observations montrent qu'elle n'est pas pratiquée dans certains usages de la même communauté.

Comme exemple de contradictions, on peut évoquer la définition des catégories de faits phoniques. Pour assurer l'objectivité, la phonologie a judicieusement adopté la démarche hypothético-déductive : elle définit des fonctions et dégage, sur la foi des critères fonctionnels, des catégories. Or, les définitions ne permettent pas une distinction nette entre fonctions. Dès lors la distinction des catégories demeure tributaire de l'arbitraire du descripteur. S'accommoder de cet état de fait, n'est-ce pas abandonner l'exigence d'objectivité ?

---

peuvent avoir dans une communauté scientifique dépend de son paradigme (entendu comme ce qu'elle prend pour acquis dans sa discipline, et les directions de recherche qu'elle juge prometteuses). Sans doute, l'atmosphère scientifique de l'époque est pour quelque chose dans les manières si différentes dont ont été accueillis les enseignements de Troubetzkoy et ceux de Saussure.

## 2. Inadéquations

Considérons les inadéquations empiriques pour en examiner les conséquences d'une part et les voies de sortie possibles de l'autre. Admettons qu'en suivant la procédure prônée par Troubetzkoy, je dresse un système phonologique. Le système peut contenir à côté des cas convaincants, d'autres plutôt sujets à caution. En guise d'exemples, prenons une opposition phonologique – celle de /e/ et /ɛ/ en français –, présente dans le système, mais qui n'a pas de pertinence dans certaines conditions<sup>2</sup>. Pareils cas sont embarrassants pour la phonologie troubetzkoyenne. En effet, en la suivant à la lettre, nous nous trouvons démunis pour apporter une réponse théoriquement fondée à la question : « Y a-t-il là un phonème (/e/) ou deux (/e/ et /ɛ/) ? »<sup>3</sup>

Pour sortir de l'embarras, de nombreuses solutions s'offrent à nous. Mais quel que soit notre choix, nous sacrifions soit a) l'adéquation totale à l'objet, soit b) la rigueur visée par la théorie.

a) Une solution souvent adoptée, pour sauver le système ainsi obtenu, consiste à considérer comme négligeables les faits que nous avons par ailleurs observés. Cette voie conduit la phonologie à un nouveau problème. Car en taxant de marginales ou de négligeables certaines données, nous opérons un tri (ou établissons une hiérarchie) entre les faits d'observations. Sur quels critères nous fondons-nous pour estimer tels ou tels faits négligeables ? On fait souvent valoir que les faits mis de côté relèvent de la pratique d'un petit nombre de sujets parlants. C'est là un critère de nature statistique. Mais, quelle place trouve-t-il dans le système dont nous sommes parti ? Il en semble exclu si l'on se rappelle que pour Troubetzkoy la mesure et le nombre n'ont aucune pertinence dans le domaine de la langue. Nous sommes confronté ici à un problème théorique que nous formulerons ainsi :

Q<sub>1</sub> – Quel est le statut du tri (ou de la hiérarchisation) en phonologie ?

Nous y reviendrons.

<sup>2</sup> Les cas de perte de pertinence dont nous parlons ici sont distincts des phénomènes de neutralisation qui peuvent recevoir une définition précises.

<sup>3</sup> Il ne s'agit pas d'un cas isolé. On pourrait également évoquer le cas d'une différence phonique non pertinente d'après le système – fr. o vs ɔ en position pré-consonantique suivi d'un /r/ tautosyllabique – mais qui revêt une certaine pertinence dans certaines conditions. Nous avons observé que des sujets originaires de la Marne prononçaient la même voyelle ouverte dans les mots *fort* et *Faure*, mais n'admettaient pas la prononciation /lakɔr/ pour le village marnais *La Caure*. On pourrait encore évoquer le cas de [θ] et [ð] en anglais new-yorkais (dont Labov a traité). Comment faire le départ entre le phonétique et le phonologique en pareils cas ?

b) Une autre solution serait de constater l'existence de variétés dans la langue ; ce qui permettrait de soutenir l'adéquation du système obtenu à la variété  $V_1$ . Cette solution soulève un nouveau problème à résoudre. Relevons d'abord qu'elle comporte une hypothèse implicite, à savoir : « Chaque variété possède son système propre ». Cela revient à dire que la connaissance d'une variété  $V_1$  de la langue  $L$  n'implique pas celle d'une autre variété  $V_2$  de la même langue. Se pose alors le problème – grave, s'il en est – de la fonction communicative des langues : « Comment la communication peut être assurée entre les sujets de  $V_1$  et ceux de  $V_2$  à l'intérieur d'une communauté linguistique  $C_L$  ? » Nous sacrifions ici la rigueur de la théorie, en nous nous accommodant de ses limitations. Ce qui est en cause ici, c'est la fonction de communication sous son double aspect :

$Q_2$ – Quels liens y a-t-il entre la fonction de communication et le système(ou la structure) de la langue ? De quelle nature est le processus de communication ?

Je reviendrai à ces questions. Une remarque en passant : chaque fois que nous adoptons l'une ou l'autre position pour défendre le système issu de l'orthodoxie phonologique, nous repoussons le problème d'un cran. Ce, en l'aggravant, mais aussi et surtout en passant à côté de problèmes fondamentaux.

## II. *Considérations épistémologiques*

En vue d'une appréciation critique de la phonologie de Troubetzkoy, je présenterai des remarques épistémologiques pour opérer la distinction entre théorie et modèle, montrer ensuite la nécessité et la complémentarité des deux, et constater enfin que la phonologie de Troubetzkoy confond les deux. Car ses concepts sont censés esquisser le contour général de la langue, et en même temps fournir des procédures descriptives opérationnelles. D'où les problèmes que rencontre la phonologie. Au terme du détour, je me pencherai sur la révision des concepts de base que je considère comme conséquence de cet état de fait. Et je terminerai par les nouvelles perspectives ouvertes pour les études au-delà de la phonologie classique.

### 3. Critique

Généralement, une double exigence est posée à la science : généralité et précision. Or, un seul corps d'hypothèses ne peut satisfaire aux deux. On peut citer comme exemple les deux définitions du monème chez Martinet : dans un premier temps, le monème est conçu comme unité significative minima donc ayant une

forme phonique et un contenu sémantique. Plus tard, le monème est défini comme un effet de sens correspondant à une différence de forme.

Le passage de la première définition à la seconde a paru nécessaire du fait de l'existence du signifiant zéro, c'est-à-dire des monèmes sans signifiant positif (qu'il soit phonique ou graphique). Cet amendement a eu une double conséquence. Il a conféré une plus grande généralité à la définition, englobant désormais les monèmes à signifiant zéro. En même temps, il a ouvert la porte à la confusion entre trait pertinent sémantique et monème. Un trait de sens n'étant pertinent qu'en vertu de l'effet que produit sur le plan du signifiant sa présence ou son absence, sa distinction avec le monème est désormais problématique : en partant des mêmes définitions, un descripteur pourrait considérer l'aspect verbal 'parfait' comme un monème en français alors que tel autre le considérerait comme un trait pertinent sémantique.

Quelle en est la cause ? A mon avis, le fait que les unités linguistiques ne constituent pas une classe homogène. Dès lors, l'application d'une définition totale d'un type d'unités – qu'il s'agisse des phonèmes, des monèmes ou d'autres unités – laisse des résidus<sup>4</sup>.

Dans les sciences de la nature, il est courant de faire le départ entre théorie et modèle. La théorie est un corps d'hypothèse général visant à une délimitation provisoire d'un domaine objectif. De par sa généralité, elle ne permet pas expérimentation et vérification. Le modèle en revanche est un corps d'hypothèses locales, ponctuelles. Il vise à rendre compte d'un aspect particulier de l'objet ; ce caractère local, restreint lui confère une capacité opératoire. C'est donc le modèle qui permet l'expérimentation et la vérification des hypothèses. Mais le caractère particulier du modèle lui ôte en même temps toute ambition de généralité. On peut illustrer ce propos par un exemple phonologique. En partant de la définition du phonème comme « unité distinctive minima », on ne peut échafauder une procédure d'analyse précise. En effet, diverses voies restent ouvertes, conduisant toutes à la mise en évidence de la distinctivité d'un élément phonique : je peux observer soit i) le comportement soit ii) l'intuition du sujet parlant ; le sujet se prêtant à l'observation peut être iii) le même que le descripteur ou iv) un autre. La liste peut être prolongée à souhait ; mais nous en resterons là, les cas retenus suffisant à notre argumentation. Chacune des voies livre des résultats plus ou moins différents. C'est là un problème qui a suscité beaucoup de débats en structuralisme classique :

<sup>4</sup> Pour rester avec la définition du monème chez Martinet, il serait intéressant de noter que l'introduction du concept synthème, par exemple, a son origine dans le constat qu'il y a un ensemble de signes linguistiques – composés, dérivés, etc. – qui se situent entre monèmes et syntagmes. C'est pour résorber cette classe résiduelle que ce nouveau type d'unités a été créé.

«Quelle est la bonne procédure de découverte ?» ou dans d'autres termes «Quelles sont les vraies unités phonologiques?» Or, a priori rien ne permet de considérer comme plus «vraies» les données recueillies par l'observation du comportement que de l'intuition. Ni vice versa non plus.

Voyons d'autres implications de la distinction théorie/modèles sur des cas concrets en phonologie. Partant toujours de la même définition du phonème – «unité distinctive minima» – pouvons-nous fonder une procédure d'analyse permettant d'atteindre des résultats valables ? Par valable, j'entends des résultats qui reflètent le comportement et l'intuition des sujets parlants. Prenons comme exemple les suites phoniques [penie], [pepe] et [pepie] en français. Le sujet parlant y reconnaît-il trois signes distincts, respectivement (*vous*) *peiniez*, (*vous*) *peignez* et (*vous*) *peigniez*? Sur la foi des réactions manifestées par une population aussi restreinte que celle de ce séminaire, on peut constater – et de nombreuses enquêtes le montrent – qu'il n'est pas possible d'apporter une réponse claire à cette question. En effet, le comportement des sujets varie selon leurs origines socio-géographiques, leur rôle dans la communication (émetteur vs récepteur), les conditions d'enquête (écrit, oral, ...), etc. Et c'est cela même qui rend impossible une réponse par oui ou par non. Pour clarifier le statut phonologique de [nj], [ɲ] et [ɲi] en français, il faut élaborer des modèles, qui intègrent toutes ces spécificités. Ce qui implique l'introduction dans ces modèles d'une dimension probabiliste ; car, avec un si grand nombre<sup>5</sup> de facteurs de variation, il y a de fortes chances que la réponse soit plutôt mitigée. Si la question est de savoir quel est le taux de pertinence – sur le plan global de la langue – de cette opposition la réponse sera : dans i% des cas les sujets francophones opposent [nj], [ɲ] et [ɲi] dans j% des cas ils les confondent. Il est légitime aussi de demander : «Dans quelles conditions l'opposition se fait entre [nj], [ɲ] et [ɲi]?» A une telle question, la réponse appropriée aura la forme suivante : «Cette opposition serait effective dans le cas du sujet provenant de la région r, appartenant à la classe sociale c, étant dans le rôle d'émetteur, parlant de l'objet o, avec un interlocuteur i, dans le cadre social cs, ...»

L'énoncé complexe de cette règle phonologique n'est certes pas habituel ; mais il n'est en rien extravagant ni exagéré ; surtout quand on le compare avec une «loi phonétique» comme le changement de *a* > *e* comme dans lat. *mare* > fr. *mer* : «sur le domaine français proprement dit, du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, *a* tonique en syllabe

<sup>5</sup> Pour ce qui est des facteurs de variations, il convient de remarquer que leur nombre peut être assez élevé. On a pu constater des différences régulières dans les réponses aux questionnaires écrits selon que le texte était une liste de mots quasi homonymes ou un récit. Les techniques d'observation peuvent donc être affinées à souhait.

ouverte, non suivi d'une occlusive nasale, non précédé d'un phonème palatal, dans les mots autonomes, d'origine non savante, aboutit régulièrement à *e*.»<sup>6</sup>

Qu'on ne se méprenne pas sur notre propos. Il ne s'agit pas de nier l'existence de la structure dans le domaine du matériel phonique des langues. Nous soutenons que la structure du signifiant phonique n'est pas simple, qu'elle se compose de multiples strates dont certaines sont assez simples (pour être justiciables d'une structure formelle) alors que d'autres sont d'une complexité telle qu'on ne peut en exprimer les régularités que par recours à des outils statistiques. En d'autres termes, la structure phonologique a – du moins à certains de ses niveaux – une dimension statistique.

#### 4. Conséquences

Il y a dans cette proposition deux aspects : reconnaissance de la complexité de la structure et abandon de la structure formelle. L'adopter, c'est prendre une décision grave à conséquences multiples. Dont le rejet de la conception formelle de la structure avec ses principes sacro-saints : structure finie et autonome, constituée d'éléments discrets. Ce qui conduit à remplacer la conception formelle par une conception relative, statistique de la structure. Reconnaître la complexité de la structure c'est aller contre la thèse de simplicité, défendue par des figures célèbres dont certains – tels Hjelmslev et Chomsky – l'ont érigée en principe fondateur. Une telle révision des principes ne signifie pas que toutes les réflexions et tous les travaux phonologiques passent aux pertes et profits.

Ainsi les résultats de la phonologie troubetzkoyenne restent valables si le modèle opérationnelle se donne pour seule et unique tâche la connaissance de cette partie de la structure phonologique qui est commune à la quasi totalité des sujets, donc invariable dans la communauté. Au-delà de cette limite, le modèle troubetzkoyen se révèle inopérant. Pourtant ce qui – dans le matériel phonétique d'une langue – n'est pas partagé par toute la communauté n'est pas dépourvue de toute pertinence. L'opposition /ɔ/ - /o/ n'est pas fonctionnelle en français méridional. Elle est cependant effective dans une large partie de la francophonie. Comment apprécier les degrés de pertinence ? A cette question, le modèle de Troubetzkoy ne peut apporter de réponse satisfaisante.

Dans ce qu'on appelle la phonologie de Troubetzkoy, je crois devoir distinguer deux ensembles de propositions : la théorie linguistique et le modèle phonologique. Au niveau de la théorie, ce qui fonde la phonologie de Troubetzkoy est le principe

<sup>6</sup> Jules MAROUZEAU, *Lexique de la terminologie linguistique*, Paris, Geuthner, 1961.

que le système de la langue est organisé en vue des fonctions qu'elle est appelée à remplir. Il en découle que par l'observation de l'usage, on peut dégager le système. C'est par ce principe que Troubetzkoy introduit la dimension humaine. Et c'est en cela que sa phonologie se distingue de celle d'un Daniel Jones ou de la phonométrie de Zwirner. Sous cet aspect, les thèses de Troubetzkoy gardent – me semble-t-il – sa valeur. Il en va autrement sur le plan des modèles; la phonologie de Troubetzkoy n'est qu'un des multiples modèles possibles dans le cadre de sa théorie du langage. En effet, l'examen de la valeur fonctionnelle des sons est possible de plusieurs façons; le recours à l'introspection du descripteur ou l'observation de celle d'un informateur n'en sont pas les voies d'accès exclusives. Sans toucher au principe que le système est façonné par la fonction, on peut faire varier les techniques d'observation.

L'application de ces propositions et de bien d'autres encore laisse intact la base théorique; ce qui change, c'est le modèle. Si la révision est possible, c'est grâce aux acquis de la phonologie qui permettent d'aller plus loin dans la connaissance du comportement et de l'intuition linguistiques. Ainsi, certaines recherches – groupées souvent sous sociolinguistique, psycholinguistique, ... – parviennent à prévoir le comportement des sujets parlants par l'extrapolation des résultats d'enquêtes.

La nouvelle conception permet de surcroît d'expliquer la validité de la phonologie classique, de mettre en évidence les limites ainsi que les raisons de cette validité.

Il apparaît – comme nous venons de le dire – que la phonologie classique est valable dans la mesure où elle parvient à décrire et expliquer certains usages (distinctifs, par ex.) que font des sujets parlants des éléments phoniques d'une langue. Elle est limitée en ce qu'elle ne parvient pas à expliquer tout la gamme des usages (distinctifs, en l'occurrence) du matériel phonique d'une langue.

L'une des conséquences du décalage entre la structure simple et l'objet complexe, stratifié est que le débat scientifique sur la valeur de la phonologie est faussé du fait que s'y insinue la subjectivité des chercheurs. Sous ce rapport, le choix des exemples est bien révélateur; il permet de repérer de quel bord est le discutant. Généralement, pour illustrer ce qu'est la phonologie, l'orthodoxe choisit des exemples relevant de strates solidement structurées (comme fr. /m/ vs /n/ ou /i/ vs /u/), alors que le renégat cherche ses exemples des zones faiblement structurées (comme fr. /ɲ/ vs /nj/ vs /ɲi/ ou /i/ vs /i:/ vs /ij/). En fait, si la phonologie se donne pour tâche l'étude des sons de la langue – de tous les sons de la langue, on ne voit pas au nom de quel principe certains phénomènes observés peuvent être retenus et d'autres rejetés. On devrait prendre en compte les deux types de faits observés si

l'on cherchait à comprendre les phénomènes et non à défendre à tout prix des thèses.

Revenons au problème de la raison de la validité de la phonologie malgré ces restrictions. La raison que je crois devoir retenir, c'est la hiérarchie qu'il y a entre les phénomènes phonologiques: certains sont plus fiables que d'autres, en ce qu'ils sont plus constants dans l'intuition du sujet en tant qu'individu et plus constants aussi dans la communauté parlante. En d'autres termes, les faits phonologiques n'ont pas tous le même statut structural certains sont plus importants que d'autres. Et c'est cette différence de statut qui justifie le tri. La réponse que je viens d'apporter à la question Q, «Quel est le statut du tri (ou de la hiérarchisation) en phonologie ?» a deux corollaires :

1° Les procédures classiques de description phonologiques demeurent applicables dans la mesure où les strates les plus centrales du système sont visées. Elles sont inefficaces à mesure que nous nous déplaçons vers les zones marginales du système.

2° Il apparaît que le modèle classique de phonologie part du principe – implicite – qu'elle a pour objet les faits phoniques les plus importants. Or, dans la stricte observance des prémisses de la phonologie, ce serait hérésie de dire que certains faits phonologiques sont plus importants que d'autres. Cela reviendrait à admettre que certains faits phonologiques sont plus pertinents que d'autres, ou encore que certains faits phonologiques sont plus phonologiques que d'autres.

Ce tri ne se justifie que si, reposant sur un principe théorique, il n'est pas *ad hoc*, ni introduit pour assurer le confort moral au chercheur dans l'embarras. On peut fonder théoriquement le tri par l'introduction du nombre et de la mesure dans la phonologie. Comment attribuer aux faits phonologiques une place plus ou moins importante dans le système d'une langue sinon par la différence de fréquence ou de probabilité ? Ce serait reconnaître que la phonologie a une dimension statistique, et attribuer du coup à la langue aussi une telle dimension.

En optant pour cette solution, on change totalement de conception: on passe ainsi de la structure formelle à une structure relative, hiérarchisée. La structure est alors conçue comme intégrant des variations en son sein, comme douée de multiples strates, se distinguant les unes des autres par la rigueur ou la laxité de leur structuration.

J'aimerais insister sur un point qui me semble d'importance: dans le modèle classique, on reconnaît l'existence des variations des faits observables; mais on a la conviction que celles-ci seraient effacées par la mise en évidence de la structure.

Ainsi les sons seraient variables, mais les phonèmes non. Je crois devoir défendre l'idée que la structure a des variations, et non seulement les faits hors structure.

J'entends par structure un ensemble d'éléments régis par des règles. Je crois que cette définition correspond d'assez près à l'acception courante (ou du moins à l'acception minimale) du terme chez les linguistes. A ceci près que d'emblée, je ne prends pas pour résolus les problèmes suivants :

L'ensemble est-il fermé ?

Les éléments sont-ils discrets ?

C'est par recours à des recherches empiriques que je crois devoir chercher solution à ces problèmes. Or généralement, on présente la structure formelle comme la seule structure possible. A croire que la structure s'évanouirait sans ses propriétés formelles : clôture et discrétion. Pourtant, on peut constater l'utilisation de structures statistiques dans de nombreuses disciplines scientifiques. Pourquoi tant de réticence à envisager la structure linguistique comme dotée de certaines propriétés statistiques ? Il faudrait sans toute une recherche sur l'histoire de la linguistique pour y répondre. A ma connaissance en tout cas, aucun argument théorique sérieux n'a été avancé pour justifier cette réticence. En revanche, on a de solides arguments pour l'intérêt qu'il y a à recourir aux modèles statistiques tant dans la description que dans l'explication des phénomènes linguistiques. Et de nombreuses recherches empiriques confortent ces positions. Qu'il suffise d'évoquer deux propositions suggestives et convaincantes formulées par Labov – stratification et hypercorrection – qui n'auraient pas été envisageables sans recours à des outils statistiques.

La nouvelle conception – qui est explicitement ou implicitement reconnue par nombre de courants en linguistique dont la sociolinguistique – permet d'expliquer la validité du modèle classique par recours aux degrés de structuration : le modèle classique revêt un haut degré de validité tant qu'il s'agit de décrire la zone centrale de la structure. Dans cette zone, la structure est si simple que l'on approche de l'idéal formel : le système est pratiquement fermé, et les éléments quasi discrets ou peu s'en faut.

L'approximation contenue dans le modèle classique – si justifiée soit-elle – n'en constitue pas un problème en suspens qui doit faire l'objet d'une discussion approfondie. En engageant ce débat, nous risquons de manquer d'équité ou de réalisme si nous ne prenons pas en compte les circonstances historiques de la naissance de la phonologie. La structure phonologique d'une langue pose un nombre impressionnant de problèmes. Le programme de recherche phonologique n'aurait pu poser tous les problèmes en même temps. Pour réussir, des choix s'imposent, des priorités sont à fixer. Le modèle proposé par Troubetzkoy est le résultat d'un tel

choix. Le passage du simple au complexe est une constante dans l'évolution des sciences. Dans la mesure où la structure formelle est simple, le choix de Troubetzkoy me paraît tactiquement justifié. La prise en compte des variations aurait inutilement compliqué la démarche de la phonologie.

Revenons maintenant à la question  $Q_2$  touchant à la fonction de communication. L'hypothèse fondamentale de la linguistique structurale est que émetteur et récepteur partagent la « même » langue ; l'identité structurale de la langue est conçue comme la condition *sine qua non* de la réussite de l'acte de parole. Le paradoxe est évident : on considère l'identité structurale nécessaire à l'accomplissement de la communication, et on admet en même temps la possibilité de la communication malgré les différences structurales.

Le paradoxe procède – me semble-t-il – de la conception absolue de la fonction de communication. Noter que ce qui contribue à l'établissement de la communication c'est la connaissance de la structure. En d'autres termes, si un sujet saisit le message de l'énoncé de son partenaire, il le fait par recours aux unités et aux règles qu'il connaît. La connaissance d'un locuteur donné est-elle nécessairement limitée à ce qu'il pratique ? Rien ne permet de l'affirmer. Tout porte à croire au contraire que le sujet a connaissance de certaines pratiques de sa langue qui ne sont pas siennes. Si l'on admet cela, il s'ensuit que pour le succès de la communication, les protagonistes font l'effort d'accommoder chacun « sa langue » à celle de l'autre. Or, cet effort se heurte à des limites. Soit parce que le sujet ne connaît pas toutes les pratiques de « sa langue », soit parce que les protagonistes – en raison de leurs rapports conflictuels, par ex. – ne sont pas disposés à faire des concessions rendant l'intercompréhension possible. En admettant ce qui précède, on admet en même temps que la communication est une fonction non absolue, mais bien relative. Les sujets de la « même langue » se comprennent un peu, un peu plus, beaucoup, ...

Quels liens y a-t-il entre la fonction de communication et le système (ou la structure) de la langue ? Que les degrés d'intercompréhension et les strates de la structure d'une langue soient reliés, cela se conçoit aisément. En d'autres termes, plus la structure est rigide, plus les connaissances des éléments de la langue sont partagées et plus la communication est facile. Inversement, plus on avance vers les zones faiblement structurées, plus les éléments connus des uns risquent d'être ignorés des autres, et plus l'intercompréhension devient difficile. Il est probable que le parallélisme entre degrés de structuration et degrés d'intercompréhension soit *grosso modo* vrai. Mais, dans la mesure où les variations ne sont pas fâcheuses pour l'intercompréhension quand elles sont connues, la connaissance des variations peut contribuer au succès de la communication. Il serait donc abusif de

postuler une corrélation stricte entre similitudes ou écarts des structures d'une part et réussite ou échec de la communication de l'autre.

Quant au processus de communication, la linguistique structurale le concevait ainsi : l'émetteur partirait de l'expérience à communiquer, et, en y opérant les articulations successives, procéderait aux signes d'abord et aux phonèmes ensuite ; le produit final de ces opérations étant des sons. Le récepteur emprunterait le même chemin mais dans le sens opposé pour parvenir à l'expérience. Vu sous cet angle, le succès de l'acte de communication suppose comme condition essentielle l'identité des structures linguistiques de l'émetteur et du récepteur. Aujourd'hui, on en est moins sûr. Ce, pour de nombreuses raisons dont je citerai deux. D'abord, il n'est pas certain qu'il existe deux usages en tout point identiques ; ou du moins les recherches empiriques n'ont pu révéler l'existence de pareils cas. Ensuite, la structure est en interaction permanente avec l'usage : elle le conditionne comme elle est conditionnée par lui. Que cette interaction ne produise souvent que des effets infimes est vraisemblable. Mais l'action de l'usage sur la structure n'est pas toujours de portée limitée ; elle peut aboutir à la création de véritables langues – les pidgins, par exemple – où la structure se crée dans le sillage des échanges communicatifs. L'implication logique de ce constat n'est-elle pas que dans certains cas – extrêmes, certes – la communication est possible sans langue commune ?

## 5. Perspectives

Au terme de cet examen, je voudrais insister sur les voies nouvelles qu'ouvre l'abandon de la structure formelle et l'adoption de la conception relative de la structure tant sur le plan des pratiques descriptives ou explicatives que celui des réflexions théoriques. Du constat que l'application conséquente des principes descriptives n'aboutit pas à un nombre fini d'éléments, nous avons conclu que la structure phonologique ne formait pas un système clos. Voyons de plus près les implications de cette prise de positions. L'ouverture a un double aspect : d'une part les éléments dont se compose la structure ne sont pas en nombre fini. A l'appui de cette idée, nous avons évoqué la multitude des techniques d'observation dont chacune aboutit à un nombre différent d'éléments pour la même langue, voire la même variété de langue ; comme si le chercheur changeait d'instruments d'observation en se servant d'abord de l'œil nu, puis de loupes de plus en plus fortes, jusqu'au microscope. Que toutes ces observations révèlent la réalité – ou du moins certains de ses aspects – est indubitable. Mais l'un des problèmes auxquels fait face le chercheur est celui de l'adéquation des moyens aux fins. Il s'agit, pour le linguiste d'adapter ses moyens (d'observation) aux fins (descriptives) qu'il poursuit. Il est évident que pour la description de la syntaxe de l'enfant, on n'a pas besoin d'outils descriptifs aussi affûtés que pour la syntaxe de Proust ou de

Mallarmé. Or, un seul et même locuteur est susceptible d'usages variés de sa langue ; et il ne mobilise pas les mêmes ressources dans le dialogue avec un enfant et dans la lecture d'un poème ou dans la rédaction d'un rapport technique. C'est dire que la connaissance et l'usage linguistiques de tout sujet parlant comportent de multiples strates dont seules certaines sont mises à contribution dans une situation donnée. Dans la mesure où les formes et les normes de l'usage de la langue ne sont pas équiprobables, les strates de la structure sont plus ou moins sollicitées, plus ou moins maîtrisées. Elles sont certes parties intégrantes de la structure, mais des parties plus ou moins indispensables ou négligeables.

Le second aspect de l'ouverture d'une structure est qu'elle n'est pas délimitée par des frontières étanches, et qu'elle fonctionne et évolue en osmose permanente avec les structures connexes. La structure linguistique est-elle autonome ? Cette question a suscité de nombreuses controverses durant les dernières décennies. Il est curieux de remarquer que ceux qui réclamaient l'indépendance du langagier – par rapport au psychique, par ex. – n'hésitaient pas à avoir recours au jugement du sujet parlant tant pour l'identité ou la différence des éléments que pour les caractéristiques qui les distinguent. Mais comment l'éviter ? Car, si l'on en excluait les dimensions psychique et sociale, la phonologie risquerait de se confondre avec la phonétique. Avec le recul, nous pouvons constater que la question était mal posée ; pour deux raisons au moins. D'une part, les limites institutionnelles qui définissaient une discipline primaient à l'époque sur les spécificités épistémologiques censées caractériser une science avec son objet et sa méthode. D'autre part, les linguistes, jugeaient souvent inintéressantes les méthodes prônées par les courants théoriques dominants de la psychologie d'alors, et n'espéraient pas trouver des propositions plus intéressantes dans d'autres courants. Aujourd'hui, ces obstacles étant levés, on peut poser autrement les questions : *Quelles sont les techniques psychologiques qui peuvent servir dans l'étude du langage ? Quelles sont la portée et les limites de ces techniques ?*

Les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle ont été témoins de certains rapprochements. En psychologie cognitives, des recherches ont été menées (par Eleanor Rosch, entre autres) pour mettre en évidence la façon dont procèdent les sujets pour classer les objets, et les propriétés qu'ils leur attribuent. Parallèlement mais indépendamment, des recherches sociolinguistiques (de William Labov, par ex.) ont tenté de repérer les limites des mots et de leurs sens. La convergence des résultats obtenus est frappante. Dans les deux cas, on aboutit à des classes dont les limites sont floues. Les deux recherches mettent en évidence l'existence de continuums entre catégories adjacentes.

Quelles conclusions peut-on tirer de cette convergence ? Pour ma part, j'estime que cette évolution conforte le concept de structure ouverte. En effet, l'une des

implications de la structure ouverte et de sa complexité – comme l’a bien montré Edgar Morin – est que les phénomènes qui y ressortissent ne partagent pas tous ni au même degré les traits qui caractérisent l’objet « propre » de la discipline en cause. Si bien que dans les strates périphériques, les phénomènes peuvent posséder – dans des proportions comparables – les attributs de l’objet de deux disciplines connexes. Il en va ainsi du « signifié » en linguistique et du « concept » en psychologie. Et c’est sans doute pour cette raison que les débats sur la distinction entre signifié et concept semblent condamnés à l’enlèvement dans les sables d’arguments subtiles sans déboucher sur des résultats convaincants ni sur des procédures d’analyse opératoires. Dans cette convergence, nous voyons en outre une consolidation réciproque des acquis de deux disciplines. A la jonction de ces itinéraires de recherche – distinctes mais convergentes –, concept et signifié apparaissent comme reliés par des liens à la fois nécessaires et complexes ; un peu comme les rapports qu’on observe entre son et phonème. La sémantique trouve ainsi un contour structural et des méthodes efficaces.

Pour terminer, je souhaiterais insister sur le rôle des modèles phonologiques dans tout cela. A mon avis, il y a d’évidents liens de parenté entre ces techniques d’enquête sémantique et celles utilisées depuis un demi siècle – à la suite d’André Martinet – en phonologie. Leurs affinités émergent quand on considère les principes qui les sous-tendent. Les enquêtes phonologiques sont fondées sur les principes – souvent implicites – que 1° le sujet parlant a une connaissance intuitive des phonèmes, 2° il est à même d’appeler ce savoir à la conscience et de l’exprimer dans sa langue et 3° les fluctuations des réactions intuitives reflètent les variations inhérentes à la structure. C’est en partant des principes analogues – mais explicites – que de nombreuses recherches récentes en sémantique aboutissent à des résultats convaincants ; convaincants en ce qu’ils proposent, pour le processus sémantique, des schémas qui apportent un éclairage sur les échanges linguistiques réussis, mais aussi sur les cas d’échec. La différence est flagrante quand on les compare avec les descriptions sémantiques qui ont eu pour source d’inspiration le modèle phonologique dans sa version classique, formelle. Ont-elles un apport qui présente de considérables avantages par rapport à la bonne vieille logique aristotélicienne ?

*Adresse de l’auteur :*  
8, chemin du Pré-Fleuri  
1024 Ecublens

Sylvain Patri

## LA MÉTHODE DE TROUBETZKOY MORPHONOLOGUE

### 1. *Introduction : l'intérêt historique de l'échec*

Lorsque les historiens modernes de la linguistique tentent de définir leur objet, ils se réfèrent généralement bien plus aux théories qu'ils ne prêtent attention au traitement concret des données. Cette conception est légitime. C'est seulement lorsqu'elle est soumise à un traitement théorique qu'une connaissance des faits devient une science. Toutefois, quel que soit l'intérêt des théories linguistiques, on ne doit pas perdre de vue qu'elles n'expriment rien d'autre qu'une pensée de la pratique, et plus précisément de la pratique descriptive. Or si la pratique de la description linguistique n'engendre pas, du moins pas directement, la théorie, la théorisation linguistique ne conduit pas, du moins pas immédiatement à la description, voire en détourne. Il arrive aussi, selon un schéma plus fréquent que ne l'admettent généralement les historiens soucieux de trouver une rationalité dans la succession des idées linguistiques, la genèse d'un programme de recherche nouveau constitue un événement dépourvu de toute incidence sur la pratique descriptive qu'il est censé orienter. L'histoire – ou plutôt : la préhistoire – de la morphologie offre de cette situation une illustration privilégiée parce c'est à l'activité du même chercheur, Nikolaj Sergeevič Trubeckoj (1890-1938), que l'on doit tout à la fois l'invention de la technique nouvelle de description des langues et la mise en échec répétée de sa réalisation pratique.

De façon générale, rien n'est plus instructif dans l'histoire des techniques que les échecs, les découvertes manquées et les tentatives inabouties. Plus encore que les réussites, les «erreurs» mettent en position de discerner l'existence et la puissance des résistances à surmonter avant que de parvenir à la clarté. Ce qu'il y a de frappant dans l'histoire de la morphonologie est que sa mise en œuvre a été dominée des conceptions sur la langue non pas indépendantes, mais opposées à celles dont le nouveau concept était censé découler. On se proposera ici d'examiner certaines des raisons pour lesquelles Troubetzkoy n'a pu parvenir à mettre en œuvre de façon cohérente le programme qu'il avait élaboré et que d'autres recherches ne parviendront à réaliser que bien ultérieurement.

## 2. *L'invention de la morphonologie : Troubetzkoy, 1929-1934*

Si la naissance d'une idée peut être rattaché à une date et à une personne, c'est bien la morphonologie. C'est en 1929, dans une courte notice publié dans le premier tome des *Travaux du Cercle linguistique de Prague* que Troubetzkoy (1929a) exposait d'un même jet à la fois la méthode, la finalité, et la dénomination du nouveau programme. Cet épisode est bien connu, justement parce qu'il illustre le cas – peu fréquent, et sans doute unique – d'un concept d'analyse linguistique sorti comme tout armé de la tête d'un seul chercheur<sup>1</sup>. Nous savons que Pāṇini, Kruszewski ou Baudouin de Courtenay avaient utilisés des méthodes très élaborées de classement des alternances phonologiques<sup>2</sup>, mais nous savons aussi qu'au moment où il était en train de concevoir le système de description qui allait devenir la morphonologie, Troubetzkoy, comme d'ailleurs la plupart de ses contemporains, ignorait pratiquement tout des travaux de ses devanciers<sup>3</sup>. Cette situation le place, sinon en position de précurseur, du moins à l'origine du commencement épistémologique dans lequel nous nous trouvons encore.

Pour Troubetzkoy, la morphonologie se distingue de la phonologie «qui étudie le système des phonèmes» et de la morphologie «qui étudie le système des morphèmes», en ce qu'elle traite de l'«utilisation morphologique des différences

<sup>1</sup> Voir Martinet (1965a: 16-17), Anderson (1985: 112-115), Komárek (1994), Fischer-Jørgensen (1995: 40-41).

<sup>2</sup> Sur les antécédents de l'analyse morphonologique, voir Kilbury (1976), Cardona (1976), Klausenburger (1978), Anderson (1985), Fischer-Jørgensen (1995).

<sup>3</sup> Troubetzkoy annonce à Jakobson qu'il vient de lire le *Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen* de Baudouin (1895) dans une lettre du 18 août 1929 (Troubetzkoy 1975: 142); le volume contenant l'article fondateur de Troubetzkoy sur la morphonologie (1929a) avait été envoyé chez l'imprimeur en juillet (Troubetzkoy 1975: 136 n. 1). Les vues défendues par Zinder (1994) sur l'influence supposée de Baudouin sur Troubetzkoy sont anachroniques.

phonologiques » (1929a: 85). Les « différences phonologiques » en question visent ces situations où l'alternance entre les phonèmes n'est pas provoquée par une incompatibilité de principe entre les phonèmes constituant la chaîne, mais par une incompatibilité occasionnelle avec certains morphèmes.

- (1) dans les mots russes *ruka* et *ručnoj*, les ensembles phoniques *ruk-* et *ruč-* sont sentis comme deux formes phoniques d'un seul et même morphème, qui vit, dans la conscience linguistique, à la fois dans ces deux formes phoniques, ou, plus précisément, sous une forme *ruk/č-* où *k/č* est une idée complexe. Ces idées complexes [...] peuvent être appelées [...] morphophonèmes (Troubetzkoy 1929a: 85)<sup>4</sup>.

La procédure de découverte est, comme on le voit, très simple: puisque d'une part *k* et *č* sont des phonèmes différents, (cf. la paire *kumá* « commère » / *čumá* « peste »), de l'autre que le *k* de *ruk-á* est séquentiellement compatible avec *-n-* (cf. *oknó* « fenêtre ») et que le *č* de *ruč-noj* est compatible avec *-a* (cf. *čaj* « thé »), il s'ensuit que l'alternance *k/č* dans *ruka* / *ručnoj* bien que manifestée par la phonologie, n'est pas justifiable au plan de la phonologie, mais à celui de la variabilité des unités significantes (le morphophonème est une « idée complexe »).

La distinction entre niveaux d'alternances ne vise pas seulement à clarifier ce qui ressortit à la phonologie et à la morphologie dans la description. Elle a aussi une finalité propre. Troubetzkoy juge (ou plus exactement, préjuge) qu'elle est à même de mettre en évidence l'existence de *types* différenciés d'organisations morphologiques.

- (2) l'étude de la morphologie approfondira d'une façon notable la connaissance des langues. Il faut souligner en particulier l'importance de cette branche de la grammaire pour la typologie des langues [... elle devra] fournir une caractéristique large du type propre à chaque langue (Troubetzkoy 1931a[1949]: 340-341, trad. Cantineau).

En vue de promouvoir ce nouveau programme, et de façon générale, la phonologie, Troubetzkoy et Jakobson avaient pris l'initiative, durant le Congrès des philologues slaves organisé à Prague en 1929, de proposer l'élaboration de descriptions phonologiques des langues slaves. La phonologie du russe devait paraître dans plusieurs livraisons du tome 5 des *Travaux* sous le titre général de *Description*

<sup>4</sup> Toutes les citations des écrits de Troubetzkoy reproduisent servilement son système de symbolisation (sur la gestation duquel, voir Troubetzkoy 1975: 280 [28 juillet 1933], 284 [21 août 1933]). Dans les autres cas, la translittération et la notation des consonnes russes suivent le système traditionnel des slavissants; en revanche, pour la notation des voyelles, on a utilisé le système de l'API (1996).

*phonologique du russe moderne*<sup>5</sup>. On sait qu'il n'est rien resté de ce projet, sauf, précisément, la partie consacrée à la morphologie publiée cinq ans plus tard par Troubetzkoy sous le titre de *Das morphologische System der russischen Sprache* (Troubetzkoy 1934).

On peut imaginer que rien ne devait être plus facile à Troubetzkoy que de réaliser un travail portant sur sa propre langue selon des principes qu'il avait lui-même codifiés. Or il n'en fut rien. Sa correspondance révèle que de tous les travaux qu'il aura entrepris, la rédaction de la morphologie du russe aura été la tâche la plus difficile qu'il ait entreprise. Cinq années auront été nécessaires à la rédaction des 90 pages de l'ouvrage; entre temps, il aura abandonné deux fois le projet et entièrement réécrit le manuscrit à trois reprises en changeant chaque fois de système de symbolisation<sup>6</sup>. Pourtant, au cours de ces mêmes années, il n'a jamais cessé, d'insister sur l'importance croissante que revêtait à ses yeux la morphologie (Troubetzkoy 1933a: 240, 1933b: 18), ce dont témoigne parallèlement la publication de deux autres descriptions morphologiques de langues slaves, peu développées il est vrai (Troubetzkoy 1929c: 138-167, 1954: 97-112).

Autant les efforts fournis auront été intenses, autant le résultat aura été décevant. Ce livre a été et demeure le moins remarqué des ouvrages de Troubetzkoy. Son exposé est à la fois sans relief – il ne fait pas ressortir de faits nouveaux – et abrupt, accumulant les exemples sans souci de progression didactique. Sur plusieurs points, l'analyse des données, peu explicite, semble comme frappée d'arbitraire; il arrive aussi qu'elle soulève des problèmes de fond. Le traitement des voyelles, notamment, semble significatif des difficultés dont Troubetzkoy n'est jamais parvenu à s'affranchir.

### 3. *Le traitement des voyelles dans Das morphologische System der russischen Sprache*

Tout l'exposé de Troubetzkoy est dominé par l'idée selon laquelle le russe est une langue où les voyelles sont corrélées à raison de leur caractère «fort» (accentué) ou «faible» (inaccentué). Les schémas possibles d'alternance entre

<sup>5</sup> Jakobson dans Troubetzkoy (1975: 181 n. 2)

<sup>6</sup> Voir dans Troubetzkoy (1975) les lettres du 31 juillet 1930 (p. 164), 8 octobre (p. 172), 11 novembre (p. 181), 11 août 1931 (p. 214), 29 octobre 1932 (p. 259), 10 mai 1933 (p. 274), 28 juillet (p. 280), 21 août (p. 284), 6 octobre (p. 285), 25 octobre (p. 287), mai 1934 (p. 305), 24 novembre 1935 (p. 349). Voir encore les commentaires sur les esquisses rédigées par Jakobson pour la première partie (Troubetzkoy 1931ef) et les «Principes de transcription phonologiques» (1931b).

voyelles fortes ( $\check{V}$ ) et faibles ( $\check{V}$ ) sont résumés comme suit (Trubetzkoy 1934: § 29):

	derrière consonnes palatalisées et derrière $\check{z}$ $\check{z}$ $\check{s}$ $\check{s}$ $\check{c}$ $\check{j}$	
morphophonème	ailleurs que dans les morphèmes flexionnels	partout ailleurs
<b>u</b>	<b>ù: ũ</b>	<b>ù: ũ</b>
<b>o</b>	<b>ò: ǒ</b>	<b>ò: ǒ</b>
<b>a</b>	<b>à: ǎ</b>	<b>à: ǎ</b>
<b>e</b>	<b>è: ě</b>	<b>è: ě</b>
<b>i</b>	<b>ì: ĭ</b>	<b>ì: ĭ</b>

il en résulte un système composé de huit voyelles réparties en deux sous-systèmes asymétriques:

(4)	voyelles fortes	voyelles faibles
	ì    ù	ĭ    ũ
	è    ò	
	à	ǎ

l'absence de **ǒǓ** dans le sous-système des voyelles faibles est justifiée par la fait que **è ò** ne peuvent se trouver face à des voyelles de timbre identique en position faible que dans des mots empruntés (*boa*, *Šopèn*), si bien, précise-t-il, que **ĭ ǎ** ne sont pas à proprement parler des corrélats de **è ò** mais les « substituts » (*Ersätze*) de **ǒǓ**.

### 3.1. Accent et timbre: quelle décision phonologique?

La conception qui gouverne cette présentation est qu'en russe, les voyelles les plus hautes et les plus basses à: **ǎ, ù, ũ, ì, ĭ** formeraient des couples qui ne se distingueraient que par l'accent. Or cette vue n'est pas soutenable. En 1912, dans la première description instrumentale exhaustive du vocalisme d'une langue, Ščerba avait montré que l'accroissement de la durée était loin de constituer la seule conséquence phonétique de l'accentuation des voyelles russes<sup>7</sup>. Or Troubetzkoy a complètement négligé ce résultat. Il a fondé son analyse sur des données qui, même dans une compréhension « large » de la transcription, sont largement irréalistes. Les mesures dont nous disposons aujourd'hui permettent de préciser la nature de l'erreur. En russe, on distingue une quinzaine de timbres différents sous accent<sup>8</sup>:

<sup>7</sup> Troubetzkoy nourrissait peu d'estime pour ce travail: «Les voyelles russes de Ščerba ont beaucoup fait pour répandre des idées fausses» (lettre à Jakobson du 24 nov. 1935; Trubetzkoy 1975: 349).

<sup>8</sup> On utilise ici les mesures de Bolla (1981). Ces valeurs ont été vérifiées autant que possible avec celles de Jones (1959), Fant (1960: 107 sq.) et Bondarko (1977), sans que cette

## (5) inventaire des timbres vocaliques en syllabes accentuées

	$F_1$	$F_2$	$F_3$	exemples
[i̇]	285	1655	2465	<i>syn, žir, noži</i>
[i̇]	290	2155	3080	<i>pit', sinnij, istina</i>
[i̇]	290	2190	2865	<i>iskra, mir, svoi</i>
[ẏ]	300	750	2200	<i>tjul', pljuj</i>
[i̇]	300	2075	2550	<i>pyl', žit', cirk</i>
[u̇]	305	975	2715	<i>um, tut, nauka</i>
[ɛ̇]	335	2090	2685	<i>ten', sem', el'</i>
[ɛ̇]	385	2025	2700	<i>delo, exat', na ruke</i>
[ɛ̇]	400	2025	2590	<i>èti, poèzija, šest'</i>
[ø̇]	410	1125	2190	<i>tètja, v rajone, ščèki</i>
[ȯ]	440	825	2495	<i>oknó, most, šèpot</i>
[i̇]	460	1590	2660	<i>šest, žest, cennyj</i>
[ɛ̇]	465	1750	2450	<i>èto, poèt, kafè</i>
[ȧ]	755	1360	2500	<i>tak, vodá, ad</i>
[æ̇]	790	1740	2370	<i>čaj, pjat', stojáli</i>

par rapport à cette liste, le nombre des timbres observables hors accent est environ réduit de moitié :

## (6) inventaire des timbres vocaliques en syllabes inaccentuées

	$F_1$	$F_2$	$F_3$	exemples
[i]	290	1650	2240	<i>cygan, steny, širok</i>
[u]	300	925	3600	<i>ukaz, puti, ljubit'</i>
[i°]	310	1825	2335	<i>zemlja, eda, vodjanoj</i>
[i°]	315	1500	2350	<i>žena, cena, šestoj</i>
[i]	355	1985	2625	<i>idí, zima, sčitat'</i>
[i]	385	1760	2540	<i>ploščad', tjaželo, poezd</i>
[ə]	460	1450	2775	<i>golova, burja, morem</i>
[Λ]	660	1370	2430	<i>okno, odin, davat', doma</i>

Ces inventaires laissent discerner deux types d'oppositions :

- quantitative : les voyelles accentuées sont toujours plus longues que les voyelles inaccentuées ;

---

confrontation ne s'avère vraiment significative car ces études ne décrivent pas les mêmes variantes et qu'elles opèrent toutes à partir d'enregistrements statiques non répétés.

- qualitative: la série inaccentuée est majoritairement composée de timbres sans équivalents dans la série inaccentuée, de même que la série inaccentuée comprend des sons qui n'existent pas dans la série accentuée.

En d'autres termes, on peut distinguer les timbres qui ont une relation constante avec l'accent de ceux qui ont une relation constante avec l'absence d'accent:

(7) Répartition des timbres vocaliques du russe

voyelles accentuées:  $\text{a} \text{æ} \text{o} \text{ø} \text{y} \text{e} \text{ɛ} \text{ɛ} \text{ɛ} \text{ɛ} \text{ɪ} \text{ɪ} \text{ɪ}$

voyelles inaccentuées:  $\Lambda \text{ə} \text{i}^{\text{e}} \text{i}$

Mais à côté de cette disjonction fondée sur la présence d'unités distinctes dans les deux séries, on recontre des unités qui ne semblent varier que par la quantité, essentiellement les voyelles hautes [u i i<sup>e</sup> i] (recouvertes par les couples notés  $\text{ù} : \text{ũ}$ ,  $\text{î} : \text{ĩ}$  chez Troubetzkoy):

(8)	$F_o$ inaccentué / $F_1$ accentué	$F_o$ inaccentué / $F_2$ accentué	$F_o$ inaccentué / $F_2$ accentué	$F_o$ inaccentué / $F_2$ accentué	durée
[ĩ]	132 / 130	290 / 285	1650 / 1655	2240 / 2465	85 / 156
[u]	136 / 135	300 / 305	925 / 975	3600 / 2715	85 / 164
[i <sup>e</sup> ]	128 / 123	315 / 460	1500 / 1590	2350 / 2660	96 / 173
[i]	130 / 136	355 / 290	1985 / 2190	2625 / 2865	104 / 162

l'accroissement de la durée est l'indice le plus clair de la distinction entre timbres accentués et non accentués. On observe également une autre corrélation en l'espèce d'une élévation faible, mais régulière, du  $F_2$ ; en outre, on constate que la variation de la  $F_o$  ne connaît pas l'élévation qui caractérise généralement les segments accentués par rapport aux autres<sup>9</sup>. Tout se passe donc comme si l'augmentation de la durée n'était qu'une des données parmi les divers critères acoustiques concourant à la distinction entre les voyelles [u i i<sup>e</sup> i] en position accentuée et inaccentuée<sup>10</sup>.

<sup>9</sup> Bien qu'il n'existe pas de relation univoque entre l'accentuation et un paramètre acoustique donné (Terken 1991), le changement de  $F_o$  reste un des indices les plus significatifs dans la délimitation de l'accent (Bollinger 1958, Cooper, Eady & Müller 1985).

<sup>10</sup> Cette question est peu traitée dans la littérature spécialisée; les voyelles inaccentuées [u i i<sup>e</sup> i] sont considérées par Halle (1959: 73 n. 40) comme franchement «réduites et lâches», Avanesov (1972: 48-51) évoque une prononciation «moins haute et moins énergique», tandis que Bolla (1981) parle d'une prononciation «rompue» (*curt*).

Le caractère de l'opposition se confirme si l'on fait ressortir des indices perceptifs comme la hauteur ou la «brillance» des voyelles (Trubetzkoy 1929b, Fischer-Jørgensen 1985). En prenant en compte la différence entre  $F_1$  et le formant  $F_2$  recalculé de façon à faire apparaître l'influence du troisième formant (Bladon & Fant 1978), on discerne que seules les voyelles, [i] et [u], peuvent être considérées comme reproduisant un son pratiquement identique sous accent comme hors accent.

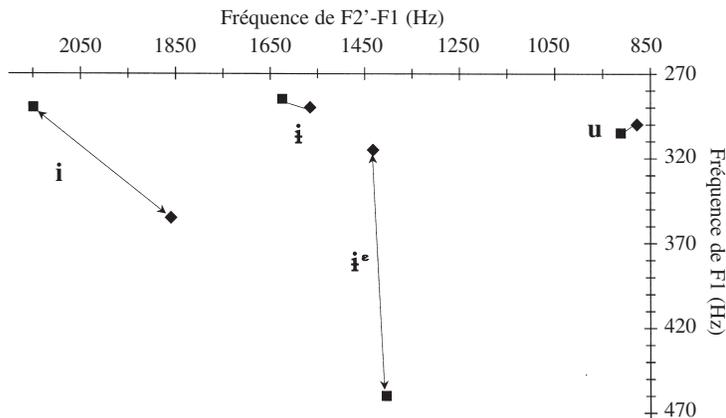


Figure 9: Les voyelles haute [i u i i<sup>e</sup>] en position accentuée (■) et inaccentuée (◆) dans l'espace vocalique du russe

Avant même de procéder à une quelconque analyse fonctionnelle, on constate que, sur les 23 réalisations vocaliques du russe, deux seulement présentent les mêmes propriétés articulatoires et acoustiques qu'elles soient accentuées ou non. Cette observation suffit à ôter toute consistance à l'idée selon laquelle la propriété [± accent] – comme son équivalent: [± durée] – pourrait constituer un dénominateur commun dans une discrimination des voyelles russe. On ne peut reconnaître les unités accentuées comme équivalents ou substituts alternants des unités inaccentuées simplement parce que la première série ne comprend pas les mêmes voyelles que la seconde<sup>11</sup>.

<sup>11</sup> On ne peut exactement savoir comment Troubetzkoy prononçait le russe, notamment par rapport à la norme «littéraire» actuelle reflétée dans les mesures ici utilisées, mais il est exclu qu'il n'ait pu distinguer /a/ et /o/ hors accent dont la neutralisation est clairement attestée dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (Panov 1990: 394).

### 3.2. La commutation de l'insubstituable

L'organisation de l'espace vocalique en russe ne saurait bien entendu constituer *a priori* un argument contre le principe selon lequel dans une langue où les voyelles ne voient pas leur timbre varier de façon significative selon la prosodie, il serait possible de compter les propriétés accentuelles ou tonales au nombre des traits classificatoires des phonèmes. Cette conception a guidé et guide encore nombre de descriptions réalisées dans des cadres méthodologiques très différents. Elle a été préconisée par un élève de Sapir comme Swadesh (1934: 34a); Hockett (1942: 104) l'a appliqué aux voyelles du grec ancien en se réclamant de l'enseignement de Bloomfield; on le rencontre dans la phonologie russe de Halle (1959), qui peut être tenue comme le manifeste originel de la phonologie générative, et on la retrouve dans la description de l'aka (langue bantoue de Centrafrique) réalisée par Cloarec-Heiss & Thomas (1978) dans le cadre de l'enseignement de Martinet<sup>12</sup>.

Il est peu douteux que dans le cas d'une langue à ton, où chaque syllabe du mot est frappée d'une intonation propre, et où un ton peut donc être opposé à un autre ton, cette conception reste défendable, quoiqu'au prix d'une description qui, si elle devait être exhaustive, atteindrait sans doute une complexité considérable<sup>13</sup>. En revanche, dans une langue à accent comme le russe, elle prête à des contradictions logiques. Considérons le cas classique de mots ne s'opposant que par l'accent, comme il en existe quelques dizaines en russe<sup>14</sup>:

(10) nom. sg.	<i>múka</i> «tourment»	<i>muká</i> «farine»
acc. sg.	<i>múku</i>	<i>mukú</i>

D'après Trubetzkoy (1934) et Halle (1959), ces données permettent de discerner l'existence de quatre phonèmes **u** **ù** **a** **à**. Mais, cette conclusion omet le fait que l'accent n'est pas permutable. On peut commuter *muká* avec *mukú* pour mettre en évidence deux phonèmes /a/ et /u/ dont la distinction repose sur l'opposition des paramètres [ $\pm$  hauteur] et [ $\pm$  labialité] puisqu'il suffit de substituer les traits [+ haut] et [+ arrondi] de /u/, pour obtenir /a/. En revanche, il est impossible de commuter le paramètre [ $\pm$  accent] de *múka* (ou de *muká*) avec quoi que ce soit, pas même avec son absence car il faudrait admettre que puissent exister soit des mots sans aucun accent, soit des mot avec autant d'accents que de syllabes différentes, ce qui dans tous les cas ne correspond non seulement à aucune donnée

<sup>12</sup> Voir encore la récente description du parler čakavien d'Orbanići par Kalsbeek (1998) dénombant 17 phonèmes vocaliques.

<sup>13</sup> L'introduction théorique de van Spaandonck (1971[1967]) sur les langues bantoues en donne une idée.

<sup>14</sup> Liste exhaustive de ces paires chez Zazorina (1977: 916).

empirique, mais encore constitue une négation du principe de variabilité accentuelle admis au début du raisonnement. En fait, Troubetzkoy voyait dans le déplacement de l'accent un fait *équivalent* à l'alternance des voyelles fortes et faibles :

- (11) [...] Der « Akzentwechsel » (d. i. die Alternation der starken und schwachen Vokale) ist die einzige Alternationsart, die alle Morphemgattungen der russischen Sprache umfaßt (Trubetzkoy 1934 § 30).

Ce faisant, il admettait implicitement que l'accent était de même *nature* que les paramètres articulatoires sur l'organisation desquels se définit le système des segments d'une langue sans prêter attention au fait que l'accent est une propriété constante du mot, ce qui, dans la procédure de découverte qu'il avait lui-même codifiée, le rend insubstituable et donc incommutable <sup>15</sup>.

### 3.3. La dissolution de la variabilité paradigmatique

Une autre conséquence de cette confusion est qu'elle conduit à faire purement et simplement disparaître la notion de morphème. Considérons le cas des formations nominales de plus de trois syllabes ou plus composés d'au moins deux voyelles dont les timbres sont susceptibles de se confondre hors accent et dont la tranche accentuée est mobile (courbes « c-f » dans la nomenclature de Zaliznjak 1977: 31). Comme l'accent tombera alternativement sur l'une et l'autre des syllabes, et que l'accentuation de l'une à un cas donné alternera nécessairement avec sa non-accentuation à un autre cas, il en résultera, selon Troubetzkoy, que les voyelles d'une forme casuelle donnée seront différentes des voyelles d'une autre forme casuelle. Ainsi dans la flexion de *borodá* « barbe ».

- |               |                         |                 |
|---------------|-------------------------|-----------------|
| (12) sg. nom. | <i>borodá</i> « barbe » |                 |
| sg gén.       | <i>borodý</i>           |                 |
| pl. nom.      | <i>bórody</i>           | <b>b-òřád-i</b> |
| pl. gén.      | <i>boród</i>            | <b>băř-òT-Ø</b> |

Selon la logique menée à son terme par Troubetzkoy, entre les formes de nominatif pluriel et de génitif, il n'y a que des morphèmes différents **b**, **băř**, **òT**, **òřád**, **i**, **Ø**. Du même coup, la notion même de variation paradigmatique disparaît de la description en imposant de reconnaître comme « morphèmes » des unités comme **b-** dépourvues de toute valeur sémantique ou fonctionnelle.

<sup>15</sup> Voir en ce sens Kuryłowicz (1946: 75-76), Kuznecov (1948: 363-364), Avanesov (1956: 20-21), Garde (1968: 8).

### 3.4. L'élimination de la prosodie dans la description

En dernière analyse, ces difficultés traduisent le même défaut de cohérence descriptive: en ajoutant les propriétés de la prosodie dans la définition des segments vocaliques, on reconnaît l'existence de mécanismes prosodiques variables dans la langue mais, dans le même temps, on ne fait rien d'autre que nier leur fonctionnement. Plus exactement, l'incorporation de la prosodie dans le système des phonèmes impose sa propre disparition comme constituant linguistique autonome. Au moment où le rôle discriminant de la prosodie (accentuelle ou tonale) est sanctionné comme tel par son intégration dans l'élaboration du système des segments, ses manifestations sont oblitérées du fonctionnement de la langue. Le caractère contradictoire de cette proposition n'est pas seulement justifiable au seul plan de la consistance de l'argumentation; il présuppose encore que l'accent serait une propriété consubstantielle des voyelles<sup>16</sup>. Or dans le message linguistique, l'accent ne frappe pas des voyelles, mais les syllabes. Dans une langue comme le russe où le noyau syllabique est toujours formé d'une voyelle, cette condition ne se laisse pas prouver, du moins pas immédiatement, mais elle est démontrée par des langues, par ailleurs bien connues de Troubetzkoy, comme les langues slaves du sud-ouest où les consonnes (le plus souvent résonnantes) peuvent tenir le rôle de noyaux syllabiques<sup>17</sup>.

## 4. *L'abandon de la morphonologie: Troubetzkoy, 1934-1939*

### 4.1. La « conscience linguistique » instrument de rationalisation

Il est très frappant d'observer que de 1929 à 1934, la réalité de la morphonologie et de son unité opérante, le morphophonème, a toujours été justifiée par Troubetzkoy par référence au concept bien particulier de « conscience linguistique » (*Sprachbewußtsein*). Le morphophonème « vit dans la conscience linguistique » (1929a: 85, citation [1], *supra*); sa constitution n'est pas tant une représentation rationalisée de l'organisation linguistique qu'un reflet palpable de la

<sup>16</sup> Cette conviction dérive probablement de la croyance en l'existence d'une relation universellement structurée entre quantité vocalique et liberté accentuelle, idée (fausse) lancée par Jakobson (1923), et qui a joué un rôle important dans la genèse de la phonologie (Patri 1998).

<sup>17</sup> Fidèle à sa conception, Troubetzkoy (1929b: 132) dénombre dix-sept voyelles en slovène. Dans la même logique (Kalsbeek 1998: 33, 41) a récemment distingué en čakavien trois voyelles /ř ĩ /mais aucune consonne /r/. C'est exactement en réaction contre cette confusion, traditionnellement fréquente dans la reconstruction de l'indo-européen, que Saussure avait commencé à rédiger vers 1881 son traité de phonétique resté inachevé (Saussure 1995: 1 sq.).

conscience qu'en ont les locuteurs «normaux». Le passage d'une lettre à Jakobson est à cet égard significatif :

- (13) Pour la conscience linguistique normale, le symbole de l'archiphonème est le phonème passif (non marqué) d'une corrélation donnée. Ainsi, par exemple, pour n'importe quel Russe normal, le symbole de la corrélation *t/t* est bien entendu *t* et non *t*. Pour un Tchèque normal, le symbole de la corrélation *a/ā* est *a* et non *ā*. Maintenant si, de ce point de vue, on considère la corrélation forte en russe, on se convaincra aisément que le membre non marqué de la corrélation n'est pas la voyelle inaccentuée, mais la voyelle accentuée, de sorte que pour chaque russe normal, *ú, á, í* servent de symbole aux corrélations *ú/u, á/a, í/i*. Autrement dit, la corrélation forte du russe ne recouvre pas l'opposition «accentuabilité : inaccentuabilité», mais l'opposition «non-réductibilité : réductibilité» (11 novembre 1930 [Trubetzkoy 1975: 182])

Sans s'attarder sur les critères de la «conscience normale», ni sur ceux – labyrinthiques, mais on ne s'en rendra compte plus tard (Viel 1982) – qui permettent de reconnaître le terme marqué d'une opposition, on voit que ce qui est décisif dans la définition *fonctionnelle* de la corrélation entre voyelles accentuées et inaccentuées (ou, comme le dit alors Troubetzkoy, non-réduites et réduites), c'est la *conscience* qu'on en a<sup>18</sup>. Un document récemment publié permet de saisir toute l'importance qu'attribuait Troubetzkoy à la «conscience linguistique». Il s'agit d'une lettre dans laquelle il soumettait au logicien Dmytro Čyžev skij (1896-1977) des problèmes d'élaboration terminologique :

- (14)[...] il est important de réfléchir à un terme exprimant les oppositions distinguées dans la conscience par rapport à celles qui ne le sont pas. Par exemple, les voyelles russes se caractérisent par l'absence ou la présence de la labialisation (*i : u, e : o*) ou par l'absence et la présence de la réduction (*i : ĭ, u : ŭ, a : ě*): le premier trait n'est pas distingué dans la conscience, le second l'est clairement (Lettre à Čyžev skij du 15 novembre 1934; Toman 1994: 155).

Autrement dit, la distinction fonctionnelle, c'est-à-dire phonologique, entre les voyelles accentuées et inaccentuées du russe loin de représenter une représentation

<sup>18</sup> La «conscience linguistique» peut encore servir de critère pour l'identification des morphèmes (lettre à Durnovo du 20 octobre 1925; Trubetzkoy 1975: 439); voir Patri 1998: 317) et plus encore, des phonèmes: «Die Phonologie befaßt sich [...] mit den Phonemen, d. i. mit den sich in den Sprachlauten realisierenden, im Sprachbewußtsein lebenden Lautabsichten» (Trubetzkoy 1931g: 109).

instrumentalisée ou mathématisée de l'organisation linguistique, est d'abord le reflet fidèle de ce qu'il juge être une distinction claire de la conscience. On mesure combien on est ici éloigné de l'«antipsychologisme» et de la dichotomie entre forme et substance que des historiens ont estimé avoir été un trait dominant de la pensée du Cercle de Prague et singulièrement de celle de Troubetzkoy<sup>19</sup>. Tout au contraire, l'approche psychologique des faits linguistiques est chez lui non seulement constante, mais représente tout à la fois une modalité et une finalité de l'explication. La conception de Troubetzkoy est sur ce point très éloignée, pour ne pas dire radicalement opposée, à celle que défendait depuis la fin des années 1920 d'autres phonologues comme Jakobson :

- (15)[...] la phonétique est psychologique par excellence, c'est elle qui opère sur des représentations acoustico-motrices, sur la perception des sons, sur le rôle de la mémoire et de l'attention, tandis que la phonologie peut être complètement abstraite de la psychologie (Jakobson 1929: 103 n. 12).

ou encore Jakovlev :

- (16)[...] on doit reconnaître comme phonèmes les distinctions phoniques spécifiées comme événements sonores minimaux de la parole discriminant les éléments signifiants de la langue (Jakovlev 1928: 46 [= 1970: 129])<sup>20</sup>.

On ne saura sans doute jamais pourquoi Troubetzkoy voulait que les locuteurs «normaux» fussent conscients de l'accentuation, mais inconscients du mouvement labial; en revanche, ce jugement permet de comprendre pourquoi l'accent est devenu à ses yeux un paramètre essentiel dans la discrimination phonologique des voyelles russes<sup>21</sup>. On atteint ici une contradiction que Troubetzkoy n'a pu surmonter: il n'a jamais admis que la mise en échec de la morphonologie puisse résulter de l'intégration de la composante prosodique parce qu'il ne pouvait

<sup>19</sup> Lepschy (1968: 69), Boë (1997: 22-23). La plupart des citations témoignant de l'inspiration psychologisante du premier Troubetzkoy sont rassemblées dans l'exposé – polémique – de Twaddell (1935: 7 [= Joos 1957: 56b]); voir aussi Fontaine (1974: 74), Anderson (1985: 94). Jusqu'en 1943, Sur ses intérêts – jamais démentis – pour la «psychologie des peuples», cf. Sériot (1999: 224-227). Jusqu'en 1943, Martinet considérait lui aussi le phonème comme une unité «psychique» (Martinet 1943: 290).

<sup>20</sup> Pour ne pas parler, bien entendu, de celle de Saussure (1916[1931]: 164) selon qui le phonème est une unité «oppositive, relative et négative» (Godel 1957: 65, 165).

<sup>21</sup> Dans *Das morphonologische System*, la notion de «conscience linguistique» (*Sprachbewußtsein*) n'est explicitement évoquée qu'une seule fois, au sujet des déplacements d'accent (Troubetzkoy 1934: 35). Elle est en revanche très présente dans l'*Anleitung* (1935a).

admettre que la description phonologique des segments du russe puisse se passer des traits qui reflétaient la « conscience linguistique ».

#### 4.2. Neutralisation et morphologie : une synthèse impossible

De tous les membres du Cercle de Prague, Troubetzkoy est sans doute le seul qui a dû soumettre ses conceptions initiales à une révision de fond<sup>22</sup>. On connaît dans l'introduction des *Grundzüge*, la critique radicale à laquelle il soumet les vues qui avaient été les siennes durant près de quinze ans :

- (17) [...] il faut éviter de recourir à la psychologie pour définir le phonème ; en effet, le phonème est une notion linguistique, et non pas psychologique. Toute référence à la « conscience linguistique » doit être écartée de la définition du phonème car la « conscience linguistique » est soit une désignation métaphorique de la *langue*, soit une expression tout à fait vague, indéfinie, et sans doute indéfinissable (Trubetzkoy 1939 : 37-38 = Trubetzkoy 1949 : 42).

Si l'on peut dater *a quo* la date de ce revirement – 1934 –, nous ne savons rien de sa motivation. Viel (1982 : 165-166) estime que « l'abandon des disjonctions et celui de la conscience linguistique sont liés dialectiquement » en supposant – ce qui paraît judicieusement probable – que « le sentiment d'insatisfaction causé par le binôme l'ait amené à récuser ce qui était la « preuve » de ce binôme, le sentiment linguistique ». Quoiqu'il en soit, ce revirement n'explique pas pourquoi la morphologie disparaît complètement des préoccupations de Troubetzkoy au moment même où il s'affranchit de ce qui avait été le principal obstacle à sa réalisation pratique. Or il est curieux de remarquer que Troubetzkoy, alors même qu'il révoque toute référence à la *Sprachbewußtsein*, ajoute en note que « l'emploi de la notion de phonème dans les premiers écrits phonologiques de l'auteurs était exactement la même qu'aujourd'hui ». Cette assertion peut surprendre, notamment si l'on compare le tableau des voyelles russes du *Morphonologische System* (tableau 3) et celui, décliné en deux classes et trois degrés, typiques « de la grande majorité des langues », donné dans les *Grundzüge* (Trubetzkoy 1949 : 116-117). Cette nouvelle architecture n'est pas commentée, mais elle s'éclaire un peu plus bas, lors de la présentation du système vocalique des parlers russes à *okan'e* (Trubetzkoy 1949 : 121)<sup>23</sup>. On y retrouve le principe d'une dichotomie entre voyelles accentuées et voyelles inaccentuées :

<sup>22</sup> Voir Viel (1982 : 157 sq.).

<sup>23</sup> Les dialectes à *okan'e* se distinguent du russe standard en ce que les timbres [o] et [a] demeurent distincts en position inaccentuée (Avanesov 1974).

(18) accentuées	inaccentuées
<b>i</b>	<b>u</b>
<b>e</b>	<b>ö</b>
<b>a</b>	<b>ä</b>
	<b>ü</b>
	<b>õ</b>

toutefois, il ne s'agit plus ici de phonèmes alternants, comme dans *Das morphonologische System*, ni de phonèmes corrélés à raison de leur «intensité expiratoire» (accentuelle) comme dans «Zur allgemeinen Theorie der phonologischen Vokalsysteme» (1929b: 121), mais des variantes de cinq archiphonèmes, où les unités accentuées et inaccentuées sont corrélées dans un rapport de complémentarité<sup>24</sup>. Dans la nouvelle conception de Troubetzkoy, les archiphonèmes **a e i o u** du tableau des *Grundzüge* (21) ont simplement pris la place des morphophonèmes du tableau du *Morphonologische System* (3).

La théorie des conditionnements phonologiques et morphologiques sur les alternances de phonèmes reste sans doute problématique. Mais un fait demeure clair: la forme donnée par Troubetzkoy à la théorie phonologique des neutralisations, ne laisse aucune place possible à l'existence de la morphonologie parce que les archiphonèmes occupent la totalité de l'espace de représentation et d'intelligibilité dont les morphophonèmes avaient auparavant l'exclusive. La nouvelle théorie des neutralisations «empêche» littéralement l'existence des alternances morphologiquement conditionnées.

Ainsi, la principale cause de la disparition de la morphonologie chez Troubetzkoy est la genèse de la théorie des neutralisations. Dans sa conception l'alternance et la neutralisation sont deux facettes d'un même phénomène: dans le premier cas, les phonèmes manifestent leur différenciation maximale, dans le second, ils traduisent les limites de cette différenciation. Selon un réflexe de sa pensée dont on connaît d'autres exemples, la mise en relation symétrique de ces phénomènes fait que la prise en compte de l'une devait imposer l'exclusion de l'autre<sup>25</sup>. En outre, Troubetzkoy n'a jamais cessé de considérer que, de même qu'existait *a priori* une hiérarchie immanente des traits phonétiques<sup>26</sup>, une forme phonologique du mot existe *a priori*. La recherche d'une synthèse devient alors inutile. L'idée que les morphophonèmes ne sont pas définition pas neutralisables ne pouvait atteindre Troubetzkoy parce qu'elle n'aurait

<sup>24</sup> Tout n'est pas parfaitement clair dans cette caractérisation car il paraît peu plausible que les voyelles hautes puissent connaître «l'opposition *a-e* neutralisée en syllabe inaccentuée».

<sup>25</sup> Voir Sériot (1999: 241 sq.).

<sup>26</sup> Ce point est démontré par Viel (1982: 225).

probablement représenté aucun intérêt à ses yeux. Autrement dit, le changement radical d'ontologie que l'on observe chez Troubetzkoy bien qu'impliquant un abandon des idées qui avaient entravé la réalisation pratique de la morphologie, déplace la problématique sans la résoudre. À partir de ce moment, la morphologie cesse de lui appartenir, destin singulier d'un projet descriptif pleinement élaboré, mais dont la réalisation aura échappé à son créateur. Il faudra attendre Bloomfield (1939) et plus encore sa redécouverte par Chomsky (1951) et Halle (1959) d'une part (cf. Encrevé 1997), et les ajustements apportés par Martinet (1965) et Kuryłowicz (1967, 1968) de l'autre, pour que la morphologie rentre dans le vocabulaire commun des linguistes (en dernier lieu, Singh 1996).

### 5. Conclusion

Il est possible qu'après 1934, Troubetzkoy ait cru s'être affranchi du recours à la « conscience linguistique »; il se peut même qu'il ait jugé que c'était là une condition essentielle à l'analyse rationnelle de la variation du matériel phonique des langues, mais il est toujours resté convaincu que la réalité des phénomènes de variance relevait d'un ordre transcendant et que la fonction de la connaissance était de révéler la logique de cet ordre. L'incompréhension des structures si souvent reprochée par Troubetzkoy à ces devanciers révèle ainsi quelque chose de fondamental, à savoir son finalisme. C'est là, en dernière analyse, la source de ses erreurs : de celles, notamment, qui relèvent de son mépris pour le pragmatisme dont l'échec de la morphologie est une facette. Inversement, c'est son finalisme qui explique l'opposition de Troubetzkoy à l'empirisme et détermine sa place parmi ceux qui ont fait passer la description des langues de la vision normative des anciens à l'état représenté des modernes.

*Adresse de l'auteur:*  
Institut des Sciences de l'Homme  
14, avenue Bertelot, 69007 Lyon  
<sylvain.patri@univ-lyon2.fr>

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Anderson, S. R. 1985. *Phonology in the Twentieth Century. Theories of Rules and Theories of Representations*. Chicago.
- Avanesov, R. I. 1956. *Fonetika sovremennogo russkogo literaturnogo jazyka*. Moskva.

- Avanesov, R. I. 1972. *Russkoe literaturnoe proiznošenie*. Izd. 5-oe. Moskva.
- Avanesov, R. I. 1974. *Russkaja literaturnaja i dialektnaja fonetika*. Moskva.
- Bladon, A. R. & G. Fant. 1978. A Two-Formant Model and the Cardinal Vowels. *Quarterly Progress Report, Speech Transmission Laboratory, Royal Institute of Technology, Stockholm* 1: 1-8.
- Bloomfield, L. 1926. A Set of Postulates for the Science of Language. *Lg.* 2: 153-164 [= 1970: 128-138].
- Bloomfield, L. 1939. Menomini Morphophonemics. *TCLP* 8: 105-115 [réimpr. partielle, 1970: 351-362].
- Bloomfield, L. 1970. *A Leonard Bloomfield Anthology*. Bloomington.
- Boë, L.-J. 1997. Sciences phonétiques et relations forme / substance. 1, Un siècle de ruptures, négociations et réorganisations. *Histoire. Épistémologie. Langage* 19(1): 5-41.
- Bolinger, D. L. 1958. A Theory of Pitch Accent in English. *Word* 14: 109-149.
- Bolla, K. 1981. *A Conspectus of Russian Speech Sounds*. Budapest.
- Bondarko, L. V. 1977. *Zvukovoj stroj sovremennogo russkogo jazyka*. Moskva.
- Cardona, G. 1976. *Pāṇini. A Survey of Research*. The Hague.
- Chomsky, N. 1951. *Morphophonemics of Modern Hebrew*. Master's Thesis, Univ. of Pennsylvania [= New York, 1979].
- Cloarec-Heiss, F. & J. M. C. Thomas. 1978. *L'aka, langue bantoue des Pygmées de Mongoumba*. Paris.
- Cooper, W. E.; S. J. Eady & P. R. Müller. 1985. Acoustical Aspects of Contrastive Stress in Question-Answer Context. *Journal of the Acoustical Society of America* 77: 2142-2156.
- Đurovič, L'. 1997. The Ontology of the Phoneme in Early Prague Linguistic Circle. Gadet & Sériot (éds.): 69-76.
- Encrevé, P. 1997. L'ancien et le nouveau. Quelques remarques sur la phonologie et son histoire. *Langages* 125: 100-123.
- Fant, G. 1960. *Acoustic Theory of Speech Production, with Calculations Based on X-Ray Studies of Russian Articulations*. 's-Gravenhage.
- Fischer-Jørgensen, E. 1985. Some Basic Vowel Features, their Articulatory Correlates and their Explanatory Power in Phonology. V. Fromkin (ed.). *Phonetic Linguistics. Essays in Honor of Peter Ladefoged*. Orlando, 79-99.
- Fischer-Jørgensen, E. 1995. *Trends in Phonological Theory Until 1975. A Historical Introduction*. Copenhagen.
- Fontaine, J. 1974. *Le Cercle linguistique de Prague*. [Tours.]

- Gadet, F. & P. Sériot (éds.). 1997. *Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939*. Lausanne.
- Garde, P. 1968. *L'accent*. Paris
- Godel, R. 1957. *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Genève.
- Halle, M. 1959. *The Sound Pattern of Russian. A Linguistic and Acoustical Investigation*. 's-Gravenhage.
- Halle, M. 1978. Formal vs. Functional Considerations in Phonology. *Studies in the Linguistic Sciences* 8(2): 123-134.
- Halle, M. 1985. Remarks on the Scientific Revolution in Linguistics 1926-1929. *Studies in the Linguistic Sciences* 15(2). 61-77.
- Hamm, J. (éd.). 1967. *Phonologie der Gegenwart. Vorträge und Diskussionen anlässlich der Internationalen Phonologie-Tagung in Wien, 30.8-3.9. 1966*. Graz.
- Harasowska, M. 1999. *Morphophonemic Variability, Productivity, and Change. The Case of Rusyn*. Berlin / New York.
- Harris, Z. S. 1941. c.-r. de Trubetzkoy 1939. *Lg.* 17: 345-349 [= Harris 1970: 706-711].
- Harris, Z. S. 1970. *Papers in Structural and Transformational Linguistics*. Dordrecht.
- Hockett, Ch. F. 1942. A System of Descriptive Phonology. *Lg.* 18: 3-21 [= Joos (éd.) 1957: 97-109].
- Jakobson R. 1923[1922]. *O češskom stixu, preimuščestvenno v sopostavlenii s ruskim*. S. 1.
- Jakobson, R. 1929. *Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves*. Prague.
- Jakovlev, N. F. 1928. Matematičeskaja formula postroenija alfavita (opyt praktičeskogo priloženija lingvističeskoj teorii). *Kul tura i pis mennost Vostoka* 1: 41-64 [= Reformatskij 1970: 123-148].
- Jones, L. G. 1959. Contextual Variants of the Russian Vowels. Appendice à Halle 1959: 155-198.
- Joos, M. (éd.). 1957. *Readings in Linguistics. The Development of Descriptive Linguistics in America Since 1925*. Washington.
- Kalsbeek, J. 1998. *The Čakavian Dialect of Orbanići near Žminj in Istria*. Amsterdam.
- Kilbury, J. 1976. *The Development of Morphophonemic Theory*. Amsterdam.

- Klausenburger, J. 1978. Mikołaj Kruszewski's Theory of Morphonology. An Appraisal. *Historiographia Linguistica* 5: 109-120.
- Komárek, M. 1994. Prague School Morphonology. Luelsdorff (éd.): 45-71.
- Kuryłowicz, J. [Kurylovič, Ju. R.]. 1946. Sistema russkogo udarenija. *Naukovi zapysky L'vivs'koho deržavnoho universytetu im. Iv. Franka*, Serija filolog. 3(2): 75-84.
- Kuryłowicz, J. 1967. Phonologie und Morphonologie. Hamm (éd.): 158-172.
- Kuryłowicz, J. 1968. The Notion of Morpho(pho)neme. Lehmann & Malkiel (eds.): 67-81.
- Kuznecov, P. S. 1948. K voprosu o fonologii udarenija. *Doklady i soobščeniya filologičeskogo fakul'teta MGU* (6): 12-17 [= Reformatskij 1970: 360-367].
- Lehmann, W. P. & Y. Malkiel (éds.). 1968. *Directions for Historical Linguistics*. Austin.
- Lepschy, G. 1968[1966]. *La linguistique structurale*. Trad. L.-J. Calvet. Paris [*La linguistica strutturale*. Torino].
- Lg. = Language.
- Luelsdorff, P. (éd.). 1994. *The Prague School of Structural and Functional Linguistics*. Amsterdam.
- Martinet, A. 1943. Le phonème et la conscience linguistique. *Le français moderne* (2): 198-205 [= *La Linguistique* 36 (2000): 283-291].
- Martinet, A. 1946. c.-r. de Trubetzkoy 1939. *Bulletin de la Société de linguistique* 42(2): 23-33 [réimpr. partielle, Martinet 1965b: 83-94].
- Martinet, A. 1965a. De la morphonologie. *La Linguistique* 1: 15-30.
- Martinet, A. 1965b. *La linguistique synchronique*. Paris.
- Panov, M. V. 1990. *Istorija russkogo literaturnogo proiznošenija XVIII-XX vv.* Moskva.
- Patri, S. 1998. Un problème de phonologie en 1922. La première lettre de Roman Jakobson à Antoine Meillet. *Historiographia Linguistica* 25: 303-344.
- Reformatskij, A. A. 1970. *Iz istorii otečestvennoj fonologii. Očerki. Xrestomatija*. Moskva.
- Saussure, F. de. 1916. *Cours de linguistique générale*. Publié par Ch. Bally et A. Sechehaye avec la collaboration de A. Reidlinger. Paris [cité d'après la pagination du troisième tirage, 1931].
- Saussure, F. de. 1995. *Phonétique. Il manoscritto di Harvard Houghton Library bMs Fr 266(8)*. A cura di M. P. Marchese. Padova.

- Ščerba, L. V. 1912. *Russkie glasnye v kačestvennom i količestvennom otnošenii*. Sankt-Peterburg [= Leningrad 1983].
- Sériot, P. 1999. *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*. Paris.
- Singh, R. (éd.). 1996. *Trubetzkoy's Orphan. Proceedings of the Montréal Round-table «Morphonology: Contemporary Responses»*. Amsterdam.
- Spaandonck, M. van. 1971. *L'analyse morphotonologique dans les langues bantoues*. Paris.
- Swadesh, M. & Ch. F. Vogelin. 1939. A Problem in Phonological Alternation. *Lg.* 15: 1-10 [= Joos (éd.) 1957: 88-93].
- Swadesh, M. 1934. The Phonemic Principle. *Lg.* 10: 117-129 [= Joos (éd.) 1957: 32-38].
- TCLP = Travaux du Cercle linguistique de Prague.*
- Terken, J. 1991. Fundamental Frequency and Perceived Prominence of Accented Syllables. *Journal of the Acoustical Society of America* 89: 1768-1776.
- Toman, J. (éd.). 1994. *Letters and other Materials from the Moscow and Prague Linguistic Circles, 1912-1945*. Ann Arbor.
- Trubetzkoy, N. S. 1929a. Sur la 'morphonologie'. *TCLP* 1: 85-88 [= 1988: 231-234].
- Trubetzkoy, N. S. 1929b. Zur allgemeinen Theorie der phonologischen Vokalsysteme. *TCLP* 1: 39-67 [= Vachek (éd.) 1964: 108-142].
- Trubetzkoy, N. S. 1929c. *Polabische Studien*. Wien / Leipzig.
- Trubetzkoy, N. S. 1931a. Gedanken über Morphonologie. *TCLP* 4: 160-163 [= 1958: 268-271 (= Réflexions sur la morphonologie, Trubetzkoy 1949: 337-341)].
- Trubetzkoy, N. S. 1931b. Principes de transcription phonologique. *TCLP* 4: 323-326.
- Trubetzkoy, N. S. 1931c. Die Phonologischen Systeme. *TCLP* 4: 96-116.
- Trubetzkoy, N. S. 1931e. Phonologische Beschreibung der russischen Sprache [Inhaltsplan zum Projekt «Description phonologique du russe moderne»]. 1975: 214-215.
- Trubeckoj, N. S. 1931f. Zamečanija k 'fonologii slova'. 1975: 216-220.
- Trubetzkoy, N. S. 1931g. Les rapports phonologiques envisagés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec la structure générale de la langue. *Actes du deuxième congrès international des linguistes, Genève, 25-29 août 1931*. Paris: 1933: 109-113.

- Trubetzkoy, N. S. 1932. Das Mordwinsche phonologische System vergleichen mit dem Russischen. *Charisteria Guilelmo Mathesio...* Pragae: 21-24.
- Troubetzkoy, N. S. 1933a. La phonologie actuelle. *Journal de psychologie* 30: 227-246.
- Trubetzkoy, N. S. 1933b. Charakter und Methode der systematischen phonologischen Darstellung einer gegebenen Sprache. *Archives néerlandaises de phonétique expérimentale* 8-9: 18-22.
- Trubetzkoy, N. S. 1934. *Description phonologique du russe moderne*. II, *Das morphonologische System der russischen Sprache*. Prague.
- Trubetzkoy, N. S. 1935a. *Anleitung zu phonologischen beschreibungen*. Brno [= Göttingen 1958].
- Trubetzkoy, N. S. 1935b. Die phonologischen Grenzsignale. *Proceedings of the Second International Congress of Phonetic Sciences*. Cambridge.
- Troubetzkoy, N. S. 1936. Essai d'une théorie des oppositions phonologiques. *Journal de psychologie* 33: 5-18.
- Trubetzkoy, N. S. 1939. *Grundzüge der Phonologie*. Prague.
- Troubetzkoy, N. S. 1949. *Principes de phonologie*. Trad. J. Cantineau. Paris (nouveau tirage corrigé, 1976).
- Trubetzkoy, N. S. 1954. *Altkirchenslavische Grammatik. Schrift-, Laut- und Formensystem*. Hrsg. von R. Jagoditsch. Wien.
- Trubetzkoy, N. S. 1958. *Grundzüge der Phonologie*. 2. Auflage. Göttingen.
- Trubetzkoy, N. S. 1975. *N. S. Trubetzkoy's Letters and Notes*. Prepared for Publication by R. Jakobson. The Hague / Paris
- Trubetzkoy, N. S. 1988. *Opera Slavica minora linguistica*. Hrsg. von St. Hafner et al. Wien.
- Twaddell, W. F. 1935. *On Defining the Phoneme*. Baltimore [= Joos (éd.) 1957: 55-80].
- Vachek, J. (éd.). 1964. *A Prague School Reader in Linguistics*. Bloomington.
- Viel, M. 1982. *La notion de marque chez Troubetzkoy et Jakobson, un épisode de l'histoire de la pensée structurale*. Paris.
- Zaliznjak, A. A. 1977. *Grammatičeskij slovar russkogo jazyka. Slovoizmenenie*. Moskva.
- Zasorina, L. N. (éd.). 1977. *Častotnyj slovar russkogo jazyka*. Moskva.
- Zinder, L. R. 1994. Boduèn, Ščerba i istoki fonologičeskoj teorii Trubeckogo. *Voprosy jazykoznanija* (4): 126-135.



Ekaterina Velmezova

*PHONÈME ET MORPHÈME: DEUX NOTIONS DIACHRONIQUES*

CHEZ I.A. BAUDOIN DE COURTENAY

«Comment les langues changent-elles, pourquoi évoluent-elles ? Ces questions sont vieilles comme la linguistique» (L.-J. Calvet)<sup>1</sup>.

Tout en étant un promoteur de la linguistique synchronique (« statique ») à une époque marquée avant tout par les recherches historiques, I.A. Baudouin de Courtenay (1845-1929) n'a jamais négligé le problème des changements linguistiques dans les langues particulières et dans le langage humain en général. Bien que le nombre de ses travaux sur ce sujet soit assez limité<sup>2</sup>, il n'y a pas lieu de nous en

---

<sup>1</sup> Calvet, 2002, p. 58.

<sup>2</sup> Voici les titres de ses travaux les plus importants sur l'histoire et les changements en langue, inclus dans les deux volumes de ses «*Izbrannye trudy*» [Œuvres choisies] parus à Moscou en 1963 : *Nekotorye obščie zamečanija o jazykovedenii i jazyke* [Quelques remarques générales sur la linguistique et le langage] (1871), *Iz patologii i embriologii jazyka* [Sur la pathologie et l'embryologie du langage] (1885), *Ob obščix pričinox jazykovyx izmenenij* [Sur les causes générales des changements dans les langues] (1890), *Čelovečenie jazyka* [L'humanisation du langage] (1893), *Nekotorye iz obščix položnij, k kotorym doveli Boduèna ego nabljudenija i issledovanija javlenij jazyka* [Certaines thèses générales auxquelles Baudouin de Courtenay est arrivé en observant les phénomènes du langage] (1897), *O smešannom xaraktère vsëx jazykov* [Sur le caractère mixte de toutes les langues] (1901), *Jazyk i jazyki* [Le langage et les langues] (1904), *Ob odnoj iz storon postepenno go čelovečeni ja*

étonner : l'analyse de l'héritage linguistique de Baudouin de Courtenay a montré que presque aucun de ses travaux ne laisse de côté les questions connexes. D'un autre côté, une même idée peut se répéter dans ses ouvrages sur des problèmes différents<sup>3</sup>. Voici ce qu'il écrit<sup>4</sup> en 1890 en soulignant que chaque science doit, d'une manière ou d'une autre, étudier les changements de son objet qui se déroulent dans le temps : « Sans changements, il n'y a que stagnation, calme absolu. Là où il n'y a pas de changements, où le calme absolu règne, on ne peut pas parler de comparaison, ni de loi ; la science n'y a rien à faire »<sup>5</sup>. Et onze ans plus tard, en 1901, en indiquant les principales directions de la linguistique au XX<sup>e</sup> siècle, il note : « La notion de développement et d'évolution langagiers doivent devenir la base de la pensée linguistique »<sup>6</sup>.

De plus, même ses recherches dans le domaine de la linguistique synchronique et générale – et, comme on va essayer de le montrer, l'élaboration des termes de base que Baudouin de Courtenay introduit en linguistique (comme *phonème* et *morphème*), parfois, semble-t-il, ne l'intéressaient que dans leurs rapports avec la diachronie, l'histoire et l'évolution des langues et du langage : « On doit considérer tous les éléments morphologiques de la pensée langagière [*jazykovoje myšlenie*] – les morphèmes, les syntagmes, etc. – non comme des unités scientifiques fictives, mais comme des unités psychiques vivantes, qui sont toujours en train de changer »<sup>7</sup>.

Mais si l'on prend pour objet d'étude sa notion de phonème, certaines difficultés ne manquent pas d'apparaître. La notion et la conception du phonème dans les travaux de Baudouin de Courtenay ont changé deux fois au moins durant sa vie<sup>8</sup>. La frontière entre ces deux définitions coïncide, *grosso modo*, avec celle de deux grandes étapes de sa vie : à Kazan (1875-1883) et à Saint-Petersbourg (à partir de 1900)<sup>9</sup>. Mettons un accent particulier sur l'année 1895, quand Baudouin de

---

*jazyka v oblasti proiznošenija, v svjazi s antropologiej* [Sur un aspect de l'humanisation progressive du langage dans le domaine de la prononciation, en rapport avec l'anthropologie] (1905).

<sup>3</sup> Cf. p. ex. Kudrjavceva, 2000.

<sup>4</sup> Toutes les citations et les exemples du russe et du polonais ont été traduits en français par l'auteur – E.V.

<sup>5</sup> Boduën de Kurtenè, 1890, p. 244.

<sup>6</sup> *Id.*, 1901, p. 17.

<sup>7</sup> *Id.*, 1909, p. 183.

<sup>8</sup> Rien d'étonnant qu'aujourd'hui il existe en Russie deux écoles phonologiques, telles deux sœurs-ennemies – l'école de Moscou et celle de Leningrad (Saint-Petersbourg) – dont les théories sont forgées à partir de deux définitions (et donc conceptions) du phonème tout à fait différentes de Baudouin de Courtenay. Chaque école se considère pourtant comme son héritière scientifique – cf. Comtet, 1995.

<sup>9</sup> Sur l'organisation de l'activité scientifique de Baudouin de Courtenay en deux séquences contradictoires – à Kazan et après cf. [Jakobson, 1929; 1971; 1973].

Courtenay publia l'article «*Opyt teorii fonetičeskix alternacij*» [Essai sur la théorie des alternances phonétiques] où il souligne les changements dans ses propres idées sur la notion de phonème. Comme il explique, auparavant il avait envisagé le phonème comme la «somme des caractéristiques phonétiques considérée comme une unité particulière dans les comparaisons, soit dans les limites d'une seule langue, soit dans plusieurs langues-sœurs»<sup>10</sup>. Dans l'article de 1881 «*Nekotorye otdeły 'sравnitel'noj grammatiki' slavjanskix jazykov*» [Certaines parties de la 'grammaire comparée' des langues slaves] Baudouin de Courtenay introduit quatre nouveaux termes: *kogerencija*, *divergencija*, *korreljacija* et *korrespondencija*<sup>11</sup>. *Kogerencija* est une interdépendance combinatoire de sons, comme [p-p'] et [y-i] dans les mots russes *pyl* 'ardeur' – *pil* 'il a bu'. *Divergencija* est le phénomène des changements combinatoires provoqués par *kogerencija*, tandis que *divergency* sont les sons d'une même origine dans leurs changements combinatoires: comme, par exemple, [p] et [b] dans les mots russes *rybka* [= rypkɜ] 'poisson' – *rybočka* 'petit poisson'. *Korreljativy* sont des sons différents à une certaine étape de l'histoire d'une langue qui ont une même origine, comme [k] et [č] dans les mots russes *peku* 'je cuis' – *pečič* 'tu cuis'. *Korrespondenty* sont les *korreljativy* au niveau des plusieurs langues-sœurs, comme [p] et [f] dans le mot latin *pater* ou le mot français *père* et le mot anglais *father*. Ce sont les *korreljativy* et les *korrespondenty* qu'on peut définir comme phonèmes. Quant à *phonème* proprement dit, c'est la «somme des qualités anthropophoniques généralisées d'une certaine partie du mot qui reste indivisible quand on établit les liens corrélatifs [*korreljativnye*] pour une seule langue et les liens correspondants [*korrespondentnye*] pour plusieurs langues»<sup>12</sup>.

Les mots-clés dans ces deux définitions du phonème sont la *comparaison* et les *liens*: selon Baudouin de Courtenay, on ne peut parler de l'existence des phonèmes particuliers que dans le cadre de leurs relations réciproques, c'est-à-dire, dans le cadre d'un *système* de phonèmes<sup>13</sup>. Cette conception déboucha sur l'apparition de l'école de Moscou, avec son approche mathématique et formaliste de la phonologie.

<sup>10</sup> Boduën de Kurtenè, 1895, p. 270.

<sup>11</sup> Quatorze ans plus tard, Baudouin de Courtenay se reprochera cette «maladie», une vraie «manie» d'inventer des nouveaux termes (comme *kogerenty*, *gomogeny*, *divergencija*, *antropofoničeskaja kogerencija* etc.) qui ne pouvait que rendre la lecture de ses travaux plus difficile. Pourtant, avoue-t-il en parlant de son travail de 1881 mentionné plus haut, «malgré un grand nombre de termes inventés, on peut trouver un grain de vérité dans ce texte» [Boduën de Kurtenè, 1895, p. 270].

<sup>12</sup> Boduën de Kurtenè, 1881, p. 121.

<sup>13</sup> Bien que dans cet article il n'utilise pas ce mot. Sur son approche systématique de la langue en rapport avec son histoire cf. plus bas. Cf. aussi Berezin, 1984, pp. 141 et suiv.

Or, plus tard il proposa une tout autre définition du phonème, une définition «psychologique»: «Le phonème est [...] un équivalent psychique des sons de langue» (en 1895)<sup>14</sup> ou quatre ans plus tard: «Le phonème est une unité indivisible qui apparaît dans l'âme comme résultat de la fusion des impressions de la prononciation du même son»<sup>15</sup> ou encore, en 1917: c'est une représentation du «son» – c'est-à-dire «une unité complexe des travaux phonatoires et de leurs impressions, qui est en même temps toujours présente dans notre psychisme»<sup>16</sup>. Les mots-clés dans toutes ces définitions sont l'*âme*, le *psychisme* et *psychique*. Cette approche a contribué à la naissance de l'école phonologique de Leningrad avec son appréhension «psychologique» de la langue.

Laquelle des deux approches de la notion du phonème prendrons-nous comme base d'étude? Cela peut paraître paradoxal, mais dans la vision historique des phénomènes des langues et du langage chez Baudouin de Courtenay, il y a de la place pour les deux définitions à la fois, alors même qu'elles semblent incompatibles.

Partons de la conception de l'histoire en général chez Baudouin de Courtenay, cette approche qu'à première vue on peut nommer «individualiste», par excellence. En 1890 il écrit: «L'histoire de la société est la somme des évolutions des individus particuliers»<sup>17</sup>. Sept ans plus tard, dans son autobiographie, Baudouin de Courtenay dit: «La nature du langage est exceptionnellement psychique. Son existence et son évolution sont déterminés par des lois purement psychiques. Il n'y a pas dans la parole humaine un seul phénomène qui ne soit pas psychique en même temps»<sup>18</sup>. Quant à la psychologie de cette époque, elle s'intéressait avant tout aux individus particuliers, ce qui influença beaucoup la conception linguistique de Baudouin de Courtenay, aussi bien que d'autres linguistes, en particulier, néogrammairiens et néolinguistes italiens, qui, comme lui, ne considéraient réel que le langage de l'individu.

C'est donc l'individu concret qui est vu comme le point de départ des changements langagiers chez Baudouin de Courtenay – l'histoire, le développement et l'évolution linguistiques<sup>19</sup>, croit-il, ne s'expliquent que par des raisons indivi-

<sup>14</sup> Boduèn de Kurtenè, 1895, p. 271.

<sup>15</sup> *Id.*, 1899, p. 352.

<sup>16</sup> *Id.*, 1917, p. 249.

<sup>17</sup> *Id.*, 1890, p. 223.

<sup>18</sup> *Id.*, 1897, p. 348.

<sup>19</sup> Sur la différence entre ces notions chez Baudouin de Courtenay – dans la tradition de I.Sreznevskij [Sreznevskij, 1959] – cf. Rylov, 2001; Velmezova, 2002.

duelles, psychologiques et non sociales. Néanmoins, à la différence des néogrammairiens, son point de vue était plus complexe: «L'explication des changements linguistiques ne peut être que psychologique et, dans une certaine mesure, physiologique. Et la vie psychologique et physiologique sont propres à l'homme, et non à la société [...]. Et si les changements en langue se réalisent de la même manière chez des individus séparés l'un de l'autre, cela dépend, premièrement, de leurs conditions identiques d'existence, et, deuxièmement, [...] de la communication [...] des individus socialisés»<sup>20</sup>). Ou encore: «Un certain écart minimum par rapport à la norme ou bien un écart insignifiant qui ne se manifeste que très rarement, en se répétant pendant plusieurs générations devient de plus en plus fort et résistant, et finit par devenir propre à toute l'espèce»<sup>21</sup>.

Ces «conditions identiques d'existence» et la «communication des individus socialisés» présupposent un certain contexte social qui détermine les changements linguistiques. Rappelons-nous à ce propos la fameuse thèse du linguiste russo-soviétique, contemporain de Baudouin de Courtenay N.Ja.Marr (1864-1934) sur la nature sociale des phénomènes langagiers: selon lui, la raison principale des changements linguistiques, «ce sont les changements révolutionnaires avec de grandes conséquences, provenant de nouvelles sources de la vie matérielle d'une nouvelle qualité [...] et de la formation sociale d'une nouvelle qualité. Le résultat est que nous avons une nouvelle pensée et donc une nouvelle idéologie dans l'organisation de la parole et, évidemment, les nouvelles techniques de la parole. D'où viennent les différents systèmes de langues»<sup>22</sup>.

Baudouin de Courtenay est loin d'une argumentation de ce type – aussi bien que de la troisième possibilité d'expliquer les changements linguistiques (à côté des raisons individuelles et sociales), celle qui concerne la logique interne de l'évolution propre aux langues<sup>23</sup> – ce point de vue est présenté dans les travaux de A.Schleicher<sup>24</sup> et de... N.V. Kruševskij (1851-1887), ce qui aurait été difficile à supposer, compte tenu de la grande influence que Baudouin de Courtenay avait exercé sur lui: «L'évolution de la langue s'explique par la nature de ses éléments»<sup>25</sup>.

<sup>20</sup> Boduën de Kurtenè, 1897, p. 224.

<sup>21</sup> *Id.*, 1885, p. 142.

<sup>22</sup> Marr, 1928, p. 61.

<sup>23</sup> Cf. la formule finale du «Cours de linguistique générale» de F. de Saussure: «la langue envisagée en elle-même et pour elle-même» [Saussure, 1916, p. 324]. Sur l'opinion de Baudouin de Courtenay sur ce problème cf. plus bas.

<sup>24</sup> Cf. Schleicher, 1863.

<sup>25</sup> Kruševskij, 1883, p. 13.

Et si la direction principale unique de l'évolution en langue existe<sup>26</sup>, mais ne peut pas toujours être déterminée clairement et nettement, cette évolution n'a aucun but: «Aucun des changements en langue qu'on peut définir comme une humanisation progressive du langage ne vient comme résultat du mouvement vers un certain but»<sup>27</sup>.

Quant aux changements historiques des sons dans la conception de Baudouin de Courtenay, on peut les diviser en deux groupes:

1. Les changements phonétiques qui précèdent l'apparition de l'espèce humaine, c'est-à-dire les changements concernant le passage de l'animal vers l'homme. Selon Baudouin de Courtenay, il y a trois types de différences entre la phonétique du langage humain et la prononciation des animaux:

1.1. La cavité buccale en tant que système complexe de résonateurs est beaucoup plus développée chez les êtres humains: même si les animaux «prononcent avec la bouche, c'est toute la cavité buccale qui participe à la prononciation, sans aucune différence entre ses parties, sans aucune localisation particulière. Tandis que dans la prononciation humaine, il y a une grande diversité des travaux de la cavité buccale, et c'est la localisation particulière des sons dans la cavité buccale qui est sa particularité principale»<sup>28</sup>;

1.2. Si chez l'animal la plupart des sons sont produits en arrière, chez l'homme le centre principal de la production des sons se déplace en avant: «Les organes de prononciation principaux des animaux se trouvent, avant tout, dans le larynx, c'est-à-dire, en bas et en arrière... En même temps, dans la parole humaine nous voyons... une grande diversité des travaux faits par les organes mobiles particuliers de la cavité buccale, comme par exemple par le voile du palais, par les lèvres et, avant tout, par la langue, cet organe principal de la parole. La localisation de la prononciation dans certains organes et dans certains endroits de la cavité buccale est la particularité principale de la parole humaine»<sup>29</sup>;

1.3. Enfin, à la différence des sons amorphes que les animaux produisent, les sons des langues humaines ont une forme. Mais qu'est-ce que cela signifie précisément pour les sons du langage, avoir une forme? Voici la réponse de Baudouin de Courtenay donnée en 1893: «Les vrais sons de la langue... sont les sons qui ont une forme, les sons qui ont des rapports entre eux»<sup>30</sup>.

<sup>26</sup> Cf. à ce propos les affirmations de A. Meillet [Meillet, 1921], E. Sapir [Sapir, 1949] et O. Jespersen [Jespersen, 1964] sur la direction unique de l'évolution des langues.

<sup>27</sup> Boduën de Kurtenè, 1893, p. 263.

<sup>28</sup> *Id.*, 1905, p. 120.

<sup>29</sup> *Id.*, 1893, p. 258.

<sup>30</sup> *Op. cit.*, p. 259.

Comme on peut voir, cette différence – principale, peut-être - entre le langage des animaux et le langage humain est liée avec l'idée de l'apparition d'une articulation dans la prononciation humaine. Et quant à l'articulation nette et claire, elle est liée avec l'existence des *rappports* entre les sons: ces derniers se reflètent dans le monde psychique du sujet parlant, d'où nous vient toujours l'idée du phonème – correspondant à la fois à deux types de définitions («rappports» et «monde psychique») forgées par Baudouin de Courtenay.

2. Le deuxième groupe de changements phonétiques comprend les modifications qui se passent au cours de l'histoire humaine. Dans une grande mesure, les tendances principales ici sont les mêmes que dans le premier cas :

2.1. Le développement progressif de la cavité buccale par rapport au larynx et le déplacement du centre de la prononciation vers l'avant: «Avant, dans les anciennes périodes de la vie des différentes langues, le travail du larynx contribuait à la réalisation de beaucoup plus de différences dans la prononciation qu'après. En ce qui concerne les langues bien connues, les traces de cette tendance sont évidentes dans l'arabe et dans les langues caucasiennes»<sup>31</sup>: «L'accentuation et l'intonation des voyelles dont le larynx est le centre phonatoire deviennent de moins en moins riches dans les langues»<sup>32</sup> et «l'un des travaux phonatoires du larynx qui caractérise un état plus ancien de nos langues, l'aspiration, devient de plus en plus faible et de moins en moins évident... On peut voir ce phénomène dans le passage du latin vers l'état (moderne) des langues romanes (l'italien, le français etc.), aussi bien que dans l'histoire des langues germaniques (*hl, hr* se transforment en *l, r* etc.) etc.»<sup>33</sup>.

2.2. Le deuxième phénomène important dans le développement de la prononciation, c'est la tendance à simplifier qui se réalise, en particulier, par

- la disparition de certaines consonnes dans les groupes de consonnes: «Les réductions et les simplifications de toutes sortes font partie de la catégorie des changements ayant pour but l'économie du travail phonatoire, dont l'un des exemples les plus remarquables est la disparition de certaines consonnes dans les groupes de consonnes, par exemple: *cisnqć* 'presser', *pisnqć* 'piailler' [...] au lieu de *cisknqć*, *pisknqć*, [...]...*obóz* 'camp', *obłok* 'nuage' [...] au lieu de *obwóz*, *obwłok*»<sup>34</sup>;

<sup>31</sup> Boduën de Kurtenè, 1905, p. 120.

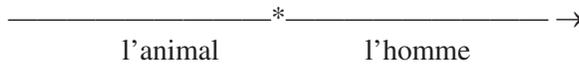
<sup>32</sup> *Op. cit.*, p. 121.

<sup>33</sup> *Ib.*

<sup>34</sup> Boduën de Kurtenè, 1890, p. 232. Les exemples cités par Baudouin de Courtenay sont tirés du polonais.

- l’assimilation et la dissimilation (surtout la dernière): «Chez tous les peuples que nous connaissons et qui ont dans leurs langues les sons *r* et *l* (*l*), la prononciation des deux *l* et surtout des deux *r* dans deux consonnes voisines d’un même mot est une difficulté phonétique, et nous les remplaçons d’habitude par la combinaison de deux sons différentes *r* et *l* ou *l* et *r*»<sup>35</sup>;
- la réduction de la longueur du mot: «Ce sont les mots [...] psychiquement indivisibles et isolés et, d’autre part, les mots qu’on utilise souvent et qui donc demandent beaucoup de travail de muscles, qui s’exposent aux réductions les plus fortes. De là nous vient la réduction des mots désignant l’homme dans les différentes langues: en polonais nous avons *człek* issu de *człowiek*, en russe *čeaék, čĕk* - de *čb-tav’ék* (*čelovek*), en français *on* à côté de *homme*, en allemand *man* à côté de *Mann*»<sup>36</sup>.

On peut donc représenter l’évolution du langage (de l’animal vers l’homme et au cours de l’évolution humaine, côté sonore) chez Baudouin de Courtenay par une ligne:



où le point \* – l’apparition des phonèmes – est crucial pour le passage à l’articulation claire et nette et donc au langage humain; tandis que le type des changements phonétiques principaux est toujours le même avant et après ce point: c’est le développement progressif de la cavité buccale et le déplacement du centre de la prononciation en avant.

<sup>35</sup> *Ib.*

<sup>36</sup> Il faut noter que parfois Baudouin de Courtenay avait tendance à généraliser hâtivement certains phénomènes linguistiques. En parlant des changements linguistiques au cours de l’histoire humaine, par exemple, il tire des conclusions sur le remplacement progressif des consonnes postlinguales par des consonnes prélinguales (le déplacement du centre des travaux phonatoires vers l’avant) en analysant les faits de l’histoire de la seule famille indo-européenne [Boduèn de Kurtenè, 1885, p. 145]; la conclusion sur la dissimilation inévitable des sons [r] et [l] dans deux syllabes voisines s’appuie sur l’analyse des faits propres aux langues de «tous les peuples que nous connaissons», écrit Baudouin de Courtenay [*Id.*, 1890, p. 230], c’est-à-dire... russe et polonais! Dans le même article on peut trouver l’idée suivante: «Pour que mon idée ne reste pas morte et sombre, je vais donner un certain nombre d’exemples expliquant la nature des changements linguistiques [...]. Cela va de soi que la plupart des exemples seront tirés de la langue polonaise que nous connaissons tous; d’autres langues, les mieux connues, ne seront analysées que très rarement» [*Op. cit.*, p. 229]. Comme on peut voir, dans certains cas il suffit pour Baudouin de Courtenay d’analyser les faits d’une seule langue pour parler du langage humain en général.

Passons maintenant au problème des raisons et des conditions purement linguistiques des changements dans les langues. Pour les premières, c'est la tendance à l'économie des efforts qui en est la force motrice: «La vie de la langue est un travail organique permanent. Et dans chaque travail organique on peut voir la tendance à économiser les forces, à ne pas les dépenser sans nécessité, la tendance à la «rationalité» des efforts» et des mouvements»<sup>37</sup>. Plusieurs années et même plusieurs décennies plus tard, ces idées seront développées dans les travaux de l'élève de Baudouin de Courtenay E.D. Polivanov<sup>38</sup>, chez R. Jakobson<sup>39</sup> et, surtout, chez A. Martinet<sup>40</sup>.

Quelles sont les conditions des changements phonétiques? Pourquoi y a-t-il des cas où les changements se produisent dans toute la communauté linguistique – et d'autres, quand il ne se produisent pas dans les mêmes combinaisons de sons?

Pour répondre à cette question, Baudouin de Courtenay a recours à des explications (a) phonologiques et (b) morphologiques.

(a). Sa première définition du phonème est liée à la notion de rapports composant un système, par exemple, «le *S* allemand put se transformer en *R*, parce que tout le système phonique allemand différait à cette époque du système slave, où le *S* ne subit pas ces transformations»<sup>41</sup>.

(b). Rappelons que la notion de morphème forgée par Baudouin de Courtenay est «une unité psychique vivante»<sup>42</sup> ou «une partie [...] du mot qui se répète dans d'autres combinaisons»<sup>43</sup>.

Dans son travail classique de 1895 «*Opyt teorii fonetičeskix alternacij*» [Essai sur la théorie des alternances phonétiques], Baudouin de Courtenay explique les changements phonétiques au niveau morphologique – on peut dire que c'était ce travail qui a donné naissance à la morphologie. Il introduit les notions de *al'ternacija*, *korrespondencija*, *divergencija* et *korreljacija* (comme on verra, à la différence des termes correspondants de l'article «*Nekotorye otdely 'sравnitel'noj grammatiki' slavjanskix jazykov*» [Certaines parties de la 'grammaire comparée' des langues slaves] mentionné plus haut, la notion-clé ici est celle de morphème).

<sup>37</sup> Boduën de Kurtenè, 1890, p. 226.

<sup>38</sup> Cf. Polivanov, 1968.

<sup>39</sup> Cf. Jakobson, 1931.

<sup>40</sup> Cf. Martinet, 1955.

<sup>41</sup> Boduën de Kurtenè, 1888, p. 195.

<sup>42</sup> *Id.*, 1909, p. 183.

<sup>43</sup> *Id.*, 1904, p. 78.

*Al'ternacija* est la relation entre les différents phonèmes qui occupent une place constante dans les morphèmes apparentés étymologiquement – comme, par exemple, les phonèmes / t, š / si nous prenons les mots russes *kot* ‘chat’ et *koška* ‘chatte’. Pourtant, les unités de l’*al'ternacija* sont ici les morphèmes et non les phonèmes, car seuls les morphèmes constituent des unités linguistiques indivisibles du point de vue du sens. *Korrespondencija* est un type particulier de *al'ternacija* quand il s’agit de la parenté des morphèmes au niveau de plusieurs langues. *Divergencii* sont les *al'ternacii* dans les langues modernes qui se produisent à cause des fissions des phonèmes provoquées par l’entourage des sons correspondants: cf. [a] et [a.] dans les mots russes *mat* ‘natte’ et *mat'* ‘mère’ où la qualité de [a] dans le dernier mot a changé à cause du caractère mou de la consonne qui suit. S’il s’agit de morphèmes apparentés étymologiquement, on a une *divergencija* phonético-étymologique – cf. les allophones [o/a] dans *vody* ‘les eaux’ – *vodjanoj* ‘d’eau, aquatique’. Enfin, les *korreljacii* sont les *al'ternacii* des phonèmes liées aux différences morphologiques ou sémantiques: / t/č / dans *svetit'* ‘luire, éclairer’ – *sveča* ‘bougie’.

La raison d’être des alternances, ce n’est que « la tradition [...], la communication sociale, ce qu’on appelle ‘*usus*’ »<sup>44</sup>.

D’autre part, comme indique Baudouin de Courtenay, la condition principale des changements phonétiques, c’est « l’absence de résistance à cette tendance du côté du travail central, c’est-à-dire, du travail cérébral »<sup>45</sup>. Ou encore: « La tendance aux changements pouvait se réaliser seulement en l’absence d’une autre tendance, celle de conserver dans la prononciation les liens du mot avec d’autres mots »<sup>46</sup>. Ces deux explications sont liées, elles aussi, à la notion de système<sup>47</sup>.

Et si en polonais, par exemple, le mot *tskliwy* (*teskliwy*) ‘ennuyeux’ se transforma en *ckliwy*, et le mot *radszej* ‘mieux’ en *raczej* (phénomène de réduction des groupes sonores), c’est parce qu’« il n’y avait pas de liaisons psychiques avec d’autres mots qui gardent invariable la composition phonétique de ces mots. Par contre, les mots *pod-suwać* ‘proposer, offrir’, *od-suwać* ‘retirer’ [...], dont la combinaison et les liens avec d’autres mots sont évidents, ont gardé une pause entre ces sons et ne se sont pas changés en *pocuwać, ocuwać* [...] »<sup>48</sup>. Donc, dans le

<sup>44</sup> *Id.*, 1895, p. 305.

<sup>45</sup> *Id.*, 1890, p. 232.

<sup>46</sup> *Op. cit.*, p. 231.

<sup>47</sup> Notons que dans les travaux écrits plus tard, Baudouin de Courtenay appliqua la notion du système (sans utiliser ce mot) non seulement à la phonologie, mais à d’autres éléments de langue: « Tous les éléments de la pensée langagière, phonétiques aussi bien que morphologiques et sémasiologiques, forment des groupes et des classes » [Boduèn de Kurtenè, 1917, p. 260].

<sup>48</sup> Boduèn de Kurtenè, 1890, p. 232.

premier cas la structure phonétique des mots a changé car il n'y avait pas dans la langue de mots avec les mêmes morphèmes qui contribuent – ce qui eut lieu dans le deuxième cas – à leur conservation.

Si on résume tout ce qui a été exposé plus haut, il s'ensuit une conclusion en deux points :

- les théories synchroniques (« statiques ») chez Baudouin de Courtenay sont liées très étroitement avec ses explications diachroniques (« dynamiques ») : on est à l'époque pré-saussurienne où la synchronie et diachronie n'étaient pas encore séparées ;
- d'où vient le fait que les notions de phonème et de morphème qu'il a introduites dans la linguistique générale ont une grande importance non seulement en elles-mêmes, mais ont été utilisées par lui pour expliquer certains phénomènes historiques des langues et du langage.

*Adresse de l'auteur :*  
 Université de Lausanne  
 Section de langues slaves,  
 Faculté des lettres  
 CH-1015 Lausanne

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BODUËN DE KURTENÈ I.A. [BAUDOUIN DE COURTENAY] (1881): « Nekotorye otdely 'sравnitel'noj grammatiki' slavjanskix jazykov », Boduën de Kurtenè I.A. *Izbrannye trudy*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, I, 1963, 118-126 [Certaines parties de la 'grammaire comparée' des langues slaves].
- (1885): « Iz patologii i embriologii jazyka », Boduën de Kurtenè I.A. *Izbrannye trudy*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, I, 1963, 142-145 [Sur la pathologie et l'embryologie du langage].
  - (1888): « Nikolaj Kruševskij, ego žizn' i naučnye trudy », Boduën de Kurtenè I.A. *Izbrannye trudy*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, I, 1963, 146-202 [Nikolaj Kruševskij, sa vie et ses œuvres scientifiques].
  - (1890): « Ob obščix pričinax jazykovyx izmenenij », Boduën de Kurtenè I.A. *Izbrannye trudy*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, I, 1963, 222-254 [Sur les causes générales des changements dans les langues].

- (1893): «Čelovečenie jazyka», Boduèn de Kurtenè I.A. *Izbrannye trudy*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, I, 1963, 258-264 [L'humanisation du langage].
  - (1895): «Opyt teorii fonetičeskix al'ternacij», Boduèn de Kurtenè I.A. *Izbrannye trudy*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, I, 1963, 265-347 [Essai de théorie des alternances phonétiques].
  - (1897): «Nekotorye iz obščix položenij, k kotorym doveli Boduena ego nabljudenija i issledovanija javlenij jazyka», Boduèn de Kurtenè I.A. *Izbrannye trudy*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, I, 1963, 348-350 [Certaines thèses générales auxquelles Baudouin de Courtenay est arrivé en observant les phénomènes du langage].
  - (1899): «Fonema», Boduèn de Kurtenè I.A. *Izbrannye trudy*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, I, 1963, 351-352 [Phonème].
  - (1901): «Jazykoznanie, ili lingvistika, XIX veka», Boduèn de Kurtenè I.A. *Izbrannye trudy*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, II, 1963, 3-18 [La linguistique du XIX<sup>e</sup> siècle].
  - (1904): «Jazyk i jazyki », Boduèn de Kurtenè I.A. *Izbrannye trudy*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, II, 1963, 67-95 [Le langage et les langues].
  - (1905): «Ob odnoj iz storon postepennogo čelovečenija jazyka v oblasti proiznošenija, v svjazi s antropologiej», Boduèn de Kurtenè I.A. *Izbrannye trudy*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, II, 1963, 118-128 [Sur un aspect de l'humanisation progressive du langage dans le domaine de la prononciation, en rapport avec l'anthropologie].
  - (1909): «Zametki na poljax sočinenija V.V.Radlova», Boduèn de Kurtenè I.A. *Izbrannye trudy*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, II, 1963, 175-186 [Notes en marges d'un travail de V.V.Radlov].
  - (1917): «Vvedenie v jazykovedenie», Boduèn de Kurtenè I.A. *Izbrannye trudy*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, II, 1963, 246-293 [Introduction à la linguistique].
- BEREZIN F.M. (1984): «Kazanskaja lingvističeskaja škola», Berezin F.M. *Istorija lingvističeskix učenij*. Moskva, Vysšaja škola, 133-157 [L'école linguistique de Kazan].
- CALVET L.-J. (2002): *La sociolinguistique*, QSJ. Paris, PUF.
- COMTET R. (1995): «L'école phonologique de Léningrad et l'école phonologique de Moscou», *Histoire-Epistémologie-Langage*, 17/II, 183-209.
- JAKOBSON R. (1929): «Jan Baudouin de Courtenay», *Slavische Rundschau*, I.
- (1931): «Principes de phonologie historique», Troubetzkoy N.S. *Principes de phonologie*. Paris, Klincksieck, 1976, 315-336.

- (1971): «Polish-Russian Cooperation in the Science of Language», Jakobson R. *Selected Writings*, II. The Hague – Paris, Mouton, 451-455.
- (1973): «L'école de linguistique polonaise de Kazan et sa place dans le développement international de la phonologie», Jakobson R. *Essais de linguistique générale*, II. Paris, Minuit, 199-237.
- JESPERSEN O. (1964): *Language: Its nature, development and origin*. London, G. Allen and Unwin.
- KRUŠEVSKIJ N.V. (1883): «Očerk nauki o jazyke», Kruševskij N.V. *Izbrannye raboty po jazykoznaniju*. Moskva, Nasledie, 1998, 96-222 [Essai de la science du langage].
- KUDRJAVCECA E.A. (2000): «I.A.Boduèn de Kurtenè ob istorii jazyka», *I.A.Boduèn de Kurtenè: učenyj, učitel', ličnost'*, Krasnoyarsk, 110-113 [I.A.Baudouin de Courtenay sur l'histoire du langage].
- MARR N.YA. (1928): «Postanovka učenija o jazyke v mirovom masštabe i abxazskij jazyk», Marr N.Ya. *Izbrannye trudy*, IV, Moskva-Leningrad, Gosudarstvennoe social'no-ekonomičeskoe izdatel'stvo, 1937, 53-84 [La doctrine du langage à l'échelle mondiale et la langue abkhaze].
- MARTINET A. (1955): *Economie des changements phonétiques. Traité de phonologie diachronique*. Bern, A. Francke.
- MEILLET A. (1921): «Convergence des développements linguistiques», Meillet A. *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris, Champion, 61-75.
- POLIVANOV E.D. (1968): *Stat'i po obščemu jazykoznaniju*. Moskva [Articles sur la linguistique générale].
- RYLOV S.A. (2001): «Ideja 'jazykovogo razvitija' v trudax predstavitelej Kazanskoj lingvističeskoj školy i problema razvitija grammatičeskoj struktury predloženiya», *Trudy i materialy Meždunarodnoj naučnoj konferencii «I.A.Boduèn de Kurtenè i sovremennaja lingvistika»*, Kazan', Izdatel'stvo Kazanskogo universiteta, 32-34 [L'idée du 'développement langagier' chez les représentants de l'Ecole linguistique de Kazan et le problème du développement de la structure grammaticale de la proposition].
- SAPIR E. (1949): *Language: An introduction to the study of speech*. New York, Haricourt, Brace and World.
- SAUSSURE F. de (1916): *Cours de linguistique générale*. Lausanne-Paris, Payot.
- SCHLEICHER A. (1863): *Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft. Offenes Sendschreiben an Herrn dr. Ernest Hæckel... von Aug. Schleicher*. Weimar, H. Böhlau.
- SREZNEVSKIJ I.I. (1959): *Mysli ob istorii russkogo jazyka*, Moskva, Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel'stvo [Pensées sur l'histoire de la langue russe].

VELMEZOVA E.V. (2002): «I.A.Boduèn de Kurtenè ob ‘istorii’, ‘razvitii’ i ‘evoljucii’ jazyka i jazykov», *Učenyje zapiski Kazanskogo gosudarstvennogo universiteta, Kazan’*, Izdatel’stvo Kazanskogo universiteta, 14-21 [I.A.Baudouin de Courtenay sur l’‘histoire’, le ‘développement’ et l’‘évolution’ des langues et du langage].

Michel Viel  
SUR QUELQUES MALENTENDUS  
À PROPOS  
DE LA GENÈSE ET DE LA FORTUNE  
DU CONCEPT DE «MARQUE» EN PHONOLOGIE

Le 31 juillet 1930, par le canal d'une lettre de Troubetzkoy (1975, pp. 161-164) à Jakobson, un concept nouveau, la « marque », fait une entrée discrète sur la scène phonologique. En décembre de la même année, les linguistes qui participent à la Première Réunion phonologique internationale de Prague sont « captivés » par les « interventions révélatrices de Troubetzkoy » (Jakobson in Troubetzkoy 1949, p. XXVII). L'année suivante, la communauté scientifique dans son ensemble prend connaissance de la découverte, grâce à l'article de Troubetzkoy « Die phonologische System », publié dans le quatrième volume des *Travaux de Cercle linguistique de Prague* (désormais TCLP).

Depuis la « proposition » de Jakobson au Premier Congrès international des Linguistes, la doctrine phonologique est fixée : il existe deux types d'opposition, les corrélations et les disjonctions. Troubetzkoy (1931, p. 97) n'entend pas remettre en question le binôme constitutif de la doctrine, mais il ajoute « quelques compléments » de son cru. Ce n'est que plus tard que les chemins de Troubetzkoy et de Jakobson se sépareront. Troubetzkoy rejettera la catégorie des disjonctions, récusée

comme une sorte de fourre-tout méthodologique, tandis que Jakobson proposera de généraliser la notion d'opposition binaire. En attendant, tout va bien – ou presque.

Cet article se propose de constater l'existence de cette communauté de pensée, d'en fixer les limites, et d'examiner comment, avec le temps, les faits ont pu être réinterprétés par les acteurs de l'histoire eux-mêmes ou leurs porte-parole.

### 1. *Troubetzkoy: le découvreur*

Dans les extraits de la correspondance de Troubetzkoy, savamment distillée par Jakobson dans les « notes autobiographiques » placées en tête de l'édition française des *Grundzüge*, nous avons tous lu dans notre jeunesse que Troubetzkoy était l'auteur d'une découverte que Jakobson juge fondamentale.

C'était l'observation que l'un des deux termes d'une opposition binaire « est conçu comme positivement muni d'une certaine marque, tandis que l'autre est simplement conçu comme dépourvu de la marque en question. » (1949, p. XXVII)

Un peu moins jeunes, nous avons découvert, grâce à l'édition de la correspondance, que Jakobson ne nous avait pas tout dit, et que la citation reproduite ci-dessus ne se présente que comme la conclusion d'une discussion théorique et critique argumentée. Avec élégance, Jakobson nous avait informé que la découverte était liée à la « préparation fiévreuse de la Première Réunion Phonologique internationale », mais il nous avait caché que la fièvre dont était atteint Troubetzkoy s'était traduite par une critique en règle des premières pages de son livre *Remarque sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves* (TCLP 2, 1929).

Voici l'histoire, telle qu'on peut la reconstituer.

Troubetzkoy a fait deux observations troublantes qui vont dans le même sens. Les sujets ont une perception différente de certains phénomènes qui sont en apparence semblables. Il cherche une explication chez Jakobson, qui représente le dernier cri en matière de doctrine phonologique, et s'aperçoit que Jakobson ne peut résoudre son problème. Il en conclut que Jakobson se trompe, et propose de modifier la théorie pour rendre compte des faits observés. C'est un scénario heuristique on ne peut plus classique.

Mais les choses ont très bien pu se passer autrement. Reprenons l'histoire depuis le début.

Troubetzkoy est troublé par le tour que prend la phonologie chez Jakobson depuis quelque temps, et en particulier dans le livre qui vient de paraître. Il cherche

dans les langues slaves des arguments contre le dernier état de la doctrine, et découvre deux séries de phénomènes qui confirment que Jakobson fait fausse route. Il propose de réviser la théorie pour rendre compte des phénomènes observés.

Il y a deux ingrédients dans cette histoire: le phénomène qui est nouveau, pas nouveau parce qu'il surgit soudain dont on ne sait où, mais nouveau parce qu'il était resté jusque-là caché, et la théorie qui est incapable de l'expliquer. On peut supposer que les deux scénarios sont complémentaires, ou reliés dialectiquement comme on disait autrefois, ou encore interactifs comme on dit aujourd'hui.

Cependant l'histoire officielle favorise le premier scénario. La lettre de Troubetzkoy comporte en effet trois parties:

- (1) une critique de la doctrine;
- (2) l'exposé des faits dans les langues slaves;
- (3) la solution du problème.

Dans l'article abouti («Die phonologischen Systeme»), la critique de Jakobson a disparu. Au contraire, Jakobson est cité dans le premier paragraphe de l'article pour le livre incriminé dans la lettre. Il faudra attendre 44 ans pour découvrir le contexte idéologique. Quant à la citation retenue dans la préface des *Principes de phonologie* (1949), elle ne concerne que le point (3) de la lettre. Malgré les allusions de Jakobson (la «fièvre» phonologique), ces disparitions successives ont pu donner l'impression d'une découverte spontanée, intemporelle, et quasi-miraculeuse.

Les découvertes de légende (le principe d'Archimède, la loi de la gravitation...) trouvent leur origine dans l'observation de la réalité. Un beau jour les yeux du savant se dessillent: il comprend les raisons d'un phénomène jusque-là inexpliqué (la poussée verticale du corps plongé dans un liquide, la chute de la pomme). C'est l'hypothèse «réaliste» de l'origine de la découverte. Dans le cas de Troubetzkoy la réalité à laquelle il est confronté et qui devient un fait d'observation («la pomme tombe!»), c'est l'écart constaté entre la nature phonétique des séries corrélatives telle qu'elle est alors comprise, et la façon dont celles-ci sont perçues.

Le «réel» de Troubetzkoy, en ce début des années trente, c'est aussi la «conscience linguistique» (russe: *jazykovoje soznanie*; all.: *Sprachbewusstsein*) dont le témoignage est sollicité de façon répétée, directement ou indirectement. Directement pour ce qui concerne sa langue maternelle. Il convoque un témoin fictif non préparé, et celui-ci a du mal à dire si le *s* est dur ou mou dans *sv'et*, *sl'ed*. (De fait il est mou par assimilation progressive.) Le même sujet n'a aucune difficulté à reconnaître le *s* dur dans *snop*. Indirectement pour les langues mortes. Ainsi

en vieux-slave (*starocerkovnoslavjanskij jazyk* sous sa plume). Cette langue comprend deux séries de voyelles, une série non palatale et une série palatale. Troubetzkoy rappelle qu'il s'agit de phonèmes qui s'opposent dans la plupart des contextes (j'emploie une terminologie moderne). Derrière consonne chuintante, on ne rencontre que des voyelles palatales, derrière les consonnes post-palatales, on ne rencontre que des voyelles non palatales. Rien que de très banal jusqu'ici. Mais Troubetzkoy a fait une observation curieuse sur les « monuments » de cette langue. Il a remarqué la récurrence d'une certaine faute d'orthographe : les clercs utilisent souvent un membre de la série non palatale à la place du phonème corrélatif palatal. La confusion inverse n'est pas attestée. Il en conclut que pour la conscience linguistique, les deux termes ne sont pas sur le même plan, qu'ils « n'ont pas les mêmes droits », ainsi qu'il l'exprimera dans l'article de 1931 (p. 97) (« Die zwei Glieder eines korrelativen Gegensatzes sind nicht gleichbrechtigt »), et il réinterprète l'opposition comme celle d'un terme marqué à un terme non marqué. Avec les hésitations d'usage, il écrit donc à Jakobson :

Apparemment, toutes les corrélations phonologiques (ou peut-être pas toutes ?) prennent dans la conscience linguistique la forme d'une opposition de la présence d'une certaine marque à son absence (ou bien du maximum d'une certaine marque à son minimum). Ainsi, l'un des membres de la corrélation est obligatoirement « positif », « actif », et l'autre « négatif », « passif ». Du moins si l'opposition est binaire. Ainsi, par exemple, les différences corrélatives de timbre entre les consonnes se ramènent objectivement à l'opposition « timbre haut maximum : timbre bas maximum », mais subjectivement elles se transforment tantôt en opposition « timbre haut : timbre non haut (= « timbre haut maximum : timbre haut minimum »), tantôt en opposition « timbre non bas : timbre bas » (= « timbre bas minimum : timbre bas maximum ») : le premier type se réalise par exemple dans la corrélation « mou : dur », le second par exemple dans les langues du Caucase septentrional dans la corrélation « consonne non-labialisée : consonne labialisée » (et probablement aussi dans les langues sémitiques, dans la corrélation « consonne non-emphatique : consonne emphatique »). Dans l'un et l'autre cas, un seul des membres de la corrélation est conçu comme modifié activement, comme possédant positivement une certaine marque, l'autre est conçu seulement comme dépourvu de cette marque, comme passivement non modifié. (1975, pp. 162-163)

Voyons maintenant ce qui a trait directement aux nouveautés de la doctrine chez Jakobson et qui a pu pousser Troubetzkoy à chercher des contre arguments (notre « deuxième scénario ». Du livre de Jakobson, on ne retiendra que les premières pages qui sont les seules à avoir un intérêt direct pour la linguistique générale (on

laisse de côté tout ce qui touche à l'histoire des langues slaves), et les seules qui retiennent ici l'attention de Troubetzkoy. Cet intérêt n'est pas mince. C'est dans ce livre que Jakobson introduit le concept d' « archiphonème » (Troubetzkoy, 1975, p. 133, parlait à la même époque de « nid de phonèmes ») qu'il définit ainsi :

L'archiphonème est une idée générique, c'est une unité abstraite, qui peut unir un ou plusieurs couples de variantes *corrélatives* (de phonèmes corrélatifs). (1929; SW I, p. 12)

Cependant Jakobson prend des risques. Sensible comme il le fut toute sa vie aux analogies, aux correspondances et aux parallélismes, il pose l'existence de variantes fondamentales et accessoires du phonème et de l'archiphonème, et donne des unes et des autres une définition qu'on pourrait qualifier de simultanée et d'interactive.

Nous appelons variante fondamentale d'un phonème (ou, respectivement, d'un archiphonème) celle des variantes combinatoires extragrammaticales (ou corrélatives) de ce phonème (ou de cet archiphonème) qui se trouve dans la plus faible dépendance des conditions extrinsèques et qui se réalise dans les conditions de la différenciation quantitativement la plus grande et la plus nette des phonèmes (ou archiphonèmes) de la langue [...]. La variante qui se trouve dans la plus faible dépendance des conditions extrinsèques est celle qui se rencontre dans les circonstances les plus variées, tandis que la variante qui s'associe invariablement à une seule et même circonstance phonétique prend la signification d'accessoire, de variante combinatoire au sens propre du terme. (1929; SW I, p. 15)

Il ne nous reste plus qu'à barrer les mentions inutiles et à chercher des exemples.

Tout cela déplaît fortement à Troubetzkoy, qui reproche à son correspondant d'employer les expressions « variante fondamentale » et « variante accessoire » à tort et à travers (1975, p. 161). Le litige est loin de se limiter à la terminologie. La présentation de Jakobson implique qu'il y a une réelle symétrie entre la structure du phonème et celle de l'archiphonème alors que Troubetzkoy estime que « l'analogie est purement extérieure » (1975, p. 161). On devine la crainte de Troubetzkoy : que le phonème ne se dissolve dans cette masse de variantes hétérogènes. En effet, si ledit phonème peut d'une part être ramené à l'ensemble de ses variantes, et d'autre part être assimilé à une variante de l'archiphonème, il devient une sorte de relais entre l'archiphonème et ses propres variantes, dont le statut épistémologique paraît bien fragile. Il y a de bonnes raisons de soupçonner que Troubetzkoy ait pu croire l'existence du phonème menacée par cette analyse.

Ayant fait part de ses doutes, Troubetzkoy présente alors les deux exemples que nous avons cités plus haut, le consonantisme du russe moderne, le vocalisme du

vieux-slave. Dans ce dernier cas, il observe que les séries sont à égalité : même nombre d'individus dans chaque série de la corrélation, même nombre de contextes d'occurrence. Du point de vue de Jakobson (1929; SW I, p. 16) ces séries devraient donc être considérées comme « équipollentes », ce qui n'est manifestement pas l'avis des clercs qui faisaient ces fameuses fautes d'orthographe. Au contraire, si on émet l'hypothèse d'une dissymétrie dans la relation entre les deux séries, les erreurs s'expliquent aisément. De toute façon l'argument quantitatif est valable pour départager les variantes du phonème, mais ne l'est pas en ce qui concerne l'archiphonème :

Ici la statistique n'a aucun rôle à jouer, ce qui compte, c'est pour ainsi dire le « contenu idéal » même de la corrélation (russe : *idejnoe soderžanie*). (1975, p. 162)

L'expression entre guillemets a été traduite par « contenu intrinsèque » (Jakobson et Waugh 1979, p. 90; Jakobson et Pomorska 1980, p. 95). Cette solution est reprise par Françoise Gadet (1994, p. 94) dans son article sur « La genèse du concept de marque » :

Troubetzkoy se livre à une étude serrée de la construction ainsi élaborée par Jakobson, et avance, pour caractériser le *contenu intrinsèque de la corrélation*, le terme de *priznak* (marque).

Dans la mesure où celle-ci reprend immédiatement après ma propre traduction de la lettre en question et que je traduis autrement *idejnyj* (Viel 1984, p. 89), on peut penser que ce choix est délibéré.

La traduction « contenu intrinsèque » évoque le sous-titre du dernier chapitre de *The Sound Pattern of English* (Chomsky et Halle 68, p. 400) : « Chapter 9: Epilogue and prologue: the intrinsic content of features ». Ainsi de Troubetzkoy à Chomsky, la boucle serait bouclée.

Cette traduction mérite qu'on s'y arrête un instant. Le contenu intrinsèque des traits est de nature universelle et phonétique. Pour Troubetzkoy au contraire, le contenu de la corrélation est de nature phonologique. Celui-ci n'a de cesse de nous renvoyer à notre conscience linguistique (voir surtout l'article « Die phonologischen Systemen »). Même le spécialiste qui connaît les détails de la théorie est capable à son insu de nous livrer les secrets d'une conscience linguistique que rien, pas même l'érudition phonologique, ne saurait altérer :

Avec l'expression « occlusive labiale » un Russe entraîné à la phonétique pense involontairement à un p, – et jamais à un p' ou à un b (sans parler du

b') bien qu'il sache très bien que p', b, b' sont également des occlusives labiales. (Troubetzkoy 1931 : 98)

Ce n'est pas là une réponse phonétique.

Sachant qu'il ne s'agit pas de contenu matériel, il reste au moins deux adjectifs possibles: idéal et idéologique. «Contenu idéal» (Viel 1984, p. 88, et Troubetzkoy 2003) a un écho philosophique qui sied bien à Troubetzkoy. En outre, parmi les sens possibles d'idéal, il y a, selon le dictionnaire de Lalande, contemporain, «ce qui est seulement construit ou imaginé par l'esprit, en opposition à ce qui existe véritablement». Il s'agit chez Troubetzkoy, pour parler simplement, de l'idée qu'on se fait de la corrélation. Ainsi les scribes qui prennent la voyelle palatale pour une non palatale se font, phonétiquement parlant, une idée fautive de l'opposition si on pense à sa matérialité, mais c'est cette idée qui compte. «Intrinsèque» veut dire tout le contraire.

Il reste la possibilité d'envisager la traduction «idéologique». Pour illustrer le premier sens de l'adjectif *idejnoe*, Usakov (1935-1940, col. 1133) donne *vlijanie idejnoe komsomola na moloděž'*, où seule la traduction «idéologique» est possible: «l'influence idéologique du komsomol sur la jeunesse». Scerba et Matusovic (1983, p. 215) confirment ce point de vue avec l'expression même de Troubetzkoy, *idejnoe sodržanie*, qu'ils traduisent par «contenu idéologique». Mais qu'est-ce que l'idéologie (laquelle d'ailleurs?) a à voir avec le contenu des corrélations? La réponse est dans les guillemets, dont la fonction est confirmée par l'expression *tak skazat'* «pour ainsi dire». Troubetzkoy admet détourner le sens du mot. Il y a même une part d'autodérision dans cet emprunt à la phraséologie bolchévique, mais sur le fond, le contenu «idéologique» (dit de façon humoristique) et le contenu «idéal» sont synonymes.

On peut se demander si Troubetzkoy ne nous donne pas ici l'amorce d'une théorie (avortée) du réel phonétique et de l'idéal phonologique, dont témoignerait la conscience linguistique des sujets. Parce qu'il a par la suite rejeté le recours à la conscience linguistique comme critère d'analyse et qu'on connaît mieux le dernier état de sa pensée que les textes du début des années 30, on a du mal à reconnaître l'importance qu'il a pu accorder à cette faculté, et on risque de faire une lecture anachronique des textes antérieurs aux *Grundzüge*. Les pages que Patri (2002, p. 73 sv.) consacre dans ce même volume à la conscience linguistique comme instrument de rationalisation, à son triomphe, à sa gloire et à sa chute, constituent un rappel salutaire que la pensée de Troubetzkoy a suivi des cheminements imprévisibles et pas toujours explicables.

On pourrait s'arrêter là. Jusqu'ici l'argumentation a été fondée sur les déclarations de Troubetzkoy lui-même, et l'interprétation de ce qu'il écrit. On peut néan-

moins se demander si la réforme de l'orthographe du russe n'a pas joué un rôle dans la prise de conscience des asymétries décrites. On se souvient que la réforme, préparée dès avant la Révolution, est entrée en vigueur en 1918. Troubetzkoy est resté fidèle à l'orthographe ancienne jusqu'en 1926. Or ce qui est frappant, c'est que dans l'orthographe traditionnelle les séries palatales et non palatales sont traitées à l'identique: le signe mou indique la consonne molle (mouillée, palatale, palatalisée), le signe dur la consonne dure (non mouillée, non palatale, non palatalisée). Les mots *pyl''* (l'ardeur) et *pyl'* (la poussière) ont chacun 4 lettres, et se suivent dans les dictionnaires anciens. Dans l'orthographe réformée, *pyl*, privé du signe dur, n'a plus que 3 lettres, contre 4, les mêmes, pour *pyl'* (la poussière) inchangé. Le zéro graphique place *pyl* en tête de sa série, le signe mou relègue *pyl'* en queue de peloton. Dans l'orthographe ancienne, les consonnes dures et molles sont traitées comme des variantes graphiques «équipollentes». L'orthographe réformée donne une image qui colle au plus près à la nouvelle théorie phonologique de Troubetzkoy. Ce n'est peut-être pas un hasard si le concept de marque est apparu en phonologie, et sous la plume d'un sujet russe qui de son propre aveu a vécu la réforme comme un véritable traumatisme (1975, p. 8).

## 2. Jakobson, précurseur et continuateur

Correspondant privilégié, Jakobson s'est jeté dans la brèche ouverte par Troubetzkoy. Miraculeusement préservé, et reproduit en note dans la correspondance de Troubetzkoy, le texte suivant mérite d'être cité intégralement:

Je suis de plus en plus persuadé que votre idée qu'une corrélation est toujours le rapport d'une série marquée et d'une série non marquée est l'une de vos idées les plus remarquables et les plus productives. Je pense que son importance sera reconnue non seulement en linguistique mais aussi en ethnologie et dans l'histoire de la culture, et que les corrélations historico-culturelles comme la vie-la mort, la liberté-la non liberté, le péché-la vertu, les jours de fêtes-les jours ouvrables, se ramènent toujours à un rapport *a-non-a*, et qu'il est important d'établir pour chaque époque, groupe, peuple, etc., ce qui se présente comme la série marquée. Par exemple, pour Maïakovski, la vie était la série marquée et ne se réalisait que si elle était motivée, pour lui, la vie, et non la mort, demandait des justifications. Comparez l'attitude vis-à-vis de la vie et de la mort de l'ouvrier et du maître chez Tolstoï. Encore un exemple. Les tchékistes disaient: tout homme est un contre-révolutionnaire, et s'il n'en est pas un, il doit le prouver à tout moment. Ici le pouvoir soviétique est la série marquée. Actuellement, dans la presse soviétique apparaît l'idée suivante; «Autrefois nous disions que

tous ceux qui n'étaient pas contre nous étaient avec nous ; aujourd'hui nous disons que tous ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous ». Cela signifie qu'il s'est opérée une permutation de série, c'est-à-dire la généralisation du point de vue des tchékistes. Je suis convaincu que de nombreux phénomènes ethnographiques, les conceptions du monde, etc., qui au premier coup d'œil semblent identiques, se distinguent souvent justement en ce que quelque chose apparaît comme faisant partie de la série marquée pour un système, alors que dans un autre il est précisément estimé comme l'absence de cette marque. (1975, pp. 162-163)

Ce commentaire tend à donner à Jakobson le statut de co-inventeur du concept de marque. Du moins c'est ainsi qu'Elmar Hollenstein (1974: 153) voit les choses :

L'opposition marqué/non marqué est un des phénomènes les plus remarquable de la constitution du langage. Troubetzkoy et Jakobson l'ont thématisée dès le début des années trente.

Le fait est que Jakobson a très rapidement fait sienne la découverte de Troubetzkoy en étendant son champ d'application à la morphologie et au lexique. Dans l'introduction de l'article « Zur Struktur des russischen Verbums » (1932) il prend le contre-pied de l'opinion courante selon laquelle chaque terme d'une opposition a une valeur positive, ou à défaut l'un une valeur positive, l'autre la négation de cette valeur, comme cela semble le cas dans des paires comme « coq – poule », « père – mère » d'une part, « ouvert – fermé », « coloré – incolore » d'autre part.

En vérité les significations générales des catégories corrélatives se répartissent différemment : lorsque la catégorie I énonce la présence de A, la catégorie II n'énonce pas la présence de A, c'est-à-dire qu'elle n'indique pas si A est présent ou non. La signification générale de la catégorie non marquée II en comparaison avec la catégorie marquée I se limite au manque de signalisation de A. (1932 ; SW II, p. 3)

Dans cet article et le suivant, « Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre: Gesamtbedeutungen des russischen Kasus » (1936), il présente successivement le système verbal et le système casuel du russe comme un jeu de « corrélations » dont un terme est marqué et l'autre non marqué. Cela implique le cas échéant de ramener les systèmes à trois termes ou plus, à une série d'oppositions binaires. Il en va ainsi du système des temps et de celui des cas. Cette analyse a eu une influence considérable sur le développement de la linguistique, et culmine sans doute dans les grammaires dites « structurales » des années soixante. Que Jakobson ait été le premier à décrire les faits morphologiques et sémantiques en termes de « marque » est un fait incontestable, mais qui, s'il fallait le développer, nous éloignerait de la phonologie.

Il faut donc revenir à l'année 1930 afin d'évaluer le rôle de Jakobson dans la découverte. Celui-ci a laissé entendre, ou donné à croire, que lui-même, peut-être, après tout, avant même Troubetzkoy, avait dégagé le phénomène de la marque. Il semblerait que Hollenstein (1974: 153) l'ait cru sur parole: «Voir une première découverte de ce phénomène simultanément en phonologie et en sémantique: Jakobson 1921a: 132 sv.» Jakobson se fait l'écho de ce point de vue dans les dialogues avec Pomorska. Nous allons tenter de faire ici la lumière sur la question des origines.

Dans son premier livre, *Novejšaja russkaja poèzija*, écrit en 1919 et publié à Prague en 1921, Jakobson définit les rapports entre le langage ordinaire (*praktičeskij*) et le langage poétique, plus particulièrement celui de la nouvelle poésie russe dont il compare les canons à ceux de la poésie classique. Dans la neuvième et dernière partie de ce livre, deux types de « création arbitraire de mots » (*proizvol'noe slovotvorčestvo*) sont étudiés. Le premier, représenté par la poésie de Bol'sakov et de Xlebnikov, peut être « formellement », c'est-à-dire grammaticalement, relié à la langue russe: le poète crée son propre vocabulaire, mais respecte une partie des règles morphosyntaxiques de la langue. Selon Jakobson (1921; SW V: 323), cela n'est pas sans conséquence: «Peut-être ne faut-il pas parler d'absence de sémantique en pareil cas.» Le deuxième exemple est celui des glossolalies. Les mystiques qui créent des formules glossolaliques croient parler une langue étrangère. En fait ils sont tributaires d'une certaine tradition linguistique et phonétique. En apparence, ces productions vocales ressemblent aux onomatopées prélinguistiques en ce sens qu'elles ne sont pas pourvues de signification référentielle définie. La comparaison cependant s'arrête là. Les onomatopées prélinguistiques se situent à l'extérieur de tout cadre linguistique. Jakobson compare le statut des glossolalies à celui d'un Européen d'aujourd'hui dévêtu, et les secondes à un « troglodyte » (en fait un homme des cavernes), qui vit nu (parce que le vêtement lui est inconnu).

Dans ses entretiens avec Pomorska, Jakobson tire argument de cette comparaison pour montrer que dès cette époque, il réfléchissait à ce que Troubetzkoy devait, une dizaine d'années plus tard, appeler la « marque ». Voici le passage auquel il est fait allusion, et la glose qu'il en donne dans les *Dialogues*:

Puisque [le langage ordinaire] existe, puisqu'il existe une tradition phonétique, le discours transmental ne peut être comparé aux onomatopées prélinguistiques, pas plus qu'un Européen d'aujourd'hui dévêtu ne peut être comparé à un troglodyte nu. (1921; SW V, p. 354)

Dans mon premier livre, *Novejšaja russkaja poèzija*, j'ai évoqué la distinction de principe quant au rang de deux concepts en apparence empirique-

ment synonymes. Je m'y étais basé sur la distinction entre le troglodyte qui est par définition nu et l'Européen actuel qui se dévêtit [sic]. Cette comparaison m'a permis d'expliquer la différence entre les glossolalies des sectaires et le discours ordinaire : privées de toute signification, les glossolalies sont un phénomène marqué, superposé, par rapport à la structure phonique du discours significatif. (1980, p. 94)

Le schéma suivant devrait permettre de comprendre plus facilement le point de vue de Jakobson vers la fin de sa vie :

	Langage	Corps	
		homme habillé	homme nu
Exception <i>marqué</i>	glossolalie (= privé de signification)	[troglodyte habillé]	Européen vêtu
Norme <i>non marqué</i>	discours ordinaire (= pourvu de signification)	[Européen habillé]	Troglodyte nu

Le langage est par définition pourvu de signification ; le discours ordinaire représente donc la norme, les glossolalies l'exception. Du corps humain, on ne peut pas dire qu'il soit normalement nu ou vêtu. Nus, l'Européen d'aujourd'hui et l'homme des cavernes sont dans le même état (ils sont « empiriquement synonymes »), mais ils ont un « rang » différent. Ce qui est la norme pour l'Européen est l'exception pour l'homme des cavernes, et inversement.

Si on revient maintenant au texte primitif, on s'aperçoit en fait que la ressemblance entre les deux passages est purement extérieure. Dans *La nouvelle poésie russe*, la ligne de partage ne sépare pas le discours ordinaire et les glossolalies, mais le langage ordinaire et le langage arbitraire (1921 ; SW V, p. 353). Ce dernier, auquel il est fait référence sous le nom de discours transmental, se présente sous deux formes : le discours transmental poétique et les glossolalies. À défaut de s'inscrire dans un certain patrimoine grammatical ou à plus forte raison lexical, ils s'inscrivent l'un et l'autre au moins dans un certain patrimoine phonétique.

Les mystiques glossolaliques peuvent s'imaginer que les formules utilisées sont comparables aux onomatopées prélinguistiques, mais ils se trompent. Les glossolalies s'opposent au langage ordinaire alors que les onomatopées prélinguistiques par définition ne s'opposent pas à un langage « articulé ». C'est là qu'apparaît la comparaison avec l'Européen et l'homme des cavernes. Ce dernier ne connaît pas

le vêtement. Si l'Européen actuel dévêtu est comme lui un homme nu, ce dernier en fait s'oppose à l'Européen vêtu. L'assimilation entre l'homme des cavernes et l'Européen dévêtu est donc *structurellement* impossible. En reprenant, comme on l'a fait avec le texte tardif, la comparaison entre la signification verbale et le vêtement, on peut dire que les glossolalies et les onomatopées prélinguistiques sont dépourvues de signification comme le troglodyte et l'Européen dévêtu sont dépourvus de vêtements, mais les glossolalies existent à côté du langage ordinaire signifiant, tout comme l'Européen dévêtu à côté de l'Européen habillé. L'ensemble de ces faits apparaît dans le tableau suivant :

	Production vocale				Corps		
	Langage ordinaire	Langage arbitraire		Onomatopées prélinguistiques	Européen dévêtu	troglodyte = homme des cavernes	
		1 <sup>er</sup> type: poésie transmentale	2 <sup>e</sup> type: glossolalies				
Y a-t-il langage ?	oui	oui	oui	non	oui	non	Le vêtement existe-t-il ?
Y a-t-il signification ?	oui	«elle se cherche»	non	non	non	non	Le vêtement est-il porté ?

En comparant les deux tableaux, on voit que les différences l'emportent sur les ressemblances. Si à 60 ans d'écart, les glossolalies sont toujours comparées à l'Européen dévêtu, le troglodyte quant à lui est passé des onomatopées prélinguistiques au langage ordinaire. Dans le texte primitif, c'est l'Européen vêtu qui aurait logiquement assumé cette fonction si la comparaison avait été développée parce que son cas exige qu'on réponde «oui» aux deux questions posées («Le vêtement existe-t-il?» «Le vêtement est-il porté?»)

Ce qu'on peut retenir, c'est que Jakobson dès cette époque avait l'intuition de l'existence d'une hiérarchie à dégager dans les faits linguistiques et du caractère relatif de ceux-ci. La facilité avec laquelle il a par la suite fait sienne la découverte de Troubetzkoy montre que la marque était depuis toujours, sans qu'il le sût, au cœur de sa problématique. On notera malgré tout qu'il a pris son temps pour assimiler les idées de Troubetzkoy. Le texte donné en note de la lettre du 30 juillet est en fait daté du 26 novembre. Sept lettres de Troubetzkoy lui sont parvenues dans l'intervalle, dont l'une lui demande son avis (3 octobre 1930; 1975, p. 174).

Premier informé de la découverte, Jakobson fut certes le premier à en comprendre la portée, mais il ne montra aucune précipitation pour réagir.

Le glissement de sens est à l'origine d'une polémique qui a opposé Chomsky et Halle à Jakobson :

Un grand nombre des problèmes abordés dans ce chapitre ont été étudiés pour la première fois par les phonologues du Cercle de Prague, en particulier par Troubetzkoy et Jakobson. Après un début prometteur, l'exploration de ces problèmes a été interrompue en grande partie parce qu'il semblait impossible de surmonter les difficultés conceptuelles qui résultaient d'un point de vue taxinomique de la linguistique, point de vue qui n'était rien moins qu'universellement partagé à l'époque. Les tentatives pour rompre avec ce point de vue, qui se manifestent dans des études comme [l'«essai d'une théorie des oppositions phonologiques» (1936a)] et [«Die Aufhebung der phonologischen Gegensätze» (1936b)] ont suscité peu de réactions positives et presque aucun intérêt parmi les chercheurs contemporains, et la notion de marque n'est pratiquement jamais mentionnée dans la littérature phonologique des années 40 et 50. (1968, p. 403, n. 1)

Se sentant visé, Jakobson a répondu par une parenthèse assassine :

Les linguistes du Cercle de Prague, pour leur part, se sont attachés à explorer les problèmes phonétiques et sémantiques de la marque, sur lesquels ils n'ont cessé de travailler même après la dispersion forcée du Cercle (quoi qu'en disent ceux qui prétendent que l'étude de la marque a été abandonnée dans les années 40 et 50). (Jakobson et Waugh, 1980, p.115)

Il semble bien que le concept de marque, du moins en phonologie, ait provisoirement disparu avec la généralisation des traits binaires et les premières tabulations des traits en pôles antinomiques («Observations sur le classement phonologique des consonnes», Jakobson 1939; *Preliminaries to Speech Analysis*, Jakobson, Fant et Halle, 1952). Une tentative furtive de réhabilitation (Cherry, Halle, Jakobson, 1953) a tourné court.

Cela n'a pas empêché Jakobson de replacer rétrospectivement son travail dans la problématique du concept de marque :

La notion de *marque* et du rapport entre les termes oppositifs, l'un marqué et l'autre non marqué, est un outil de plus en plus important dans l'analyse des systèmes linguistiques. Il va de soi qu'on doit traiter cette question strictement relative avec la même précision méthodologique qu'exigent tous les autres éléments de la théorie du langage, c'est-à-dire en tenant compte des

*touts* dont les couples en question font *partie* et en prenant garde de ne pas succomber à des tendances restrictives de caractère simpliste et mécanique. L'idée de marque devient particulièrement indispensable dès qu'il s'agit d'expliquer une superposition quelconque de valeurs linguistiques et d'interpréter la structuration hiérarchique de la langue humaine et l'ordre de construction du langage, autrement dit, l'ordre de l'acquisition des marques supplémentaires. (1969, p. 9)

On peut se demander à ce stade si la marque ne vient pas à se confondre avec une autre découverte de Jakobson et de Troubetzkoy. Il s'agit des «lois de formation des systèmes» (*zakony sistemoobrazovanija, Strukturgesetze der Lautsysteme*) dont le principe et le fonctionnement sont décrits simultanément dans la correspondance de Troubetzkoy et dans l'article «Zur allgemeinen Theorie der phonologischen Vokalsysteme» (1929, TCLP 1), et dans les *Remarques* de Jakobson sur l'évolution du russe (1929, TCLP 2).

Ce type de loi prévoit par exemple que le nombre de voyelles d'avant arrondies d'une langue ne peut dépasser le nombre de voyelles d'avant non d'arrondies (Troubetzkoy 1975: 117), ce qui revient à dire à plus forte raison qu'il ne peut y avoir de langue comportant uniquement des voyelles d'avant arrondies. Un système de représentation où les traits seraient caractérisés par des pôles positifs et négatifs ne peut rendre compte de cette différence. En donnant le trait arrondi comme marqué pour les voyelles d'avant (Chomsky et Halle 1968, p. 403), on décrit mieux la complexité croissante du système quand on passe, disons, de *e* à  $\emptyset$ . Il s'agit bien cette fois de contenu «intrinsèque» du trait.

Les derniers textes de Jakobson montrent que l'auteur avait adopté dans ses grandes lignes l'hypothèse d'un tel système complexe et hiérarchisé. Le passage suivant pourrait être «traduit» dans le langage de la phonologie générative de l'époque:

Les consonnes les plus susceptibles d'être divisées en diésées et non diésées sont les aiguës diffuses (les denti-alvéolaires), qui manifestent pas là une tendance à porter au maximum l'opposition grave-aigu. Du reste, tout comme le trait grave-aigu, ce trait de tonalité secondaire s'accorde mieux avec les consonnes diffuses qu'avec les compactes. En particulier, il reste extérieur aux palatales, variété aiguë, marquée, des consonnes compactes, marquées. (Jakobson et Waugh 1980, p. 139)

La même rubrique dans les *Preliminaries* de 1952 ne dit rien de tel.

Plus que personne, Jakobson a une sorte de génie pour enrichir la pensée des autres aussi bien que la sienne propre. Quand il jette un regard sur le passé, c'est

pour trouver une science en gestation dans une pensée qui se cherche, et un présent abouti dans une recherche encore balbutiante, voire l'expérience dans l'innocence. Il a tendance à réinterpréter le passé en fonction du présent. Il a été « la phonologie dans l'œuf », mais il ne le reconnaît pas. Il est le grand créateur que nous connaissons, mais il n'est sans doute pas le meilleur historien de lui-même.

*Adresse de l'auteur:*  
Université de Paris-Sorbonne  
1 rue Victor-Cousin  
F-75005 Paris  
michel.viel@fnac.net

### BIBLIOGRAPHIE

- Cherry, E. C., M. Halle et R. Jakobson (1953), « Towards the Logical Description of Languages in their Phonemic Aspects », *Language* 29, 34-46. Reproduit dans SW I: 449-463.
- Chomsky, N. et M. Halle (1968), *The Sound Pattern of English*. New York: Harper and Row.
- Gadet, F. (1994), « La genèse du concept de marque », *Cahiers de l'ILSL*, Université de Lausanne, n° 5, 87-100.
- Jakobson, R. (1921), *Novejšaja russkaja poèzija*. Prague: Typographia «Politika», 68 p. Reproduit dans SW V, 299-354.
- Jakobson, R. (1929), *Remarque sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves* = TCLP 2. Reproduit dans SW I, 7-116.
- Jakobson, R. (1932), « Zur Struktur des russischen Verbums », *Mélanges Mathesius*, 74-84. Reproduit dans SW II, 3-15.
- Jakobson, R. (1936), « Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre: Gesamtbedeutungen des russischen Kasus » (1936), TCLP 6. Reproduit dans SW II, 23-71.
- Jakobson, R. (1939), « Observations sur le classement phonologique des consonnes », *Proceedings of the Third international Congress of Phonetic Sciences*, Ghent, 1938, 34-41. Reproduit dans SW I, 272-279.
- Jakobson, R. (1962), *Selected Writings. I. Phonological Studies*. La Haye: Mouton. Deuxième édition augmentée, 1971 (SW I)
- Jakobson, R. (1969), *Langage enfantin et aphasie*, Paris: Editions de Minuit, 189 p. [Réunion de travaux antérieurs traduits en français avec une préface originale, pp. 7-10.]

- Jakobson, R. (1971), *Selected Writings. II. Word and Language*. La Haye: Mouton, 1971 (SW II).
- Jakobson, R. (1979), *Selected Writings. V. On Verse, Its Masters and Explorers*, prepared for publication by Stephen Rudy and Martha Taylor. La Haye: Mouton (SW V).
- Jakobson, R., G. Fant et M. Halle (1952), *Preliminaries to Speech Analysis. The Distinctive Features and Their Correlates*. Cambridge, Mass.: The M.I.T. Press. Réimpression suivie de l'article «Tenseness and Laxness», 1963.
- Jakobson, R. et K. Pomorska (1980), *Dialogues*. Paris: Flammarion.
- Jakobson, R. et L. R. Waugh (1979), *The Sound Shape of Language*. Brighton: Harvester Press. Traduction française par A. Kihm. *La charpente phonique du langage*. Paris: Editions de Minuit, 1980.
- Lalande, A. (1926), *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. Paris, Alcan.
- Patri, S. (2002), «La méthode de Troubetzkoy morphonologue», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 55, 63-83.
- Scerba L. V. et Matusevic M. I. (1983), *Dictionnaire russe-français, 11<sup>e</sup> édition*. Moscou: Russkij jazyk.
- Troubetzkoy, N. S. (1929), «Zur allgemeinen Theorie der phonologischen Vokalsysteme», *TCLP* 1, 36-67.
- Troubetzkoy, N. S. (1931), «Die phonologischen Systeme», *TCLP* 4, 96-116.
- Troubetzkoy, N. S. (1936), «Essai d'une théorie des oppositions phonologiques», *Journal de psychologie* 33, 5-18.
- Troubetzkoy, N. S. (1939), *Grundzüge der Phonologie* = *TCLP* 7.
- Troubetzkoy, N. S. (1949), *Principes de phonologie*. Paris: Klincksieck. Traduction par J. Cantineau de Troubetzkoy (1939).
- Troubetzkoy, N. S. (1975), *Letters and Notes*, edited by R. Jakobson. La Haye: Mouton.
- Troubetzkoy, N. S. (2003), *Correspondance*, traduit par Patrick Sériot et Margarita Schoenenberger, présentation et notes de Patrick Sériot, Lausanne: Payot.
- Usakov, D. N. (éd. 1935-1940). *Tolkovyj slovar' russkogo jazyka*. I-IV. Moscou: Sovetskaja Enciklopedija.
- Viel, M. (1984), *La notion de «marque» chez Trubetzkoy et Jakobson. Un chapitre de l'histoire de la pensée structurale*. Paris: Didier Erudition/ANRT: Lille.

Irina Vilkou-Pustovaïa

DE QUOI LA *LINGUISTIQUE DE LA PAROLE*  
TRAITE-ELLE CHEZ SAUSSURE ?  
ÉLÉMENTS POUR UNE RELECTURE DU *C.L.G.*  
À PARTIR DES PHONOLOGIE(S)

«Ce n'est jamais une unité simple qui embarrasse en linguistique.»<sup>1</sup>

Saussure parlait d'une *linguistique de la parole* et d'une *linguistique de la langue*, bien qu'il n'ait jamais donné d'illustrations de la première. On résumera ici celle-ci à une *combinatoire*, qui inclut les *phonologies*, au sens saussurien et l'*étude de la phrase*.

La parole est habituellement interprétée en tant que *discours*, en tant que signification linguistique donnée en acte social d'expression (de communication)<sup>2</sup>. Ce n'est pas la réalité complexe de l'acte de communication, où la parole est indissociable de

---

<sup>1</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 77.

<sup>2</sup> Cf. De Mauro, 1995 éd., Notes 71-81, 249-251, sur les diverses interprétations que langue/parole et linguistique de la langue/ linguistique de la parole chez Saussure ont reçues dans les théories post-saussuriennes. Voir également Bouquet, 1999, pour une théorie de l'interprétation chez Saussure.

la langue et où leur concomitance est prégnante, qu'on remet ici en question, d'autant moins la réalité matérielle du discours, c'est l'idée que chez Saussure la linguistique de la parole serait une interrogation sémantique, une théorie de l'interprétation.

Notre tâche est donc double, mais elle s'appuie dans ses deux pans également sur l'histoire de la phonologie. Ainsi on tentera d'abord une explication historico-épistémologique de la vulgate saussurienne mentionnée (I). L'hypothèse que l'on fait à ce propos consiste à dire que cette interprétation pourrait être mise en relief par les particularités de la lecture que N. S. Troubetzkoy a faite du *C.L.G.*

Il s'agira ensuite suivant la réflexion de Saussure lui-même, de défendre donc la thèse qui consiste à interpréter la *parole* (chaînon intermédiaire, particulier entre la langue et le discours) comme une *combinatoire* qui relève de notre faculté de langage et de notre *capacité de combiner* en tant que locuteur et *la linguistique de la parole* comme une science étudiant les règles et les propriétés de cette combinatoire (II).

### *Langue / parole selon Troubetzkoy*

Même quelqu'un qui n'est pas versé en phonologie structurale se laisse séduire par la rigueur du début des *Principes de phonologie* de Troubetzkoy, qui semble prouver l'inspiration saussurienne de l'auteur.

Il s'agit d'un moment fondamental de l'interprétation que Troubetzkoy donne à la pensée de Saussure et de l'organisation de sa propre théorie. Car contrairement à ce que l'on pense d'ordinaire, Troubetzkoy lui attribue des propos que ce dernier n'a jamais tenus et il s'y « coule » subrepticement.

Il distingue ainsi l'*acte de parole concret* de la *langue abstraite*, tous les deux relevant du *langage*, le rapport entre les deux étant, en quelque sorte, comme celui du signifiant (la langue) au signifié (la parole)<sup>3</sup> – nous voilà déjà devant une étrange opposition !

Troubetzkoy rappelle que l'opposition langue / parole appartient à Saussure<sup>4</sup> mais il fait dire à Saussure ce que celui-ci n'aurait jamais fait et notamment, qu'il y aurait du *signifiant-signifié* aussi bien dans la *langue* que dans la *parole*:

<sup>3</sup> « Sans actes de parole concrets, la langue n'existerait pas, de sorte que acte de parole et langue se supposent réciproquement. Ils sont liés l'un à l'autre d'une façon inséparable et doivent être considérés comme les deux faces se recouvrant mutuellement d'un phénomène : le « langage ». Troubetzkoy, 1964, éd. fr., p. 1.

<sup>4</sup> « La différence existant entre « parole » et « langue » fut d'abord reconnue de la façon la plus nette par le linguiste suisse Ferdinand de Saussure, dans son « Cours de linguistique général » (Lausanne, 1916) [...]. », Troubetzkoy, 1964, éd. fr., p. 2.

Tout ce qui appartient au langage, c'est-à-dire aussi bien acte de parole que langue, a d'après Ferdinand de Saussure deux faces: le *signifiant* et le *signifié*, de sorte qu'un langage est toujours une association, un recouvrement réciproque du «signifiant» et du «signifié». Dans l'acte de parole, le «signifié» est toujours une communication tout à fait concrète, ne prenant de sens que comme un tout. Dans la langue par contre le «signifié» est représenté par des règles abstraites – syntaxiques, phraséologiques, morphologiques et lexicales. [...] La face «signifiante» de l'acte de parole est un courant sonore concret, un phénomène physique perceptible par l'ouïe. Mais quelle est la face «signifiante» de la langue?<sup>5</sup>

Pour construire son argumentation, on le voit, Troubetzkoy a besoin de définir le *phonème* comme relevant de la langue, donc comme unité «signifiante». L'opposition va dès lors se situer entre les signifiés (dans la langue et dans la parole) d'un côté<sup>6</sup> et entre les signifiants, pris sous le terme vague de «normes phoniques», de l'autre:

Le «signifié» de la langue consiste donc, par opposition au «signifié» de l'acte de parole, en nombre limité, fini, d'unités. Mais le même rapport entre langue et parole existe aussi dans le domaine du «signifiant»: les mouvements articulatoires et les sons en résultant qu'on rencontre dans les différents actes de parole sont d'une variété infinie, mais les normes phoniques qui sont les éléments de la face «signifiante» de la langue sont en nombre limité et fini<sup>7</sup>.

Par le truchement de ces oppositions, Troubetzkoy revendique une répartition de deux linguistiques – de la *langue* et de l'*acte de parole*<sup>8</sup>, il distingue encore deux linguistiques, respectivement: celle du *son* (= *signifiant* = *langue*) et celle du *sens* (= *signifié du langage* = *parole*, si l'on suit ses répartitions)<sup>9</sup>, et, finalement, en défi-

<sup>5</sup> Troubetzkoy, 1964, éd. fr., p. 2.

<sup>6</sup> «Si sa face «signifié» consiste en règles qui découpent le monde des significations en fragments qu'elles ordonnent – alors la face «signifiante» de la langue ne peut consister qu'en des règles d'après lesquelles est ordonnée la face phonique de l'acte de parole. Le nombre des différentes idées et représentations concrètes qui peuvent être exprimées dans les divers actes de parole est infini. Mais le nombre des significations de mots existants dans la langue est limité et le «pouvoir du langage» consiste précisément dans la possibilité d'exprimer avec les moyens grammaticaux et sémantiques toujours limités que la langue met à notre disposition, toutes les idées, toutes les représentations concrètes avec leurs associations.», Troubetzkoy, 1964, éd. fr., p. 2.

<sup>7</sup> Troubetzkoy, 1964, éd. fr., p. 2-3.

<sup>8</sup> «Mais dans leur essence ils [l'acte de parole et la langue] sont tout à fait différents et doivent par conséquent être étudiés à part.», Troubetzkoy, 1964, éd. fr., p. 1.

<sup>9</sup> «Il est bien clair avant tout que la face «signifiée» et la face «signifiante» du langage doivent relever de disciplines différentes. C'est pourquoi l'étude des sons, autrement dit la

nissant les *phonèmes* comme des *sons de la langue* en opposition aux *sons de la parole*, Troubetzkoy décrète l'autonomie de la *phonologie* par rapport à la *phonétique*. Les deux séries sont donc les suivantes : *langue / signifiant / son / phonologie* opposé à *parole / signifié / sens / phonétique* (ici on a d'ailleurs déjà perdu les sons réels, les *sons de la langue* s'opposant à du *sens* dans l'*acte de parole*).

Dans les pages qui suivent, passant en revue les opinions pour et contre l'opposition de la phonétique à la phonologie, Troubetzkoy rendra aussi compte de la position de Saussure :

Ferdinand de Saussure, qui a reconnu l'importance de la distinction entre « langue » et « parole » et l'a formulée expressément, reconnaissait aussi l'essence immatérielle, suivant son expression, du « signifiant » de la langue.<sup>10</sup> Malgré cela, il n'a pas proclamé nettement la nécessité de distinguer une « science des sons de la parole » et une « science des sons de la langue » : dans son « Cours de linguistique générale » cette idée n'est qu'indiquée. Manifestement le fondateur de l'école de Genève ne considérait pas la distinction entre « science des sons de la parole » et une « science des sons de la langue » comme aussi importante que la séparation à établir entre une phonétique descriptive et une phonétique historique<sup>11</sup>.

Prenons au sérieux le refus de Saussure de faire la distinction entre une « science des sons de la parole » et une « science des sons de la langue » et sa prédilection pour une autre répartition disciplinaire, entre une *phonétique descriptive* et une *phonétique historique*.

Résumons aussi pour notre propos le suivant : Troubetzkoy définit le *phonème* comme *forme immatérielle, abstraite*, relevant de la *langue* dont s'occupe la *phonologie* et il rejette dans la *parole*, les *sons substantiels, matériels, concrets* dont la science serait la *phonétique*.

### *Le réel langagier?*

Une interprétation des phonologies chez Saussure (car il y en a deux !) et de la phonologie de Troubetzkoy de même qu'une réflexion sur la linguistique de la parole ne seront possibles qu'à partir du moment où trouvera sa réponse la question fondamentale du co-rapport de l'*abstraction* au *réel*, autrement dit, de ce qu'on pense être un *son* (réel), différent d'un *phonème* (abstrait).

---

science des éléments du « signifiant » a formé de tout temps une section particulière de la linguistique, soigneusement séparée de l' « étude des sens ».», Troubetzkoy, 1964, éd. fr., p. 3.

<sup>10</sup> Ajoutons que Saussure reconnaissait aussi le caractère immatériel du *signifié*!

<sup>11</sup> Troubetzkoy, 1964, éd. fr., p. 4-5.

À quel moment est-on donc dans le *réel* de la langue ?<sup>12</sup>

Il faudrait délimiter un «réel langagier», que l'on ne confondrait ni avec le réel physique, ni un autre (écriture, textes, enregistrements, etc.). Quelle sera cette couche fine que nos sens perçoivent comme du langagier, réellement ?

Comme le langage est une *faculté humaine*, il ne peut nicher son réel que quelque part dans le domaine de la *physiologie humaine*. *Perception, perceptible, perceptif* – ce sont les termes du réel qui me semble être adéquats à la réalité linguistique, car celle-ci relève de sa *sonorité*<sup>13</sup> – suivons Saussure, dans sa réflexion sur le réel linguistique.

Avant même d'arriver à la parole, il semblerait qu'on puisse l'identifier en sémiologie, dans la *langue*.

Saussure reconnaît en effet une matérialité aux signes :

Bien que le signifié et le signifiant soient, chacun pris à part, purement différents et négatifs, leur combinaison est un fait positif ; c'est même la seule espèce de faits que comporte la langue, puisque le propre de l'institution linguistique est justement de maintenir le parallélisme entre ces deux ordres de différences<sup>14</sup>.

Cela ne veut pas dire que dans la langue, en tant que système de différences, il y a des signes matériels, mais que notre faculté de concevoir un système linguistique permet de *produire* des signes qui ont une réalité externe à la langue<sup>15</sup>.

On voit déjà se dessiner un triplet important : *faculté de langage, produits langagiers*, ajoutons, la *combinatoire*, pour laquelle il faut se donner aussi un système de figures, c'est-à-dire, un inventaire des phonèmes (des *espèces*, voir plus loin) :

D'après sa finalité, un langage est avant tout un système de signes ; pour remplir pleinement cette finalité, il doit être toujours capable de produire de nouveaux signes [...] étant donné l'exigence d'une quantité illimitée de signes, [...] il n'est réalisable que si tous les signes sont formés à l'aide de non-signes dont le nombre est limité [...]. De tels non-signes qui entrent comme partie de signes dans un système de signes seront appelés ici *figures*.

<sup>12</sup> Le terme de « langue » renvoie ici au phénomène langagier en général. Pour des raisons d'argumentation, nous allons préciser l'opposition langue / langage plus tard.

<sup>13</sup> Pour la langue des signes, le réel est dans les gestes.

<sup>14</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 166-167.

<sup>15</sup> Selon Hjelmslev, la langue n'est pas en premier lieu un système de signes mais un système de figures. Cf. Hjelmslev, 1943, p. 43.

[...]. Le langage est donc tel qu'à partir d'un nombre limité de figures, qui peuvent former toujours de nouveaux arrangements, il puisse construire un nombre illimité de signes<sup>16</sup>.

D'une manière générale, l'homme se caractérise par une faculté de langage, due en grande partie à son système articulatoire (il rend possible la manifestation matérielle de la langue)<sup>17</sup>, qui lui permet de produire des signes qu'il érige en certaines configurations (longueur, agencement, ordre), selon une combinatoire plus ou moins libre (la parole) ou figée (la langue). Précisons encore un détail.

On a généralement interprété la célèbre thèse saussurienne sur le *point de vue* qui crée l'objet, *la langue*, de la manière suivante: pour aborder – dans une démarche métalinguistique – la langue, on ne peut le faire qu'à partir, chaque fois, d'un *point de vue*.

Il me semble, et cela se confirme par la double interrogation de Saussure (sur le phénomène langue et sur la théorie concernant ce phénomène)<sup>18</sup> que *devant sa langue le simple locuteur se trouve dans un situation proche du linguiste*: lui aussi, il y a accès par des modalités de communication bien distinctes. Et surtout, c'est bien le locuteur qui est l'auteur de la combinatoire dont il était question plus haut, le linguiste n'ajoutant qu'une opération d'abstraction supplémentaire pour rendre compte de ce que le locuteur effectue. Autrement dit ce n'est pas l'opposition *parole – linguistique de la parole* qui me semble extrêmement problématique mais bien la dichotomie langue / parole ou, par dérivation, l'opposition *linguistique de la langue / linguistique de la parole*.

Si donc le réel langagier est dans la matérialité des signes, externe à la langue, seraient-ils les seuls à le circonscrire, surtout que ces signes ne sont pas des unités ultimes? Et les «sons» que Troubetzkoy plaçait dans la parole? Où se trouvent-ils et comment se situent-ils par rapport à cette combinatoire que nous venons d'esquisser et par rapport aux répartitions disciplinaires mentionnées?

<sup>16</sup> Hjelmslev, 1968, éd., p. 63-64.

<sup>17</sup> Est aussi *système articulatoire le système de gestes* dans la langue des signes, car: «[...] ce n'est pas le langage parlé qui est naturel à l'homme, mais la faculté de constituer une langue, c'est-à-dire un système de signes distincts correspondant à des idées distinctes.», Saussure, *C.L.G.*, p. 26.

<sup>18</sup> «La langue est un système serré, et la théorie doit être un système aussi serré que la langue. Là est le point difficile, car ce n'est rien de poser à la suite l'une de l'autre des affirmations, des vues sur la langue: le tout est de les coordonner en un système.», cf. De Mauro, 1995 éd., p. 354.

Saussure fraye son chemin vers *un réel primitif, perceptif*, ailleurs, dans la *chaîne parlée*.

### *Deux phonologies chez Saussure*

On a prétendu que les *Principes de Phonologie* du *C.L.G.* étaient la partie la moins élaborée dans la pensée saussurienne<sup>19</sup>, dont la rédaction avait été attribuée en son temps aux éditeurs<sup>20</sup>. Pourtant les éditeurs l'annoncent<sup>21</sup>, les *sources manuscrites* le confirment et cela s'harmonise avec ma propre lecture des *Principes de phonologie* de Saussure, qu'il s'agit bien, d'une *théorie phonologique cohérente*, d'une élaboration intégrale qu'il enseignait à ses élèves et non pas d'une compilation de descriptions reprises dans des manuels de phonétique de l'époque. L'argumentation de Saussure, à partir de la page 44 (« Représentation de la langue par l'écriture ») et jusqu'à la page 95 (fin du chapitre « Le phonème dans la chaîne parlée »), rend compte d'une quête précise : « la recherche du principe phonologique » – comment faire apparaître « des éléments concrets, indécomposables, occupant une place et représentant un temps dans la chaîne parlée »<sup>22</sup>? C'est bien un principe, une quête similaire, anticipons un peu sur l'argumentation, que Saussure n'a pas eu le temps d'élaborer quand à la combinatoire de la phrase, c'est-à-dire, dans l'autre pan de la parole.

Je voudrais montrer ici que l'opposition *phonème – son* n'en est pas une dans la phonologie de Saussure (d'où l'usage de l'un pour l'autre dans le *C.L.G.*, l'intérêt exagéré pour le terme de phonème venant de la phonologie pragoise), car les deux, étant des *abstractions*, s'opposent à des *unités irréductibles* de la chaîne parlée, concrètes et matérielles, *implosives* ou *explosives*. Selon Saussure, la grande méprise des phonéticiens était de considérer le *son abstrait*, ce qu'il appelle *espèce*, comme une unité *réelle* de la chaîne parlée.

Saussure, rappelons-nous, considère la phonologie comme une science auxiliaire de la *linguistique* (comprenons, linguistique de la *langue*)<sup>23</sup>.

<sup>19</sup> Si l'on consulte l'édition critique du *C.L.G.* de T. de Mauro, on remarque sans peine que les chapitres consacrés à l'écriture et la phonologie sont les moins annotés.

<sup>20</sup> Cf. Malmberg, 1954.

<sup>21</sup> « [Pour cette partie nous avons pu utiliser la reproduction sténographique de trois conférences faites par F. de Saussure en 1897 sur la Théorie de la syllabe, où il touche aussi aux principes généraux du premier chapitre; en outre une bonne partie de ses notes personnelles ont trait à la phonologie; sur bien des points elles éclairent et complètent les données fournies par les cours I et III. (Éd.)] », in Saussure, *C.L.G.*, p. 63.

<sup>22</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 82.

<sup>23</sup> « Le linguiste n'a nul besoin d'être un phonologiste consommé; il demande simplement qu'on lui fournisse un certain nombre de données nécessaires pour l'étude de la langue. » Saussure, *C.L.G.*, p. 77.

Il propose deux phonologies : la phonologie des *espèces*, des *sons isolés* et la phonologie des segments, des *groupes de sons*, de la *syllabe*, car elles répondent à des interrogations distinctes que la linguistique pose sur le langage.

### Phonologie des espèces

Se débarrassant de l'illusion de l'écriture, la phonologie des *espèces* est nécessaire pour parvenir à « une véritable écriture phonologique » qui « doit viser à représenter par un signe chaque élément de la chaîne parlée »<sup>24</sup>. Pour cela, cette phonologie doit *délimiter* et *décrire*<sup>25</sup> les unités de la chaîne parlée – les *phonèmes*.

Quelles sont les lois générales autant de la *segmentation* que de la *description* de ces unités ?

Partant de la constatation que « la chaîne acoustique ne se divise pas en temps égaux, mais en temps homogènes, caractérisés par l'unité d'impression, et c'est là le point de départ *naturel* [je souligne, I.V.P.], pour l'étude phonologique »<sup>26</sup>, Saussure considère que la segmentation des sons isolés est réalisable par l'oreille du locuteur.

En ce qui concerne l'interrogation sur l'*inventaire descriptif*, Saussure développera une classification *universelle* (s'appuyant sur les potentialités *physiologiques* de l'appareil phonatoire) des *unités irréductibles*, mettant en avance la notion d'*aperture*. Cette classification sera universelle car elle ne tient pas compte de la distinction consonnes / voyelles, mais inventorie les sons susceptibles d'apparaître dans une langue ou autre, selon les possibilités physiques que notre appareil phonatoire possède (*expiration*, *articulation buccale*, *vibration du larynx* et *résonance nasale*<sup>27</sup> – les deux premières sont nécessaires alors que les deux dernières sont auxiliaires) sur une échelle graduelle d'aperture, entre la fermeture totale et l'ouverture maximale ; en somme, il y a sept degrés d'aperture<sup>28</sup>.

<sup>24</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 57.

<sup>25</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 65.

<sup>26</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 64.

<sup>27</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 69.

<sup>28</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 66-76. Saussure précise qu'il s'agit « d'un simple schéma de classification rationnelle ; on ne doit donc pas s'attendre à y trouver des phonèmes d'un caractère complexe ou spécial, quelle que soit leur importance pratique, par exemple les aspirées (*ph*, *dh*, etc.), les affriquées (*ts*, *dzŪ*, *pf*, etc.), les consonnes mouillées, les voyelles faibles ( ou *e* muet, etc.), ni inversement des phonèmes simples qui sont dépourvus d'importance pratique et n'entrent pas en ligne de compte comme sons différenciés », Saussure, *C.L.G.*, p. 71. Signalons, l'emploi particulier du terme Saussure dans ce passage « phonèmes simples », qui confirme que pour lui il s'agit d'une notion générique pour désigner le son, en tant qu'unité complexe.

Le *phonème* sera donc, dans la phonologie des espèces, cette *unité* complexe, délimitée par l'oreille et décrite sur la base de l'acte articulatoire<sup>29</sup>. Le phonème sera une *notion générique*<sup>30</sup> car c'est une désignation du son pris autant avec ses caractéristiques acoustiques qu'articulatoires.

A ce moment de l'argumentation, quelques phrases se révèlent fondamentales, bien qu'elles ne soient pas suffisamment accentuées, et légèrement ambiguës, si l'on ne les relie pas à la phonologie des *groupes de sons*:

Les éléments que l'on obtient d'abord par l'analyse de la chaîne parlée sont comme les anneaux de cette chaîne, des moments irréductibles qu'on ne peut pas considérer en dehors du temps qu'ils occupent. Ainsi un ensemble comme *ta* sera toujours un moment plus un moment, un fragment d'une certaine étendue plus un autre fragment. En revanche le fragment irréductible *t*, pris à part, peut être considéré *in abstracto*, en dehors du temps. On peut parler de *t* en général, comme de l'espèce *T* (nous désignerons les espèces par des majuscules), de *i* comme de l'espèce *I*, en ne s'attachant qu'au caractère distinctif, sans se préoccuper de tout ce qui dépend de la succession dans le temps<sup>31</sup>.

Ainsi, les éléments premiers de la chaîne parlée, les « anneaux », les « moments irréductibles » ne peuvent pas être considérés « en dehors du temps qu'ils occupent ». Saussure prend l'exemple d'un segment minimal, dont les « fragments » ont une « certaine étendue ». C'est à partir de cette constatation initiale que l'interrogation phonologique prend forme: soit on envisage *in abstracto* l'unité d'une étendue homogène minimale, le *son* ou le *phonème* qui, de cette manière, est désigné comme *espèce*, soit on se complique la tâche (implicite facilement explicitable après les thèses saussuriennes en *phonologie des groupes*) et on s'interroge sur la spécificité du segment qui se présente en tant que *syllabe*, et dont les éléments sont analysés comme tels, c'est-à-dire, avec les caractéristiques (explosion, implosion) qui se manifestent dans l'étendue du temps leur nécessaire, et à ce moment-là, on « touche » à *la matérialité du son dans le temps*.

<sup>29</sup> « Il faut recourir à la chaîne des mouvements de phonation; on remarque alors qu'au même son correspond le même acte: *b* (temps acoustique) = *b'* (temps articulatoire). Les premières unités qu'on obtient en découpant la chaîne parlée seront composées de *b* et de *b'*; on les appelle *phonèmes*; le phonème est la somme des impressions acoustiques et des mouvements articulatoires, de l'unité entendue et de l'unité parlée, l'une conditionnant l'autre: ainsi c'est déjà une unité complexe, qui a un pied dans chaque chaîne. », Saussure, *C.L.G.*, p. 65.

<sup>30</sup> T. de Mauro considère, interprétation qui me semble ne se confirme pas par les *Principes de phonologie* de Saussure, que « ce que Saussure appelle *phonème* est une entité matérielle et non pas formelle, [...] », T. de Mauro, in *C.L.G.*, 1995, éd., note 111, p. 434.

<sup>31</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 66.

Plus encore, Saussure constate, conscient des variations acoustiques, qu'après l'analyse d'un « nombre suffisant de chaînes parlées appartenant à diverses langues »<sup>32</sup>, on arrive à classer les éléments avec lesquels les langues opèrent, le nombre des espèces données n'étant pas indéfini. Il faut donc comprendre – c'est ainsi que je l'ai compris – que ces sons-là, avec toutes les variations acoustiques possibles, sont en nombre défini, car ce sont des sons liés à la physiologie de l'homme : quel que soit le son qu'on prononce dans n'importe quelle langue, il est toujours caractérisé par une certaine articulation et un certain effet acoustique, combinaisons qui ne sont pas en nombre illimité. Saussure part d'une vérité qui s'impose : quelle que soit la langue, l'homme ne peut prononcer qu'un certain nombre de type de sons, les variations étant infinies, mais les caractéristiques étant toujours réductibles à un nombre limité de zones et d'opérations de l'appareil phonatoire. Ainsi, si l'on développe le raisonnement de Saussure, il ne peut pas y avoir deux sons différents ayant les mêmes caractéristiques : il ne peut pas y avoir deux *nasales*, *occlusives*, *sonores*, *labialisées*, car, il n'y a qu'un son qui possède ces caractéristiques, le *m*, alors que le *n* sera tout sauf, *labial*, il sera un son *dental*, etc. Ce sont des distinctions comme celle-ci : *labiale / dentale*, que Saussure appelle « caractère distinctif », pris en dehors du temps.

Les espèces, en nombre limité, ne se confondent pas et chaque langue opère avec un inventaire particulier. Les paragraphes 2 et 3 du *C.L.G.*, (p. 66-76) rend compte de la démarche saussurienne dans la classification des espèces. Une analogie frappante s'impose : « La classification périodique des éléments chimiques » (1869) de D.I. Mendelév (1834-1907). Toute espèce possède une « formule »<sup>33</sup> dans la classification saussurienne<sup>34</sup>, où l'*absence* est aussi un élément de différenciation<sup>35</sup>. Cette classification prévoit d'ailleurs des cases vides : « en théorie chaque type possède une nasale sans vibration glottale, ou sourde... »<sup>36</sup>. Or

<sup>32</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 66.

<sup>33</sup> « La formule d'une voyelle est exactement comparable à celle de n'importe quelle consonne sonore. Au point de vue de l'articulation buccale, il n'y a pas de distinction à faire. Seul l'effet acoustique est différent. », Saussure, p. 75.

<sup>34</sup> « Il faudra donc établir pour chaque phonème : quelle est son articulation buccale, s'il comporte un son laryngé (...) ou non, s'il comporte une résonance nasale ou non. Quand l'un des trois éléments n'est pas déterminé, l'identification du son est incomplète ; mais dès qu'ils sont connus tous les trois, leurs combinaisons diverses déterminent toutes les espèces essentielles d'actes phonatoires. », Saussure, *C.L.G.*, p. 69.

<sup>35</sup> « Enfin, dans l'intérieur de chaque articulation, les diverses espèces de phonèmes se distinguent par les concomitances – son laryngé et résonance nasale – dont l'absence aussi bien que la présence sera un élément de différenciation. », Saussure, *C.L.G.*, p. 71.

<sup>36</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 72.

ce qui est *case vide* dans une langue ne l'est plus toujours dans une autre, car chaque langue utilise un certain nombre d'espèces au détriment des autres<sup>37</sup>.

C'est bien la différenciation mutuelle qui caractérise les espèces mais elle ne signifie pas différenciation « par le sens », comme chez Troubetzkoy. Ce n'est pas parce qu'on oppose *marine* à *narine* en tant que deux mots distincts (ceci supposant un savoir aprioriste sur une langue) que le *m* et le *n* sont deux phonèmes distincts. Le *m* est différent du *n* par le fait qu'il est le seul son à avoir ses propres caractéristiques – *nasal, occlusif, sonore, labialisé*, de la même façon que le *n* est le seul à être un son *nasal, occlusif, sonore, dental*, le recours au *signifié* étant un savoir secondaire et nullement obligatoire. Quelles que soient les variations acoustiques accompagnant l'occlusion des lèvres dans la prononciation du *m*, ce dernier ne sera jamais un *n*.

Et là la *phonologie des espèces*, désignée avec raison comme « physiologie des sons », épuise sa problématique pour laisser place à des interrogations plus complexes mais plus fécondes pour la linguistique, celles de la *phonologie des groupes*.

### Phonologie des groupes

Essayons de comprendre l'hypothèse initiale et le raisonnement de Saussure afin de mettre en évidence le décalage qui caractérise sa théorie par rapport à des conceptions phonétiques traditionnelles et par rapport à la conception phonologique pragoise.

Saussure part d'une observation fondamentale : « quand on prononce un groupe *appa*, on perçoit une différence entre les deux *p*, dont l'un correspond à une fermeture, le second à une ouverture. »<sup>38</sup> Cette distinction, *implosion* (fermeture) et *explosion* (ouverture) se poursuit « au delà des occlusives et s'applique aux fricatives (*af<sup>></sup>f<sup><</sup>a*), aux nasales *am<sup>></sup>m<sup><</sup>a*, aux liquides (*al<sup>></sup>l<sup><</sup>a*), et en général à tous les phonèmes jusqu'aux voyelles (*ao<sup>></sup>o<sup><</sup>a*) sauf *a*. »<sup>39</sup>.

Pour la première fois, signale Saussure que :

[...] nous sommes sortis de l'abstraction ; pour la première fois apparaissent des éléments concrets, indécomposables, occupant une place et représentant

<sup>37</sup> « Dans presque toutes les langues ces phonèmes sont des sonores, au même titre que le *b*, *z*, etc. Cependant la sourde n'est pas impossible; elle existe même en français [...]. », Saussure, *C.L.G.*, p. 74.

<sup>38</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 79.

<sup>39</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 80.

un temps dans la chaîne parlée; on peut dire que  $P$  n'était rien sinon une unité abstraite réunissant les caractères communs de  $p^>$  et de  $p^<$ , qui seuls se rencontrent dans la réalité [...]<sup>40</sup>.

Quelle serait ici, dans la conception phonologique de Saussure, l'*unité irréductible*, dont parle T. de Mauro et qui correspondrait au *phonème* pragois<sup>41</sup>? Ce qui conviendrait mieux à cette correspondance serait la notion d'*espèce*, à la seule différence que Troubetzkoy fera de la notion de *phonème* la pierre angulaire de sa théorie, alors que Saussure avoue l'impossibilité de travailler avec des espèces.

À partir d'une espèce isolée  $P$ , réfléchit Saussure, on ne peut rien dire, ni avancer:

[...] on peut dire que  $P$  n'étant rien sinon une unité abstraite réunissant les caractères communs de  $p^<$  et de  $p^>$ , qui seuls se rencontrent dans la réalité, exactement de même que  $BPM$  sont réunis dans une abstraction supérieure, les labiales. On parle de  $P$  comme on parlerait d'une espèce zoologique; il y a des exemplaires mâles et femelles, mais pas d'exemplaire idéal de l'espèce. Ce sont des abstractions que nous avons distinguées et classées jusqu'ici; mais il était nécessaire d'aller au delà et d'atteindre l'élément concret<sup>42</sup>.

En son temps Saussure adresse aux autres une critique – *détachement de la substance* – qu'il recevra ultérieurement de la part de ses détracteurs:

Ce fut une grande erreur de la phonologie de considérer comme des unités réelles ces abstractions [les espèces], sans examiner de plus près la définition de l'*unité*. [...] En effet qu'est-ce qu'un  $p$ , sans autre détermination? (...) Que signifie en soi un groupe tel que  $l + g$ ? *Deux abstractions ne peuvent former un moment dans le temps*. Autre chose est de parler de  $l^>k^>$ , de  $l^<k^<$ , de  $l^>k^<$ , de  $l^<k^>$ , et de réunir ainsi les *véritables éléments de la parole*. L'on voit pourquoi il suffit de deux éléments pour embarrasser la phonologie traditionnelle, et ainsi se trouve démontrée l'*impossibilité de procéder, comme elle le fait, par unités phonologiques abstraites*, [tous les soulignement m'appartiennent, I.V.P.]<sup>43</sup>.

<sup>40</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 82.

<sup>41</sup> «[...] ce que presque tous nous appelons phonème correspond en fait chez Saussure aux «unités irréductibles», purement différentielles et formelles.», T. de Mauro, 1995, éd., Note 111, p. 434.

<sup>42</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 82.

<sup>43</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 82-83.

«Ce n'est jamais une unité simple qui embarrasse en linguistique»<sup>44</sup>, constate Saussure. La combinaison minimale de deux sons est déjà autrement problématique, au sens où il y aurait un réseau de dépendance réciproque :

Dans l'étude des sons isolés, il suffit de constater la position des organes ; la qualité acoustique du phonème ne fait pas question ; elle est fixée par l'oreille ; quant à l'articulation, on a toute liberté de la produire à son gré. Mais dès qu'il s'agit de prononcer deux sons combinés, la question est moins simple ; on est obligé de tenir compte de la discordance possible entre l'effet cherché et l'effet produit ; il n'est pas toujours en notre pouvoir de prononcer ce que nous avons voulu. La liberté de lier des espèces phonologiques est limitée par la possibilité de lier des mouvements articulatoires<sup>45</sup>.

Et, il sera amené à élaborer la *théorie de la syllabe*, car celle-ci «s'offre plus directement que les sons qui la composent»<sup>46</sup>.

Même quelqu'un qui n'est nullement initié à la recherche comparatiste ni à la phonétique descriptive n'aurait pas grande peine à comprendre les principes d'une *phonologie des groupes*<sup>47</sup> que Saussure développe avec clarté, à condition de se débarrasser de tout savoir a-prioriste sur le phonème relevant du domaine de la phonologie pragoise.

Le *phonème* est soumis à l'universalité d'une «mécanique réglée» de la phonation, dont le contexte minimal sera la *syllabe*. Les éléments de la syllabe «se conditionnent réciproquement». La répercussion des variations conditionnées par le contexte minimal peut être «calculée». Le *groupe* – niveau fonctionnel pour Saussure, peut donc être considéré comme un *micro-système* de conditionnement réciproque.

<sup>44</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 77.

<sup>45</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 78-79.

<sup>46</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 77.

<sup>47</sup> «A côté de la *phonologie des espèces*, il y a donc place pour une science qui prend pour point de départ les *groupes binaires* et les *consécutions de phonèmes*, et c'est tout autre chose. [...] *La liberté de lier des espèces phonologiques est limitée par la possibilité de lier des mouvements articulatoires*. Pour rendre compte de ce qui se passe dans les groupes, il y a à établir une phonologie où ceux-ci seraient considérés comme des *équations algébriques*; un groupe binaire implique un certain nombre d'éléments mécaniques et acoustiques qui *se conditionnent réciproquement*; quand l'un varie, cette variation a sur les autres une répercussion nécessaire qu'*on pourra calculer*. Si dans le phénomène de la phonation quelque chose offre un *caractère universel* qui s'annonce comme *supérieur à toutes les diversités locales des phonèmes*, c'est sans doute cette *mécanique réglée* dont il vient d'être question. On voit par là *l'importance* que la *phonologie des groupes* doit avoir pour la *linguistique générale*. [tous les soulèvements m'appartiennent, I.V.P.]» Saussure, *C.L.G.*, p. 78-79.

Nous n'allons pas malheureusement suivre Saussure dans sa réflexion phonologique que l'on connaît maintenant comme « théorie de la syllabe », pour montrer la fertilité et la cohérence de sa démarche, par exemple dans la reconstruction du système de voyelles en indo-européen. Rappelons seulement que contrairement aux théories traditionnelles de la syllabe<sup>48</sup>, Saussure part d'une interrogation sur la syllabe, « telle qu'elle se présente dans la chaîne »<sup>49</sup>. D'une manière générale<sup>50</sup>, il considère qu'« étant donné une série quelconque de phonèmes, il peut y avoir une manière de les articuler plus naturelle, plus commode qu'autre ; mais la faculté de choisir entre les articulations ouvrantes et fermantes subsiste dans une large mesure, et c'est de ce choix, non des espèces phonologiques directement, que dépendra la syllabation ».

Ainsi, Saussure obtient les *unités irréductibles*, le *son ouvrant* et le *son fermant* et à partir de leur combinaison il détermine la *limite de syllabe* et le *point vocalique*. Alors que les autres théories « suivent la marche inverse : on prend des espèces phonologiques isolées, et de ces sons on prétend déduire la limite de syllabe et la place de la sonante »<sup>51</sup>.

C'est cette combinatoire que Troubetzkoy n'a pas su appréciée à sa juste valeur, alors qu'elle est fondamentale dans l'interrogation de Saussure, car elle permet d'identifier les éléments de la chaîne parlée et de dire quelque chose à leur propos.

Retour à l'interrogation sur le réel

Outre les signes linguistiques qui sont donc positifs en apparence, car ce sont des *produits* de notre faculté de langage, et « creux », négatifs, bifaces, arbitraires, immatériels, « de l'intérieur » dans la langue, on a déniché des unités, des segments homogènes de la *chaîne parlée* que l'on perçoit *dans le temps réel* en tant que sons ouvrants et (ou) sons fermants, ouvertures et fermetures de la bouche, simple mécanique de la phonation. Et voici le réel premier, *immanent au langage humain*<sup>52</sup>.

Le *phonème* est ainsi un *son abstrait* du langage humain, de la même façon qu'un son du langage, qui n'est pas spécifié comme « implosif » ou « explosif », est un son abstrait ; autrement dit, les sons ne sont pas réels s'ils ne sont pas spécifiés.

<sup>48</sup> Saussure, *C.L.G.*, § 5, p. 88-90.

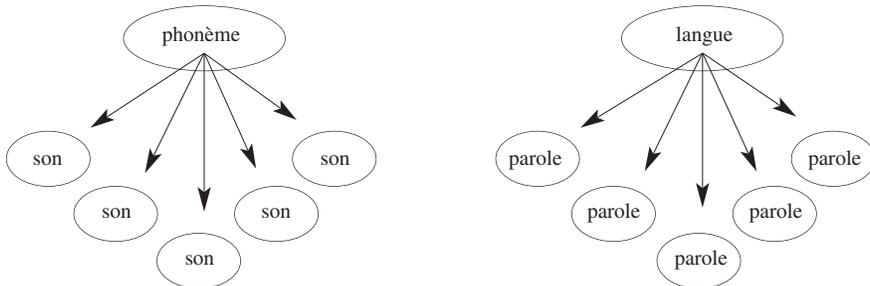
<sup>49</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 89.

<sup>50</sup> Sur les problèmes que sa théorie de la syllabe ne résout pas, cf. *C.L.G.*, p. 89-90.

<sup>51</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 89.

<sup>52</sup> Si l'on arrête de parler, il n'y a plus de langage, les textes étant une mémoire d'un processus langagier antérieur. Si un extraterrestre observait l'homme dans son activité langagière, il identifiera probablement deux choses : les vibrations des cordes vocales et l'ouverture / fermeture de la bouche.

En ce cas-là, la répartition de Troubetzkoy qui consistait à mettre les phonèmes dans la langue et les sons (considérés comme concrets dans la parole) n'est pas valable. Le phonème n'a pas de place dans la langue, car le phonème n'est même pas biface, alors que dans l'*étendue temporelle* de la parole il y a des *son implosifs* et *explosifs* et non pas des *espèces*. Troubetzkoy voyait le phonème comme une abstraction qui se réalisait dans des sons concrets dans la parole, de la même manière que l'on privilégie l'interrogation sur la langue, cette dernière étant vue comme une abstraction se réalisant dans la parole.



S'agit-il pourtant de la position de Saussure ?

La langue comme instrument et produit de la parole

Tous les exégètes de Saussure ont longuement réfléchi sur la comparaison que Saussure fait à la page 36 (éd. 1916) entre la dichotomie, *langue / parole*, et l'opposition, *symphonie / «manière dont on l'exécute»*<sup>53</sup>. Mais la conclusion généralement partagée a toujours été de considérer la langue comme quelque chose d'abstrait qui se réalise dans des actes concrets de parole, ceux-ci ayant chaque fois une sonorité et un sens *actuel* (dans l'acte)<sup>54</sup>.

Relisons le texte saussurien, les pages 36-39, encore une fois et l'on s'apercevra que pour Saussure, cette « bifurcation » fondamentale, qui oppose la langue à la parole, se configure d'une autre manière : la langue est différente de la parole-comme-phonation – « cette séparation de la phonation et de la langue »<sup>55</sup> – la parole

<sup>53</sup> Voir Malmberg, 1954, De Mauro, 1995, éd.).

<sup>54</sup> « La parole, unions d'une phonie concrète et d'un sens concret, est substance, tandis que ce qui s'actualise dans la parole et qui sert à classer la parole, c'est-à-dire, l'ensemble des signifiants et des signifiés, la langue, est nommé et défini par Saussure comme forme. », De Mauro, 1995 éd., p. VII-VIII.

<sup>55</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 36. Mais aussi : « Et tout ce que nous disons de la phonation sera vrai de toutes les autres parties de la parole. », Saussure, *C.L.G.*, p. 37.

est dépourvue de tout sens (signification) concret, c'est une simple « manière dont on l'exécute », si l'on reprend la métaphore de la symphonie.

Si la langue est « sociale dans son essence et indépendante de l'individu » et la parole est une « partie individuelle du langage »<sup>56</sup>, de quel sens particulier peut-on parler, si le sens est une institution sociale ?

La thèse sur l'*absence de sens dans la parole*, dans l'interprétation de Saussure, pourrait être mise en valeur aussi par ses réflexions suivantes :

Il y a donc interdépendance de la langue et de la parole ; celle-là est à la fois l'instrument et le produit de celle-ci. Mais tout cela ne les empêche pas d'être deux choses absolument distinctes<sup>57</sup>.

C'est bien *la parole qui produit la langue*<sup>58</sup>, même si cette dernière en est l'*instrument* et non pas l'inverse, c'est-à-dire, que la langue produise la parole, idée qu'on assimile, *généralement*, dans la vulgate saussurienne. La langue est certainement instrument de la parole, car le fait de combiner des sons et des signes dans un idiome suppose une mémoire linguistique, (« souvenirs concrets », disait Saussure<sup>59</sup>, sinon la phonation serait toujours une combinatoire aléatoire !

Saussure s'interroge par la suite : « de quelle manière la parole est-elle présente dans cette même collectivité [la langue, comme modèle collectif] »<sup>60</sup>. Il parle de la parole comme de :

[...] la somme de ce que les gens disent, et elle comprend : a) des combinaisons individuelles, dépendant de la volonté de ceux qui parlent, b) des actes de phonation également volontaires, nécessaires pour l'exécution de ces combinaisons<sup>61</sup>.

Plusieurs précisions sont nécessaires à ce propos : le terme de *somme* n'est nullement utilisé en tant que *système*, notion renvoyant à la sémiologie de la

<sup>56</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 37.

<sup>57</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 37-38.

<sup>58</sup> «[...] historiquement, le fait de parole précède toujours », Saussure, *C.L.G.*, p. 37. On pourrait reprocher à cette idée le *paradoxe de la poule et de l'auf*, avec lequel je serais d'accord à condition qu'on mette en quelque sorte en *interface synchronisée*, la langue et la parole, et non pas comme *langue produisant de la parole*.

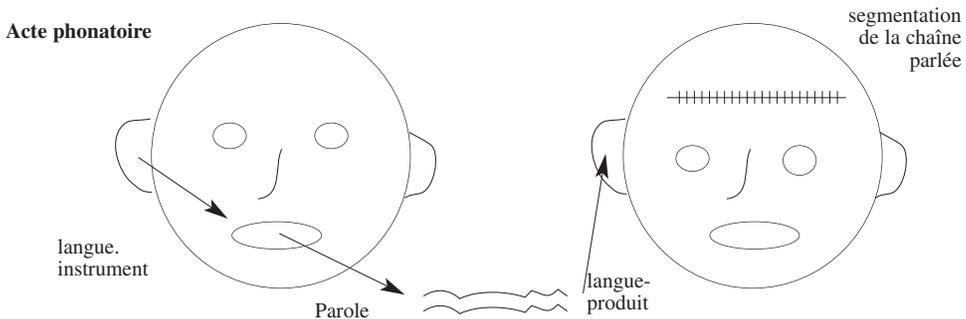
<sup>59</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 173.

<sup>60</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 38.

<sup>61</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 38. Les sources manuscrites confirment l'ingrédience de la parole et la complètent « combinaisons individuelles, *phrases*, dépendant de la volonté de l'individu et répondant à sa pensée individuelle », (258 E Engler), cité in De Mauro, 1995 éd., Note 251, p. 468.

langue, mais à une simple *sommation* de cas particuliers de « manières dont on l'exécute [la symphonie] »<sup>62</sup>. Les « combinaisons individuelles » se réalisent dans le temps, c'est-à-dire, dans des « actes de phonation ». La parole se réduit à une combinatoire *volontaire* d'éléments d'un idiome dans des actes particuliers de phonation<sup>63</sup>. Et même si elle contient encore autre chose, car une linguistique de la parole est « psycho-physique »<sup>64</sup>, cet aspect psychologique n'est certainement pas lié à la construction du sens mais à notre faculté naturelle de parler, car, insistons encore, « la langue est nécessaire pour que la parole soit intelligible et produise tous ses effets. »<sup>65</sup>, *la parole en étant dépourvue*.

Le schéma qui suit propose une illustration de l'acte phonatoire et de la participation de la langue, en tant qu'instrument et produit de la parole.



Un seul ordre de phénomènes résiste à la « séparation de la phonation et de la langue », et cela confirme le fait que la parole est une simple mécanique de phonation et de combinatoire, à partir d'un inventaire phonématique particulier : il s'agit des « transformations phonétiques », des « altérations de sons » dans la parole (car elle précède toujours la langue) mais qui ont « une influence si profonde sur les destinées de la langue elle-même »<sup>66</sup>. Il y a, d'un côté, *altération de sons*, mais il y

<sup>62</sup> « Il n'y a donc rien de collectif dans la parole ; les manifestations en sont individuelles et momentanées. Ici il n'y a rien de plus que la somme des cas particuliers selon la formule :  $(1 + 1' + 1'' + 1''' \dots)$ . », Saussure, *C.L.G.*, p. 38.

<sup>63</sup> J'insiste sur la nécessité de délimiter un niveau de segmentation phonique qui n'est nullement réductible à la segmentation dans le continuum linéaire des significations. On ne se pose pas ici la question de savoir comment on découpe des mots, syntagmes, etc., mais comment on combine des sons d'un idiome particulier, à partir d'un savoir acquis en bas âge sur l'inventaire clos de sons de cet idiome.

<sup>64</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 37.

<sup>65</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 37.

<sup>66</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 36.

a aussi « changement d'interprétation qui en résulte »<sup>67</sup>, les deux étant en rapport indirect, car les changements phonétiques « n'atteignent que la substance matérielle des mots »<sup>68</sup>, les changements d'interprétation, dans le système de signes, étant indépendants de cette érosion des sons.

Saussure défend avec ferveur sa thèse de la diachronie, du changement phonétique *isolé*, « atomiste », comme diraient Troubetzkoy et Jakobson, mais aussi l'opposition du *changement phonétique* dans la *parole* et du *changement d'interprétation*, dans la *langue*.

### Réel et abstraction en linguistique de la parole

Que peut-on donc délimiter dans la parole ? Un réel perceptif, les « véritables éléments de la parole »<sup>69</sup> – les sons ouvrants et fermants, les actes de phonations ayant lieu dans le temps et les combinaisons individuelles qui en résultent, les phrases. Il s'agit de ces deux extrémités du langage qui se caractérisent par une liberté de la combinatoire de la part du locuteur, les signes linguistiques étant pris dans des combinaisons figées par la langue. Ainsi les sons ne sont contraints dans leur combinatoire que par les limites articulatoires de notre physiologie (« [...] il n'est pas toujours en notre pouvoir de prononcer ce que nous avons voulu. La liberté de lier des espèces phonologiques est limitée par la possibilité de lier des mouvements articulatoires. »)<sup>70</sup>, les phrases gardent une plus grande marge de combinatoire interne que les expressions figées (dans « prendre un livre », tout peut être changer, c'est un *fait de parole*, alors que dans « prendre le train », le figement est bien plus fort, c'est un *fait de langue*, un signe à tout seul).

Suivant Saussure, autant la phonétique que la phonologie peuvent relever de cette linguistique de la parole, chacune ayant ses outils et ses propres finalités, car les deux, pour lui, s'appuient sur *la même faculté du locuteur de séparer les unités sonores de la chaîne parlée*, d'accéder au réel et de formaliser (théoriser) un savoir phonologique à partir d'une base naturelle : *l'oreille*<sup>71</sup>.

Il ne faut pourtant pas se méprendre : la linguistique de la parole ne travaille jamais avec du réel, car une fois les sons implosifs et explosifs délimités, le

<sup>67</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 36.

<sup>68</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 37.

<sup>69</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 82.

<sup>70</sup> Saussure, *C.L.G.*, p. 78-79.

<sup>71</sup> « [...] non seulement l'impression produite sur l'oreille nous est donnée aussi directement que l'image motrice des organes, mais encore c'est elle qui est la base naturelle de toute théorie. », Saussure, *C.L.G.*, p. 63.

linguiste (le phonologiste, dirait Saussure) fait appel à une abstraction : les sons abstraits (phonèmes, espèces phonologiques) et les fonctions sonantiques et consonantiques dans la syllabe. De ce point de vue, les oppositions que Troubetzkoy faisait entre différentes *linguistiques des sons* ne semblent plus justifiées. De même que lorsqu'il s'agit des étendues supra-syntagmatiques, les phrases (les associations paradigmatiques n'ayant pas « pour support l'étendue »<sup>72</sup> et relevant strictement de la langue), c'est bien le recours à une abstraction – l'identification par la langue – qui permet d'y délimiter des segments, des signes.

On arrive enfin à la célèbre phrase saussurienne : « La phrase est le type par excellence du syntagme. Mais elle appartient à la parole, non à la langue [...] », *C.L.G.*, p. 172, de même que tout le contexte argumentatif accompagnant cette affirmation confirment notre propos, consistant à réduire la *parole* à une *combinatoire*, au sens large du terme et la *linguistique de la parole* à l'étude de cette *combinatoire*. Ce passage du *C.L.G.* permet de rendre compte d'une nouvelle interprétation qu'on peut et qu'on devrait donner de la *langue/parole*, en tant que couple dialectique, car pour Saussure la parole se caractérise par une *liberté* de la combinatoire<sup>73</sup> que la langue ne connaît guère, car ici le figement tient de l'intégrité des signes (« ce sont des locutions toutes faites »)<sup>74</sup>.

Plus encore, dans le domaine du syntagme (produit d'une combinaison par excellence), il est même difficile de trancher entre le « fait de langue » et le « fait de parole » (comment peut-on alors parler d'une abstraction la langue et de sa concrétisation dans la parole ?) :

Mais il faut reconnaître que dans le domaine du syntagme il n'y a pas de limite tranchée entre le fait de langue, marque de l'usage collectif, et le fait de parole, qui dépend de la liberté individuelle. Dans une foule de cas, il est difficile de classer une combinaisons d'idées, parce que l'un et l'autre facteurs ont concouru à la produire, et dans des proportions qu'il est impossible de déterminer<sup>75</sup>.

Cela voudrait dire que lorsqu'il s'agit de notre compétence de combiner des signes, les deux « usages » – langue (mémoire, modèle collectif, hérité et *ré-élaboré* par chaque locuteur !) et parole (liberté individuelle relative) – concourent également dans des actes de langage (voir le schéma ci-dessous), même si pour

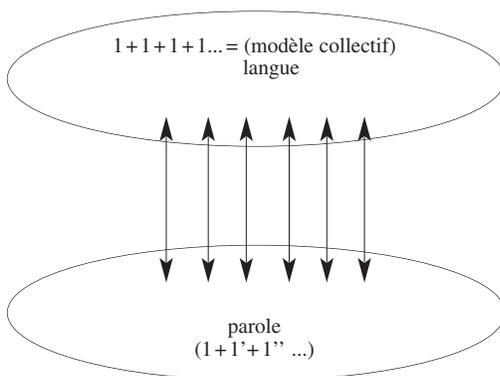
<sup>72</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 171.

<sup>73</sup> « Le propre de la parole, c'est la liberté des combinaisons ; il faut donc se demander si tous les syntagmes sont également libre », Saussure, *C.L.G.*, p. 172.

<sup>74</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 172.

<sup>75</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 173.

identifier des significations, la langue est indispensable. Autrement dit, est parole ce qui est individuel dans le langage, c'est-à-dire, la liberté combinatoire qui se réalise aux deux pôles externes de la langue : dans la combinatoire des figures (des phonèmes) et dans la combinatoires des signes en syntagmes (dans la phrase).



### Conclusion

Ce qui semble rendre compte de diverses perspectives de réflexion chez Saussure, c'est la distinction de deux interrogations corrélatives mais complémentaires sur la nature du langage. Comment délimiter les *unités ultimes* de la chaîne parlée, les « données élémentaires »<sup>76</sup>? (et il s'agit de toutes ses préoccupations en *phonologie(s)* (au sens saussurien, de *physiologie des sons*), applicable(s) aussi à la *phonétique historique* et accompagnées d'une série de notions comme, *son, espèce, phonème, syllabe, unité irréductible, élément irréductible*). Comment rendre compte de la *segmentation signifiante*, des *entités linguistiques*<sup>77</sup>, de la même chaîne parlée (l'interrogation sur les *identités* linguistiques en étant dérivée)? – d'où la théorie de la *valeur*, du *signe*, en particulier.

<sup>76</sup> La quête des « données élémentaires » était présente chez Saussure dès son *Mémoire...*, avant même qu'il ne s'intéresse à la nature du langage comme système sémiotique : « Si néanmoins nous nous aventurons, bien convaincu d'avance que notre inexpérience s'égarera maintes fois dans le dédale, c'est que pour quiconque s'occupe de ces études, s'attaquer à de telles questions n'est pas une témérité, comme on le dit souvent : *c'est une nécessité, c'est la première école où il faut passer*; car il s'agit ici, *non de spéculations d'ordre transcendant*, mais de la *recherche de données élémentaires*, sans lesquelles tout flotte, tout est arbitraire et incertitude, [tous les soulignements m'appartiennent, I.V.P.]», Saussure, *Mémoire...*, 1968, éd., p. 1.

<sup>77</sup> Saussure utilise les mots, *unité* et *entité*, sans délimitation précise de leur signification. Nous faisons un effort de les distinguer pour rendre compte de deux interrogations complémentaires.

Troubetzkoy semble ainsi réduire les deux interrogations saussuriennes sur les *unités* et sur les *entités* à une seule, définissant le phonème à la fois comme *unité ultime* et comme élément relevant du niveau *signifiant*. Cette réduction contredit la pensée de Saussure, au sens où cela devrait se faire non pas du côté de la langue mais du côté de la parole. Car les unités ultimes, les sons spécifiés (*implosifs ou explosifs*), ne sont pas des entités linguistiques, chargées de signification (les phonèmes non plus ne sont qu'un *sous-système de figures*, avant toute sémiologie), alors que ces deux types d'«individus linguistiques», les sons et les signes, sont les seuls éléments réels de la parole, mais leur matérialité n'est pas dans leur *sens* mais dans leur *réalisation phonique* (ou gestuelle).

Saussure ne se souciait pas dans sa phonologie des groupes de savoir comment un son se prononçait, le seul calcul positionnel dans la syllabe étant important. Il faudrait parvenir à une interrogation sur la combinatoire des signes sans se focaliser sur leur sémiologie (le sens étant une *donnée* de la même façon que l'est la *nature physique* pour le son). L'interrogation d'une linguistique de la parole ne portera pas sur l'«infidélité» du sens entre la langue et la parole (cela relève des prérogatives de la linguistique proprement dite de même que de celles des sciences annexes comme la pragmatique, la sociolinguistique, l'analyse du discours, etc.) mais sur le «*quoi et comment* combine-t-on (la segmentation en étant sous-jacente)?» et une des pistes de recherche en ce sens seraient les *contraintes* de cette combinatoire.

Cela veut dire, on insiste, réduire la parole à la phonation effective – combinaisons individuelles des sons et des signes, disponibles dans un idiome et ayant lieu *dans le temps*, c'est-à-dire, dans des actes de phonation. La *parole* signifie ainsi combinatoire et non pas réalisations concrètes des sons et des signes, les faits de langue et les faits de paroles n'étant pas réductibles les uns aux autres. La *linguistique de la parole* est une théorie de cette combinatoire et non pas aussi de sa sémantique.

Ainsi, quand Saussure distingue une *linguistique de la parole* d'une *linguistique de la langue*, cette dernière étant la «proprement dite»<sup>78</sup>, il avertit qu'il s'occupera essentiellement de la langue (étude «uniquement psychique»), le recours à une linguistique de la parole ((étude aussi «psychique» que «physique»)<sup>79</sup> n'étant que sporadique. Comprenons : l'étude linguistique sera accompagnée de certains éclairages en *sciences de la combinatoire* qui intègre deux activités, disparates en apparence mais très proches, si l'on les étudie de près : la combinatoire sonore et la combinatoire signifiante.

<sup>78</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 39.

<sup>79</sup> Cf. Saussure, *C.L.G.*, p. 37.

Quelques remarques finales s'imposent, car elles anticipent certaines questions. Il est bien évident que dans l'histoire de la linguistique saussurienne on a longuement réfléchi à l'opposition langue / parole; elle a connu même certaines réserves.. En ce sens, la linguistique de l'énonciation d'E. Benveniste – A. Culioli efface peut-être en grande partie la frontière entre les deux. Or, il est vrai également qu'il existe des linguistiques qui semblent être proches de ce que Saussure appelait linguistique de la parole, la *grammaire des fautes* de H. Frei, pour ne citer qu'un exemple célèbre.

La seule conclusion à en tirer consiste à reconnaître qu'il ne suffit pas qu'une théorie ne soit pas encore élaborée pour rejeter l'intuition qui la suppose.

*Adresse de l'auteur:*

Ecole Pratique des Hautes Etudes (EPHE) IV<sup>e</sup> section

Adresse personnelle:

5, rue Levert,

95400 Villiers le Bel, France

Courriel: [poustov@msh-paris.fr](mailto:poustov@msh-paris.fr).

#### BIBLIOGRAPHIE

- BOUQUET S. (1999): «Y a-t-il une théorie saussurienne de l'interprétation?», in *Cahiers de Praxématique*, N° 33, p. 17-40.
- DE MAURO T. (1995 éd.): *Édition critique du «Cours de linguistique générale» de F. de Saussure*, Paris, Payot, 1972.
- HAGÈGE C. (1984): «Benveniste et la linguistique de la parole», in Serbat, 1984, p. 105-117.
- HJELMSLEV L. (1942): «Langue et parole», in *C. F. S.*, N° 2, p. 29-44.
- HJELMSLEV L. (1968 éd. fr.): *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- MALMBERG B. (1954): «F. de Saussure et la phonétique moderne», in *C. F. S.*, N° 12, p. 9-28.
- SAUSSURE (de) Ferdinand (1995 éd.): *Cours de linguistique générale*, éditions Payot & Rivages.
- (1968 éd.): *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Georg Olms Verlagsbuchhandlung.
- SERBAT Guy éd. (1984): *E. Benveniste aujourd'hui*, Actes du colloque du CNRS, Tours, 28-30 septembre, 1983, in *L'information grammaticale*.
- TROUBETZKOY N. S. (1964 éd.): *Principes de phonologie*, traduit en français par J. Cantineau, Paris: Klincksieck.

## ARTICLES



Cristian Bota

LA QUESTION DE L'ORDRE  
DANS LES COURS ET LES ÉCRITS SAUSSURIENS  
DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE.  
ESSAI DE REFONTE GÉOMÉTRIQUE\*

«La tendance au système ou à l'ordre ne sera jamais lassée.»<sup>1</sup>

«*Unde exoriar?* – C'est la question peu prétentieuse, et même terriblement positive et modeste que l'on peut se poser avant d'essayer par aucun point d'aborder la substance glissante de la langue. Si ce que je veux en dire est vrai, il n'y a pas un seul point qui soit l'évident point de départ.»<sup>2</sup>

---

\* Une partie de cet article a fait l'objet d'une communication dans le cadre de la XVII<sup>e</sup> conférence de la AJL (Associació de Joves Lingüistes), Alicante, 18-20 avril 2002.

Je tiens à remercier Jean-Paul Bronckart, dont les conseils et remarques m'ont beaucoup aidé dans la conception de ce travail.

<sup>1</sup> *ELG*, pp. 266-267.

<sup>2</sup> *ELG*, p. 281.

*Mise en place du problème*

0.1. La question du point de départ (*par où commencer?*) et de l'ordre dans la théorie des faits de langage revient souvent dans les écrits de Saussure et dans ses cours de linguistique générale; elle s'impose avec force dans le survol des trois cours mis en parallèle, chacun produisant un agencement différent (cf. annexe). En plus, ces questions témoignent d'un souci *géométrique* sans lequel la théorie du langage ne saurait exister; Saussure dira dans son deuxième cours, en parlant de l'«essai risible de Schleicher» (et de son projet darwinien en linguistique):

«un système, même s'il faut ensuite l'abandonner, vaut mieux qu'une foule de notions confuses.» (II R 135, cité d'après Engler 1966, p.40).

A la même époque (en 1909), il avoue à l'un de ses élèves les contraintes que lui impose toute réflexion systématique sur la linguistique statique:

«Ce qui fait la difficulté du sujet, c'est qu'on peut le prendre, comme certains théorèmes de géométrie, de plusieurs côtés: tout est corollaire l'un de l'autre en linguistique statique: qu'on parle d'unités, de différences, d'oppositions etc., cela revient au même. *La langue est un système serré, et la théorie doit être un système aussi serré que la langue.* Là est le point difficile, car ce n'est rien de poser à la suite l'une de l'autre des affirmations, des vues sur la langue; le tout est de les coordonner dans un système.» (entretien avec A. Riedlinger du 19 janvier 1909, *SM*, p. 29; c'est moi qui souligne).

Deux ans plus tard, le principe d'organisation interne de la théorie du langage surgit toujours dans les termes d'une géométrie:

«Pour le moment, la linguistique générale m'apparaît comme un système de géométrie. On aboutit à des théorèmes qu'il faut démontrer. Or on constate que le théorème 12 est, sous une autre forme, le même que le théorème 33.» (entretien avec L. Gautier du 6 mai 1911, *SM*, p. 30).

0.2. Mais à côté de ces déclarations de principe, Saussure témoigne aussi dans ses notes d'une certaine réserve à ce propos, en parlant notamment de démarcations plutôt que d'un ordre strict:

«Ne parlons ni d'*axiomes*, ni de principes, ni de thèses. Ce sont simplement et au pur sens étymologique des aphorismes, des *délimitations*. – [] mais des limites entre lesquelles se retrouve constamment la vérité, d'où que l'on parte» (*ELG*, p. 123).

Les nouveaux documents (cf. fonds BPU 1996) soulignent cette circonspection et nous permettent de voir à quel degré la géométrie est inachevée; le *principe* reste pourtant omniprésent.

«[Ce livre] montre qu'on ne peut comprendre ce qu'est la langue qu'à l'aide de quatre ou cinq principes sans cesse entrecroisés d'une manière qui semble faite exprès pour tromper les plus habiles et les plus attentifs à leur propre pensée. C'est donc un terrain où chaque paragraphe doit rester comme une pièce solide enfoncée dans le marécage, avec faculté de retrouver sa route en arrière comme en avant.» (ELG, p. 95).

«Arrêté par des scrupules», il trouve dans cet agnosticisme une forme qui lui permettra d'opter dans les cours pour des approches successives et coextensives. Ceci ne contrevient nullement à l'idée d'une géométrie, qui prendra la forme d'une géométrie *variable* (cf. *infra* 3.1.). En plus, il existe une hiérarchie implicite des *vérités*; il en va ainsi de l'arbitraire:

«La place hiérarchique de cette vérité-là est tout au sommet. Ce n'est que peu à peu que l'on finit par reconnaître combien de faits différents ne sont que des ramifications, des *conséquences voilées* de cette vérité-là.» (EC, p. 76, c'est moi qui souligne).

Or, comme dans toute hiérarchie, pour que la fonction dominante puisse prendre effet, il faut qu'elle commande à ses corrélats.

0.3. Je me propose ici de relever l'importance du *principe géométrique* (ou principe d'ordre) chez Saussure, qui revêt la forme d'un postulat méthodologique et qui – et c'est ici que l'on saisit l'une de ses innovations théoriques fondatrices – recoupe la 'complexité' de la réalité linguistique. Il s'agira ensuite d'esquisser l'*orientation* proprement dite (*par où commencer?*) et la trajectoire (quelles *vérités?*) particulière de son système de linguistique générale, en suivant les indices des notes inédites et les traces d'un *ordre* discernables dans les cours. L'intérêt de la disposition, linéaire ou non, des éléments de la théorie réside dans la possibilité d'éclaircir par cette voie, suggérée par Saussure lui-même, l'agencement particulier de ses idées et, partant, de discerner sa méthode.

1.1. Il est désormais évident que pour mettre à jour les articulations de la pensée saussurienne il ne suffit pas d'évoquer ses concepts cardinaux dans l'importance hiérarchique qu'ils ont acquis dans l'histoire ultérieure de la linguistique ou des sciences humaines. Le *CLG* étant le fruit 'définitif'<sup>3</sup> du travail éditorial, l'exposition de la méthode y est quelque peu perturbée. Il ne suffit donc pas de dire: pour Saussure 'le signe linguistique est arbitraire' et 'il y a langue et parole', etc. Il s'agit bien de voir *où* vient s'insérer l'arbitraire et *où* il faut placer l' «*embranchement*»

<sup>3</sup> «Quant à un livre sur ce sujet, on ne peut y songer: il doit, dit M. de Saussure, donner la pensée définitive de son auteur» (Entretien avec A. Riedlinger du 19 janvier 1909, *SM*, p. 30).

langue-parole, quels corollaires répondent à telle et telle *vérité*, puisque Saussure attache à la question méthodologique, et en conséquence à celle de l'*ordre*, une importance singulière (ce dernier doit être «aussi serré que la langue»). Que l'arbitraire soit la toute première vérité, ou que ce soit la dichotomie langue/parole, sur le terrain de la théorie la place de ces distinctions doit être mesurée par rapport aux lignes de fuite établies par la synthèse de base qui est la notion de *système*.

Si je m'attache plus spécifiquement aux cours, c'est parce que c'est dans ces derniers que l'on trouve la forme la plus accomplie d'un ordre. Les cours ne constituent, à plus forte raison, qu'un indice parmi d'autres, mais ils en sont le plus fort ; c'est dans les enseignements successifs que Saussure a entrepris, face à un public et les contraintes didactiques aidant, de donner corps à un système proprement dit. En même temps, on ne peut pas ignorer à quel degré le doute était constitutif de sa pensée. Les notes inédites en font ressortir, d'une part, l'inachevé : « Tout cela n'est pas assez élaboré », déclare-t-il à Léopold Gautier. D'autre part, elles sont d'autant plus importantes comme « traces des démarches intellectuelles » de Saussure : elles permettent d'appréhender « la manière dont Saussure a posé les problèmes »<sup>4</sup>. Or, il faut garder à l'esprit que cette démarche intellectuelle, dans son entier, est fondatrice.

1.2. Généralement, la matière des trois cours est interprétée comme témoignant d'une discontinuité dans la pensée de Saussure, comme une série de tâtonnements vers ce « cours philosophique de linguistique »<sup>5</sup> que le professeur projette. Il faut remarquer aussi que, en y regardant de plus près et en tâchant de la comprendre de l'intérieur, cette discontinuité est à son tour fonction d'une certaine *continuité*. Celle-ci surgit, d'un cours à l'autre, avec la délimitation de plus en plus précise d'un objet et d'une méthode. Il s'agit plus spécifiquement de la genèse scrupuleuse, systématique, de l'objet théorique *langue*, symptôme immédiat de la 'bifurcation épistémologique'<sup>6</sup> de la linguistique inaugurée par la pensée saussurienne. Toutefois, dans cette progression, où est l'*ordre* si cher à Saussure ?

Une double lecture des trois cours, qui est fonction d'une double linéarité de l'exposé, nous permet d'éclairer quelque peu cette question épineuse : la lecture 'verticale' rend compte de l'ordre propre à chaque cours, tandis qu'une deuxième lecture, 'horizontale', qui progresse du premier vers le troisième enseignement,

<sup>4</sup> Fehr 2000, p. 41. On trouvera dans cet ouvrage (cf. pp. 30-41) un exposé plus détaillé des conditions biographiques et intellectuelles qui ont pu empêcher Saussure d'exposer son système « dans toute sa complexité ».

<sup>5</sup> Entretien avec A. Riedlinger du 19 janvier 1909, *SM*, p. 30.

<sup>6</sup> Cf. à ce sujet l'excellent travail d'Ecaterina Bulea (2000) qui fait ressortir les traits épistémologiques du système saussurien en le regardant avec des « lunettes thermodynamiques ».

permettra d'intégrer la spécificité de chaque cours dans une globalité qui reste encore cherchée, ouverte. Je fais correspondre ces deux lectures à ce que De Mauro appelle *ordre des choses* (*ordo rerum*) et, partant, *ordre de la théorie* (ou de l'exposé)<sup>7</sup>. Le système qui en ressort est d'autant plus remarquable qu'il va à l'encontre de l'intuition commune, correspondant en quelque sorte à la méthode et aux acquis de la grammaire comparée, tout en l'intégrant pour la *systématiser*.

Si dans son premier cours en effet, Saussure ne fait que s'attaquer aux approches classiques (en l'occurrence comparatistes) d'une science du langage, selon lesquelles le *mot* (l'unité intuitive par défaut) constitue un objet central dans l'analyse des changements aléatoires (concernant surtout l'enveloppe sonore) que le langage subit avec le temps, dans le deuxième cours il introduit cependant déjà la nécessité de dépasser ce problème par une double voie : en considérant d'une part non pas le mot mais le système linguistique dans son entier, ce qui fait, d'autre part, que la question de la signification devient centrale pour la linguistique, par l'entremise de la synchronicité. Ainsi, l'expérience de l'intuition la plus commune qui veut que dans les langues on a affaire à des *mots* est subvertie et sublimée dans la systématisation qu'elle subit : Saussure part, dans les trois cours, de l'ordre des choses (de l'arbitraire, de la diachronie et du *mot* des comparatistes) pour frayer la voie théorique d'une vision qui rende compte de l'intégralité du phénomène linguistique. Ce qui jusque là n'était que phonisme et lois aveugles, devient *système*, où l'équilibre trouve sa place à côté du changement. La langue (*toute* langue) devient ainsi l'objet d'une recherche focalisée et mise à l'écart de la dispersion qu'engendre le désir d'y découvrir des lois à tout prix, qu'elles soient psychologiques, physiologiques ou autres. En même temps, sur un plan plus générique, une fois l'objet linguistique délimité comme phénomène social, le problème de la pensée articulée sera lui aussi mis en perspective par l'optique sociale, celle de la communauté humaine où naît la langue et où elle crée les liens. C'est dans cette thématization de la nature des rapports langage-pensée que l'on peut voir l'importance décisive de l'approche de Saussure pour les sciences humaines (cf. *infra* note 28).

### *Quelques hypothèses*

2.1. Lorsque la réflexion critique se penche sur la question de l'ordre chez Saussure, les hypothèses ne manquent pas. Certains chercheurs ont pu lire dans la

<sup>7</sup> Cf. *CLG* note 65, p. 421 : «L'arbitraire du signe a la première place dans l'*ordo rerum*. (...) Ce qui signifie que le *prius* dans l'exposé ne devait pas être la 'thèse primordiale' ou 'le premier principe'. ...»

charpente du *CLG* d'une part, dans celle de la doctrine manuscrite d'autre part, l'importance cruciale de cette discussion pour la compréhension de la pensée saussurienne. Ainsi, par exemple, Eisuke Komatsu écrit dans la préface au *Troisième Cours de Linguistique Générale d'après les cahiers d'Emile Constantin* que la forme globale qu'ont prise les cours dans la main des éditeurs est due à une influence tacite de la philosophie de Husserl :

«[N]ot that Saussure himself had necessarily read Husserl, but Bally and Sechehaye were in all probability acquainted with the views of the German philosopher (...). *The structure of the published text of the Cours seems to be in some respects significantly Husserlian.* In particular, Husserl insists that experience cannot be reduced to a sum of material (hylic) data. Consider the process of visual recognition. The object as hylic data appears on the retina, but this alone does not reveal its meaning. We interpret the data by an act of conscious judgement. For Husserl, the material data, the act of thought and the object as represented by the transcendental ego are called respectively *hyle*, *noesis* and *noemis*. The linguistic act follows the same pattern. The 'linguistic object' can be recognized by bringing in all three.

The structure of the *Cours* adopted by Bally and Sechehaye fits in with this perspective. It accounts for why the section entitled *Principes de Phonologie* is inserted immediately after the introduction» etc. (p. xi; c'est moi qui souligne).

Une telle lecture place le *CLG* dans un ordre étranger à Saussure lui-même, qui n'a « aucun goût pour la phonologie » (*ELG*, p. 244)<sup>8</sup>. Si cette influence était justifiable, cela prouverait, encore une fois, s'il en était encore besoin, que les éditeurs étaient bien loin de suivre « l'intention » de Saussure. Ceci reste néanmoins l'ordre de la tradition structuraliste européenne, qui s'est nourrie du *Cours*. Le parallélisme n'est en tout cas pas déplacé de ce point de vue, si on garde à l'esprit le fait qu'il y a bien communication entre structuralisme linguistique et phénoménologie<sup>9</sup>.

<sup>8</sup> Cf. aussi « toute question phonologique est pour nous HORS DE LA LINGUISTIQUE » (*ELG*, p. 177).

<sup>9</sup> Ne serait-ce qu'en raison du fait que la connaissance originaire qui est au cœur de la recherche phénoménologique n'est accessible que par la langue (comme 'conscience pré-scientifique'). Cf. à ce propos H.-J. Pos, «Phénoménologie et linguistique», in *Revue Internationale de Philosophie*, Première année, no. 2, 15 Janvier 1939, pp. 354-366; aussi Elmar Holenstein, *Jakobson ou le structuralisme phénoménologique*, Paris: Seghers, 1974.

Les éditeurs, assez conscients du penchant saussurien pour la méthode (cf. par exemple *CLG*, p. 43: «[la linguistique interne] n'admet pas une disposition quelconque; la langue est un système qui ne connaît que son ordre propre.»), ont pu écrire cependant dans leur Préface (p. 9) que la «recréation» qu'ils avaient entreprise devait voir la pensée saussurienne «sous sa forme définitive», «toutes les parties étant présentées dans un ordre conforme à l'intention de l'auteur, même lorsque cette intention se devinait plus qu'elle n'apparaissait». On comprend alors l'irritation qui peut surgir chez certains lecteurs du *CLG*<sup>10</sup>.

2.2. Robert Godel explique de même, pour sa part, le choix d'ordre qui gouverne le *CLG* par un biais théorique forcé par les éditeurs, sans pour autant élargir son hypothèse à une influence autre que celle des éditeurs:

«Le plan [du *Cours*] a été établi sur la base du troisième cours; mais l'ordre des divisions générales, indiqué et motivé par Saussure [dans le troisième cours] n'a pas été maintenu. La raison du changement est donnée par une phrase du chapitre III de l'Introduction, § 1: 'Il n'y a, *selon nous*, qu'une solution à toutes ces difficultés: *il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre comme norme de toutes les autres manifestations du langage*.'» (*SM*, p.98)<sup>11</sup>.

2.3. Simon Bouquet propose dans *Introduction à la lecture de Saussure* une révision radicale de la compréhension de la linguistique de Saussure: il refuse presque complètement de faire référence au *CLG* et se propose de lire Saussure dans la globalité des notes de cours et des notes inédites, en essayant de dissoudre l'homogénéisation opérée par les éditeurs et conservée dans l'exégèse<sup>12</sup>. L'ordre que Bouquet met ainsi en lumière tient moins à l'agencement interne des 'vérités', qu'à leur filiation avec le passé récent ou avec la tradition et à leur prolongation dans le futur. Ainsi, on aurait à faire à trois «configurations discursives» imbriquées dans l'ensemble du corpus saussurien: une épistémologie de la grammaire

<sup>10</sup> Simon Bouquet écrit à juste titre: «qui peut, ici, être appelé littéralement *auteur* (on ne parle pas de l'auteur d'un cours), sinon un personnage imaginaire, un Saussure créé par Bally et Sechehaye précisément comme *auteur* de l'homogénéisation discursive du texte de 1916?» (*op. cit.*, p. III, note 1).

<sup>11</sup> L'ironie fait que le *noi majestatis* soit celui des éditeurs. La source de cette phrase est dans le troisième cours: «Le meilleur moyen de juger de cette partie parole c'est de se placer dans la langue comme point de départ» (*EC*, p. 73). Saussure souligne donc l'importance de la langue comme *point de départ*, et non pas comme 'norme'.

<sup>12</sup> Ainsi, Robert Godel aurait placé «implicitement tous les autographes saussuriens sur le même pied que les notes de cours» en nommant l'ensemble des écrits de Saussure sur la linguistique générale 'notes' (p. IV, note 1). Cf. aussi Fehr *op. cit.*, p. 23, note: le *CLG* est ainsi «érigé en télos implicite de la pensée de Saussure».

comparée, une métaphysique du langage et une épistémologie programmatique, celle d'une science linguistique à venir.

On est donc confronté ici à tout ce que l'on connaît des manuscrits de Saussure<sup>13</sup> et des notes d'étudiants, un corpus impressionnant qui requiert certes une systématisation pour mieux servir à l'interprétation. Simon Bouquet soumet en effet les manuscrits à un méritoire essai de systématisation par l'inscription des diverses directions qu'a prises la réflexion linguistique de Saussure sous les trois configurations mentionnées, qui ont l'avantage de donner une place claire et naturelle à la démarche saussurienne sans faire appel à une *rupture* par rapport aux intérêts comparatistes de l'époque et du professeur lui-même. De plus, cette centration presque exclusive sur les manuscrits soulève la question d'une possible substitution de la tradition du *Cours* par un corpus plus représentatif de la pensée de Saussure (et contrastée avec celle des éditeurs).

2.3.1. Néanmoins, on est également confronté ici au fort parti pris de l'auteur, qui engendre un nombre de doutes. Tout en construisant sa lecture à partir des 'textes originaux', l'auteur progresse dans son interprétation à coups de projections, essayant de trouver la cohérence globale des écrits dans une épistémologie *dure*, pour laquelle 'plaideraient' les manuscrits :

« si la linguistique peut se concevoir comme une science, c'est comme une *science galiléenne*, autrement dit que c'est sur la base d'une épistémologie commune et non pas d'une quelconque épistémologie spécifique aux sciences humaines. » (p. VII, c'est moi qui souligne).

En conséquence, l'auteur trouve chez Saussure des formulations qui satisfont aux critères d'une 'science galiléenne' du langage, notamment ceux de littéralisation (transcription de la réalité), de formalisation (mathématisation de l'empirique) et de réfutabilité, qui rendent compte non seulement de l'effort intégrateur vis-à-vis du comparatisme par ce qui est nommé 'épistémologie de la grammaire comparée', mais aussi de l' 'épistémologie programmatique' projetée.

Mais, il faut remarquer, en premier lieu, que cette grille de lecture contrevient à la caractérisation globale que Saussure donnait de la linguistique, par exemple dans ce texte de la première conférence à l'Université de Genève en novembre 1891, en la nommant « science historique », et non « naturelle » :

« *tout* dans la langue *est histoire*, c'est-à-dire qu'elle est un objet d'analyse historique, et non d'analyse abstraite, qu'elle se compose de *faits*, et non de

<sup>13</sup> Jusqu'en 1997, date de parution du travail de Bouquet, alors que les nouveaux documents (1996) n'étaient pas encore édités.

*lois*, que tout ce qui semble *organique* dans le langage est en réalité *contingent* et complètement accidentel.» (ELG, p. 149)

Il poursuit en disant que pour qu'une science soit historique, il faut que son objet soit constitué par des «*actes humains*, régis par la volonté et l'intelligence humaines, et qui intéressent la collectivité». En plus, comme il en ressort du deuxième et du troisième cours, la place de la linguistique dans l'ensemble des sciences lui vient de la sémiologie et de la psychologie sociale. Or, dans ce cadre proposé par Saussure, je vois mal en quoi un *acte humain* comme celui du langage (dans lequel Saussure distingue des «différences de degré») peut constituer l'objet d'une science qui relèverait des principes des sciences dites *dures*<sup>14</sup>.

Dans un deuxième temps, ce type de parcours donne lieu à une série d'aberrations dont je signale quelques-unes: lorsque Saussure écrit dans les notes pour un article sur Whitney que «les quantités du langage et leurs rapports sont régulièrement exprimables, dans leur nature fondamentale, par des formules mathématiques» (p. 112, note 2), Simon Bouquet comprend qu'il s'agit du «caractère galiléen d'une science littéralisant des valeurs qualitatives» (*idem*, note 1) et qu'il n'est pas question d'une métaphore: «ce qu'il convient d'y voir, c'est la figure d'une épistémologie générale galiléenne» (p. 273), une «assimilation de la linguistique à la mécanique newtonienne» (p. 272); lorsqu'une note dit qu'en linguistique «l'expression simple sera algébrique ou ne sera pas» (p. 115), notre auteur y voit un «réquisit de mathématisation» (*ibidem*) (alors que Saussure dira simplement dans le deuxième cours: «toute espèce d'unité linguistique représente un rapport»); lorsque la conscience des sujets parlants est posée comme mesure de ce qui peut être dit unité concrète dans la langue (troisième cours), ceci est lu comme «anticipation et définition» du «principe épistémologique clé» de la linguistique du 20<sup>e</sup> siècle,

<sup>14</sup> D'ailleurs, le credo scientifique de Bouquet (qui n'est certainement pas celui de Saussure) apparaît plus clairement dans son préambule alambiqué, 'Epistémologie, métaphysique et sciences humaines', pp. 42-43: «considérer les sciences humaines comme des sciences revient nécessairement à les considérer comme des sciences tout court, dépendant de la même épistémologie que les sciences de la nature». Pourtant, Saussure a été très clair sur ce point, disant, toujours dans la première conférence à l'Université de Genève, à propos de la persuasion de la linguistique qu'elle serait une science physique: «je ne songe pas à démontrer comme quoi c'était une profonde illusion de sa part, mais au contraire à constater que ce débat est clos et bien clos» (ELG, p. 148). D'autre part, Bouquet note justement que «les critères de positivité [des sciences humaines au 20<sup>e</sup> siècle] ne concernent en effet nullement un référent *homme* qui leur serait commun» (p. 42), mais traitent de phénomènes isolés, et prend comme exemple la grammaire comparée (avec l'évolution des phonèmes), la grammaire générative (avec ses règles syntaxiques) et la psychologie cognitive (avec ses réponses à des stimulus). Il se sent obligé, néanmoins, de suivre le même type. Cf. pourtant Fehr, *op. cit.*, p.178 sq, où l'auteur fait ressortir la dialectique intime entre langue et sujet parlant chez Saussure.

soit le jugement de grammaticalité (qui préside au critère de falsifiabilité de la science linguistique de Saussure) (pp. 118-119); lorsque Saussure dit dans le troisième cours, à propos de linguistique statique: «on reviendra à la grammaire traditionnelle après avoir fait de l'histoire fort longtemps», l'auteur comprend: «il apparaît que ce que Chomsky appelle *linguistique cartésienne* correspond très précisément au projet épistémologique que Saussure, le premier, a énoncé sous sa forme moderne» (p. 243); «à la fois psychologique et concret, l'objet linguistique est assimilable en cela à un objet naturel, à une 'chose en ce monde'» (p. 272); «le caractère galiléen de la science projetée est désigné dans des analogies avec la physique» (p. 269), c'est-à-dire lorsque dans les notes et les cours l'on parle de *forces*, de linguistique *statique* et *dynamique*, etc.

Il y aurait lieu de se demander, je crois, quel caractère revêt l'analogie comme *figure* chez Saussure. Son intuition algébrique rapportée à la langue, le fait qu'il a emprunté le terme de 'système' à la mécanique de son temps<sup>15</sup>, sont-ils assez convaincants pour pouvoir lire chez Saussure le souci d'une épistémologie de la linguistique à base commune avec les sciences *dures*? Simon Bouquet voit la cohérence de son hypothèse dans le présumé côté *assertif* des analogies ('x est comme y'); pourtant, la figure analogique reste un moyen de parallélisme ('x est *comme* y') plutôt que d'identité. Si l'on veut s'attacher à une recherche sur les emprunts qu'a faits Saussure à la science de son temps, je crois qu'une meilleure méthode serait d'établir comment ses concepts peuvent être retravaillés à la lumière de ces conceptions scientifiques et prolongés dans une recherche ultérieure sur cette base (à la manière de Pétrouff 1999 ou de Bulea 2000), plutôt que d'indiquer l'intention de Saussure de transformer par ces emprunts l'étude du langage en une science tout court.

2.3.2. Somme toute, la lecture de Bouquet est, à mon sens, sophistiquée, parce que trop ambitieuse, ayant tendance à forcer la carte jouée par Saussure et étant, pour cette raison même, parsemée d'incongruités. L'auteur sollicite ce que Saussure *paraît* impliquer, explique l'implicite<sup>16</sup>. Exorciser le démon du CLG figé ne lui réussit qu'en partie, puisqu'il en invente un autre, beaucoup plus scientifique. Si en effet le CLG «reflète une théorie de la science qui n'est pas celle de Saussure» (*op. cit.*, p. IV), on peut dire autant de l'interprétation de Bouquet, qui pêche par trop d'attribution. La tâche herméneutique à l'égard de Saussure me paraît être la suivante, comme l'écrit simplement R.S. Wells: «it is sounder method to lean over backward than to read too much into him» (1947, p. 5).

<sup>15</sup> Cf. aussi Buysens 1961, Pétrouff 1999.

<sup>16</sup> Ce qui reste d'ailleurs un sujet de conjecture tant que l'on n'a pas de témoignage explicite de Saussure ou une exégèse qui mette en lumière des *points de convergence*, plutôt qu'une lecture qui affirme sans le moindre doute une filiation stricte.

2.3.3. Je ne retiendrai ici, comme pertinentes pour mon propos, que les observations de l'auteur ayant trait au rôle de l'analogie dans la croissance de la théorie saussurienne. En effet, Bouquet souligne le fait qu'avec la discussion de l'analogie dans les premier et deuxième cours s'insinue dans la théorie l'idée de la *créativité* langagière, qui fait place à un examen de la *signification*. D'ailleurs, une fois ce caractère analogique dégagé de l'ensemble diachronique (premier cours), il pourra être traité dans la synchronie aussi (deuxième cours) pour permettre de fonder la discussion de l'unité. C'est ainsi que s'effectue le passage de la diachronie vers la synchronie, de la parole vers la langue (cf. *infra* 3.1.).

2.4. Pour clore l'examen des hypothèses, on trouve chez Françoise Gadet une démarche plus proche d'une reprise des relations internes des concepts saussuriens dans *Saussure. Une science de la langue*. Même si l'auteur reconnaît l'importance du problème de l'ordre comme géométrie (p. 25) et, en même temps, en fait ressortir les réserves dont Saussure fait état dans ses aphorismes, elle aboutit à un ordre voisin de celui du CLG. En effet, « il n'est pas possible de dérouler le CLG de façon linéaire, d'extraire une notion et de tout en déduire » (p. 27), ce qui correspond parfaitement à la pensée de Saussure<sup>17</sup>, qui retravaille constamment ses articulations ; c'est pourquoi Gadet propose des « approches successives, se recoupant partiellement et couvrant des zones de concepts, comme des faisceaux ou des trajets » (*ibid.*), essayant ainsi de se maintenir dans l'impartialité saussurienne des délimitations seules. Cependant, je crois, la langue oblige : *il faut* choisir un ordre – les recoupes et les faisceaux que propose Françoise Gadet doivent eux aussi prendre corps dans la linéarité discursive. D'ailleurs, l'auteur ne fait que reprendre l'ordre du CLG en embrouillant même les choses par l'insertion d'un chapitre sur l'*objet* de la linguistique entre le chapitre sur le *système* et celui sur le *mécanisme*.

2.4.1. De toute évidence, le choix des renvois ou des recoupes dans l'exposé n'est pas tellement heureux, puisque la *spatialité* de la théorie ne peut pas être comprise au sens visuel (où plusieurs perspectives peuvent en effet faire place *simultanément* à une pluralité de dimensions de l'objet)<sup>18</sup>, mais *doit* être comprise

<sup>17</sup> « Car si ce livre est vrai, il montre avant tout qu'il est profondément faux de s'imaginer qu'on puisse faire une synthèse radieuse de la langue, en partant d'un principe déterminé qui se développe et s'incorpore avec [] » (*ELG*, p. 95).

<sup>18</sup> « *Item*. On demandera peut-être un exemple de sème multispacial afin d'avoir un moyen de mieux saisir la notion de sème. Dans un certain sens (...) je puis appeler de ce nom un *tableau allégorique* – ou même une peinture quelconque dans la mesure où les objets représentés touchent à la signification des choses. Il est impossible de dire que ce tableau commence par la gauche et finit [] » (*ELG*, p. 112).

au sens linguistique, comme *linéarité*<sup>19</sup>. Aussi me suis-je attaché à un choix d'*ordre* qui puisse, dans sa linéarité, venir à l'encontre du contenu des 'vérités' et aux limites entre lesquelles on devrait les retrouver. Je vais donc m'en tenir à ce qui est de la compréhension de l'agencement *interne* des concepts, dans un effort de synthèse plutôt que d'exégèse.

### *Les cours*

3.1. La forme de la théorie reste pour le moins 'fractale', dans sa variante manuscrite, qu'il s'agisse des notes ou des cours. Si variation il y a, elle n'est pas seulement au niveau formel de l'agencement, mais aussi au niveau du contenu, car les questions traitées dans les enseignements sont différentes chaque fois. Aussi, tout en intégrant les inédits dans la discussion, trouve-t-on suffisamment de raisons pour croire que la pensée de Saussure n'a pas évolué d'une manière aussi radicale d'année en année<sup>20</sup>. Il convient selon moi de placer ces variations, de forme aussi bien que de contenu, sous le signe du principe géométrique, lui-même articulé à une finalité globale : la délimitation progressive d'un objet théorique.

Si on regarde de plus près la question de l'*analogie* dans les deux premiers cours, on verra que c'est le cas typique de ce que Saussure appelle 'absence nécessaire de tout point de départ' – de cette absence prendra effet sa stratégie qu'on peut dire *fractale*, thématisée dans ses notes pour un livre de linguistique générale ainsi que dans un entretien avec L. Gautier :

« Nous nous permettons de remettre, jusqu'à trois et quatre fois sous différentes formes, la même idée sous les yeux du lecteur, parce qu'il n'existe réellement aucun point de départ plus indiqué qu'un autre pour y fonder la démonstration » (*ELG*, p. 198)<sup>21</sup>.

« Or il me semble qu'on vient à cette première nécessité [de séparer la langue de la parole] par plusieurs voies opposées. » (Entretien avec L. Gautier du 6 mai 1911 *SM*, p. 30)

<sup>19</sup> Comme Ecaterina Bulea le note justement : « S'il est vrai que Saussure définit la langue comme système complexe, il est tout aussi vrai que sa propre réflexion sur la langue demeure un système complexe qui nous incite à l'exercice discursivement irréalisable – en raison de la « banale » linéarité du signe – de penser toutes ces questions en même temps, c'est-à-dire en interaction systémique. » (*op. cit.*, p. 79).

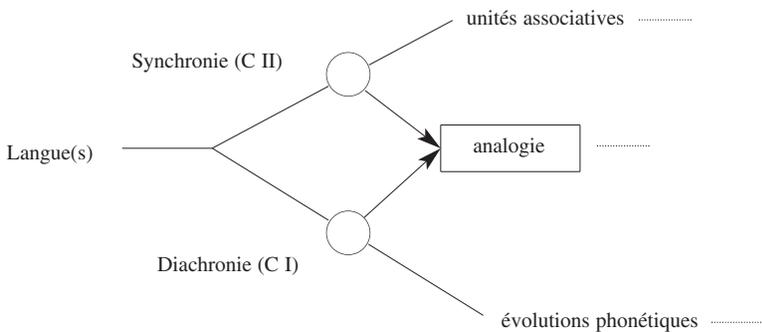
<sup>20</sup> Cf. par exemple : « (*Je lui demande si, avant la mort de Wertheimer, il ne s'était guère occupé de ces sujets.*) – Au contraire, je ne crois pas avoir rien ajouté depuis lors. Ce sont des sujets qui m'ont occupé surtout avant 1900. » (Entretien avec L. Gautier du 6 mai 1911, *SM*, p. 30).

<sup>21</sup> Mais voir aussi : *id.*, p. 34, p. 67, pp. 76-77 etc.

Cependant, dans une autre note, Saussure laisse voir que l'on peut créer un bon point de départ :

« Ici [en linguistique], il y a d'abord des points de vue, justes ou faux, mais uniquement des points de vue à l'aide desquels on CRÉE secondairement les choses. Ces créations se trouvent correspondre à des réalités quand le point de départ est juste, ou n'y pas correspondre dans le cas contraire : mais dans les deux cas, aucune chose, aucun *objet* n'est donné un seul instant en soi » (ELG, p. 200).

Les cours seront la formulation pédagogique de l'ensemble de sa recherche d'un bon point de départ. Dans ce tâtonnement, certains éléments seront retrouvés plus d'une fois, sous des points de vue différents. Le cas de l'analogie fait l'objet d'un questionnement premier à la lumière de l'histoire de la langue et est envisagé, dans l'enseignement suivant, sous l'aspect synchronique (cf. annexe). De cette manière, on obtient plusieurs embranchements (forme fractale par définition) qui se rencontrent dans un même point. Schématiquement on peut figurer ce trajet ainsi :



En effet, dans le premier cours on parle de problèmes liés à l'histoire de la langue plus que de problèmes de linguistique générale : Saussure distingue, pour commencer, entre linguistique statique et linguistique historique, insistant sur celle-ci parce que c'est le côté que « l'individu ne soupçonne pas »<sup>22</sup>. Et lorsqu'il parle de deux types majeurs d'évolutions, phonétiques et analogiques, il qualifie ces dernières d'« innovations », qui ne sont pas des changements proprement dits ; l'analogie est plutôt l'« activité créatrice de la langue » (SM, p. 57, note 54), puisqu'elle « s'exerce sur des *formes associées aux idées* qu'elles expriment' (*idem*,

<sup>22</sup> On a ici un indice de l'*ordre des choses*.

p. 57, 18., c'est moi qui souligne). L'importance de cet aspect *créatif* est double : d'un côté, il déplace l'accent du phonème vers la signification (possibilité synchronique), ce qui permet, d'un autre côté, de fonder la discussion de l'unité et de l'identité.

Simon Bouquet fait ressortir le caractère essentiel de ce passage du phonème vers la signification, en rappelant que l'analogie était déjà un thème néo-grammairien, mais sous cette forme négative, réductive, qui servait à expliquer toutes les exceptions au changement phonétique (*op. cit.*, p. 157). Chez Saussure, par contre, elle devient l'objet d'une 'réflexion critique' qui lui donne sa pleine force :

« La langue passe son temps à interpréter et à décomposer ce qui est en elle de l'apport des générations précédentes – c'est là sa carrière ! – pour ensuite avec les sous-unités qu'elle a obtenues combiner de nouvelles constructions » (2573.2 I Rie, cité d'après Bouquet 1997, p.163, note 4).

Cette formulation ne pose donc pas l'existence d'une 'loi aveugle', puisque c'est la « conscience des sujets parlants » qui rapproche les unités (*SM*, p. 58, 25.). Ceci fait jouer certains faits diachroniques sur un « degré de significativité », en dehors duquel l'élément linguistique ne saurait pas être « délimité », avec sa valeur (*idem*, p. 58, 24.). 'Dans un mot fictif « *avaker* », aucune délimitation n'est justifiable' (*ibid.*), parce qu'aucune valeur ne peut lui être attribuée.

Dans les ressorts de toute mutation dans les langues, chez Saussure intervient, au-delà des changements phonétiques ou des faits de morphosyntaxe, le *sens* aussi. Cette insertion lui permet de distinguer pour la première fois entre langue, « réservoir des formes pensées ou connues de la pensée » (*op. cit.*, p. 57, 18.) et parole. Il est important de souligner que la langue est un « réservoir de formes *connues* de la pensée » : l'analogie, à l'occasion de l'acte de parole, crée du nouveau à partir du connu (délimité et classé en vertu de 'l'association entre forme et idée', *op. cit.*, p. 59, 20.) et produit des changements à l'intérieur du système.

Dans le deuxième cours, où la linguistique interne vient en premier, la discussion des *unités* se fonde justement sur cette significativité relevée dans l'enseignement antérieur à propos de l'analogie : la signification ne vient pas s'ajouter à des unités déjà existantes, mais au contraire, c'est elle qui les délimite (*op. cit.*, p. 68, 61), c'est la conscience des sujets parlants qui fait que l'unité soit concrète, qu'elle existe<sup>23</sup>. L'analogie est le principe analytique qui rend possible toute combinaison

<sup>23</sup> Cf. aussi (à propos de la langue) : « à chaque moment de son existence il n'EXISTE linguistiquement que ce qui est aperçu par la conscience, c'est-à-dire ce qui est ou devient *signe*. » (*ELG*.p. 45).

nouvelle : si gant-ier apparaît dans la langue sur le modèle de prisonn-ier, la langue développe clou-tier sur un supposé modèle gan-tier (*op. cit.*, p. 73, 79.).

3.2. Ce très court rappel nous permet de voir comment l'« irritante duplicité » de parcours aussi opposés que la synchronie et la diachronie peuvent converger dans la géométrie saussurienne vers un même point. Ce double mouvement, très caractéristique de la pensée de Saussure, correspond à la genèse progressive de l'objet théorique : il part, dans le premier cours, des acquis de la linguistique diachronique pour ensuite amorcer sur les données accumulées le travail d'abstraction et de délimitation qui fonde la linguistique synchronique ; c'est-à-dire, dans un premier mouvement, il en arrive à l'analogie comme simple principe de changement dans la langue pour ensuite, dans un deuxième mouvement, l'isoler avec son vrai poids théorique ('création') et en faire la base du mouvement suivant (signification, valeurs). Pourtant, cette approche 'perspective', qui revient, dans mon exemple, à l'analogie par deux « voies opposées », dépend de façon décisive du *temps* : Saussure *a pu* suivre deux voies différentes à des moments différents. Il a pu être analytique dans le premier enseignement et synthétique dans le second, insistant de ce fait sur la diachronie dans l'un et sur la synchronie dans l'autre.

Ce qui est peut-être même plus important ici, c'est d'observer que chaque cours n'est qu'une étape vers cet *ordre de la théorie*, vers une « systématique » et que chacun fournit au suivant un relais qui en constitue le nouveau point de départ. Ainsi : le deuxième reprend la notion de valeur, discutée dans le premier à propos de l'analogie, et fait suite sur cette base avec la distinction entre linguistique externe et interne (où l'on discute de champ synchronique et de champ diachronique). Le troisième reprend comme relais la dichotomie interne-externe extrapolée sous la forme du plan général du cours : « 1) Les langues, 2) La langue, 3) La faculté et l'exercice du langage chez l'individu » : « ce qui concerne la langue (et également dans une certaine mesure *les* langues) nous conduira à considérer les langues par le côté externe, sans en faire l'analyse interne » (*EC*, pp. 10-11).

Du fait de cette méthode<sup>24</sup>, la *stabilisation* de la théorie reste une entreprise difficile.

### *L'ordre*

4.0. Dans ce qui suit, je tâcherai de faire ressortir les *articuli* de la pensée saussurienne, en m'appuyant sur des reprises synthétiques données par d'autres auteurs qui me paraissent souligner des éléments importants.

<sup>24</sup> Ces constats nous mènent vers l'hypothèse possible que chaque cours est la complexification typiquement 'fractale' du cours antérieur.

4.1. *Analyse v. synthèse. Sémiologie.* Même en l'absence d'un 'évident point de départ' dans la fondation d'une science linguistique qui devrait « montrer au linguiste *ce qu'il fait* »<sup>25</sup>, la méthode qui est au cœur de la démarche saussurienne est d'emblée caractérisée de *synthétique*:

« Pour assigner une place à la linguistique, il ne faut pas prendre la langue par tous ses côtés. Il est évident qu'ainsi plusieurs sciences (psychologie, physiologie, anthropologie, grammaire, philologie etc.) pourront revendiquer la langue comme leur objet. Toute voie analytique n'a donc jamais abouti à rien. Nous suivrons donc une voie synthétique. » (C II, *SM*, p. 66, 52.).

La synthèse apparaît comme résultant d'une série de réflexions épistémologiques, liées à l'historicité foncière du langage en tant qu'« acte humain »:

« Notre point de vue est en effet que la connaissance d'un phénomène ou d'une opération de l'esprit suppose préalablement la définition d'un terme quelconque; non pas la définition de hasard qu'on peut toujours donner d'un terme relatif par rapport à d'autres termes relatifs, en tournant éternellement dans un cercle vicieux, mais la définition conséquente qui part à un endroit quelconque d'une base, je ne dis pas absolue, mais choisie expressément comme base irréductible pour nous, et centrale de tout le système. » (*ELG*, p. 34).

Le point de vue qui crée les choses en linguistique<sup>26</sup> sera celui *sémiologique*: « il faut partir de la donnée sémiologique » (*ELG*, p. 37). Pour capter et classer l'activité de parler dans l'ensemble des faits humains, Saussure ne voit qu'une voie: reconnaître que le langage est un système de signes – ce qui permet de délimiter le

<sup>25</sup> Lettre à A. Meillet, *SM*, p. 31.

<sup>26</sup> Claudia Mejia a déjà attiré l'attention (cf. son article de 1997) sur la tension qui existe dans la réflexion saussurienne entre, d'une part le linguiste comme observateur d'un objet, et d'autre part le linguiste comme épistémologue qui décrit la connaissance d'un objet par un sujet. Toutefois l'auteur laisse croire que Saussure n'a pas achevé sa « réflexion concernant le travail du linguiste », ce qui « incite à croire que c'est le linguiste lui-même qui 'crée' son objet d'étude. Comment étudier 'scientifiquement' un objet qui ne préexisterait pas à son étude? Le raisonnement de Saussure ne récupère sa cohérence qu'à faire la part (...) entre l'*objet* d'étude et l'*étude* elle-même. » (p. 100). Selon moi, il faut voir aussi que chez Saussure l'objet n'est pas créé selon le bon-vouloir du linguiste, mais qu'il est fondé, de manière épistémologique, dans la conscience que les sujets parlants ont de la langue. Il s'agit ici, bien sûr, non pas de ce que les sujets parlants pensent (de la langue), mais de ce qu'ils savent (de cette même langue). On est donc en présence d'une épistémologie bien particulière, spécifique aux sciences humaines, dans la mesure où elle fait appel à l'intuition. Saussure arrive ainsi non seulement à expliquer au linguiste « ce qu'il fait », mais, du même coup, il explique au sujet parlant ce qu'il sait.

terrain du proprement linguistique dans le langage et donner à l'étude un objet homogène. Le langage sera progressivement «dépouillé»<sup>27</sup> de tout ce qui lui est étranger (l'appareil vocal, problème de l'origine).

Affirmer ainsi l'autonomie du langage ne revient en tout cas pas à éloigner de la visée de recherche ses relations – avec le domaine conceptuel, ou avec les phonies, ou avec les gestes, etc. On a là autant d'éléments avec lesquels l'activité linguistique reste toujours en contact et il ne s'agit pas de renier leur rôle, mais bien plutôt de reconnaître que le langage n'est au service d'aucun d'entre eux ('le langage est l'expression des concepts', 'est *un* instrument de communication', etc.) et que, au contraire, il a sa propre finalité et se délimite un territoire qui n'est que le sien : celui de la signification linguistique (possibilité inscrite dans un système de valeurs)<sup>28</sup>. L'autonomie linguistique telle que la pose Saussure n'exclut pas la relation avec d'autres domaines mais permet, tout au contraire, de voir ces liens plus clairement qu'avant, sous une lumière nouvelle.

4.2. *Objet et matière.* Une fois la sémiologie posée comme point de départ synthétique, l'intégralité du phénomène linguistique devient accessible : Saussure pose comme *matière* de l'étude «le langage à toute époque et dans toutes les manifestations qu'il revêt» (*EC*, p. 4) et dégage dans cette matière un *objet* spécifique : la *langue*. Faire l'histoire de toutes les langues et en tirer les lois les plus générales est la tâche de la linguistique (*ibid.*). De Mauro insiste sur l'importance de cette distinction (cf. *CLG*, note 40, pp. 414-416) qui transcrit le souci saussurien de «coordonner la pluralité des considérations dans l'unité d'un but spécifique» (cf. aussi ordre du troisième cours) et relève le sens aristotélicien du terme d'*objet* comme 'finalité d'une activité', comme «la matière du savoir en tant qu'elle est apprise et connue.» (*ibid.*).

Il faudrait ensuite séparer la langue de la faculté de langage, car celle-ci, bien que présente chez tous les humains, ne peut pas s'exercer sans celle-là, qui est un «produit

<sup>27</sup> Cf. par exemple entretien avec L. Gautier du 6 mai 1911 (*SM*, p. 30) : «Ceci [la distinction langue/parole] ne sert qu'à *dépouiller le problème* de tout ce qui est physiologique.» (c'est moi qui souligne).

<sup>28</sup> C'est à partir de cette réflexion qui ouvre le terrain sémiologique que l'on peut situer une partie de l'apport saussurien aux sciences humaines : «Ainsi, dans une langue composée au total de deux signes, *ba* et *la*, la totalité des perceptions confuses de l'esprit viendra NÉCESSAIREMENT se ranger ou sous *ba* ou sous *la*. L'esprit trouvera du simple fait qu'il existe une différence *balla* et qu'il n'en existe pas d'autre, un caractère distinctif lui permettant régulièrement de tout classer sous le premier ou sous un des deux chapitres (...); (...) [l'esprit] n'a point essayé de réunir et de coordonner, il a uniquement voulu différencier. Or et enfin il n'a voulu différencier que parce que le fait matériel de la présence du signe différent qu'il avait reçu l'y invitait et l'y amenait impérativement, en dehors de son []» (*ELG*, p. 88).

social», une institution sémiologique. C'est ici que Saussure trouve le phénomène homogène de *la langue*, dégagé par abstraction de la diversité des langues.

4.3. *Les langues*. S'il fallait chercher l'invariant ultime de toute la recherche saussurienne ce serait les langues :

«C'est en dernière analyse seulement le côté pittoresque d'une langue, celui qui fait qu'elle diffère de toutes les autres comme appartenant à un certain peuple ayant certaines origines, c'est ce côté presque ethnographique qui conserve pour moi un intérêt.» (Lettre à Meillet, *SM*, p. 31).

C'est en quelque sorte la toute première 'vérité' qui s'impose au linguiste<sup>29</sup> et c'est pour pouvoir la traiter sans 'inepties' que Saussure s'engage, quelque peu à contrecœur, dans une réflexion à même de sublimer l'expérience concrète du contact avec les langues dans un système théorique.

«Préoccupé surtout depuis longtemps de la classification logique de ces faits, de la classification des points de vue sous lesquels nous les traitons, je vois de plus en plus à la fois l'immensité du travail qu'il faudrait pour montrer au linguiste *ce qu'il fait*, en réduisant chaque opération à sa catégorie prévue ; et en même temps l'assez grande vanité<sup>30</sup> de tout ce qu'on peut faire finalement en linguistique.» (*Lettres à Meillet*, CFS, 21 (1964), pp. 95-96).

Les observations tirées du 'fait concret' de la *pluralité*, de l'«irréductibilité» des langues font écho au principe de l'arbitraire. La diversité géographique, aussi frappante qu'elle soit d'elle-même, ne peut être comprise que si elle est projetée dans le temps :

«Lorsque nous sommes devant la différenciation géographique, nous ne saisissons que le produit d'un phénomène, son résultat, mais le phénomène est ailleurs. C'est comme si nous voulions juger d'un volume par une surface. Il faut avoir la profondeur, l'autre dimension. (...) La différenciation géographique ne reçoit son complet schéma que quand on la projette dans le temps.» (*EC*, p. 21).

<sup>29</sup> «... le linguiste est dans l'impossibilité d'étudier autre chose au début que la diversité des langues. Il doit étudier d'abord les langues, le plus possible de langues (...). C'est ainsi que nous procéderons.» (*EC*, pp. 9-10).

<sup>30</sup> A ce même endroit, Godel lit 'variété'. Cette divergence peut être, tout compte fait, assez décourageante. Le contexte, pourtant, donne raison à Benveniste.

Ainsi, ce que *les* langues nous font comprendre c'est l'historicité foncière qui les régit, « le phénomène socio-historique qui entraîne le tourbillon des signes » dans le temps.

De cette prise en charge de la surface multiple du phénomène linguistique, Saussure passera donc à la recherche du volume, d'une *intérieurité homogène*, qui puisse être retrouvée dans toutes les langues<sup>31</sup>. Il sera guidé par « ce degré d'abstraction qui est nécessaire pour dominer (...) *ce qu'on fait* »<sup>32</sup>. Le concept de *langue* est une abstraction: « par l'étude, l'observation [des] langues, il [le linguiste] pourra tirer des traits généraux, il retiendra tout ce qui lui paraît essentiel et universel »; c'est ainsi qu'il « aura devant lui un ensemble d'abstractions qui sera la langue. » (*EC*, p. 10).

Cette notion fait intervenir deux caractéristiques, toutes deux essentielles et corrélatives: c'est un produit social et une institution sémiologique: c'est la communauté humaine qui l'instaure<sup>33</sup>. La dimension sociale sera plus fortement accentuée une fois énoncé le principe de l'arbitraire du signe linguistique.

Mais, pour asseoir cette compréhension synthétique de ce qu'est la langue, Saussure attaque la conception nomenclaturiste:

« Si un objet pouvait, où que ce soit, être le terme sur lequel est fixé le signe, la linguistique cesserait instantanément d'être ce qu'elle est, depuis le sommet jusqu'à la base; du reste l'esprit humain du même coup, comme il est évident à partir de cette discussion. » (*ELG*, p. 230).

L'individu non plus n'y est pour rien, la langue n'est pas une 'législation dépendant de la volonté humaine'. Ce sont le temps et la masse sociale qui entrent en jeu:

« Tous [les psychologues] sans exception se figurent la langue comme une forme *fixe*, et tous aussi sans exception comme une forme *conventionnelle*. Ils se meuvent très naturellement dans ce que j'appelle la tranche horizontale de la langue, mais sans la moindre idée du phénomène socio-historique qui entraîne le tourbillon des signes dans la colonne verticale et défend alors d'en faire ni un phénomène *fixe* ni un langage *conventionnel*, puisqu'il est le

<sup>31</sup> Pour une analyse fine de ce passage de grande importance épistémologique des 'langues' à la 'langue' (et son oblitération dans le *CLG*), cf. Fehr, *op. cit.*, pp. 50-66.

<sup>32</sup> *ELG*, p. 205.

<sup>33</sup> Saussure est loin de voir dans l'institution le problème de l'origine; il écrit dans ses notes préparatoires pour un livre de linguistique générale: « Inanité de la question pour qui prend une juste idée de ce qu'est un système sémiologique et de ses conditions de *vie*, avant de considérer ses conditions de *genèse* (...). Il n'y a aucun moment où la *genèse* diffère caractéristiquement de la *vie* du langage, et l'essentiel est d'avoir compris la *vie*. » (*ELG*, p. 228).

résultat incessant de l'action sociale, imposé hors de tout choix.» (*ELG*, pp. 102).

Pourtant, ayant devant nous l'objet d'étude ainsi délimité, plusieurs points de vue permettent toujours de l'aborder. De ce fait nous sommes conduits vers les grands « embranchements » de la théorie saussurienne.

4.4. *Synchronie et diachronie*. Comme le remarque Godel, cette distinction est « préalablement nécessaire (...) à toute démarche pour passer *des langues*, institutions propres à tels peuples, à tel moment de leur histoire, au langage, à *la langue* » (*SM*, p. 144). En effet, elle correspond au dépouillement progressif nécessaire pour arriver à un objet plus homogène, saisissable par la synchronie; la diachronie ne peut pas être traitée sans le fondement fourni par la synchronie, sans éclaircir la question des identités synchroniques, des *distinctions significatives*: le point de vue synchronique est le seul à avoir une réalité dans la conscience des sujets parlants, la diachronie n'étant pas accessible à la masse parlante. L'objet *langue* sera fondé dans la *conscience* que les locuteurs ont des valeurs.

4.5. *Langue et parole*. Une fois que la synchronie a été retenue comme la seule ayant le pouvoir de signifier, une autre perspective s'offre au linguiste: le système (latent) de la langue vis-à-vis de l'acte (concret) de parole. Même si Saussure écarte la parole comme étant 'secondaire', un fait 'accidentel' par rapport à la langue (par cette stratégie de dépouillement), il projette néanmoins deux linguistiques correspondantes. Il suffit de rappeler le plan du troisième cours qui devait s'achever sur « la faculté et l'exercice du langage chez les individus ».

4.5.1. *Identités. Unité*. Maintenant que les dépouillements successifs ont fixé un objet bien déterminé – un système de signes en synchronie – il s'agit de voir quelle est l'*unité* de base de la recherche. Saussure ne fait à ce point que reprendre sa méthode perspective par laquelle une seule et même question, ici celle des identités<sup>34</sup>, est envisagée sous plusieurs angles différents<sup>35</sup>:

« Il y a différents genres d'identités. C'est ce qui crée différents ordres de faits linguistiques. Hors d'une relation quelconque d'identité, un fait linguistique n'existe pas. Mais la relation d'identité dépend d'un point de vue variable qu'on décide d'adopter; il n'y a donc aucun rudiment de fait

<sup>34</sup> « La notion d'identité sera (...) la base nécessaire, celle qui sert de base absolue: ce n'est que par elle et par rapport à elle qu'on arrive à déterminer ensuite les *entités* de chaque ordre, les termes premiers que le linguiste peut légitimement croire avoir en face de lui. » (*ELG*, p. 33).

<sup>35</sup> Cf. à ce propos Godel 1966.

linguistique hors du point de vue défini qui préside aux distinctions.» (ELG, p. 200).

En l'occurrence, le point de départ de Saussure sera l'acte concret de parole, irréductible car irrépétable dans ses détails, mais toutefois reconnu comme étant *le même*. Qu'est-ce qui fonde cette *identité*, cette *reconnaissance*? La réponse fait aussi voir que l'unité linguistique est autre que le matériel sonore et donne l'étendue du proprement linguistique dans le langage.

4.5.2. *Valeur. Système*. La portée de la conception saussurienne de la valeur est très simplement exprimée dans une note inédite :

«Importance du mot *terme*. Pas concevable.» (ELG, p. 327).

L'identité de toute unité dans la parole est toujours établie en fonction du système, de la différence d'avec les autres éléments :

«La loi tout à fait finale du langage est, à ce que nous osons dire, qu'il n'y a jamais rien qui puisse résider dans *un* terme, par suite directe de ce que les symboles linguistiques sont sans relation avec ce qu'ils doivent désigner, donc que *a* est impuissant à rien désigner sans le secours de *b*, celui-ci de même sans le secours de *a*, ou que tous les deux ne valent que par leur réciproque *différence*, ou qu'aucun ne vaut, même par une partie quelconque de soi (...) autrement que par ce même plexus de différences éternellement négatives.» (ELG, pp. 218-219).

On voit pourquoi la parole a été 'écartée': la matérialité sonore n'a aucun rôle dans la détermination d'une identité; le système est tout.

4.5.2.1. En outre, je hasarde ici l'idée que, si on avait bien compris la manière dont Saussure utilisait «système» et «structure»<sup>36</sup>, la linguistique qui se revendiquait de lui aurait dû porter le nom de *systématisme*<sup>37</sup>; dans ce même esprit, aujourd'hui le «structuralisme» (au sens saussurien) n'est en tout cas pas désuet, mais, au contraire, très actuel: la pragmatique, par exemple, est *structuraliste* au sens de Saussure. Et encore sans le savoir.

<sup>36</sup> Cf. CLG, note 259; De Mauro écrit: «il faut remarquer que dans tous les passages des manuscrits ou du C.L.G. dans lesquels apparaît *structure*, le mot désigne toujours le regroupement syntagmatique, linéaire» (p. 471) et: «pour dénoter le système, [Saussure] n'adopte pas *structure* mais bien *système*» (p. 470).

<sup>37</sup> Je trouve la même idée chez Buysens (1961), qui l'énonce pourtant avec une réserve, que je ne partage pas: «Malheureusement, le mot *systématique*, quand on l'applique à une discipline, prend le sens de *méthodique*» (p. 28). Il n'y a là aucun inconvénient puisque Saussure *a créé* une méthode (cf. *infra* note 44).

4.5.3. *Signe*<sup>38</sup>. Lorsque Saussure pose pour la première fois les termes qui constituent la langue dans le circuit de parole, il utilise «concept *verbal*» associé à «image verbale» (*EC*, p. 67). Il renoncera ensuite au terme ‘verbal’ associé à ‘image’ puisqu’il implique l’idée d’action physiologique des organes vocaux, ce qui nous éloigne de la compréhension du linguistique; en effet, Saussure le dira dans le deuxième cours, la nature du signe linguistique est «incorporelle»: aucun de ses aspects immédiatement saisissables ne suffit à en fixer la *valeur*:

«*Item*. S’il est une vérité a priori, et ne demandant rien d’autre que le bon sens pour s’établir, c’est que s’il y a des réalités psychologiques, et s’il y a des réalités phonologiques, aucune des deux séries séparées ne serait capable de donner un instant naissance au moindre fait linguistique.» (*ELG*, p. 103).

C’est donc la valeur qui *informe* la langue. Pourtant la *signification* ne saurait se confondre avec la valeur puisqu’elle en découle, comme il est dit dans le troisième cours:

«La valeur est bien un élément du sens, mais il importe de ne pas prendre le sens, d’abord, autrement que comme une valeur.» (*SM*, p. 90, 148.).

La relation entre les signes préside au fait linguistique, le lien interne du signe n’est possible que par le système.

L’idée de valeur est cruciale<sup>39</sup>, puisque la signification ne peut pas exister dans des monades aléatoires (image acoustique reliée à un concept), mais ne peut émerger au contraire que comme résultante de la mise en relation de plusieurs éléments. Le signe n’ayant pas de motivation intrinsèque, sa signification ne peut pas exister *en soi*, seule, mise à part.

<sup>38</sup> Godel place le signe *avant* le système en se basant sur l’ordre du troisième cours: «la nature du signe la première question qui se pose, une fois la langue distinguée de la parole; celle du système et des termes ne surgit qu’au moment où on aborde la linguistique statique.» (*SM*, p. 247). Il paraît oublier la refonte donnée au troisième cours dans la leçon du 19 mai et le fait qu’une fois amorcée la discussion sur l’identité, cela mène directement aux *termes* et au système de valeurs (cf. *infra* note 39).

<sup>39</sup> Pour cette raison Godel la discute en dernier. Pourtant, le fait qu’il mette le signe avant le système contredit certains passages des cours; cf. par exemple: *SM*, p. 228, «ne pas commencer par le mot ou le terme pour en déduire le système (...) au contraire, c’est du système qu’il faut partir, du tout solidaire» (D 261/C III). C’est ainsi qu’on pourra comprendre qu’une autre idée de Saussure devrait se lire comme désignant l’*ordre des choses* (non pas celui de l’exposé): «comme premier élément [...], nous devons poser: l’*association* primordiale *entre forme et idée*; puis une autre association sans laquelle la première ne pourrait pas exister: l’*association de forme à forme*, des formes entre elles» (R 2.26/C I, *SM*, p. 246). Voir aussi la structure du deuxième cours.

4.5.4. *Arbitraire*. Les signes linguistiques sont arbitraires: «Tout le monde est d'accord.» (EC, p. 75). C'est la présentation d'une évidence radicale et, d'une certaine manière, ironique, puisque l'existence même de la *langue* suppose que 'tout le monde est d'accord' – le principe qui gouverne la réalité linguistique rejoint ici, encore une fois, le principe critique. Coseriu insiste dans son étude de 1967 sur la continuité de la réflexion philosophique et linguistique sur ce problème, en relevant particulièrement l'historicité foncière que le principe implique, et la synthèse de ses différentes acceptions qu'on trouve chez Saussure.

En quoi le signe est arbitraire, Saussure l'écrit simplement :

«*Item*. Il y a défaut d'analogie entre la langue et toute autre chose humaine pour deux raisons: 1. La nullité interne des signes; 2. La faculté de notre esprit de s'attacher à un terme en soi nul.» (ELG, p. 109).

C'est cette *nullité* qui fait en fin de compte qu'elle ne puisse en aucune manière dépendre de l'individu, mais de la communauté; l'institution du langage

«n'est pas soumise à la correction continuelle de l'esprit, parce qu'elle ne découle pas, depuis l'origine, d'une harmonie visible entre l'idée et le moyen d'expression.» (ELG, p. 219).

L'indépendance de la langue vis-à-vis d'une 'correction' volontaire, est aussi, et peut-être par là-même, autonomie vis-à-vis du domaine des concepts, comme le soulignent respectivement (et à juste titre) Jean-Paul Bronckart et André Martinet:

«Il est absolument nécessaire (...) de distinguer le niveau de l'image, produit du travail psychologique individuel du sujet (...) de celui du «reclassement» opéré par la société simultanément sur les images mentales et leur correspondant acoustique.» (1977, p. 112)<sup>40</sup>.

«[M]arquer que les unités linguistiques sont des valeurs, c'est-à-dire qu'elles n'existent que du fait du consensus d'une communauté particulière, (...) revient à marquer l'indépendance du fait linguistique vis-à-vis de ce qui n'est pas langue.» (1957, p. 109).

Il y a une dialectique profonde entre la *valeur* et l'*arbitraire* par le fait que celui-ci n'implique pas *per se* l'existence d'une signification quelconque. La signification, c'est ce qu'implique la valeur: *la possibilité de signifier dans une langue n'est pas telle quelle dans le signe*; elle est dans le système de valeurs, qui est le faire de

<sup>40</sup> D'ailleurs, le trajet que donne Jean-Paul Bronckart (1977) dans son chapitre sur Saussure correspond dans ses lignes générales avec celui que j'ai proposé ici.

la communauté («le phénomène socio-historique qui entraîne le tourbillon des signes»).

La compréhension de la valeur, comme résultante de l'arbitraire dans *l'ordo rerum* mais le précédant dans l'exposé, est donc singulièrement importante, parce que l'idée d'arbitraire prise en soi, détachée de ses conséquences, ne peut créer que confusion sur le terrain de la théorie: l'arbitraire du signe ne dit nullement pourquoi il y a signification, mais la valeur oui. Par conséquent, avant d'énoncer la 'vérité' radicale, il fallait constater que la langue est un système, et non pas une nomenclature. Après avoir dit cela, l'arbitraire du signe (et tout ce qui en découle) peut trouver sa place. Avancé tout simplement au début de la théorie, l'arbitraire, aurait pu engendrer une dispersion de la cohérence, comme l'a fait la définition de *la langue* dans l'*Introduction* du *CLG*.

4.5.5. *Linéarité*. Il s'agit en quelque sorte d'une linéarisation de l'expérience, acte qui rend possible l'ordre et l'unification, comme l'écrit De Mauro :

«La relation entre la forme et un savoir, c'est-à-dire le signe de Saussure (...), est tout à la fois la cristallisation d'une série d'expériences effectuées au sein d'une communauté historique et l'instrument grâce auquel ceux qui participent à cette communauté (...) ordonnent (...) les nouvelles expériences.» (1969, p. 192).

Pour Saussure ce n'est qu'une autre évidence :

«Que les éléments qui forment un mot *se suivent* c'est là une vérité qu'il vaudrait mieux ne pas considérer, en linguistique, comme une chose sans intérêt parce qu'évidente, mais qui donne d'avance au contraire le principe central de toute réflexion utile sur les mots.» (cité d'après Starobinski 1969, p. 47).

L'aspect inévitablement syntagmatique des œuvres linguistiques nous amène au problème que Saussure n'a pas pu traiter de manière plus complète, mais qui avait une place de choix dans ses préoccupations<sup>41</sup>.

4.6. *Discours*. S'il n'y a pas chez Saussure de théorie compacte du discours, nombre de notes inédites témoignent de l'intérêt que Saussure portait à ce qui est proprement activité linguistique et qui est loin d'isoler la recherche linguistique dans *la langue* seule. La densité de ce questionnement laisse voir combien ce côté le préoccupait<sup>42</sup>.

<sup>41</sup> Cf. Starobinski 1964 et Starobinski 1969.

<sup>42</sup> Il y aurait à analyser les termes saussuriens de «parole potentielle» et de «langage discursif», tels qu'ils apparaissent dans les nouveaux documents (par exemple *ELG*, p. 61

«La langue n'est créée qu'en vue du discours, mais qu'est-ce qui sépare le discours de la langue, ou qu'est-ce qui, à un certain moment, permet de dire que la langue *entre en action comme discours?*»<sup>43</sup> (ELG, p. 277).

### Conclusions

5.1. Le linguiste américain Rulon S. Wells témoigne d'une intuition que l'on peut qualifier aisément d'exceptionnelle lorsque, dans son compte rendu du *Cours*, de 1947, il écrit :

«He [de Saussure] did not merely track down premises and consequences; he did not merely try to segregate truths of linguistics into basic principles and derived propositions. He strove to contract the group of basic principles still more and exhibit the relations between those that remained irreducible. *We do not mean to say that he anticipated modern logistic method or that, like Newton and Spinoza, he emulated Euclid by casting his treatise into axioms, theorems, corollaries and lemmas.*»<sup>44</sup> (p. 25, c'est moi qui souligne).

Et pourtant, c'est exactement ce qu'il faut dire.

5.2. Lire le souci géométrique de Saussure dans la structure du *CLG* n'est pas chose facile, surtout à cause du fait que, à l'époque, les sources manuscrites

---

et p. 95 respectivement), et qui mettent précisément en évidence son intérêt pour une linguistique de la parole. Cf. *infra*, note 43.

<sup>43</sup> La question résume la problématique d'une linguistique de la parole. Eugenio Coseriu est, à ma connaissance, le seul à avoir pris explicitement le relais de donner les fondements de cette linguistique, certes en inversant les rapports et en intégrant les dichotomies saussuriennes dans les trichotomies que l'on connaît. Son étude, généralement ignorée, est désormais disponible dans une traduction française, «Détermination et entours», dans *L'homme et son langage*, Louvain : Peeters, 2001, pp. 31-69.

<sup>44</sup> Wells continue dans la même veine : «But in 100c, 103b, 104c, and other passages he signalises propositions (that signs are arbitrary, linearly arranged, and independent of individual volition) from which many consequences follow; and it is a good guess – tho[ugh] one which pitiful meagreness biographical data prevents us from testing – that this patient weaving of the general facts of linguistics into a fabric of premises and consequences was for de Saussure *an actual method of discovery* which led to many of his aperçus and to his grappling with problems not faced, and for the most part not even sensed, by previous thinkers» (c'est moi qui souligne). La 'géométrie', serait-elle donc une *méthode d'investigation* aussi ? Plus exactement, peut-on dire que cela tient à l'*heuristique* saussurienne ? Pétrouff (1999, p.275) croit, indépendamment de Wells, que cela est vrai lorsqu'il dit de la démarche de Saussure, caractérisée comme «heuristique de la linguistique», qu'elle «part de la *complexité* du système, pour arriver à la *complexité* de chaque élément qui le compose. La définition du signe et la reconnaissance de sa valeur, deviennent donc l'aboutissement de toute la recherche linguistique et non pas un point de départ.»

n'étaient pas encore entrées dans le circuit d'exégèse. Aujourd'hui non plus, ce n'est pas chose facile, pour des raisons tenant à la nature mouvante de la réflexion saussurienne et à son caractère ouvert, « en devenir, toujours à l'épreuve, essayant toujours de s'adapter au détail reconnu le plus vrai. » (Engler 1966, p. 40).

L'une des difficultés majeures réside, comme j'ai essayé de le montrer, dans le fait que Saussure *a pu* suivre une stratégie 'fractale', en vertu du temps, et que celui qui entreprend aujourd'hui un exposé de sa pensée est contraint d'emblée à abandonner cet ordre et à se soumettre à la linéarité. Certes, cette linéarité même peut être variable et produire autant de résultats différents.

5.3. L'importance du problème de l'ordre chez Saussure réside donc dans le fait que toute compréhension de la pensée saussurienne passe par une double prise de conscience : premièrement, du fait de sa position épistémologique, celle de la prise en charge d'un phénomène historique (parce que humain) en vertu d'un point de vue à même de lui garantir l'autonomie, et donc l'homogénéité, point de vue qui est, à la fois, sémiologique et systémique. Deuxièmement, prise de conscience de sa position méthodologique (produit direct de la première position), que j'ai essayé d'éclaircir tant soit peu ici, en montrant qu'elle est le pendant de la réalité linguistique, se donnant pour tâche de reproduire sa complexité : « La langue est un système serré, et la théorie doit être un système aussi serré que la langue ». Cette position méthodologique est inséparable de l'acte fondateur que représente l'ensemble de la pensée saussurienne.

L'importance méthodologique est doublée peut-être d'une importance didactique : la linguistique (théorie du langage) restant largement à l'intérieur du domaine universitaire, l'enseignement de cette discipline pourra tirer le plus grand profit de ce type de recherche.

6.1. La question saussurienne (*Unde exoriar?*) se pose-t-elle encore aujourd'hui ? En effet, elle subsiste, subrepticement, mais à l'autre bout de la ligne. A une époque où les linguistiques de toutes sortes se multiplient et étonnent par leur manque de fondement, il est bon, je crois, de prendre le relais herméneutique (qui veut *comprendre*) d'une tradition critique, où l'analyse du langage rencontre la synthèse du langage. Le chercheur et le lecteur attentif de Saussure est amené à se demander, en toute innocence : *Comment continuer?* Et non sans raison. Le pessimisme saussurien à l'égard de la marche future de la linguistique ne peut être, paradoxalement, qu'encourageant :

« Faut-il dire notre pensée intime ? Il est à craindre que la vue exacte de ce qu'est la langue ne conduise à douter de l'avenir de la linguistique. Il y a disproportion, pour cette science, entre la somme d'opérations nécessaires

pour saisir rationnellement l'objet, et l'importance de l'objet [...]» (*ELG*, p. 87).

La juste compréhension de toute une tradition de la pensée linguistique viendra combler cette disproportion. D'autant plus que, comme l'affirme le professeur lui-même :

«Il n'y a de 'langue' et de science de la langue qu'à la condition initiale de faire abstraction de ce qui a précédé (...). Il n'y a de linguistique qu'à la condition précise contraire.» (*ELG*, p. 217).

*Adresse de l'auteur:*  
46, avenue de Miremont  
1206 Genève  
giordan\_b@yahoo.com

#### BIBLIOGRAPHIE

- Bouquet, Simon (1997) *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris: Payot.
- Bronckart, Jean-Paul (1977) *Théories du langage. Une introduction critique*, Bruxelles: Mardaga.
- Bulea, Ecaterina (2000) *Linguistique saussurienne et paradigme thermodynamique*, Mémoire de licence, Université de Genève, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation.
- Buysens, Eric (1961) «Origine de la linguistique synchronique de Saussure», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 18, pp. 17-33.
- Coseriu, Eugenio (1967) «L'Arbitraire du signe. Sobre la historia tardía de un concepto aristotélico», in *Tradición y novedad en la ciencia del lenguaje*, Gredos: Madrid, pp. 13-62.
- De Mauro, Tullio (1969) *Une introduction à la sémantique*, Paris: Payot.
- Engler, Rudolf (1966) «Remarques sur Saussure, son système et sa terminologie», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 22, pp. 35-40.
- Fehr, Johannes (2000) *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris: PUF.
- Gadet, Françoise (1987) *Saussure. Une science de la langue*, Paris: PUF.
- Godel, Robert (1957) *Les sources manuscrites du Cours de Linguistique Générale de Ferdinand de Saussure*, Genève: Droz (abrégé SM).

- Godel, Robert (1966) «De la théorie du signe aux termes du système», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 22, pp. 53-68.
- Komatsu, Eisuke & Roy Harris, éd. (1993) *F. de Saussure. Troisième Cours de Linguistique Générale d'après les cahiers d'Emile Constantin*, Oxford – New York etc. : Pergamon Press (abrégé EC).
- Martinet, André (1957) «Arbitraire linguistique et double articulation», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 15, pp. 105-116.
- Mejia, Claudia (1997) «Unde exoriar?», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 50, pp. 93-110.
- Pétroff, André-Jean (1999) «La langue, l'ordre et le désordre. *Les Analyses de Ferdinand de Saussure*», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 52, pp. 253-282.
- Saussure, Ferdinand de ([1916] 1985) *Cours de linguistique générale*, Edition critique préparée par Tullio de Mauro, Paris: Payot (abrégé CLG).
- Saussure, Ferdinand de (2002) *Ecrits de linguistique générale*, édités par Rudolf Engler et Simon Bouquet, Paris: Gallimard (abrégé ELG).
- Starobinski, Jean (1964) «Les anagrammes de Ferdinand de Saussure, textes présentés par J. S.», *Mercur de France*, 350, février, pp. 243-262.
- Starobinski, Jean (1969) *Les mots sous les mots*, Paris: Gallimard.
- Wells, Rulon S. (1947) «De Saussure's System of Linguistics», in *Word*, vol. 3, 1, pp. 1-32.

Grosso modo, l'ordre suivi dans les trois cours se présente de la façon suivante (mon schéma s'inspire du résumé des cours qui se trouve chez Godel 1957). Observer la place de l'analogie dans l'économie des deux premiers cours. Je reprends certains titres suggérés par Godel là où les notes des étudiants ne mentionnent pas de titre particulier. Les guillemets simples signalent une citation textuelle des notes. L'ordre de la dernière partie du troisième cours (LA LANGUE) est reconstruit sur la base des insertions ultérieures opérées par Saussure dans la leçon du 19 mai 1911.

COURS I (1907)	COURS II (1908-1909)	COURS III (1910-1911)
Définition de la linguistique (interne et externe). Principes de phonologie. Linguistique statique et linguistique historique (côté que 'l'individu ne soupçonne pas').	La linguistique et son objet.  Nature de la langue définie de l'extérieur. Voie analytique v. voie synthétique. La sémiologie. Caractères d'un système de signes (l'écriture).	Définition de la linguistique. Objet-matière. Faculté du langage séparée du produit social qu'est la langue (abstraction) et qui se manifeste par la diversité des langues.
Linguistique historique. Évolutions phonétiques & analogiques. 'Analogie, principe général des créations de la langue.' Langue / parole. 'Le classement intérieur.' Préfixes, racines, radicaux et suffixes. Procédé agglutinatif et procédé analogique.	Nature de la langue envisagée de l'intérieur. 'Question des unités.' 'Question des identités.' 'Division intérieure des choses en linguistique.' Linguistique interne et linguistique externe (est interne ce qui est susceptible de changer les valeurs). La valeur linguistique. Identité diachronique (termes successifs et identiques) et identité synchronique (termes simultanés et opposés). Diachronie et idiosynchronie (déplacement v. équilibre des valeurs). Les deux linguistiques (statique et cinématique). Lois diachroniques, lois synchroniques.	LES LANGUES - Côté externe. 'La pluralité des formes de langue' (diversité relative et diversité absolue). La diversité géographique. Parenté, dialectes, contagion sociale (force du clocher et force de l'intercourse).
L'étymologie populaire. 'Aperçus sur l'histoire interne et externe de la famille de langues indo-européennes'. 'La méthode reconstructive et sa valeur.'	'Divisions dans le champ synchronique' (le mécanisme d'un état de langue). 'Unités d'association' et 'unités discursives'. 'Nécessité d'une double théorie' : théorie des syntagmes et théorie des associations. 'L'analogie' (interprétation de ce qui a été reçu).	'Représentation de la langue par l'écriture.' La phonologie (l'opposition des impressions acoustiques, valeurs). Tableau géographico-historique des plus importantes familles de langues indo-européennes.
	'Divisions dans le champ diachronique'. Phonologie et phonétique.	LA LANGUE. 'La langue séparée du langage.' Place de la langue dans les diverses sphères du langage (circuit de la parole et fait social). Place de la langue dans les faits humains. Langue et parole. Linguistique de la langue et linguistique de la parole. 'La langue comme système de signes' (le premier titre étant 'Nature du signe linguistique'). Immutabilité et mutabilité du signe. Dualité de la linguistique : linguistique statique et linguistique historique.
	'Aperçu de la linguistique indo-européenne comme introduction à la linguistique générale'.	Linguistique statique. Question des unités ou entités : les mots termes du système ; la valeur. Entités abstraites de la langue. Arbitraire absolu et arbitraire relatif.
		[La faculté et l'exercice du langage chez les individus.]



Ivan Callus

*JALONNANTE AND PARATHLIPSE:*  
ENCOUNTERING NEW TERMINOLOGY  
IN FERDINAND DE SAUSSURE'S RESEARCHES INTO ANAGRAMS

1. *Introduction\**

More than forty years have passed since Robert Godel made his succinct and understated announcement concerning the existence of Ferdinand de Saussure's *cahiers d'anagrammes*:

A l'époque où il s'occupait de mythologie germanique, Saussure s'est aussi passionné pour des recherches singulières. En particulier, il était arrivé à la conviction que, dans les œuvres littéraires de l'antiquité grecque et latine, certaines répétitions, exactes ou approximatives, de lettres ou de syllabes dans un même passage étaient voulues, et qu'en découvrant et en interprétant par une méthode rigoureuse ces retours et ces correspondances, on devait trouver chaque fois un mot-clé – en général un nom propre – disloqué

---

\* I should like to express my deep gratitude to Professor Rudolf Engler and Professor René Amacker, for their help and approachability while this paper was under preparation. I should also like to thank Mme Barbara Roth, Conservateur des manuscrits at the Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève, for extending permission for the appearance in this article of facsimile reproductions from Ferdinand de Saussure's manuscripts.

(d'où *anagrammes*) ou inscrit, en quelque sorte, en filigrane, sous le texte du poète ou du prosateur (d'où *hypogrammes*). Pour démontrer la justesse de son idée, il a dépouillé patiemment une masse considérable de textes grecs et latins – jusqu'à des vers latins d'humanistes<sup>1</sup>.

This revelation was followed by the gradual dissemination of the notebooks, papers and letters that together make up the archive of Saussure's speculations on anagrams. Behind that process is a somewhat vexed history. The sprawling and inchoate nature of the anagram notebooks, as well as their exposure to diverse editorial hands, has meant that the record of this aspect of Saussure's studies is dispersed, none too uniformly, over many sources. The fraught history of the constitution and reception of that record has been extensively chronicled, and a sizeable body of analysis and interpretation has arisen around the notebooks. It is not this paper's aim to summarise the content of the anagram notebooks; nor will it attempt a synthesis of the transdisciplinary and occasionally fractious commentaries to which they have given rise. For the sake of brevity, the reader's familiarity with the primary and secondary sources concerning Saussure's research into anagrams is assumed in this article. In what follows, that background will be revisited only insofar as it provides the context for a preliminary commentary on the recent emergence of material which supplements the record of Saussure's work on anagrams.

In this regard, Saussurean scholars will be aware of the papers and documents belonging to Saussure which were recently donated to the Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève (BPU). The papers are currently being catalogued by Professor Rudolf Engler, but in the meantime some extracts have been presented in *Cahiers Ferdinand de Saussure*<sup>2</sup>. Among the new material, whose content is broad and varied in scope, are five single leaves manifestly connected to Saussure's work on anagrams. The content of the leaves is significant enough to warrant immediate publication and some initial commentary, particularly as it involves terminology and decoding principles that appear nowhere else in the anagram notebooks. To this end, facsimile reproductions have been provided at the end of this paper. The five leaves, which have not yet been given a press-mark, will be identified in the quotations that follow through citation of their respective first word(s): ('Quels sont'; 'Od. θ 363-66'; 'Jalonnantes'; 'Bien entendu'; 'Cher monsieur').

Beyond making available the content of the leaves and providing elucidating commentary where necessary, the rest of this paper sets itself four objectives:

---

<sup>1</sup> Godel, 1960, p. 6.

<sup>2</sup> See Engler, 1997, and Bouquet, 1999.

- firstly, it will dwell on matters pertaining to the authentication, dating, and status of the leaves;
- secondly, it will identify key passages within the leaves, and remark on how they bring to light ideas which Saussure did not address elsewhere in the notebooks;
- thirdly, it will attempt an appraisal of the relative importance of these five pages in the context of the rest of Saussure's research into anagrams;
- lastly, it provides a provisional assessment of the extent to which these pages should compel a critical reconsideration, if at all, of Saussure's research into anagrams.

The next section deals largely with the first of these objectives; the other three will be addressed in sections 3 and 4 of this paper.

## 2. *The New Material: Preliminary Impressions*

The most remarkable aspect of the leaves concerns the surfacing of two terms, *jalonnante* and *parathlipse*, previously unencountered in the anagram notebooks. Peter Wunderli's comprehensive analysis of the notebooks' terminological apparatus makes no reference to *jalonnante* or *parathlipse*<sup>3</sup>. Nor have I come across any mention of the terms in my examination of the anagram notebooks housed in the BPU. It appears, therefore, that Saussure resorted to the terms only in the pages reproduced here. The decoding protocols designated by *jalonnante* and *parathlipse* are considered in section 3, as are the implications of what Saussure has to say in these five leaves on the issue of hypograms. As a preliminary to that, however, it is important to dwell on some fundamental points pertaining to the authentication, date and status of the pages in question.

That the pages are indeed Saussure's is certain. With the possible exception of Léopold Gautier<sup>4</sup>, the correspondents with whom he discussed his ideas are not known to have tried to emulate his decoding or to have extended his hypotheses in any substantial way. Such attempts could conceivably have led to misattribution. However, the issue simply does not arise. The neat and meticulous handwriting is unmistakable, and familiar from Saussure's other manuscripts. In conjunction with

<sup>3</sup> See Wunderli, 1972, pp. 42-54.

<sup>4</sup> In letters of 21 and 29 October 1908 written by Saussure to Léopold Gautier, the latter is asked to wait before undertaking une *étude de contrôle* on hypograms, and then to desist from any effort towards a *labeur ingrat*: see BPU Ms. fr. 1599/1. The first of these letters is reproduced in full in Wunderli, 1972, p. 48.

the authority of Professor Rudolf Engler's ascription, this leaves little doubt that the pages are indeed Saussure's.

A noteworthy feature of the five leaves is their unconnectedness. One centres on hypograms ('Quels sont'), another carries decoding exercises ('Od. θ 363-66'), two develop the ideas concerning the *jalonante* and the *parathlipse* ('Jalonnantes' and 'Bien entendu'), and the last is a fragment of a letter ('Cher monsieur'). The impression of the leaves' unconnectedness is hardly mitigated by their sketchiness. Both in relation to hypograms and to the *jalonante* and the *parathlipse*, the ideas they broach are fragmented and less fully developed than certain other concepts explored in the notebooks. There is a significant contrast, for instance, with Saussure's discussion of notions like the *diphone* or *mannequin*, which received more sustained attention in his drafts<sup>5</sup>. One explanation for this comparative superficiality is that the leaves reproduced here may originally have been appended to others which explored the issues concerned more fully, but which unfortunately have not survived.

Some evidence for the existence of such a complement is available in the bracketed numbers '3' and '4' on the top left of the pages on the *jalonante* and the *parathlipse* ('Jalonnantes' and 'Bien entendu'), which suggests that two preceding pages are missing. In addition, the argument on the page dealing with hypograms ('Quels sont') is unresolved and the last sentence is unfinished, leading one to presume that a succeeding page (or pages) may once have rendered the idea rather more complete. It is also quite possible that Saussure may simply have decided not to follow up what he hypothesises here. In this respect, the very fact that the ideas on these pages were consigned to loose sheets of paper is significant. Most of the more assiduous work on anagrams was consigned to notebooks, which Saussure generally themed according to the author whose work was being deciphered. What was written on unbound paper tended to be less carefully deliberated and to remain as unresolved as the material reproduced here. This leads one to think that the pages may constitute unrevised drafts: outlines of ideas that Saussure chose not to pursue or to 'dignify' with inclusion within the main body of the notebooks. There are, indeed, other considerations to lend weight to the supposition that the leaves amount to unrevised drafts. For reasons that will become apparent, their discussion must remain consequent on a consideration of matters relating to dating.

None of the leaves carries a date. Dating them is not rendered easier by the fact that the leaves' concerns are thematically disparate, which suggests that they could well have been penned at different periods. If – purely for the sake of argument – one were to assume that the five leaves form a unified group, and if the incomplete

---

<sup>5</sup> See Starobinski, 1971, pp. 43-55.

draft of the letter had carried a date, the issue would even then not be resolved. One would have to keep an open mind on the link between that fragment and the decoding exercises and theoretical notes contained on the accompanying leaves. It would not do to simply assume that the decoding and notes were intended as enclosures to a letter (of which the fragment would be a draft) that Saussure might have been preparing for Antoine Meillet, Charles Bally, or Léopold Gautier: the men to whom he revealed aspects of his research into anagrams.

A different approach to the matter of dating – one that is ready to work on narrowing down the respective periods to which the disparate pages might belong – is therefore necessary. A point of departure is suggested by the fact that the pages on the *jalonnante* and the *parathlipse* – if not necessarily those carrying the decoding exercise and the thoughts on hypograms – were demonstrably intended for perusal by somebody else. This is evident in the sequence in which Saussure invites comment on the appropriateness of the term *parathlipse*: ‘Bien entendu je n’attache aucune importance à ce terme de parathlipse, ou plutôt serais enchanté si vous pouviez m’en suggérer un autre...’ (‘Bien entendu’). Had a name been specified, on this page or even on the fragment of the letter, it might have been possible to ascribe the leaves, wholly or partly, to a specific stage within Saussure’s work on anagrams. This is because the available evidence shows that, in the matter of anagrams, Saussure corresponded with his confidants in more or less distinct phases: for instance, to Antoine Meillet mostly (though not exclusively) in November and January 1906, the autumn and winter of 1907-1908, and in October 1908<sup>6</sup>; to Charles Bally in June-August 1906 and April-September 1908<sup>7</sup>; and to Léopold Gautier between August-October 1908<sup>8</sup>. It might therefore seem a good idea to try to scrutinise the respective correspondence in order to come up with some indication, however vague, of the person for whom the request for feedback in ‘Bien entendu’ might have been intended, and thereby to derive some clue as to when the draft might have been penned. Unfortunately, this does not in fact lead very far. I have reread all the relevant correspondence (including some unpublished letters from Saussure to Léopold Gautier in BPU Ms. fr. 1599/1), and cannot find anything to suggest that what Saussure contemplates in these leaves is echoed, however faintly, in the letters he did send and receive. Consequently no definitive conclusions can be drawn on that basis.

---

<sup>6</sup> For insights into the chronology of Saussure’s correspondence with Meillet on anagrams, see Benveniste, 1964, pp. 106-19; Jakobson, 1971; Bouquet, 1986; Minassian, 1976; and Minassian, 1977.

<sup>7</sup> See Amacker, 1994 [1995], pp. 102ff; Redard, 1982, pp. 9ff.; and Prosdociami and Marinetti, 1990 [1991], pp. 40ff.

<sup>8</sup> See the letters from Saussure to Léopold Gautier in BPU Ms. fr. 1599/1.

Any conclusions would, indeed, have been complicated by the curious case presented by the second leaf ('Od. θ 363-66'). Its decoding is reminiscent of an early phase of the work on anagrams, when Saussure's research sought to prove that Saturnian verse was underwritten by the law of the *couplaison*, which accounts for a paired distribution of vowels within the line: 'Une voyelle n'a le droit de figurer dans le Saturnien que si elle a sa *contre-voyelle* dans un endroit quelconque du vers ...'<sup>9</sup>. In its original and strictest formulation, this law envisaged that consonants as well as vowels should pair exactly and leave no remainder<sup>10</sup>. In practice, Saussure found himself having to record deviations from this rule. However, that is not as relevant in this context as the fact that it is odd to find, among leaves on hypograms and on the appropriateness of the new terminology, a throwback to a prior stage, stretching to at least September 1907<sup>11</sup>, when Saussure was painstakingly auditing the pairing off of vowels and consonants within ancient poetry and concluding that 'numero deus pari gaudet'<sup>12</sup>. That auditing process fills the second leaf where, working on the text of the *Odyssey*, Saussure tables the results of an exercise extracting evidence for precisely the kind of pairing conceived by the law of the *couplaison*. He ends up concluding that the incidence of different phonemes in the extract is determined by 'an incontestable regularity' ('Ce tableau offre une incontestable régularité dans l'apparition des diff[érentes] phonèmes'). The particular phonemes in question make up the name *Aphrodite*, which was decrypted as a hypogram by Saussure on the basis of different texts in a number of other decoding exercises in the notebooks<sup>13</sup>. Unfortunately it is not possible to ascertain whether the auditing on the second leaf served as a preliminary to some other example of the decryption of *Aphrodite*. If it did not, it remains curious that a leaf that reverts to the work on the *couplaison* finds itself mingling with material which in large part, as will be argued below, might well belong to 1908. Indeed, the pages on *jalonante* and *parathlipse* necessarily postdate the period when Saussure substituted notions concerning the *couplaison* with the law of the diphone. Under the terms of the latter, the pairing off of vowels and consonants was replaced by the pairing off of phonic groups, each consisting of at least two phonemes. Without the law of the diphone in place – a concept which, his correspondence suggests, Saussure seems to have broached around September 1907<sup>14</sup> – the principles behind

<sup>9</sup> Starobinski, 1971, p. 21.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>11</sup> See Benveniste, 1964, pp. 107ff.

<sup>12</sup> Starobinski, 1971, p. 23.

<sup>13</sup> For examples of the decoding of hypograms on *Aphrodite* from the *De rerum natura* of Lucretius, see Starobinski, 1971, pp. 79ff.

<sup>14</sup> See Benveniste, 1964, pp. 107ff.

the *jalonnante* and the *parathlipse* could not operate (see section 3 below). Assuming it is not fortuitous, the second leaf's presence among the other four would therefore be explicable only if it is conjectured that Saussure returned to the auditing of regularly paired phonic correspondences in order to entrench his speculations on the *jalonnante* and the *parathlipse*. Since, however, that entrenchment would have been better served by the pairing off of diphones rather than single phonemes, one is led to suppose that the second leaf is independent of the others' concerns.

The page relating to hypograms ('Quels sont') cannot be located within a narrower period. *Hypogram* has a reasonably precise meaning: '[I]l s'agit ... de souligner un nom, un mot, en s'évertuant à en répéter les syllabes, et en lui donnant ainsi une seconde façon d'être, factice, ajoutée pour ainsi dire à l'original du mot'<sup>15</sup>. The label gained currency within the notebooks in the midst of the use of various other terms to designate more or less the same phenomenon, e.g. *leitwort*, *Stichwort*, *mot-thème*, *logogram*, *antigram*, *paragram* and, of course, *anagram*<sup>16</sup>. A significant letter by Saussure in this regard is that written to Léopold Gautier on 21 October 1908<sup>17</sup>. It dwells on the nature of the hypogram, and indeed it appears that it was with Gautier that Saussure used the term most often. In the correspondence with Meillet he tendentially referred to *anagrams*, while he uses the term *hypogram* with Bally only as from 13 April 1908, relying prior to that on *Stichwort* and *anagram*<sup>18</sup>. A straightforward ascription of any of the five pages to the early months of 1908 is however complicated by the presence of the term *cryptogram*, which appears at the end of the first leaf ('Quels sont'). Significantly, the term appears also in an earlier phase of Saussure's research into anagrams: in a letter to Bally of 7 August 1906 affirming that Homeric poetry is a continual cryptogram<sup>19</sup>, and in the letter to Meillet of 23 September 1907<sup>20</sup>. This suggests that if they are taken as a group, the leaves can on the available evidence be attributed to a period anywhere between the summer of 1906 and the winter of 1908, with the greater likelihood being that they were drafted between the winters of 1907 and 1908. That is scarcely a precise ascription, but if one is not to risk speculation it is about as far as one can go in the matter of dating.

<sup>15</sup> Starobinski, 1971, p. 31.

<sup>16</sup> See Wunderli, 1972, pp. 42-54.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>18</sup> See Benveniste, 1964, *passim*, and Amacker, 1994 [1995], *passim*.

<sup>19</sup> Amacker, 1994 [1995], p. 115.

<sup>20</sup> See Benveniste, 1964, p. 113. On occasion, Saussure decoded names that, without achieving any phonic or textual materiality, appear to be latent within the text – see Wunderli, 1972, p. 51. He termed these *cryptograms*.

If one is prepared to go a bit further, however, the fifth leaf proves immensely tantalising. Its text, amounting to little more than an unfinished sentence – ‘Cher monsieur, Si vous voulez que nous reprenions ensemble les textes qui vous ont arrêté, ou d’autres, – à propos des hypogrammes –, je serais heureux de cette occasion, et je ne crois guère que nous arrivions à nous entendre’ – begs a number of intriguing questions. The salutation, ‘Cher monsieur’, is one which Saussure reserved for Gautier and Bally in the correspondence on anagrams. This can be confirmed by a trawl through the letters to Gautier preserved in BPU Ms. fr. 1599/1 and through the correspondence with Bally, and also by the fact the salutation in the letters to Meillet is, typically, ‘Mon cher ami’. If on those grounds one eliminates Meillet, the fragment could then be regarded as probably a draft of a letter to Gautier or Bally. Both are likely addressees, and it is difficult to establish who might have been the likelier recipient. It is true that, as will be indicated below (see section 4), Bally appears to have been somewhat less convinced than Gautier by the matter of the anagram notebooks. It is also true that the tone of the fragment suggests a collaborative spirit and the assumption of a readiness on the part of the addressee to dabble in the project: dispositions that are not easily reconcilable with the letters to Bally, with whom Saussure was more careful than with Gautier to indicate misgivings on the project<sup>21</sup>. It might therefore appear more likely that any *tête-à-tête* solicited by Saussure on hypograms would have involved Gautier, who emerges from the correspondence as having actually tried his hand at hypogrammatic extraction. Indeed, Saussure wrote to Gautier in the following terms on 28 August 1908:

En consacrant du temps aux autres collections, tirées de toute espèce de textes – et naturellement chacune excessivement fragmentaire quant à l’auteur [Angelo Poliziano] qu’elle concerne –, vous pouvez sans doute acquérir un entraînement gymnastique assez utile pour toute la question, mais j’ai bien le sentiment que vous resterez finalement perplexe, puisque je ne cache pas que je le suis resté moi-même –, sur le point le plus important, c’est-à-dire de ce qu’il faut penser de la réalité ou la fantasmagorie de l’affaire entière<sup>22</sup>.

This suggests that Gautier, unlike Bally or Meillet, was so taken by the idea of hypograms that Saussure had to recommend restraint. This is a scenario that is not incongruous with the fragment of the letter among the five leaves discussed here, where Saussure speaks of texts ‘que vous ont arrêtés’ (‘Cher monsieur’). Even

<sup>21</sup> See Amacker, 1994 [1995], *passim*, and BPU Ms. fr. 1599/1, *passim*.

<sup>22</sup> Starobinski, 1971, p. 138.

then, however, caution is necessary before determining Gautier as the likelier addressee. One must recall that the Bally correspondence indicates that Saussure did receive books and leads from Bally which helped him in his research, most notably in relation to the seventeenth-century Etonian Latinist Thomas Johnson<sup>23</sup>. It appears, from the intensity and nature of the Saussure-Bally correspondence on anagrams in 1908, that there were around this period the kind of exchanges between Saussure and Bally which might conceivably have led to the kind of encounter solicited in the fragment<sup>24</sup>. In addition, the sets of correspondence with Bally and Gautier indicate that at different months in 1908 Saussure was receiving intense feedback from *both* men on the matter of hypograms – and in some cases possibly face to face, at Vufflens<sup>25</sup>.

To choose between Gautier and Bally as the more likely addressee is therefore difficult. However, the fragment does provide stronger grounds for narrowing down the composition of the drafts to the months of 1908. This is because Saussure corresponded with Gautier on hypograms in the summer and autumn of 1908, and also because it was in that year that he started consistently using the term *hypogram* with Bally<sup>26</sup>. On the available evidence, therefore – taking stock of what was written to Gautier, Bally and Meillet, and of the chronology of the stages of Saussure's work on anagrams – the letter and, arguably, the first, third and fourth leaves could be ascribed to the summer and autumn of 1908. It must be stressed, however, that nothing definitive can be established on this point. The identification of this period remains an educated guess, arrived at on the basis of suppositions liable to revision by other scholars.

There remains one issue to be addressed in this section. It involves the status of the leaves and is connected, again, to the telling fact that in the published letters by *and to* Saussure dealing with anagrams there is no mention of the ideas concerning the terms *jalonnante* and *parathlipse*, or of the overextension of the hypogram which is contemplated in the leaves. Thus, no letters *received* by him mention anything pertaining to the ideas proposed therein. If anybody had indeed responded to Saussure's invitation to provide advice on the appropriateness of *parathlipse* as a term and as concept, the evidence must be lost or else currently unavailable. From the fact that no letter by Saussure, Bally, Gautier or Meillet survives in the archives to indicate any communication concerning the *jalonnante*, the *parathlipse* or the

---

<sup>23</sup> See Amacker, 1994 [1995], pp. 126-27.

<sup>24</sup> See *ibid.*, pp. 119-128.

<sup>25</sup> On this point, see the letters to Gautier in BPU Ms. fr. 1599/1, and those to Bally in Amacker, 1994 [1995], pp. 122-24.

<sup>26</sup> Amacker, 1994 [1995], pp. 120ff.

ideas on hypograms that are contemplated on the five leaves, one could conclude that the new material consists of no more than sketches. The leaves dabble with ideas which were never sufficiently finalised to have made it possible to solicit and then receive peer review about them. They may therefore have been kept private, uncommunicated even to those whom Saussure consulted at other times about the anagrams. The fragment of the letter, for instance, would have remained just that: a draft that did not lead to any mailing.

It might however be fairly objected that all Saussure's hypotheses on anagrams partake of the nature of a draft, and that such a conclusion is misconceived in that it tries to distinguish between assiduous drafting (as exemplified by the material sent to Meillet or Bally for review) and cursory sketches (as represented by these five leaves). After all, none of the work on anagrams was ever prepared for publication, at least as far as is known. Admittedly, this applies to the *Course* as well. Nevertheless, there plainly were sequences within both projects with which Saussure was more satisfied than others. It should also be remembered that a telling difference between the anagrams and the notes on the *Course* (which, as is well known, were not prepared for publication by Saussure himself) is that their author felt confident enough about the latter to lecture from them, whereas the anagrams project remained known only to a few trusted friends and colleagues, and even then only partially. More so than the *Course*, the anagrams remained a conjectural and diffident enterprise, consigned to scribbled speculations and to drafts of varying definitiveness. Saussure himself was consistently aware of this, for there is much in the notebooks and the correspondence that acknowledges the precariousness of the philological ground he was trying to claim, and that shows him oscillating between defeatism and tenacity<sup>27</sup>. In the case of the leaves on the *jalonnante* and the *parathlipse*, as well as on the matter of which words can be considered suitable as hypograms, the doubts could have become dominant. No trace of the ideas he contemplated there is detectable within the published record of the letters sent to or by Saussure's correspondents. Perhaps more significantly, the ideas do not appear to stray, even in modified form, into the rest of the work on anagrams. It is therefore likely that Saussure did not feel that he should, or could, build on what he consigned to these leaves. As the following section explains, it is not difficult to see why.

---

<sup>27</sup> See Starobinski, 1972, pp. 12ff., and Amacker, 1994 [1995], pp. 107ff., for examples of Saussure's ambivalence about the whole enterprise, which he admits can take on the appearance of 'charades', but which he is elsewhere capable of entrenching with observations of a kind which assert, for instance, that there is no Homeric passage that is not underpinned by anagrams (Amacker, 1994 [1995], p. 116).

### 3. *Analysis of the Content of the New Material*

Substantial stretches of the anagram notebooks defy credibility. There is evidence that Saussure's contemporaries were themselves perplexed by what he communicated to them of the matter. Lucien Gautier, in an unpublished letter dated 4 December 1907 to his son Léopold, is eloquent about his reaction when hearing about the hypotheses during a dinner at the Saussures. 'Cette thèse m'a fait froid dans le dos', he remarked, adding that Saussure might be 'victime d'une illusion, d'une découverte ou pseudo-découverte très ingénieuse, trop ingénieuse!'<sup>28</sup>. On another occasion, on 31 August 1906, Saussure acknowledged Bally's scepticism: 'Il est toujours excellent d'ailleurs de voir que l'idée qu'on peut avoir ne persuade pas celui à qui on la communique, et cela aide infiniment à une bonne discipline de l'esprit dans la recherche et dans le choix des preuves'<sup>29</sup>.

The ideas in the five leaves contrive to stretch further the incredulity first expressed by Saussure's contemporaries. This is because the leaves exacerbate the tendency of Saussure's research on anagrams to degenerate into desperate and capricious speculation once initially stringent protocols were found to inhibit verifiability. That degeneration is exemplified by the criteria and principles constructed around the *couplaison*, regarding which a compensatory principle was formulated to allow the identification of doubled letters within up to six or eight lines<sup>30</sup>. Wunderli's objection to this seems eminently fair: 'Je mehr Abweichungen von der Grundregel er aber in Betracht ziehen muß, je verzweifelter er nach Erklärungen für die sich häufenden Inkonsequenzen sucht, desto zufälliger und damit nichtssagender scheint die untersuchte Erscheinung zu werden'<sup>31</sup>. The first of the five leaves contains yet another example of initial strictness becoming compromised, and of suspicions of fortuitousness and meaninglessness becoming relevant. Tackling directly the issue of which words can be thought to have served as hypograms – 'Quels sont les mots qui servent de matière aux hypogrammes' – Saussure first cites proper names mentioned within the text. This is in accordance with his original hypotheses on hypograms. The twist lies in the use of the normative, and in the identification of the proper names which qualify for hypogrammatic representation. Saussure sets out clearly that, generally, *all* personal, mythological and geographical names *must* be subject to the protocols of the hypogram, even if their role in the text is minor: 'En général tout *nom propre* qui vient à être prononcé dans un texte (nom mythologique, nom géographique, etc.), doit recevoir son

<sup>28</sup> Saussure (1907-13), BPU Ms. fr. 1599/1.

<sup>29</sup> Amacker, 1994 [1995], p. 117.

<sup>30</sup> See Benveniste, 1964, p. 110.

<sup>31</sup> Wunderli, p. 23.

hypogramme, même s'il n'a qu'un rôle absolument incident et fortuit au milieu de ce texte'. This departs from the idea that only one name should be hypogrammatized. Instead a hierarchy of hypograms, with 'special or central hypograms' ('hypogrammes speciaux ou centraux') prioritised, becomes possible. Candidacy for hypogrammatic representation is then even extended to 'rare words', like *castareum* or *postscēnia* ('Quels sont')<sup>32</sup>.

This is startling. Not only does it imply that ancient poetry might be even more replete with hypograms than Saussure originally speculated, but it assumes a remarkable virtuosity on the part of the ancient poets. It would hold them capable of infiltrating into their verse syllabograms of all proper names central *and* incidental to their theme, *and* of rare words as well. The idea may seem implausible enough, but it is worth noting that it does not actually mark the ultimate stage within the hypogram's over-extension. On at least one other occasion, while studying a letter by Caesar to Cicero, Saussure contemplated an even more radical departure when he considered the feasibility of decrypting hypograms of a *common* noun – *cave* – pronounced in the text<sup>33</sup>. The idea does not appear to have been pursued assiduously, no doubt because Saussure realised that with speculation of that kind in place it would become possible to detect the presence, within even the most august texts, of *any* word suspected of hypogrammatic dissemination. Such inclusiveness would have rendered the results of the decryption process meaningless.

Decryption does indeed become the operative word when, at the end of the first leaf, Saussure goes so far as to resort to the notion of cryptograms: names to which it is immaterial whether or not they are pronounced by the text, as they nevertheless find hypogrammatic representation within it. The first leaf comes to an end here. Unless it was pursued in a succeeding page that has not survived, the idea is dropped, unresolved. Beyond the page, however, lies an obvious and crucial objection to the concept of the cryptogram. The cryptogram over-extends the principle of the hypogram to such a degree that Saussure's hypotheses, having lost their initial if idiosyncratic discipline, rapidly go on to lose any tenability. One is reminded of Meillet's pointed reference to the fact that he himself managed to find,

<sup>32</sup> The word *postscēnia* has a fateful history in the dissemination and discussion of Saussure's anagrams: see the record of the decoding of the presence of this word in the *De rerum natura* of Lucretius, but also Starobinski's intriguing comment concerning the appropriateness of *postscēnia* – 'backstage' – as a word keying 'the theme which governs the whole passage' (Starobinski, 1972, pp. 100ff). To that, one might add the nature of hypogrammatic composition generally, which so to speak places words *behind* words.

<sup>33</sup> See Starobinski, 1971, p. 116.

following a random search, a hypogram of *Pindarus* in Horace's *Odes*, or of Wunderli's success in extracting the word *Belvedere* from an advertisement for a brand of cigarettes of that name<sup>34</sup>. In this respect, Saussure's ongoing acknowledgement of the role of chance in scripting the detectability of hypograms seems particularly pertinent. He was also aware of the possible relevance of a mathematical approach to the issue, but writes to Bally of 'complications à faire frémir' once calculations of probability are contemplated<sup>35</sup>. In the context of such remarks, the ideas Saussure consigned to the first of the five leaves acquire an odd poignancy. Their reckless and misjudged suppositions gamble on the possibility of discovering the corroboration that might have proven that what he was studying was not entirely chimerical. Saussure's own words, in a letter to Bally of 7 August 1906, express at an early stage the most that he could hope for throughout the project: 'Il me suffit de n'avoir pas rêvé sur le fait fondamental'<sup>36</sup>.

The ideas concerning the concept of the *jalonnante* and *parathlipse* are particularly reckless. For purposes of comparison, and to render that recklessness more discernible, I have decided to quote from the crucial letter to Meillet of 23 September 1907, in which Saussure explains that the phenomenon he is studying has three different forms<sup>37</sup>. That letter is important here not only because it presents the forms typically leading to Saussure's extraction of anagrams, but also because it will help to put into perspective the manner in which the dynamics leading to the identification of the *jalonnante* and the *parathlipse* deviate from Saussure's more rigorous suppositions. The first form concerns the *couplaison*, which has been reviewed above. The second involves the law of different elements *taken as monophones*:

En effet, presque tout passage saturnien n'est qu'un grouillement de syllabes ou de groupes phoniques qui se font écho, comme par exemple, et en choisissant un exemple relativement pauvre à cet égard, les vers de Livius:

<sup>34</sup> See *ibid.*, p. 157, and Wunderli, 1972, p. 153.

<sup>35</sup> Amacker, 1994 [1995], p. 108. Compare this with Saussure's remarks on the issue in Starobinski, 1971, pp. 111-154.

<sup>36</sup> Amacker, 1994 [1995], p. 116.

<sup>37</sup> Most accounts of the anagrams have preferred to cite, as examples of Saussure's procedures, the extraction of the hypogram *Scipio* from the Saturnian verse 'Taurasia Cisauna Sannio cepit' and/or the extraction of the constituting paired monophones – see, for one example among many, Barlusconi, 1985, p. 70. The *Scipio* example has attained such currency because it lends itself to succinct reproduction and is unaffected by the capriciousness of some of Saussure's later decoding. In the present context, however, the letter to Meillet is more appropriate because of its clearer demarcation of three stages underpinning the development of Saussure's ideas: stages which appear to be flouted by what is expressed on the leaves.

Ibi manens sedeto donicum videbis  
 Me carpento vehente domum venisse<sup>38</sup>

From these lines Saussure derives the following phonic groups (polyphones), each of which, in the idiosyncratic scansion he proposes, should be regarded as monophones:

DĒ: DĒ dans *sedēto*: *vidēbis*  
 BĪ: BĪ dans *ibi*: *vidēbīs*  
 DŌ: DŌ dans *donicum*: *dōmum*  
 VĒ: VĒ dans *vehente*: *vēnisse*  
 TŌ: TŌ dans *sedētō*: *carpentō*  
 NĪ: NĪ dans *donīcum*: *vēnīsse*  
 ĒN: ĒN dans *man- ēn-s*: *v-ēn-isse*  
 SĚ: SĚ  
 ou SSE: SSE dans *sēdētō*: *vēnis-sē*  
 ou ĒNSSE: ĒNSSE (*manēnsse*:-*vēn(i)ssē*)  
 ĚNT: ĚNT dans *carp-ěntō*: *veh-ěnt-e*  
 ŮMV: ŮMV dans *donicumvid*: *domumēn*<sup>39</sup>

Saussure thinks it is easier to find evidence for this law rather than for the *couplaison*, but adds that it is difficult to know if a system involving a regulated count is involved, especially in view of other texts where entire lines appear to be an anagram of preceding lines, even at a great distance in the text<sup>40</sup>. Indeed, in a letter to Bally written a month earlier, he was prepared to countenance the relevance of key *verses* rather than keywords, of *Stichverse* and not *Stichworte*<sup>41</sup>.

The third form outlined by Saussure for Meillet involves the concept of the anagram: '[L]es polyphones reproduisent visiblement, dès que l'occasion en est donnée, les syllabes d'un mot ou d'un nom important pour le texte, et deviennent alors des polyphones *anagrammatiques*'<sup>42</sup>. Clearly, Saussure did not arrive at his

<sup>38</sup> Benveniste, 1964, p. 110.

<sup>39</sup> *Ibid.*, pp. 110-111.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>41</sup> Amacker, 1994 [1995], p. 114.

<sup>42</sup> Benveniste, p. 111.

protocols arbitrarily. With somewhat whimsical logic, but logic nevertheless, his ideas progressed through stages taking in the *couplaison*, the law of paired diphones or polyphones<sup>43</sup>, the identification of the hypogram's specificity<sup>44</sup>, and a complex and increasingly arcane apparatus involving such notions as the mannequin and the paramorph<sup>45</sup>.

What is odd about the ideas on the *jalonnante* and the *parathlipse* is that they appear to represent a rupture from this progression. In particular, they reverse the usual procedure in which a recurrence of smaller units betrays the presence of medial units (syllabograms) constructed on the basis of observed patterns of anagrammatic polyphones that yield the prized larger units (the hypogram). Unusually, Saussure's ideas on the *jalonnante* and the *parathlipse* require him to reverse his usual procedure of working from phonemes upwards towards the larger units. In the example on the third leaf ('Jalonnantes'), everything is instead consequent on the identification of a syllabogram, *oste*, which is then broken into smaller units. The *oste* sequence is derived from the phrase 'possim et velim integram', with *os* and *te* being the constituent diphones. For Saussure, the crucial point follows upon that derivability. What he does, with *oste* in place, is to work downwards to discover a dynamic that he believes underpins the distribution of the phonemes making up the phrase.

To explain: Saussure bases everything on the fact that the first *t* in 'possim et velim integram' is preceded by the vowel *e*: the very vowel needed later in the line

<sup>43</sup> For Saussure's ideas on the diphone, particularly the importance of the principle of consecutivity and the diphone's status as the critical unit in the decoding of hypograms, see Starobinski, 1971, pp. 46-48.

<sup>44</sup> Saussure's distinction between the hypogram and the anagram lies in the former's dependence on diphones or polyphones: '[L]e monophone est inexistant pour l'hypogramme, ceci étant la loi centrale sans laquelle il n'y aurait pas à parler d'hypogramme, sans laquelle on serait dans l'anagramme, ou dans rien du tout' (Starobinski, 1971, p. 47).

<sup>45</sup> Though the notions of the *locus princeps*, the mannequin and the paramorph are not strictly relevant to the *jalonnante* and the *parathlipse*, it may be helpful, in view of what follows, to note how they attempt to localise and delimit the presence of an anagram. The first of these terms is described thus by Saussure: 'une suite de mots serrée et délimitable que l'on peut désigner comme l'endroit spécialement consacré à [un] nom'. Its relation to the other two terms is explained in the following clarification, itself expressive of the minutiae to which Saussure increasingly resorted: 'La forme la plus parfaite que peut revêtir le *Locus princeps* est celle du mannequin uni au syllabogramme, c'est-à-dire du mannequin renfermant dans ses propres limites, nettement données par l'initiale et la finale, le syllabogramme complet. ... Nous demandons la permission d'appliquer à cette union du syllabogramme et du mannequin un nom spécial, nous proposons celui de  $\pi\alpha\rho\rho\alpha\mu\omicron\rho\phi\sigma\nu$ , ou PARAMORPHE (Starobinski, 1971, pp. 50-51).



à troisième analyse :

DO	R –	RUS } c'est ici la <i>parathlipse</i>
	U	jointe à la <i>jalonnante</i> ;
		l' <i>u</i> qui suivra indiqué d'avance
		et à gauche. ('Jalonnantes')

From the phrase '... dona igitur barbarus...' , Saussure therefore derives on a first decoding *dorus*, made up of the phonic groups *do* and *rus*. On closer scrutiny, however, he claims that *r*, as a *jalonnante*, is preceded by the parathlipse *u*. This is because the first *r* contained within *dona igitur barbarus* follows upon a *u*, thereby anticipating its presence in the properly reversed instantiation of *ur* as *ru* within the phonic group *rus*: 'c'est ici la parathlipse, jointe à la jalonnante [:] l'*u* qui suivra indiqué d'avance et à gauche'.

To refer back, now, to the first example, it is because of the line's pre-articulation of *te* as *et* that Saussure can speak of an action of reversal. The diphone *te*, made up of *t* as the *jalonnante* and *e* as the *parathlipse*, re-forms its inverted pre-enunciation in the line. Or – to deploy the spatial terms of the dimension of writing – the phoneme on the right of the *jalonnante*, preceding it, is the same which will be found to the left of the *jalonnante*: 'le phonème qui précède une jalonnante fût à tout moment le même qui se trouvera, dans le diphone régulier, à droite du même élément selon l'écriture' ('Jalonnantes'). Saussure's recourse to the terms of writing to designate the function of the *jalonnante* and the *parathlipse* has an overriding significance that will be addressed later in this section. Before that can be broached, however, a number of other issues raised by his explanation of what hangs on the two neologisms need to be discussed.

Foremost among those is that the delineation of *jalonnante* and *parathlipse* conforms to the oscillation between tentativeness and impetuosity found in the anagram notebooks. Saussure starts off by asserting that what he is outlining occurs in innumerable cases, or at any rate in a significant proportion: 'Dans d'innombrables cas (je veux dire dans une proportion de cas qui paraît significative),... ' ('Jalonnantes'). He admits to having been uncertain as to whether what he is identifying might not be just the result of chance – 'J'ai longtemps considéré comme un fait de hasard que...' – but then, with the bravado which sometimes seized him while he was engaged on the anagrams project, he asserts that he no longer doubts the deliberation behind the effects studied: 'j'ai fini par ne pas douter qu'il n'y eût une intention; c'est-à-dire qu'au lieu de choisir au hasard le phonème qui précède la jalonnante, on cherche à indiquer...'. ('Jalonnantes'). In an attempt at reinforce-

ment, he seeks to refine what is outlined in his first decoding of the function of the *jalonnante* and the *parathlipse*.

Saussure goes about this by inviting suggestions on how what he is outlining might be designated by a term other than *parathlipse*, and on how to render the effect more easily perceptible within the notation of hypograms ('Bien entendu'). This is not however as significant as what follows. True to form, Saussure proceeds to manipulate an initially restricted protocol. Wryly acknowledging that all the conventions concerning the hypogram have tended towards extension ('toutes les conventions de l'hypograme ont tendu continuellement à s'élargir), Saussure goes on to free the *parathlipse* from contiguity to an initial or final phoneme: 'Il n'est plus nécessaire qu'elle s'appuie sur une *initiale* ou *finale*' ('Bien entendu'). This is to be understood by reference to the 'possim et velim' and '... donum igitur barbarus ...' examples, where in both cases the *parathlipses* (*e* and *u* respectively) precede a phoneme, the *jalonnante*, that comes at the end of a word. Saussure now allows the *jalonnante* to appear *within* a word:

Si on donne pour – DORUS

donum et furta barbarus

il y aura lieu d'écrire également:

donum et furta barbarus

DO -----R ----- RUS } malgré la position intérieure

U

C'est d'ailleurs sous le couvert du diphone que cette extension a pu se produire. Il n'y auraient pas à relever l'*r* de

donum et serto barbarus

car il est monophone et ne peut avoir rien de commun de ce fait avec le cas de *furta* assimilé à celui d'*igitur* ('Bien entendu')

The distinction drawn here between the operativity of the diphone on the one hand, and on the other the irrelevance of the monophone to the *jalonnante* and the *parathlipse*, cannot disguise the fact that the adjustments to the initial formulation of the *jalonnante*'s and the *parathlipse*'s relative positions – particularly the suspension of the limitation of the effect to initial or final letters – greatly increase the chances of discovering a high incidence of that which is contemplated. This reflects an almost invariable pattern in the notebooks, in which initially uncompromising protocols were relaxed once Saussure realised that the formulation of loopholes helps in legitimating certain hypotheses and conclusions drawn from his decoding.

Saussure's explanation of *jalonnante* and *parathlipse* is, it has to be said, neither lucid nor complete. Any commentator attempting clearer definition of that which is

left tentative in these leaves would be risking the imposition of precision on material best characterised by its vagueness. It is, indeed, difficult to determine quite how much importance Saussure attached to these notions, or how far he might have intended to develop them. Definitely, they have little of the meticulousness lavished elsewhere on such terms as *couplaison* or *hypogram*, or on demonstrations of the operations designated by those terms. However, I believe that in spite of their sketchiness the two leaves concerning the *jalonnante* and the *parathlipse* raise a number of intriguing issues that call for commentary. Without wanting to pre-empt in any way the reception of these leaves, or to prescribe how it might develop, I would like to indicate three main areas of importance.

(1) The first concern involves the plausibility of the *jalonnante* and the *parathlipse*. If anything, they arouse even more incredulity than Saussure's speculations on anagrams generally. This is because, as was indicated previously, what the *jalonnante* and the *parathlipse* contemplate is consequent upon protocols like those pertaining to diphones, syllabograms and hypograms being already in place. The improbability of those protocols thereby becomes overlaid with the scepticism bearing upon the *jalonnante* and the *parathlipse*. Saussure's reference to the operation of *hasard*, chance ('Jalonnantes'), appears to hold the key to a more straightforward explanation of the effects detected. Yet he was repeatedly reluctant to lay too much weight on chance:

Saussure voulait exclure des harmonies phoniques l'intention subjective du poète, aussi bien que l'automatisme inconscient du vers et de son schéma rythmique, pour les ramener à travers une classification logique à une règle objective métémpirique universellement observée ....<sup>46</sup>

This reluctance led to the avoidance of a possibility that is effectively expressed by Starobinski:

[P]eut-être la seule erreur de Saussure est-elle d'avoir si nettement posé l'alternative entre 'effet de hasard' et 'procédé conscient'. En l'occurrence, pourquoi ne pas congédier aussi bien le hasard que la conscience? Pourquoi ne verrait-on pas dans l'anagramme un aspect du *processus* de la parole, – processus ni purment fortuit ni pleinement conscient? Pourquoi n'existerait-il pas une itération, une palilalie génératrices, qui projetteraient et redoubleraient dans le discours les matériaux d'une première parole à la fois non prononcée et non tue?<sup>47</sup>

<sup>46</sup> Nava, 1968, p. 74.

<sup>47</sup> Starobinski, 1971, pp. 153-54.

Saussure's unwillingness to countenance the possibility suggested by Starobinski is not too surprising. A number of Saussureans who studied the anagrams were themselves loath to lend the idea any credence<sup>48</sup>. This attitude, however, is not without its problems. If one wishes to believe that the effects extracted within the anagram notebooks are *not* the result of chance or of the suggestibility that lies within the sound shape of language, the alternative explanation would have to involve deliberation on the part of the poet. One would then need to give greater space to the likelihood of the capabilities of the ancient poets extending beyond the ordinary compositional requirements of poetry, and to their taking on the constraints relating to the *couplaison* and to hypogrammatic patterning. In particular, the protocols concerned would have needed to be transmissible:

[D]'une manière paradoxale, la recherche du maximum d'objectivité se transformait en un maximum d'arbitraire lorsque, par la loi des anagrammes, [Saussure] fondait chaque forme de correspondance phonique, dans la poésie latine, sur l'observance d'un *art combinatoire* d'origine sacrée transmis ésotériquement aux modernes<sup>49</sup>.

To add to those demands the principles concerning the *jalonante* and the *parathlipse* is to believe that the ancient poets were blessed with incredible dexterity in the deployment of such arcane and unrecorded compositional principles. Saussure tended to get round this kind of objection by insisting that the anagrammatic technique was an integral element in poetic composition, not an optional one: '[O]n ne peut parler des anagrammes comme d'un jeu accessoire de la versification .... Faire des vers avec l'anagramme est forcément faire des vers selon l'anagramme, sous la domination de l'anagramme'<sup>50</sup>. Yet the *parathlipse* on its own would, through the constraints it imposed, have complicated that foundation substantially. Only with the help of written drafts would such feats of versification have been feasible, and even then they would have been quite problematic. This prompts the second point.

(2) It is to be remembered that Saussure was reluctant to consider that the effects he was discussing might have been graphemic rather than phonic in nature: 'Ni anagramme ni paragramme ne veulent dire que la poésie se dirige pour ces figures d'après les signes écrits; mais remplacer – *gramme* par – *phone* dans l'un ou l'autre de ces mots aboutirait justment à faire croire qu'il s'agit d'une espèce de choses

<sup>48</sup> See, for instance, Prosdocimi and Marinetti, 1990 [1991], p. 63.

<sup>49</sup> Nava, 1968, p. 74.

<sup>50</sup> Starobinski, 1971, p. 30.

inouïe<sup>51</sup>. Intriguingly, Saussure did nevertheless give some thought to the appropriateness of *anaphony* as a term to designate the effects he was contemplating: ‘*Anaphonie* serait plus juste, dans ma propre idée’. Possibly apprehensive of the ominous *choses inouïe*, however, he retained *anagramme* while taking pains to communicate a proviso: ‘En me servant du mot d’*anagramme*, je ne songe point à faire intervenir l’écriture...’<sup>52</sup>. Despite the disclaimer, the fact that Saussure decided to persist with *anagram* – thereby selecting a word which cannot but implicitly privilege writing rather speech – testifies to the manner in which the project, insidiously and despite his declared preferences, subverts the primacy of speech over writing.

In the anagram notebooks that subversion is perhaps clearest in a very curious passage involving the *Stab*. With Saussure so anxious to allay the incubus of the *choses inouïe* by insisting on the phonic nature of the anagram, it becomes necessary to suppose that the *vates* could depend only on memory to assist in the composition of the desired phonic patterning. Yet, while discussing alliterative Germanic poetry, Saussure concedes an important point: ‘Si le métier du *vātēs* était d’assembler des sons en nombre déterminé, que la chose n’était pour ainsi dire possible qu’au moyen d’un signe extérieur comme des cailloux de différentes couleurs, ou comme des *baguettes* de différentes formes...’<sup>53</sup>. Consequently, despite his declarations on the non-relation between the phonic harmonies observed and written signs, Saussure cannot dispense with references to the resources which writing, or a rudimentary form of it, makes possible. Similarly, in the leaves on the *jalonnante* and the *parathlipse* he cannot avoid grounding his speculations within recourse to writing’s attributes. Expressions like ‘à gauche’ or ‘à droite’ (‘Jalonnantes’) indicate that resorting to the spatial dimension of writing is as much of a prop to Saussure’s ideas as their initial conceptualisation in terms of the temporal dimension of speech.

It is, indeed, hard to conceive how Saussure could have thought that he would not have to introduce the idea of writing. If as comparatively simple a procedure as the calculation of sounds within alliterative Germanic poetry needed the prop which writing provides, it is difficult to see how anagrams, hypograms, cryptograms and the *jalonnante* and the *parathlipse* could have been developed, if they ever existed at all, without written support. Central to all this, of course, is the issue of the Saussurean privileging of speech over writing discerned by Jacques Derrida

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 39.

in *De la grammaire*. The leaves on the *jalonante* and the *parathlipse* demonstrate that neither the *gram* nor the *choses inouïe* it brings to mind are as easily marginalised as Saussure's explicit preference for the *phone* might suggest. They thereby complicate the already controversial question of Saussure's alleged phonocentrism<sup>54</sup>.

It is important to note here that the Saussure deconstructed by the poststructuralists who advance the thesis of that phonocentrism is the structuralist-sponsoring Saussure of the *Course*. In the vulgate edition of that work (the edition referred to by most commentators of a poststructuralist persuasion), Saussure expresses the following regret: '[L]e mot écrit se mêle si intimement au mot parlé dont il est l'image, qu'il finit par usurper le rôle principal...'<sup>55</sup>. The anagram notebooks, by contrast, were valued by commentators like Paul de Man because they were perceived as having compelled the *Course* to undertake a neutering 'retheorization' of the 'dangers' inherent in the hypogram's capacity to instigate the 'undoing of cognition and its replacement by the uncontrollable power of the letter as inscription'<sup>56</sup>. In this respect it is telling that Derrida strategically downplayed the anagram notebooks and focused his deconstruction of Saussure on a reading of the *Course*. A full examination of this vexed issue would require far more space than is available here, and would need to route itself through the complex interplay of critical blindness and critical insight discernible in poststructuralist commentaries of Saussure's notebooks<sup>57</sup>, as well as through recent assessments of the history of the deconstruction of Saussure and of the anagram notebooks' implications for that deconstruction<sup>58</sup>. What needs to be remarked here is that the leaves on the *jalonante* and the *parathlipse* potentially offer what are probably more telling statements on the non-supplementarity of writing to speech than those teased out by deconstructionists in their analyses of Saussure's work<sup>59</sup>.

(3) There is a third point worthy of comment, and it again involves an issue first raised by Starobinski: 'La question étant: qu'y a-t-il immédiatement derrière le

---

<sup>54</sup> Contrast, for instance, the dependence on Derridean readings of the anagrams in studies like Lotringer, 1973 or Rey, 1973, with the ambivalence about deconstruction's general relation with Saussure that is expressed in accounts like those in Fehr, 1992, Strozier, 1988, or Roggenbuck, 1998.

<sup>55</sup> Saussure, 1995, p. 45.

<sup>56</sup> de Man, 1986, p. 37.

<sup>57</sup> I have addressed this issue in my doctoral thesis; see Callus, 1998.

<sup>58</sup> See, for instance, Siscar, 1998, *passim*.

<sup>59</sup> For an introduction to the deconstructionist concept of supplementarity in relation to writing and speech, see Derrida, 1967, part 2, chapter 2.

vers? La réponse n'est pas: le sujet créateur, mais: le *mot* inducteur<sup>60</sup>. What the anagrams demonstrate, indeed, is the power of suggestibility that lies within language. In Saussure's own very telling words, 'l'oreille dira son mot'<sup>61</sup>. Saussure's painstaking decoding is all predicated on the objectivity of effects which, though not tangible to peer review or to closer philological scrutiny, acquired an all too insistent palpability in his mind. The temptation might be to regard the anagrams as being thereby comparable to pathologies of language, and the equation has actually been made in some studies<sup>62</sup>. One need not go to such extremes, however, to realise that what Saussure was very idiosyncratically struggling with was poetry's preternatural capacity to impress upon consciousness the elusive physicality of what, after Jakobson, might be called the sound shape of language. In this respect, it is significant that Jakobson invoked the notebooks in studies which analysed the interplay, in a number of texts, between soundplay and the creative and reading (un)conscious<sup>63</sup>. One may or may not endorse the presumptions, approaches or conclusions involved in that kind of interpretation, but it is undeniable that the anagram notebooks generally do betray an affinity with perspectives which Saussure himself acknowledged but shrank from following up: 'Que l'hypograme ait atteint chez les Latins ce degré d'une *sociation psychologique* inévitable et profonde, c'est en effet ce qui résulte pour le reste de l'immensité des textes, et hors de ce que j'entends dire spécialement ici'<sup>64</sup>.

Within this context, the *parathlipse* acquires considerable significance. It connects with the scope that Saussure shrank from probing further. The fact that its presence in the line arrives 'comme par parenthèse', as if in parenthesis ('Jalonnantes'), confers upon it an evanescence that is even more insubstantial than the fugitiveness of the anagrammatic effects hypothesised by Saussure. It is an effect that is therefore even less pronounced than the others – and pronounced should here be understood in all its senses – precisely because it *ghosts* into the line. Except perhaps for the cryptogram, whose presence must necessarily remain unmanifested, is there anything in Saussure's anagrams that is more poignantly evocative of their unreality than this spectrality of the *parathlipse*, whose only anchor – in itself an illusory one – is the demarcating inscription of the *jalonnante*? Without wishing to glibly discern an affinity with notions on spectro-poetics and

<sup>60</sup> Starobinski, 1971, p. 152.

<sup>61</sup> Amacker, 1994 [1995], p. 118.

<sup>62</sup> See Pierssens, 1976, and Lecercle, 1990.

<sup>63</sup> See, for instance, Jakobson, 1967, and Jakobson, 1981.

<sup>64</sup> Starobinski, p. 120.

cryptanalysis with which poststructuralist thought has dallied<sup>65</sup>, it does seem that the *parathlipse*, like the cryptogram, is particularly amenable to interpretations of the anagram notebooks which focus on what de Man called ‘the uncontrollable power of the letter as inscription’<sup>66</sup>. In other words, it is germane to discussions of those dimensions within language for which Lacan reserved the term *lalangue*, denoting ‘the articulating of the desire for language’: a self-reflexive capacity within language for ‘knowledge that unknowingly knows itself’<sup>67</sup>. Such interpretations are arguably the most fascinating readings that the notebooks instigate, but they also invite the kind of departures that would be out of place in this context<sup>68</sup>. What is more urgent, here, is offering some concluding comments on the importance of the five leaves.

#### 4. Conclusion

Towards the end of section 1 above, this paper set itself four objectives. The first two, relating to issues of authentication, dating and status, and to explanation of how the five leaves supplement the record of Saussure’s research into anagrams, were addressed in the second and third sections. This section will meet the other two objectives by drawing some conclusions on the relative importance of the five leaves within the anagrams project, and on whether a critical reconsideration of the project is compelled by the new material.

To believe that the anagrams project can be redimensionalised by the discovery of the leaves is perhaps to misunderstand the nature of the recent findings. In keeping with the inscrutability of the project generally, and with the way in which its desultoriness frustrates substantive commentary, the leaves presented here remain enigmatic. The second section showed how even such a fundamental issue as the date of their composition remains hard to settle. That section also addressed the difficulty of ascertaining the degree of earnestness with which Saussure might have embarked on the ideas in the five leaves. It is hard to determine how deliberately the ideas were scribbled out, even if there is some evidence to suggest that the leaves probably represent ‘drafts of drafts’. To make matters murkier, the leaves amplify but also complicate the record of Saussure’s researches into anagrams. What they do is to present Saussure at his most speculative, and to show him over-extending

---

<sup>65</sup> See Derrida, 1993, and Abraham and Torok, 1987. For reflections on ‘the cryptological mechanism’ inherent to Saussure’s anagrams, see Tronchet, 1995.

<sup>66</sup> de Man, 1986, p. 37.

<sup>67</sup> Quoted in Roudinesco, p. 361.

<sup>68</sup> For an example of an intriguing – but also very provocative – Lacanian reading of the notebooks, see the chapter on Saussure in Milner, 1978.

extant principles and conjuring up new ones in an effort to come to grips with effects which are more illusory than they are defensible. As the fourth section above showed, there are also indications of a slight rupture with ideas expressed elsewhere in the notebooks. It does not seem, on this account, that very much that is definitive or rigorous emerges from the leaves. If that is the case, why should a paper of this length be devoted to something that would never attain the status of a fair copy?

Part of the answer lies with the history and nature of the published record of Saussure's anagrams project. With the anagrams, one might say, it was ever so. If one were to ignore Saussure's drafts, then one might as well ignore the whole of Saussure's anagrams. Beyond this somewhat glib justification, however, lies a further reason for giving space to the five leaves and their implications. It has to do with the fact that though the notebooks may have been quite amply analysed, their content has always been disseminated in piecemeal fashion. This has much to do with the notebooks' intractability to editing. Unavoidably, Starobinski's *Les mots sous les mots*, Wunderli's *Ferdinand de Saussure und die Anagramme* or Johannes Fehr's *Ferdinand de Saussure: Linguistik und Semiologie* cannot do more than sample the notebooks. Apart from those three volumes, any scholar wishing to piece together the content of the notebooks must consult papers which, in different journals and over a span of years stretching back to Godel's first revelations in 1960, continue to this very moment to reconstruct the primary record of the enterprise. The material, the greater proportion of which consists of decoding exercises rather than theoretical elaboration, is in fact not amenable to definitive editing. Its vastness, disjointedness and lack of co-ordination inhibit the preparation of any single-volume publication that might seek to provide the full text of the research into anagrams.

Yet for that very reason it becomes important that scholarship be apprised of all material pertaining to the anagrams project. The comprehensiveness of the record requires it. No page of Saussure's that is connected to the anagrams project should be seen as ignorable, and no publication of any document that can add to the record of that project can be seen as frivolous. If the anagrams are to receive proper and ongoing scholarly scrutiny, the comprehensiveness of the record must be secured, even if it has to proceed in the way it always has: through the discrete accumulation of material which increments, slowly but faithfully and through disparate sources, the archive of Saussure's researches in the area. In this regard, Aldo Prosdocimi aptly argues that all relevant documents should be included in the corpus, not least because what posterity leaves unpublished is sometimes unexpectedly defining of an author's development<sup>69</sup>. There can be no doubt, therefore,

---

<sup>69</sup> Prosdocimi, 1988, pp. 228-30.

of the utility of bringing to publication even ‘drafts of drafts’ for the anagrams project. By amplifying what was known about Saussure’s research into anagrams and rendering the record of that research more complete, the leaves acquire an important role relative to the rest of the literature on the notebooks. It is in this spirit that the five leaves have been presented here.

What remains undetermined, then, is whether the leaves compel a reassessment of the notebooks. That they have some significance in their own right is attested by the length of the commentary they have attracted in this article. For the scholar of the anagram notebooks, certain aspects about the leaves will prove particularly fascinating: Saussure’s persistence with the law of the *couplaison* (‘Od. θ 363-66’); the encounter with previously unknown terminology, and with the extraordinary suppositions and principles designated by that terminology (‘Jalonnante’ and ‘Bien entendu’); and the discovery of unsuspected musings concerning the nature of the hypogram (‘Quels sont’). The commentary in this article has sought to highlight and reflect upon those aspects, while remaining careful not to rush into excitable conclusions. It would in any case be presumptuous to believe that this new material could cause an upheaval in scholarship concerning the anagrams. The page in which Saussure contemplated extending the decoding of hypograms to more than the proper name central to a text, for instance, is an intriguing supplement to what was known about that aspect of his research, but it need not overturn established critical opinion on that aspect of the notebooks. What it does do is to reinforce the impression that Saussure was not loath to manipulate and drag out his own criteria, even if he thereby risked rendering any findings statistically meaningless. It arrives as a further example of the manner in which Saussure’s researches compromised on their early attempts to rigorously formulate the principles behind the hypogram’s production, and to then painstakingly decode its presence.

If anything radical is to emerge from the leaves, it is more likely to involve the *jalonnante* and the *parathlipse*, especially since it had previously been believed that the terms used by Saussure in his work on anagrams had all been recorded and analysed. Even if one chooses to regard the leaves as mere scribblings, the *jalonnante* and the *parathlipse* must take their place within the glossary of terms used by Saussure in his research on anagrams. Their emergence cannot be ignored, since what lies behind the terms is a series of suppositions and protocols that appear nowhere else in the notebooks. To those so minded, the *jalonnante* and the *parathlipse* might confirm that Saussure’s phonocentrism is largely confined to the *Course* and is subverted in the work on anagrams. Alternatively, they might induce other commentators, who have located within the anagram notebooks intuitions of verifiable patterns of soundplay within ancient literature, to try to determine the

*jalonnante*'s and the *parathlipse*'s relative credibility in that area<sup>70</sup>. More cautious critics might instead perceive the ideas on the *jalonnante* and the *parathlipse* as yet another sorry descent into what is improbable at best and unreal at worst, and argue that Saussure was truest to himself when he chose not to take those ideas further.

One thing that appears certain, then, is that the leaves are of more than documentary interest. They instigate hypotheses on the compositional practices of ancient versifiers and on the possibility of complicated architectures of the encryption and decryption of soundplay within ancient literature that, however unreal they may seem, are significant in reflecting the multi-facetedness of a linguist whose private, unguarded thoughts on language are not less intriguing than the punctilious and correct researches which he chose to disseminate through publication or lecturing. The new material is enigmatic and diverse enough to prompt more of the contrasting analyses which Saussure's research into anagrams has consistently attracted ever since Robert Godel's revelations in 1960. Ultimately, therefore, it is the work of interpretation to which the leaves will hopefully give rise that must determine the extent to which they should prompt a reconsideration of this aspect of the work of Saussure: a ground-breaking and ever surprising figure of twentieth-century thought whose reassessment, in truth, is ongoing and ever timely.

*Adresse de l'auteur:*  
Department of English  
University of Malta  
Msida  
Malta

#### LIST OF WORKS CITED

- ABRAHAM, Nicholas, TOROK, Maria (1987): *L'écorce et le noyau*. Paris: Flammarion.
- AMACKER, René, ed. (1994 [1995]): 'Correspondance Bally-Saussure', *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 48, pp. 91-134.
- BADER, Françoise (1993): *Anagrammes et allitérations*. Paris: Peeters.
- BARLUSCONI, Giovanna, (1985): 'Alle origini del testo: gli ipogrammi di Saussure', *Testo*, 10, pp. 63-81.
- BENVENISTE, Emile, ed. (1964): 'Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet', *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, pp. 89-125.

---

<sup>70</sup> For a good example of this kind of attempt at assessing the cogency of the notebooks' speculations, see Bader, 1993.

- Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Manuscrits Ferdinand de Saussure, acquisition 1996, «Anagrammes», *passim*.
- BOUQUET, Simon, (1986): 'Documents saussuriens retrouvés dans les archives d'Antoine Meillet au Collège de France', *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 40, pp. 5-9.
- BOUQUET, Simon (1999): 'D'une théorie de la référence à une linguistique du texte: Saussure contre Saussure?', *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 52, pp. 37-42.
- CALLUS, Ivan (1998): *Anagrammatologies: Saussure's Anagram Notebooks in Theory and Practice* (unpublished doctoral thesis, University of Cardiff).
- DE MAN, Paul (1986): *The Resistance to Theory* (Minneapolis: University of Minnesota Press).
- DERRIDA, Jacques (1967): *De la grammatologie*. Paris: Minuit.
- DERRIDA, Jacques (1993): *Spectres de Marx*. Paris: Galilée.
- ENGLER, Rudolf, (1997): 'Ferdinand de Saussure, De l'essence double du langage', *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 50, pp. 201-205.
- FEHR, Johannes (1992): 'Die Theorie des Zeichens bei Saussure und Derrida, oder Jacques Derridas Saussure-Lektüre', *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 46, pp. 35-54.
- GODEL, Robert (1960): 'Inventaire des manuscrits de F. de Saussure remis à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève', *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 17, pp. 5-11.
- JAKOBSON, Roman (1967): 'Une microscopie du dernier 'Spleen' dans *Les Fleurs du mal*', *Tel Quel*, 29, pp. 12-24.
- JAKOBSON, Roman (1971): 'La première lettre de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet sur les anagrammes', *L'Homme*, 11:2, pp. 15-24.
- JAKOBSON, Roman (1981). 'Subliminal Verse Patterning in Poetry'. In *Selected Writings III: Poetry of Grammar and Grammar of Poetry*. Ed. by Stephen Rudy. The Hague: Mouton. pp. 136-47.
- LECERCLE, Jean-Jacques (1990): *The Violence of Language*. London: Routledge.
- LOTRINGER, Sylvère (1973): 'The Game of the Name', *diacritics*, 3, pp. 2-9.
- MILNER, Jean-Claude (1978): *Pour l'amour de la langue*. Paris: Seuil.
- MINASSIAN, Martiros (1976): 'Sur la correspondance de Meillet avec Saussure relative aux anagrammes', *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, 71, pp. 351-59.
- MINASSIAN, Martiros (1977): 'Saussure et les hypogrammes', *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, 72, pp. 341-44.

- NAVA, Giuseppe, ed. (1968): 'Lettres de Ferdinand de Saussure à Giovanni Pascoli', *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 24, pp. 73-81.
- PIERSSSENS, Michel (1976): *La Tour de Babil: la fiction du signe*. Paris: Minuit.
- PROSDOCIMI, Aldo L. (1988): 'Sul fenomeno Saussure: fra storiografia e biografia'. In *Energeia und Ergon: Sprachliche Variation, Sprachgeschichte, Sprachtypologie: Studia in honorem Eugenio Coseriu*. Ed. by Jörn Albrecht, Jens Lüdtke, and Harald Thun. Tübingen: Niemeyer. Vol. 2, pp. 225-46.
- PROSDOCIMI, Aldo L., and MARINETTI, Anna (1990 [1991]): 'Saussure e il saturnio: Tra scienza, biografia, e storiografia', *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 44, pp. 37-71.
- REDARD, Georges (1982): 'Charles Bally disciple de Ferdinand de Saussure', *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 36, pp. 3-23.
- REY, Jean-Michel (1973): 'Saussure avec Freud', *Critique*, 309, pp. 136-67.
- ROGGENBUCK, Simone (1998): *Saussure und Derrida: Linguistik und Philosophie*. Tübingen: Francke.
- ROUDINESCO, Elisabeth (1997). *Jacques Lacan*. Trans. by Barbara Bray. London: Polity.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1907-1913): Letters to Léopold Gautier. BPU Ms. fr. 1599/1.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1995): *Cours de linguistique générale*, ed. Charles Bally and Albert Séchehaye with the collaboration of Albert Riedlinger. Critical edition prepared by Tullio de Mauro. Pref. by Louis-Jean Calvet. Paris: Payot.
- SISCAR, Marcus (1998): *Jacques Derrida: rhétorique et philosophie*. Paris: L'Harmattan.
- STAROBINSKI, Jean, ed. (1971): *Les mots sous les mots: Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*. Paris: Gallimard.
- STROZIER, Robert M. (1988): *Saussure, Derrida and the Metaphysics of Subjectivity*. Berlin: Mouton.
- TRONCHET, Gilles (1995). 'Des signes sous les signes: leçons d'une lecture hypogrammatique'. In *Saussure aujourd'hui: Actes du Colloque de Cerisy-la-Salle, 12-19 août 1992*. Ed. Michel Arrivé and Claudine Normand. Nanterre: CRL, Université Paris X. pp. 75-117.
- WUNDERLI, Peter (1972): *Ferdinand de Saussure und die Anagramme: Linguistik und Literatur*. Tübingen: Niemeyer.

Cher Monsieur

Si vous voulez que nous  
reprenions ensemble les textes  
qui vous ont arrêté, ou d'autres,  
— à propos des hypogrammes —,  
je serais heureux de cette occa-  
sion, et je ne crois guère que  
nous arriverions à nous entendre

od. θ 363-68.

I.	1 π	2 τ	-	1 φ	2 θ	-	1 β	1 δ	-	-	-	2 μ	3-4 v
II.	-	1 τ	1 κ	-	1 θ	2 X	-	1 δ	-	2 ρ	2 λ	1 μ	4 v
III.	1 π	2 τ	-	-	2 θ	-	1 β	-	-	1 ρ	-	1 μ	5-6 v
IV.	1 π	2 τ	-	1 φ	2 θ	-	-	2 δ	-	1 ρ	-	3 μ	1 v

- I-IV ont une grande ressemblance.
- Tous les vers se ressemblent par (absence de syst. complexes) et absence de γ : presque complète de K et X.
- Les phonèmes κ, χ, λ, sont limités au vers II
- Si on écarte le vers II, on a :

<del>II</del>	I	III	IV
	2 τ + 2 τ + 2 τ		
	2 θ + 2 θ + 2 θ		
	1 φ — + 1 φ		
	1 π + 1 π + 1 π		
	1 β + 1 β —		
	— 1 ρ + 1 ρ		

(K)	—	—	—
X	—	—	—
λ	—	—	—
γ	—	—	—

2 μ + 1 μ + 3 μ  
 3 v + 5 v + 1 v  
 4 s + 2 s + 3 s

Arranger ainsi :

τ: 2 τ - 2 τ - 2 τ  
 θ: 2 θ - 2 θ - 2 θ  
 π: 1 π - 1 π - 1 π  
 β: 1 β - 1 β —  
 ρ: — 1 ρ · 1 ρ  
 φ: 1 φ — 1 φ

- K 1 fois dans II (Kdi)
- X 2 fois dans II
- λ 2 fois dans II
- γ nulle part dans I. II. III. IV

= 2 + 4  
 = 3 + 6 . Si l'on prend le v du texte.  
 Si l'on prend le s du texte.

Ce tableau offre une incontestable popularité dans l'apparition des dit-phonèmes.

⊗ Son importance ne peut venir d'ailleurs que du fait que les quatre vers forment un tout, et que se rapportant aux soins délicats donnés à la déesse Aphrodite, ils évaluent sur un sujet aussi bien déterminé : 1° tous les primaires de sons

Dans II :

X:	—	—	—	} 2 X	
λ:	—	—	—		} 2 λ
K:	—	—	—		

Δ: 1 δ — 2 δ . C'est le seul phonème qui ne soit pas en équilibre non-seulement entre I et III-IV.

mais se entre I et III

Le digamma ne peut pas être remplacé.

### Jalonnantes accompagnées de "parathlypse"

Dans d'innombrables cas (je veux dire dans une proportion de ces qui paraît significative), il arrive qu'une finale jalonnante est précédée du phonème qui lui servira de suite dans le diphthongue : par exemple, et toujours en partant du groupe - OSTE -, que l'on ait :

non pas  $\left\{ \begin{array}{ccc} OS & T & TE \end{array} \right.$   
 mais  $\left\{ \begin{array}{ccc} OS & T & TE \\ & (E) & \end{array} \right.$  possim et velim integram ...

J'ai longtemps considéré comme un fait de hasard que le phonème qui précède une jalonnante se fit à tout moment le même qui se trouvera, dans le diphthongue régulier, à droite du même élément selon l'écriture, se trouvant à gauche de la jalonnante, et donnant un groupe comme et qui n'est, autrement, nullement autorisé dans l'hypogramme à matérialiser le moins du monde pour te.

Mais j'ai fini par ne pas douter qu'il n'y eût une intention; et c'est-à-dire qu'au lieu de choisir au hasard le phonème qui précède la jalonnante, on cherche à indiquer (comme par parathlypse) le phonème qui suivra, — ce qui donne donc, provisoirement pour l'hypogramme, un groupe RENVERSÉ en attendant que vienne le diphthongue dans l'ordre juste. — Ainsi pour — DORUS

... do na igitur barbarus ...

où, à première analyse, on relève seulement

DO RUS

à deuxième analyse :

DO R - RUS

à troisième analyse :

DO R - RUS  
 U

} jalonnante par une finale

} c'est ici la parathlypse jointe à la jalonnante; l'u qui suivra indiquée d'avance et à gauche.

4.

Bien entendu je n'attache aucune importance à ce terme de parathlipse, ou plutôt serais enchanté si vous pourriez m'en suggérer un autre qui soit un peu plus simple pour exprimer une chose assez simple, comme vs voyez.

Dans la notation de l'hypogramme, on est à peu près obligé si l'on ne veut pas laisser sous silence ce fait continué, d'écrire ainsi :

donum igitur barbarus  
 DO ——— (R — RUS  
                   V

et vous voyez à peu près où est le fait de θλιβσις un phonème — soit que l'on parle de l'auteur qui l'a glissé à un endroit qui n'est pas exactement sa place, soit que l'on parle de l'opération nécessaire pour l'expulser d'entre les phonèmes où il se trouve, pour le déjager et le remettre dans l'ordre idéal.

Maintenant, — comme toutes les conventions de l'hypogramme ont tendu continuellement à s'élargir —, il est arrivé la même chose en particulier pour la parathlipse. Il n'est plus nécessaire qu'elle s'appuie sur une initiale ou finale. Si on donne pour —DORUS

donum et furta barbarus

il y aura bien d'écrire également :

donum et furta barbarus } malgré la  
 DO ——— (R — RUS } position  
                   V } intérieure.

C'est d'ailleurs sous le couvert du biphone que cette extension a pu se produire. Il n'y aurait pas à se soucier de

donum et sarta barbarus

car il est monophone et ne peut avoir rien de commun de ce fait avec le cas de furta assimilé à celui d'igitur.

Quels sont les Mots <sup>qui</sup> servant de matière aux  
hypogrammes.

En général tout nom propre qui vient à être prononcé dans <sup>un</sup> texte (nom de ~~personne~~ <sup>personnage</sup>, nom géographique, etc.), doit recevoir son hypogramme, même s'il n'a pu un rôle absolument incident et fortuit ~~de~~ au milieu de ce texte.

Peuvent être assimilés aux noms propres, à ce premier point de vue très général, presque tous les mots rares, ou plus ou moins ~~fa~~ de l'espèce des noms, comme sera par exemple un mot castoreum, un mot postscenia,

Tout ceci est indépendant des hypogrammes <sup>spéciaux</sup> ~~ou~~ <sup>centraux</sup> qui aura à poursuivre chaque texte et qui se rapportent, par un lien régulier de l'idée, à l'ensemble du passage ou de la pièce.

Ceux-ci prennent naturellement pour objet les noms qui se présentent en vertu  
Supposons qu'Horatius adresse à Antonius une pièce de vers où il s'agit principalement de Pindarus,  
Ce seront ces trois noms, au moins Antonius  
le 2<sup>e</sup> ~~est~~ Pindarus quand le poète ne veut pas y ajouter le sien, qui ~~sont~~ <sup>seront</sup> d'avance l'objet ou le thème des hypogrammes.

Il faut aussi d'avance noter ici que :

- 1° On pourra, pour ces hypogrammes centraux, ~~noter~~ trouver le plus souvent, non 1 hypogramme, mais une série continue d'hypogrammes succédant.
  - 2° qu'il n'y a presque aucune importance <sup>à ce</sup> que le nom qui est hypogramme figure ou non dans le texte. La plupart du temps parler de "hypogramme" paraît
- <sup>ou absolu</sup>  
<sup>avec</sup>

Marie-Claude Capt-Artaud

## PHONOLOGIE ET PERTINENCE: LES ALÉAS DU CONSTANT

«L'acte de parole est toujours concret [...]. Par opposition à la parole, toujours unique, la *langue* est quelque chose de général et de constant», lit-on dès le premier paragraphe de l'introduction aux *Principes de phonologie*<sup>1</sup>. On trouve d'entrée de jeu, dans ces quelques mots, un double postulat qui fera de la Phonologie pragoise tout à la fois une magistrale avancée sur le terrain épistémologique et un frein considérable pour les études linguistiques. En effet, d'un côté, la phonologie a été la première à montrer comment, de toutes les connaissances vraies dont un objet concret est passible, l'homme n'en érige jamais qu'une partie au rang de connaissance pertinente. Assurément, cette connaissance partielle se voit dotée d'une certaine permanence dans la collectivité qui l'a validée, homologuée. C'est cette fraction d'objet – dont l'identification est temporairement stabilisée par le consensus – à laquelle, en fait, les Pragois reconnaissent les conditions requises pour l'investigation scientifique: être «général» et «constant». Leur démarche apparaît tout à fait adéquate dès lors qu'il s'agit de dégager – en synchronicien – les phonèmes de la langue à partir de l'infinie diversité des sons de la parole. Par ailleurs toutefois, le cheminement de la pensée des Pragois sera faussé par ce postulat initial qui, en impliquant que l'opposition entre son et phonème recouvre

---

<sup>1</sup> Troubetzkoy, N., *Principes de phonologie*, Paris, Klincksieck, 1949 (ed. orig. 1939)

entièrement l'opposition entre langue et parole, relègue au rang de résidu amorphe ce qui reste du langage après extraction du constant. De plus, en stigmatisant l'acte de parole lui-même comme « concret », et, partant, insaisissable comme tel par la visée scientifique, la phonologie pragoise non seulement induisait certains continuateurs de Saussure à considérer comme vaine toute étude de la parole, mais bien davantage peut-être, elle rendait impraticable le point de vue diachronique.

C'est naturellement un retour à Saussure auquel je souhaite encore inviter le lecteur en prenant à partie l'option épistémologique de Troubetzkoy. Je me propose en effet d'évoquer le projet saussurien d'une linguistique générale, pour observer comment la Phonologie pragoise a ici forcé l'axe de la pensée saussurienne. Il s'agira d'indiquer que, loin que le champ de la linguistique puisse se réduire jamais à la langue comprise comme objet « général et constant », c'est bien plutôt l'influence permanente de la parole sur la langue qui doit rester une préoccupation constante du généraliste.

*Ce n'est pas sans poser des pièges que la «phonologie nous délivre d'un cauchemar»*

Comme l'a souvent souligné L. Prieto dès la fin des années soixante, c'est la phonétique instrumentale qui a permis aux linguistes de s'affranchir de l'illusion empiriste<sup>2</sup>. Jusqu'alors, on traite les sons du langage comme des réalités concrètes que les sujets parlants identifient en se fondant simplement sur les caractéristiques « présentées » par ces sons. Le formidable développement de la phonétique instrumentale va imposer une complète révision de ce point de vue. L'investigation acoustique mise à la disposition de la linguistique par cette discipline nouvelle révèle que les propriétés intrinsèques des sons de la parole ne sont pas également perçues par les parlants. Certaines caractéristiques présentées par l'objet, pourtant *a priori* tout aussi audibles que d'autres, ne sont pas entendues alors même que d'autres caractéristiques, plus ténues, sont parfaitement perçues. Parce qu'ils admettaient que la phonétique instrumentale fournissait une connaissance vraie des sons de la parole, certains phonéticiens ont commencé à se poser la question suivante : pourquoi les sujets parlants établissent-ils un tri dans toutes ces connaissances possibles des sons de la parole – tri dont la raison d'être ne peut s'expliquer en référence aux sons eux-mêmes (à la substance phonique)? D'autant plus que leur perception amène les locuteurs à reconnaître comme *le même* des sons qui révèlent des caractéristiques assez différentes (par exemple, en français, un /i/ plus

<sup>2</sup> Prieto, L., "La découverte du phonème. Interprétation épistémologique", in *La Pensée* n°148, Paris, Ed. Sociales, 1969, pp.35-53

ou moins ouvert ou un /l/ plus ou moins désonorisé) et tout au contraire à opposer comme *différents* des sons dont la parenté acoustique est au moins aussi forte (par exemple, en français, les nasales /ã/ et /õ/: un francophone n'a pas de difficultés à distinguer les deux phonies «Il a des cheveux blancs» et «Il a des cheveux blonds», distinction qui requiert un effort souvent pris en défaut chez un hispanophone par exemple.)

L'explication donnée par les phonologues à ce problème a-t-elle vraiment délivré la linguistique de l'illusion empiriste? Jakobson résume de la manière suivante le conte d'un écrivain russe :

Il y a un siècle, un écrivain romantique russe, Vladimir Odoevskij, conta l'histoire d'un homme qui avait reçu d'un magicien malveillant le don de tout voir et de tout entendre : « Tout dans la nature se décomposait devant lui sans que rien ne s'unît dans son esprit », et les sons de la parole se changeaient devant le malheureux en un torrent d'innombrables mouvements articulatoires et de vibrations mécaniques dépourvus de but et de sens. Et Jakobson d'ajouter ce constat d'Antoine Meillet : « la phonologie nous délivre d'une espèce de cauchemar qui pesait sur nous »<sup>3</sup>. La fable russe met en scène l'homme sans pertinence : des oreilles dans lesquelles les sons de la parole « *se changeaient* » en un flux de « mouvements articulatoires et vibrations mécaniques » inidentifiables. Cette transformation des « sons de la parole » en bruit blanc, en indéterminée friture nous rend attentifs au statut d'objets concrets de ces sons. Trop souvent l'interprétation du qualificatif *concret* pour taxer les sons produits par la phonation ne fait pas le départ entre deux modalités de la matérialité. Les sons de la parole ne sont pas des données de l'expérience au même titre que les données naturelles auxquelles notre fabuliste russe fait également référence : « Tout dans *la nature*... ». Car la démarche du sujet parlant n'est pas d'identifier le phonème en dégageant à partir de données matérielles la fraction pertinente du son, mais plutôt de reconnaître dans ces sons – objets devenus concrets pour matérialiser des entités de la langue – des réalisations satisfaisantes des concepts que sont les phonèmes. Pour cela, le locuteur fait abstraction de tout le non-pertinent dont leur matérialisation a inévitablement chargé les phonèmes en les actualisant dans la parole. Le non-pertinent est ici surplus d'émission.

---

<sup>3</sup> Jakobson, Roman, *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, Minuit, 1976, pp. 37-38

*Premier piège: le concret; la parole y tomba.*

Il se trouve que le linguiste saussurien qui a été le plus fasciné par le travail de Troubetzkoy – et qui en a le mieux souligné les points forts – en arrive à présenter comme vaine toute étude de la parole :

Il ne saurait être question, bien entendu, de mettre en doute l'intérêt et l'utilité de la notion de « parole » définie comme activité communicative fondée sur la langue. La condition, cependant, à laquelle, d'après ce que nous venons de voir, est soumise la reconnaissance des caractéristiques du signal ou du sens qui, n'étant pas pertinentes pour la langue, relèvent de la parole, *condamne à l'échec, à notre avis, toute tentative d'élaborer une linguistique de la parole*. D'une part, en effet, la linguistique de la parole ne saurait être [...] qu'une course au détail indéfiniment recommencée. Si, en effet, le pertinent [...] est toujours fini, limité, le non-pertinent, ou *l'objet indépendamment de toute pertinence* est par contre inépuisable [...] La phonétique [...] montre bien la non-viabilité de ces disciplines qui se disent « descriptives » parce qu'elles prétendent se passer de toute pertinence et comment elles finissent, dans la pratique, par accepter toujours des pertinences non explicites<sup>4</sup>. (*c'est nous qui soulignons*)

Après l'homme sans pertinence, voici l'objet sans pertinence : du réel à laisser à lui-même. De proche en proche un total recouvrement a bientôt lieu entre plusieurs dichotomies. La confrontation son/phonème va englober la distinction langue/parole qui devient assimilable à l'opposition concret/abstrait, cette dernière permettant de trancher dans l'objet entre la part symbolisée et le réel excédant, entre forme et substance. En amalgamant le clivage phonème/son, i.e. la distinction entre la partie pertinente et le résidu non pertinent d'*un même objet*, avec la distinction langue/parole, Prieto s'interdisait d'identifier un objet qui serait spécifique à l'analyse de la parole. Toute la parole devenait ce résidu inanalysable. Il est vrai que si l'on se cantonne au plan de l'expression, le dommage n'est pas trop grand. Les sujets parlants, pour exercer de façon satisfaisante leur activité phonatoire, n'ont en principe pas besoin de prendre en compte la partie non pertinente de la substance phonique. Mais la distinction langue/parole devient beaucoup plus complexe dans le domaine de la signification. Du fait des nombreuses pertinences liées à la pratique qu'est la communication linguistique, la dichotomie langue/parole s'avère trop riche d'implications pour être réductible à la dichotomie forme/substance. En effet, il ne s'agit plus seulement d'opposer sur le plan du contenu l'ordonnance du pertinent au vrac du non pertinent mais encore de montrer

<sup>4</sup> Prieto, Luis, *Pertinence et pratique*, Paris, Minuit, 1975, p.119.

comment, dans l'activité de parole, le linguistiquement pertinent contribue aux autres pertinences de l'échange. Il faut en particulier rendre raison de la manière dont les locuteurs opèrent le passage entre le signifié d'un énoncé linguistique et *le sens de l'acte de parole* auquel cet énoncé donne lieu<sup>5</sup>.

*Une contribution majeure : la réciprocité de la pertinence*

L'apport essentiel de la phonologie à la linguistique saussurienne concerne beaucoup plus la conception de la langue comme connaissance des parlants que la théorie du langage dans son ensemble puisqu'elle a amené à renoncer à l'étude de l'acte de parole et semble engager, comme on va le voir, l'étude diachronique dans une impasse, en arrimant la langue à la notion de système. Il n'en reste pas moins que les clarifications qu'elle apporte dans ce strict domaine ont constitué une contribution décisive à la théorie de la connaissance. Les Praguois ont démontré l'une des hypothèses saussuriennes les plus nécessaires aux sciences de l'homme, à savoir qu'un objet ne doit pas être défini eu égard à sa nature, à sa matérialité, mais par *les rapports qu'un sujet établit autour de lui*. Voilà qui impliquait une conception complexe de la notion de caractéristique. Dans ce nouveau cadre épistémologique, en effet, caractéristique et différence se supposent réciproquement. On n'identifie une caractéristique qu'en établissant du même coup que l'objet qui la présente diffère des objets ne la présentant pas. De même, on ne reconnaît la différence entre deux objets qu'en repérant au moins une caractéristique que l'un présente et l'autre pas. La caractéristique est ainsi conçue comme une relation dont les objets sont termes ; on ne peut attribuer à un objet une caractéristique qu'en mettant ce dernier en rapport d'équivalence avec des objets qui présentent la même caractéristique et/ou en relation d'opposition avec des objets ne présentant pas cette même caractéristique : ainsi les caractéristiques définissent des classes d'objets.

A la lumière de ces précisions, on se pose quelques questions : par exemple, pourquoi Troubetzkoy tient-il tant à se démarquer de certains de ses immédiats prédécesseurs qui nous apparaissent participer de la même démarche que lui ?

<sup>5</sup> Prieto a imaginé que le rapport entre une phrase de la langue et un énoncé effectivement construit afin de donner lieu à une communication singulière était le même que le rapport mis en évidence par les phonologues entre les phonèmes de la langue et les sons effectivement produits dans la parole. C'est pourquoi, il pose que ce sont "les mêmes objets" dont il est question dans la langue et dans la parole, la langue étant un ensemble fini de classes qui permet la réalisation d'innombrables objets concrets. Pour lui, la distinction entre langue et parole pourrait s'expliciter par l'opposition entre objet abstrait ("objet de pensée" : phonème, signifié des énoncés possibles) et objets concrets (sons de la parole, sens des opérations concrètes de communication). Voir en particulier *Principes de Noologie*, La Haye, Mouton, 1964.

Prenons Daniel Jones : pourquoi le critiquer lorsqu'il parle de *familles* ou de *groupes* de sons ?<sup>6</sup> Car Jones comprenait déjà sous ce nom des ensembles de sons pouvant parfaitement se remplacer les uns les autres sans entraîner de modification dans la signification des mots. C'était de fait comprendre que le sujet classe les sons en semblables et différents et que ce classement l'amène à regrouper les objets auxquels il reconnaît des caractéristiques communes. Troubetzkoy a eu bien tort de s'inscrire en faux contre la pensée de Jones, car sa propre pensée veut que le sujet parlant opère avec des classes de sons. En définissant le phonème comme un ensemble de caractéristiques pertinentes, le phonologue ne fait qu'explicitier le concept coextensif à ces classes maniées par les locuteurs. Le vocabulaire du phonéticien anglais est tout à fait compatible avec la visée du phonologue pragois : l'un considère les classes de sons en extension, alors que l'autre, obéissant à la nécessité d'élaborer la description phonologique, traite ces classes de sons en termes de compréhension. Certes, l'analyse de Daniel Jones reste une étape dans la réflexion en cours, mais cette étape n'en est pas moins marquante. L'aboutissement du travail du théoricien consistera à définir les classes de sons en termes de concepts pertinents. Et la Phonologie de Troubetzkoy s'est magistralement acquitté de cette tâche.

Voici la première règle que pose Troubetzkoy dans le chapitre « Règles pour la détermination des phonèmes » :

Si deux sons de la même langue apparaissent exactement dans le même entourage phonique, et s'ils peuvent être substitués l'un à l'autre sans qu'il se produise par là une différence dans la signification intellectuelle du mot, alors ces deux sons ne sont que des variables facultatives d'un phonème unique<sup>7</sup>.

Ainsi, Troubetzkoy montre que les « oppositions phonologiques » – i.e. les différences qui sont retenues par le sujet lorsque celui-ci distribue les sons en classes sont obtenues par une mise en rapport de ces objets-sons avec un tout autre ordre de faits : « la signification intellectuelle des mots ». Seule la mise en regard des deux ordres de faits – faits totalement hétérogènes – peut conférer aux sons leur caractéristiques pertinentes. Sons et sens se déterminent réciproquement. Troubetzkoy se retrouve ici dans la plus pure tradition saussurienne : une suite de sons n'est linguistique que pour autant qu'elle renvoie à une idée, et réciproquement, une idée n'est linguistique que si elle correspond à une suite de sons prononçable isolément, avait expliqué Saussure. La contribution essentielle de la

<sup>6</sup> Troubetzkoy, *op. cit.*, p. 43.

<sup>7</sup> *Op. cit.*, p. 47.

phonologie sur le plan épistémologique a consisté dans *cette mise en regard de deux univers qui se fournissent réciproquement la pertinence*. Dès lors, on comprend qu'identifier une caractéristique suppose toujours quatre termes. Cette réponse des phonologues au problème épistémologique posé par la phonétique représente une des premières manifestations du *structuralisme* en sciences de l'homme : la légitimation d'une nouvelle discipline centrée sur une *manière de connaître* les objets (ici les sons), à côté de la phonétique descriptive (qui étudie les sons tels qu'ils sont). Le son ne peut être considéré comme terme d'une opposition phonologique qu'eu égard à une distinction corrélative dans un autre univers d'objets, en l'occurrence, des signifiés. Voilà le genre de *fonction* que découvre Troubetzkoy. La *fonction* du phonème résulte de l'établissement de corrélations entre deux ordres de fait (acception qui n'est pas sans évoquer celle qu'on donne lui en mathématiques). Remarquons que Hjelmslev a élançonné cette valeur-là du terme en forgeant l'expression « fonction sémiotique » :

La fonction sémiotique est en elle-même une solidarité : expression et contenu sont solidaires et se présupposent nécessairement l'un l'autre<sup>8</sup>.

C'est la fonction sémiotique qui nous permet d'ériger certains objets au statut de signifiants, au regard d'autres objets considérés comme signifiés.

*Second piège : le système ; la diachronie le déjouera-t-elle ?*

Le terme de fonction va très vite perdre sa teneur liée à la sémioticité pour se banaliser en « fonction distinctive », i.e. référer simplement au rôle assuré par le phonème, unité distinctive, dans la communication. Du coup, la notion d'« opposition » va prendre une importance obnubilante, ainsi que son prestigieux partenaire, « le système phonologique », au détriment du jeu de la pertinence qu'implique la prise en compte de la « la fonction sémiotique ». Il est vrai que tant qu'on reste installé dans l'examen du plan de l'expression, la distinction langue / parole, on l'a dit, recoupe *grosso modo* la dichotomie forme / substance. La substance est cette matière que la forme organise ; la forme (la langue) en est « le principe de classement ». Ainsi, la langue agence la substance phonique selon une ordonnance que l'on peut représenter par le système phonologique de la langue considérée.

Saussure ne disposait pas d'un vocabulaire particulier pour dire la réciprocité de la pertinence<sup>9</sup>. Néanmoins, il posait déjà que « le signe repose sur une *association*

<sup>8</sup> Hjelmslev, L., *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968, pp 66-67.

<sup>9</sup> Il faudra attendre Hjelmslev et surtout Prieto pour pouvoir parler de la langue en termes de « structure sémiotique ».

faite par l'esprit entre deux choses très différentes». L'«association», garant de la pertinence, est précisément ce qui est ratifié par le consensus de la collectivité, lequel permet à la pertinence ainsi soumise au contrôle social d'assurer une certaine permanence à un état de langue. Cependant, Saussure était fort bien placé pour savoir que les systèmes eux-mêmes ne laissent pas d'évoluer. Ne pourrait-on dire que ce «quelque chose de général et de constant» que les phonologues ont pu voir dans la langue se résume au «principe de classement» mis en lumière par Saussure, principe gagé sur la fonction sémiotique. C'est ce que suggère, par exemple, le fragment suivant :

Il est merveilleux de voir comment, de *quelque façon* que les événements diachroniques viennent troubler, l'instinct linguistique s'arrange à en tirer le meilleur parti [...]. Cela fait penser à la fourmière dans laquelle on plante un bâton et qui à l'instant sera réparée dans ses brèches. Je veux dire que la tendance au système ou à l'ordre ne sera jamais lassée : on aura beau couper à une langue ce qui faisait le meilleur de son organisation la veille, on verra le lendemain que les matériaux restants auront subi *un arrangement logique dans un sens quelconque*, et que cet arrangement est capable de fonctionner à la place de ce qui est perdu, quoique quelquefois dans un *tout autre plan général*<sup>10</sup>. (*c'est nous qui soulignons*)

On sait que Saussure a qualifié de *fortuit* le changement diachronique (ce qui semble bien en accord avec la citation précédente)<sup>11</sup>. Or voilà ce qu'écrivit Troubetzkoy à Jakobson dans la célèbre lettre du 29 décembre 1926 :

une réflexion quelque peu attentive et logique nous fait apercevoir que les grandes lignes de l'histoire de la langue sont loin d'être fortuites et que par conséquent les menus détails ne sont pas fortuits non plus. [...] Le caractère logique de l'évolution de la langue est le corollaire du fait que «la langue est un système». Dans mes cours j'essaie toujours de démontrer la logique de l'évolution<sup>12</sup>.

A cet égard, le livre considérable d'André Martinet, *Economie des changements phonétiques*, est une parfaite application de l'enseignement de Troubetzkoy. Pour

<sup>10</sup> Engler, R., *Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, tome 2, 1974, p. 49 [3343.1].

<sup>11</sup> Sur la valeur du mot *fortuit* employé par Saussure pour référer au changement diachronique, on pourra voir Capt-Artaud, M.-C., «Des mots pour penser», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 53, Genève, Droz, 2000, pp. 154 et suiv.

<sup>12</sup> Lettres publiées dans les notes liminaires à l'édition française des *Principes de phonologie*, *op. cit.*, p. XXIV.

reprendre les mots-mêmes de l'auteur: «L'attention du diachroniste [s'y concentre] sur le comportement des unités et des systèmes dans le cadre du conditionnement constant»<sup>13</sup>.

Certes, pour *reconstruire* l'évolution des systèmes phonologiques, à travers plusieurs états de langue antérieurs, Martinet utilise les grands acquis de la phonologie. Notamment que tous les sons d'une langue se ramènent à un nombre restreint d'unités déterminées formant système et, partant, que tout changement en un point du système est à même d'entraîner avec lui une série de mutations en chaîne. Mais au fond, c'est encore la grammaire comparée qui reste dans cet ouvrage la grande bénéficiaire de la phonologie synchronique. La linguistique évolutive que Saussure appelle de ses vœux sous le nom tout neuf de «diachronie» est une discipline avant tout explicative. Elle recherche les causes des changements linguistiques inhérents à l'activité sémiologique des parlants et ne peut donc se satisfaire d'accréditer la logique des systèmes phonologiques comme principe d'explication déterminant.

*On transforme la langue en parlant.*

Tournons-nous maintenant vers la parole telle que Saussure nous la décrit: «la parole est un acte individuel de volonté et d'intelligence». Je reprends ici la formulation du dernier cours (leçon du 11 mai 1919):

La parole est faite :

- 1) de combinaisons individuelles, phrases dépendant de la volonté d'un individu...
- 2) d'actes de phonation qui sont l'exécution de ces combinaisons, également volontaires.

Le choix du terme «exécution» indique une fois encore combien Saussure a présente à l'esprit l'analogie entre l'exécution que réalise la phonation et l'exécution d'une partition musicale. C'est pourquoi j'aimerais rapprocher certaines de ses remarques de celle d'un musicien. Lors des répétitions du concerto pour violon d'Alban Berg à Barcelone, Anton Webern faisait aux musiciens stupéfaits la recommandation suivante :

Il est indispensable que les sons existent déjà avant d'être joués, vous ne devez pas les jouer avant de les avoir entendus vous-mêmes, je veux dire dans votre tête naturellement, c'est pourquoi je vous prie, si je puis dire, de

<sup>13</sup> Martinet, A., *Economie des changements phonétiques*, Berne, 1955, p. 36.

ne pas faire obstacle à cette musique avec votre corps en essayant de la jouer<sup>14</sup>.

Saussure, dans les notes connues sous le nom de *Manuscrits de Harvard*, décrit clairement les rapports entre ce que Troubetzkoy appellera « sons de la langue » et « sons de la parole ». Toujours centré sur le point de vue du sujet parlant, il y souligne l'importance de l'intention et de la volonté du locuteur dans l'exécution des sons en utilisant massivement le terme « voulu ».

Il n'y pas d'actes purement mécaniques, [...] puisque chaque fait involontaire est la conséquence d'un fait voulu [...] Dites-vous d'un effet qu'il est voulu, cela signifie présent / prévu dans l'image à reproduire. Dites-vous d'un mouvement qu'il est voulu, cela signifie commandé par la présence d'un certain élément dans l'image. Et l'antinomie, c'est qu'un *mouvement voulu*, c.à.d. sollicité par telle partie de l'image, *peut amener un élément acoustique qui n'est pas voulu*. [...] L'image intérieure qu'on reproduit en parlant [est le] nombre et [la] nature des éléments voulus [...] *L'image voulue ne contient que des oppositions* [...] Ce modèle à reproduire ne contient que des oppositions. [...] Les nuances se reproduisent néanmoins dans la prononciation parce qu'elles résultent mécaniquement du jeu des organes dans l'exécution des sons voulus, c.à.d. opposés. Mais elles ne sont pas dictées. Elles représentent [...] la part des faits involontaires dans la prononciation<sup>15</sup>. (*c'est nous qui soulignons*)

« Un mouvement voulu peut amener un élément acoustique qui n'est pas voulu ». En particulier si la caractéristique pertinente est toujours associée à une autre parti-

<sup>14</sup> Jonke, Gert, *La mort d'Anton Webern*, trad. Uta Müller et Denis Denjean, Paris, Verdier, 2001.

<sup>15</sup> Parret, H., *Les manuscrits saussuriens de Harvard*, in Cahiers Ferdinand de Saussure, n. 47 (1993), p.207. Saussure se montre ici beaucoup plus proche de Baudoin de Courtenay que de Troubetzkoy. Rappelons que ce dernier s'en est pris à la définition du phonème proposée par Baudoin ("l'équivalent psychique du son du langage") en la qualifiant d'insoutenable. Par la même occasion, Troubetzkoy condamne fortement l'expression d' "intention phonique" qu'il a lui-même employée dans sa communication au IIe Congrès International de Linguistes à Genève. Comment Troubetzkoy peut-il à la fois et à quelques lignes de distance (p.44) déclarer: "les sons concrets n'existent que dans la mesure où ils sont des réalisations de phonèmes" et "le phonème ne peut être défini d'une façon satisfaisante ni par sa nature psychologique, ni par ses rapports avec les variantes phonétiques, mais *seulement et uniquement par sa fonction dans la langue* [...] toute langue suppose des oppositions phonologiques distinctives, le phonème est un terme de ces oppositions." Voilà, dit-il, une "définition tout à fait claire et sans ambiguïté." A trop se méfier d'un point de vue qu'il considère *a priori* comme "psychologisant" Troubetzkoy, en effaçant le sujet "historico-social" pour délimiter l'objet de la nouvelle discipline, ménageait un retour à l'idéalisme, auquel donnait désormais prise la notion ainsi hypostasiée de *langue*.

cularité acoustique impliquée anatomiquement par la production de la première, il se pourra alors que la caractéristique associée, de simple trait impliqué, finisse par assumer la fonction distinctive. C'est-à-dire qu'à la longue les sujets parlants pourront reconnaître dans cette particularité-là le trait pertinent du phonème. *Le concept est inévitablement infléchi par les assauts de ses réalisations concrètes*. C'est bien là le danger qui préoccupait Webern au moment fatidique de l'exécution de l'œuvre. L'exécution musicale doit s'arranger à être la plus fidèle possible à ce qui est «dicté» par «le modèle à reproduire»; «la part des faits involontaires» doit être effacée. Or, c'est bien d'être soumise aux aléas de l'exécution qui confère à la pertinence phonologique son inévitable labilité. Ces glissements reposent sur deux séries de raisons qui sont tout à fait écartées pour ce qui concerne la musique. D'une part, on est en droit de penser que les sons musicaux sont en affinité avec les émotions suscitées : c'est là leur pertinence; d'autre part, la formation que reçoivent les instrumentistes les prémunit contre la production de faits involontaires lors de l'exécution d'une œuvre. Pour ce qui est de la langue en revanche, les raisons qui favorisent les infléchissements sont inhérentes tant à l'arbitraire linguistique qu'à l'apprentissage spontané du code. En effet, d'une part, rien dans les caractéristiques présentées par les sons de la parole ne semble vouer certaines d'entre elles à être mieux aptes que d'autres à assumer la fonction distinctive. D'autre part et surtout, l'apprentissage des corrélations pertinentes se faisant toujours *de manière implicite*, rien n'empêchera les nouveaux locuteurs d'opérer ce genre de glissement – que l'on peut d'ailleurs constater dans les faits évolutifs concernant tout idiome<sup>16</sup>.

### *En conclusion*

Ce n'est pas ici le lieu d'aborder le premier des deux points envisagés par Saussure dans l'activité de la parole : les combinaisons individuelles, phrases

<sup>16</sup> Daniele Gambarara a souligné l'importance de ces deux séries de raisons comme causes des changements diachroniques. Signalons que la réflexion menée par certains sémanticiens avant la lettre allait dans la même voie. Du Marsais, par exemple, toujours si perspicace, a déjà cherché, dans le mode d'apprentissage de la langue maternelle, l'origine de certains changements linguistiques.

La signification des mots ne leur a pas été donnée dans une assemblée générale de chaque peuple, dont le résultat ait été signifié à chaque particulier qui est venu dans le monde; cela s'est fait insensiblement et par l'éducation [...] la mémoire n'est ni assez fidèle, ni assez scrupuleuse pour retenir et rendre exactement les mêmes mots et les mêmes sons, et les organes de la parole n'ont pas dans tous les hommes une conformation assez uniforme pour exprimer les sons précisément de la même manière [...] De tout cela il est arrivé que les enfants se sont insensiblement écartés de la manière de parler de leurs pères, comme ils se sont écartés de leur manière de vivre et de s'habiller. (*Traité des tropes*, 1730).

dépendant de la volonté de l'individu. (A noter que là encore, Saussure utilise le même vocabulaire que celui du musicien : « l'individu, dit-il, *compose* sa parole »). Voilà sans aucun doute le terrain qui permet de montrer de la façon la plus fouillée la dialectique entre langue et parole, et les va-et-vient entre « trésor commun » et « trésor intérieur » (« trésor intime », comme Saussure le dit parfois) ; on y voit comment les individus « plient la langue », pour reprendre un mot de Stendhal, l'ajustant à leurs besoins singuliers tout en prenant appui sur elle et la soumettent ainsi à de perpétuels aménagements. On se convainc là très aisément que la langue, loin d'être « quelque chose de général et de constant », se modifie sans cesse sous les multiples charges répétées de la parole. Et l'on voit plus clair à ces questions quand on est aux prises avec l'examen du plan du contenu car le réseau des valeurs y est considérablement plus plastique, malléable, et façonné sans relâche.

La langue est ainsi doublement sous l'influence constante de la parole. Sur le plan du contenu, parce que les individus la mettent sans cesse à l'épreuve des pertinences liées à des besoins communicatifs toujours renouvelés, et sur le plan de l'expression, parce que le statut d'objet concret que reçoit inéluctablement le phonème lors de ses innombrables réalisations par la masse parlante finit par avoir raison de l'immutabilité de ses traits pertinents.

*Adresse de l'auteur:*  
Rue Peschier 4  
1206 Genève

Robert de Dardel

## QUARE CAUSAL EN PROTOROMAN

### 1. *Buts*

Dans cette étude, je vise deux buts : d'abord, montrer comment on explique traditionnellement la genèse de la conjonction causale protoromane *quare*; ensuite, faire remarquer que cette explication est fondée sur des données de l'axe syntagmatique et laisse inexplorée une approche paradigmatique, probablement tout aussi valable.

### 2. *Formulation du problème en première approximation*

On admet aujourd'hui que la particule romane du type *car* (ou *quar*, *quer*) dérive du latin *quare* par une évolution phonétique régulière (en aragonais, catalan, occitan, français et italien septentrional) ou par un emprunt interroman (ancien espagnol).

Ce qui, en revanche, n'est pas entièrement élucidé, c'est la filiation sémantique par laquelle le sens de *quare* latin a pu produire les diverses fonctions de ses dérivés romans. Il n'y a pas lieu de s'arrêter longuement aux fonctions exhortative, consécutive, complétive et quelques autres, qui sont relativement tardives et s'expliquent sans trop de difficultés, ni à la fonction interrogative, qui semble remonter au latin.

En revanche, il faut s'arrêter à la fonction causale, comme nous l'avons en français dans (1):

(1) *Paul dort, car il est fatigué.*

En effet, le cheminement par lequel on est passé du latin *quare* à la conjonction causale romane a donné lieu à de longues discussions et suscité des hypothèses variées, dont, à mon avis, aucune n'emporte la conviction; moi-même, naguère (Dardel 1983: 127), me sentais incapable de trancher en faveur d'une des hypothèses avancées ou d'en fournir une nouvelle.

### 3. Analyse descriptive

#### 3.1. Fonctions causales

*Quare* paraît avoir existé en roman comme adverbe causal de l'interrogation directe, 'pourquoi?', fonction qui n'est solidement attestée qu'en ancien occitan; Schultz-Gora (1933) en énumère 19 exemples, dont le plus ancien est (2):

(2) *morz, a mé quar no vés? `Mort, pourquoi ne viens-tu pas à moi?' (Boèce, Appel 1930: 149, t. 105, v. 130).*

En français, les attestations sont maigres; Schultz-Gora (1933) en cite trois, dont la moins sujette à caution est (3):

(3) *Ces tuens beaus ueuz, car ja nes uevres, / ore les mangeront coluevres / 'Tes beaux yeux que voici, pourquoi ne les ouvres-tu pas (warum öffnest du sie nicht)? Maintenant, les serpents vont les manger' (Roman de Thèbes).*

Les deux autres exemples, tirés de la Vie de saint Alexis, paraissent douteux (Storey 1968: 114, note).

Comme conjonction causale, la particule *quare* est attestée surtout en catalan, occitan et français. Quelques rares exemples ont été signalés en ancien espagnol, notamment dans le Libro de Alixandre (Zauner 1921: 138, t. 5b, v. 15-16), où ils passent pour un trait adventice et éphémère (Herman 1963: 162), et en ancien aragonais (Zamora Vicente 1967: 277). On en relève également dans les sermons gallo-italiens (Lazzeri 1954: 218, t. I,31,5, l. 107; 219, t. I,31,6, l. 18; 231, t. I,31,8, l. 92-93; et *passim*) et dans un ou deux autres textes de l'Italie septentrionale (Ehrlholzer 1965: 30).

Les causales introduites par *quare* expriment divers aspects de la construction syntaxique et de la causalité, qu'il n'est à vrai dire pas possible de reconnaître dans tous les cas avec certitude. Sur le plan syntaxique, la particule *quare* peut être une

conjonction de coordination ou une conjonction de subordination. Elle est conjonction de coordination en français moderne (1), mais aussi, semble-t-il, anciennement, comme dans (4):

- (4) *Et por ce, dame, prent ge congié a vos et vos commant a Dieu; car nos nos en irons le matin* ‘Et pour cette raison, Madame, je prends congé de vous et vous recommande à Dieu; car nous nous en irons demain matin’ (Mort le roi Artu, Frappier 1964: 37, § 36, l. 50-52).

Cette particule n’est plus aujourd’hui une conjonction de subordination, mais elle l’est encore dans des textes anciens; la preuve en est son emploi comme particule introduisant la première de deux propositions en relation causale, comme dans l’exemple (5), en ancien occitan:

- (5) *mas car ieu dic uertat, uos no mi crezes* ‘Mais moi, parce que je vous dis la vérité, vous ne me croyez pas’ (Evangile selon saint Jean, Wollenberg 1868: 13, Jn 8.45).

Sur le plan sémantique, *quare* introduit des causes non évidentes, soit au sens de ‘parce que’, en réponse à une question explicite, ‘pourquoi?’, comme dans l’exemple (6), en ancien français,

- (6) *Por coi m’escondist on dont l’uis? – Ma douce suer, car je ne puis feme veoir, que ne me double li max qui si m’angoisse et torble* ‘Pourquoi m’interdit-on la porte? – C’est, ma tendre sœur, que je ne puis voir une femme sans qu’en soit doublé le mal qui m’agite et me torture’ (Gautier d’Arras: Ille et Galeron, Lefèvre 1988: 85, v. 1857-1860; Declos / Quereuil 1993: 35),

soit, plus tard, au sens du français moderne ‘car’, pour introduire une causale qui ne présuppose aucune question, même implicite, telle qu’on la vut dans (4).

### 3.2. Distribution spatiale et temporelle

Dans les parlers romans, l’adverbe *quare* ‘pourquoi?’ est très ancien, puisque la première attestation que nous en ayons, celle du Boèce (2), remonte au XI<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, la distribution spatiale de cette fonction, limitée qu’elle est au gallo-roman (2 et 3), ne nous autorise évidemment pas, à elle seule, à la postuler aussi en protoroman; ce qui, en revanche, nous autorise peut-être à le faire, c’est l’existence de cette fonction dans le latin de l’antiquité (7):

- (7) *quare victus sis, quaerere* ‘chercher pourquoi tu as été battu’ (Cicéron).

En protoroman, *quare* est la dernière venue des conjonctions de subordination causales; en fait, vu qu’elle manque en roumain et que son extension spatiale ne

dépasse pas à l'origine l'Aragon à l'ouest ni la plaine du Pô à l'est, il est probable qu'elle ne s'est généralisée qu'après l'isolement de la Dacie, environ au IV<sup>e</sup> siècle, à une époque où le reste de l'empire commence à se morceler au point que des innovations éventuelles n'en atteignent plus les confins. Il semble qu'elle ait été en usage cependant çà et là déjà auparavant et aussi en dehors de l'aire définie par ses attestations romanes; on la trouve par exemple dans une épitaphe des Abruzzes (8):

(8) *ita tu qui legis, bona vita vive, sodalis, quare post obitum nec risus nec ulla voluptas erit* 'toi, ami, qui lis, fais bonne vie, car après le trépas, il n'y aura ni rire ni volupté quelconque' (Väänänen 1981: 160).

Dans les parlers romans concernés, la fonction causale est ancienne et se rencontre dès les premiers textes: elle est ancienne en aragonais; en catalan, elle apparaît dans des documents des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles (Russell-Gebbett 1965: 69, t. 10, l. 72; 74, t. 14, l. 19); en occitan, on la trouve dans le Boèce et dans la Vie de sainte Foi (Herman 1963: 162), et, en français, elle est attestée déjà dans la Passion de Clermont-Ferrand et dans la Vie de saint Alexis (Herman 1963: 160); quant aux Sermons gallo-italiens, qui connaissent aussi le *quare* causal, ils remontent au XII<sup>e</sup> siècle.

Soit dit en passant, l'analogie formelle et sémantique des dérivés de *quare* avec ceux de la conjonction causale plus ancienne *ka* (de *quia*) et leur distribution spatiale à peu près complémentaire, relevée par plusieurs chercheurs (encore par Herman 1963: 163) et observable chez Dardel (1983: 394, tableau synoptique des conjonctions causales), est fortuite; vu l'écart chronologique, on ne saurait en effet admettre, comme on l'a fait, que les particules romanes du type *ka* sont issues de *quare*.

D'aucuns s'étonneront que des attestations de *quare* causal comme adverbe interrogatif ou comme conjonction se rencontrent dès l'antiquité dans les textes latins, mais relativement tard en protoroman, soit, comme je l'ai dit plus haut, à partir du IV<sup>e</sup> siècle. Ce décalage est cependant un phénomène courant; nous le trouvons aussi, par exemple, dans l'adjectif *bellum*, beaucoup plus ancien en latin écrit qu'en protoroman. Il s'explique par l'existence de plusieurs niveaux diastratiques du latin global, dont les plus «élevés» n'influencent que tardivement le latin parlé des masses reflété par le protoroman.

### 3.3. Formulation du problème en seconde approximation

Toutes les fonctions non causales de *quare* s'expliquent assez aisément: la fonction complétive par un glissement de sens à partir de la fonction causale, la fonc-

tion exhortative (‘donc’) à partir de *quare* comme adverbe conclusif (‘c’est pourquoi’); il en va de même de la fonction consécutive et d’autres fonctions subordonnantes dans les parlers romans, y compris celle de subordonnant général, en concurrence avec *ke*; la fonction interrogative, attestée dans les textes antiques, classiques (7) ou non (cf. 14), peut sans doute être considérée, en accord avec les autres chercheurs, comme un vestige du latin.

D’autre part, la fonction interrogative mise à part, sur le plan diachronique, à en juger par la date et la distribution spatiale des attestations romanes, la fonction causale est la plus ancienne.

Au niveau du protoroman, c’est donc uniquement de l’origine de la fonction causale qu’il reste à rendre compte. Le problème est d’éclaircir son lien historique avec le seul antécédent que nous lui connaissions, le *quare* du latin écrit, en d’autres mots de savoir comment *quare*, qui, en latin, était pronom relatif conclusif, ‘par quoi’, adverbe conclusif, ‘c’est pourquoi’, et adverbe interrogatif, ‘pourquoi?’, a pu devenir la conjonction causale qu’offrent les parlers romans centraux.

#### 4. *Thèses relatives à l’origine de la conjonction causale*

Voici une énumération des principales thèses qui ont été avancées tout au long du XX<sup>e</sup> siècle.

Thèse A – Le latin *quare*, dans sa fonction de pronom relatif conclusif, ‘par quoi’, ‘pourquoi’, est devenu une conjonction causale à la suite d’un changement à la fois de la fonction syntaxique et du sens. C’est la position adoptée par Richter (1932) et par Sneyders de Vogel (1927: 284-285). Pour Sneyders de Vogel, le passage a pu s’opérer à partir d’une phrase comme (9), où l’emploi des deux subordonnants est possible:

(9) *Miror quare (quia) hoc feceris* ‘Je me demande pourquoi tu as fait cela / Je m’étonne que tu aies fait cela’.

A cette thèse s’apparente celle de Winkler (1940), qui estime que *quare* s’analysait *ea re qua* ou *ea re quod*, une sorte de croisement («Verschränkung») de constructions relatives, signifiant à peu près ‘étant donné que’ (‘angesichts der Sachlage, dass’).

Thèse B – Le latin *quare* conclusif en tant qu’adverbe (et non plus en tant que relatif) a changé de fonction syntaxique et de sens. C’est le point de vue de Meyer-Lübke (1890-1906, 3: 659-661) et d’Antoine (1958-1962, 2: 1158-1162). Meyer-Lübke illustre cette évolution par le passage de (10) à (11):

(10) *pluit... quare domi maneo* 'il pleut, c'est pourquoi je reste à la maison',

(11) *domi maneo... quare... pluit* 'Je reste à la maison, parce qu'il pleut'.

Thèse C – Le point de départ de la thèse C est le latin *quare* comme adverbe interrogatif, dans le sens de 'pourquoi?'. Dans un article paru en 1915/1916, «Le renouvellement des conjonctions», Meillet (1982: 167-168) montre comment, dans des phrases ambiguës de parlars indo-européens, les pronoms interrogatifs deviennent des pronoms relatifs, puis il cite à ce propos le passage de *quare* interrogatif à *quare* conjonction causale (cf. cependant ci-dessous, en 6). Chez d'autres chercheurs, plus explicites, le passage de l'adverbe interrogatif causal à la conjonction causale de subordination est envisagé de deux manières.

Thèse C-1 – Le point de départ est l'interrogation indirecte, par exemple dans (7); l'évolution passe par des phrases dont la proposition principale contient «un verbe ou une locution exprimant un sentiment de colère ou d'indignation, ou bien désignant une action correspondant à un sentiment de cet ordre (punition, critique, accusation)» (Herman 1957: 372; cf. aussi Herman 1963: 119, 160-163); on aboutit ainsi à des phrases comme (12):

(12) *Dominus... arguet Thomam quare incredulus fuisset* '... le Seigneur... reproche à Thomas d'avoir été incrédule' (Peregrinatio Aetherae, Maraval 1982: 294-295, § 40,2).

L'évolution sémantique est décrite en ces termes par Herman (1957: 370-371), à propos du latin *cur*, qui évolue parallèlement: «Or, le fait sur les raisons duquel une éventuelle interrogation porterait est en même temps la cause du sentiment exprimé, le motif de la punition qu'on inflige: de là la transition, grâce à un glissement imperceptible, de *cur* particule interrogative indirecte à *cur* conjonction causale». Cette thèse a déjà été proposée, si je vois bien, mais dans une formulation beaucoup moins explicite, par Löfstedt (1911: 323-325).

Thèse C-2 – Cette thèse-ci prend pour point de départ l'interrogation directe. Elle comporte deux variantes. Il y a la variante réinterprétative, qui consiste à supposer que, dans des questions monologuées du type (13), attestée dans (14),

(13) *Domi maneo. Quare? Pluit* 'Je reste à la maison. Pourquoi? Il pleut',

(14) *non es eques; quare? non sunt tibi milia centum* 'tu n'es pas chevalier; pourquoi? tu ne possèdes pas cent mille sesterces' (Suétone, Väänänen 1981: 160),

l'intonation interrogative a disparu et que *quare* a été réinterprété comme conjonction causale et rattaché à la proposition causale. Souscrivent à cette variante les

romanistes Horn (1897), Tobler (1902-1912, 3 : 90), Bourciez (1956 : 275), Regula (1955-1966, 3 : 270) et Gamillscheg (1957 : 588-589), les latinistes Löfstedt (1911 : 323-325) et Väänänen (1981 : 160), et jusqu'à des linguistes venus d'autres horizons, comme Havers (1931 : 24) et Anttila (1972 : 356). La seconde variante est celle de l'assimilation; elle consiste à supposer que, dans un dialogue du type illustré par (15),

(15) *Domi moneo. – Quare? – Quia pluit* 'Je reste à la maison. – Pourquoi? – Parce qu'il pleut',

la conjonction causale s'est assimilée à *quare*; c'est la variante qu'a fini par adopter Bourciez (1934; 1956 : 726, note au § 251).

Wartburg (1922-1968, 2 : 1421-1422) et Lerch (1925-1934, 1 : 134-136) abordent l'une ou l'autre des thèses que je viens d'énumérer, mais ne prennent pas nettement position.

Quant à Soutet (1992 : 147-167), il n'est pas convaincu par les thèses traditionnelles et leur préfère une explication synchronique intégrant les diverses fonctions de *car* au niveau des textes français médiévaux.

## 5. Critique des thèses

### 5.1. Critique générale

Les thèses A, B et C appellent tout d'abord une critique générale.

Selon le cas, on peut rendre compte de l'évolution sémantique d'un mot par deux approches, celle fondée sur l'axe syntagmatique et celle fondée sur l'axe paradigmatique. L'évolution selon la première de ces approches se produit, parfois de manière non discrète, en fonction du contexte où le mot se trouve et sans que ce contexte change nécessairement (exemple: *magis* 'plus' > 'mais'); l'évolution selon la seconde approche, fondée sur l'axe paradigmatique, procède de manière discrète, la signification du mot avant et après le changement excluant un contexte commun et s'expliquant – la métaphore et la métonymie mises à part – par l'analogie d'un modèle linguistique binaire, dans le cadre d'une corrélation (exemple: la dérivation synonymique dans le français dialectal *hôtel* 'maison' > 'cuisine', selon le modèle de *maison* 'maison' et 'cuisine'; Ullmann 1969 : 185). – Le principal reproche que je ferais aux thèses A, B et C, défendues pourtant par de gros pontes de la linguistique, c'est de n'envisager guère que l'axe syntagmatique pour résoudre un problème qui comporte peut-être une évolution discrète et où, par conséquent, l'explication selon l'analogie d'un modèle binaire, donc selon l'axe paradigmatique, devrait au moins être envisagée.

## 5.2. Critiques de détail

Voyons comment cette critique se vérifie dans le détail.

Thèses A et B – Le sens conclusif et le sens causal sont intimement liés, en ce que ce sont deux procédés linguistiques servant à exprimer le même rapport, mais en sens opposé : l'effet et la cause ; il me semble donc que, dans un énoncé donné, *quare* conclusif et *quare* causal ont toutes chances de s'exclure mutuellement. Comment, en effet, un contexte quelconque peut-il amener un de ces termes à passer de son premier sens au second, sans qu'il se produise en cours de route un moment d'ambiguïté ? Comment, pour prendre un exemple plus proche de nous, imaginer, dans le cas de la thèse A, que (16) puisse en venir à signifier (17) ?

(16) *Il est énervé, à cause de quoi il fume.*

(17) 'Il est énervé, parce qu'il fume'.

Et comment admettre, dans le cas de la thèse B, l'inversion des deux propositions que suppose le changement de sens, par exemple la transformation de (18) en (19) ?

(18) *Il est énervé ; c'est pourquoi il fume.*

(19) *Il fume ; c'est pourquoi il est énervé.*

Le processus paraît peu plausible dans la réalité de la communication.

La thèse de Winkler (thèse A) est ingénieuse, mais elle est également peu convaincante, parce qu'elle suppose l'analyse de *quare* en *ea re qua / ea re quod*, dont il ne semble pas y avoir d'attestation. Sensible sans doute à la difficulté d'un passage sémantique pur et simple du sens conclusif au sens causal, Winkler a donc cherché à la contourner, mais en recourant à une solution *ad hoc*.

Thèse C – La thèse C présente les mêmes inconvénients, bien que la différence sémantique entre les deux termes y soit autre, à savoir entre la question et la réponse. Du 'pourquoi ?' au 'parce que', il ne peut y avoir qu'un saut, pas de passage graduel. Aussi la thèse C-1 ne me paraît-elle guère acceptable : ou bien la principale contient un verbe d'interrogation, et la particule introduisant la subordonnée signifie 'pourquoi ?' (20),

(20) *Je vous demande pourquoi vous me parlez sur ce ton,*

ou bien la principale contient un verbe exprimant un sentiment de colère, etc., et la particule signifie 'parce que' (21),

(21) *Je suis fâché parce que vous me parlez sur ce ton.*

Il n'y a pas de moyen terme, me semble-t-il. De même, dans les exemples latins cités en (7) et (12), *quaerere* et *arguere* ne peuvent, dans un contexte donné, introduire l'un qu'une question indirecte, l'autre qu'une causale; et je ne vois pas de verbe qui, dans une situation comme celle-ci, soit ambivalent; et même s'il s'en trouvait un, on est en droit de se demander s'il a pu jouer à lui seul ce rôle de charnière sémantique. Un problème du même ordre se présente dans la variante à réinterprétation de la thèse C-2. Je sais bien qu'on cite de nombreux exemples, empruntés aux langues les plus diverses, d'une particule interrogative devenue conjonction. Toutefois, l'évolution graduelle qu'on suppose, à partir d'une question monologuée, qui l'a jamais observée? On n'était d'exemples que l'état initial et l'état final de l'évolution, mais jamais, que je sache, un état intermédiaire. Et si l'on songe à quel point cette évolution est complexe, puisqu'elle comporte une modification à la fois sémantique, syntaxique et prosodique, la thèse qu'elle est censée soutenir n'en devient que plus difficile à admettre.

La variante par assimilation de la thèse C-2 (celle adoptée par Bourciez) présente sur toutes les autres un avantage certain: les termes de départ et d'arrivée de l'évolution, c'est-à-dire la particule interrogative et la conjonction causale qui doit en résulter, se trouvent ensemble en relation contextuelle. On peut donc imaginer ici un processus évolutif, l'assimilation progressive, qui n'est pas concevable dans les autres thèses, où il n'y a jamais qu'un seul terme de présent. De ce fait, cette variante de la thèse C-2 est, à mon avis, la plus plausible de toutes celles que j'ai citées; l'assimilation, même à distance, entre termes coprésents, liés par quelque rapport fonctionnel, est un phénomène banal, qu'illustre par exemple, en français, l'attraction modale et qui explique au besoin, dans un contexte comme (22)

(22) *quid credis? – credo quid...* (Bourciez 1934),

le remplacement en protoroman de la conjonction *ko* (< *quod*) par *ke* (< *quid*).

Ce dont toutes ces thèses rendent compte tant bien que mal, je crois que l'existence en protoroman d'une corrélation et d'actions analogiques en rend compte aussi bien, voire mieux, comme je vais essayer de le montrer.

## 6. *Thèse de l'action analogique*

Ici, je me laisse guider par quelques lignes capitales, où Meillet (1982: 168-169) explique en termes généraux «... que, dans toutes les langues où l'on observe le passage de mots au rôle de conjonction ou de relatif, il existait déjà des conjonctions et un relatif et que, par suite, ces mots n'ont eu qu'à se conformer à des modèles existants».

Or, la reconstruction du protoroman par l'analyse spatio-temporelle met au jour, dans la même veine, des rapports synchroniques où les conjonctions de subordination ont tendance à s'insérer avec les adverbes interrogatifs correspondants dans une corrélations selon l'opposition [interrogation] / [réponse], qui subsiste tout au long du protoroman. Cette corrélation existe déjà dans le protoroman le plus ancien, avec *quando* et *quomodo* (23):

(23) *Quando venit? – (Venit) quando illum clamas.* 'Quant vient-il? – (Il vient) quand tu l'appelles',

*Quomodo scribit? – (Scribit) quomodo parabolat.* 'Comment écrit-il? – (Il écrit) comme il parle'.

Un peu plus tard, elle affecte les causales avec *pro-ke* (24):

(24) *Pro-ke venit? – (Venit) pro-ke illum clamas.* 'Pourquoi vient-il? – (Il vient) parce que tu l'appelles'.

Il n'y a donc rien d'étonnant si, dans une synchronie ultérieure, ce schéma s'applique aussi au *quare* interrogatif et produit la paire (25), qu'attestent encore en roman ancien l'occitan et le français (2, 3, 4 et 5):

(25) *Quare venit? – (Venit) quare illum clamas.* 'Pourquoi vient-il? – (Il vient) parce que tu l'appelles'.

Contrairement à la plupart des paires corrélatives protoromanes de cette série, celle de *quare* se perd de bonne heure. D'une part, on constate une défection de la fonction interrogative, dont l'attestation, on l'a vu, est minimale; d'autre part, le terme subordonnant perd peu à peu sa fonction originelle, qui était d'introduire une réponse à la question 'pourquoi?', pour évoluer vers l'expression coordinative d'une cause qui ne présuppose aucune question. Probablement, ces deux processus sont liés, sans qu'on sache bien lequel a entraîné l'autre. En cela, le couple *quare* se comporte très différemment du couple synonyme *pro-ke*, qui reste longtemps intégré dans la corrélation (l'italien a encore *perché? / perché*) et dont le terme subordonnant conserve son ancienne fonction.

## 7. Conclusion

Je ne prétends pas que ma thèse soit, de toutes celles que j'ai décrites, la seule bonne; j'admets volontiers que certaines des autres thèses, auxquelles je me suis longtemps rallié moi-même, sont à la rigueur plausibles. Et, par principe, j'écarte d'autant moins les meilleures d'entre elles qu'il a bien fallu, dans la nuit des temps, que la première paire de cette corrélation se forme sans modèle ni action analo-

gique, peut-être conformément aux principes de la thèse C-2, dans sa variante par assimilation. Mais je n'hésite pas à dire que, étant donné la corrélation qui existait en protoroman dès avant l'apparition de *quare* causal, ma thèse, avec la caution du grand Meillet, est la moins contestable.

Adresse de l'auteur :  
Oosterweg 36  
NL-9751 Ph Haren

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Antoine, Gérard, 1958-1962, «La coordination en français», 2 volumes, s.l.: D'Artrey (thèse de Paris).
- Anttila, Raimo, 1972, *An Introduction to Historical and Comparative Linguistics*, New York: MacMillan / London: Collier MacMillan.
- Appel, Carl, 1930, *Provenzalische Chrestomathie*, Sechste verbesserte Auflage, Leipzig: Reisland.
- Bourciez, Edouard, 1934, «Latin *quare*, français *car*», *Romania* 60, 232-233.
- Bourciez, Edouard, 1956, *Éléments de linguistique romane*, Quatrième édition, Paris: Klincksieck.
- Dardel, Robert de, 1983, *Esquisse structurale des subordonnants conjonctionnels en roman commun*, Genève: Droz.
- Declos, Jean-Claude / Quereuil, Michel, 1993, *Gautier d'Arras: Ille et Galeron*, Traduit en français moderne, Paris: Champion.
- Ehrlicholzer, Hans-Peter, 1965, *Der sprachliche Ausdruck der Kausalität im Altitalienischen*, Winterthur: Keller.
- Frappier, Jean, 1964, *La Mort le roi Artu*, Genève: Droz / Paris: Minard.
- Gamillscheg, Ernst, 1957, *Historische französische Syntax*, Tübingen: Niemeyer.
- Havers, Wilhelm, 1931, *Handbuch der erklärenden Syntax*, Heidelberg: Winter.
- Herman, József, 1957, «*cur, quare, quomodo*. Remarques sur l'évolution des particules d'interrogation en latin vulgaire», *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* 5, 369-377.
- Herman, József, 1963, *La formation du système roman des conjonctions de subordination*, Berlin: Akademie-Verlag.
- Horn, Wilhelm, 1897, «Frz. *car*», *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 19/2, 128-129.

- Lazzeri, Gerolamo, 1954, *Antologia dei primi secoli della letteratura italiana*, Ristampa, Milano: Ulrico Hoepli.
- Lefèvre, Yves, 1988, *Gautier d'Arras: Ille et Galeron*, Paris: Champion.
- Lerch, Eugen, 1925-1934, *Historische französische Syntax*, 3 volumes, Leipzig: Reisland.
- Löfstedt, Einar, 1911, *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae*, Oxford: Blackwell / Uppsala: Almqvist & Wiksell / Leipzig: Harrassowitz.
- Maraval, Pierre, 1982, *Egérie: Journal de voyage (Itinéraire)*, Paris: Les Editions du Cerf.
- Meillet, Antoine, 1982, *Linguistique historique et linguistique générale*, Genève: Slatkine / Paris: Champion.
- Meyer-Lübke, Wilhelm, 1890-1906, *Grammaire des langues romanes*, traduite par E. Rabet, A. et G. Doutrepoint, 4 volumes, Paris: Welter.
- Regula, Moritz, 1955-1966, *Historische Grammatik des Französischen*, 3 volumes, Heidelberg: Winter.
- Richter, Elise, 1932, «Altfranzösisches *quer – car*», *Archivum Romanicum* 16, 193-210.
- Russell-Gebbett, Paul, 1965, *Mediaeval Catalan Linguistic Texts*, Oxford: The Dolphin Book.
- Schultz-Gora, Oskar, 1933, «Prov. und afrz. *car* 'warum'», *Zeitschrift für romanische Philologie* 53, 530-534.
- Sneyders de Vogel, Kornelis, 1927, *Syntaxe historique du français*, Deuxième édition, Groningue / La Haye: Wolters.
- Soutet, Olivier, 1992, *Etudes d'ancien et de moyen français*, Paris: Presses Universitaires de France.
- Storey, Christopher, 1968, *La vie de saint Alexis*, Genève: Droz.
- Tobler, Adolf, 1902-1912, *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik*, 5 volumes, Zweite Auflage (vol. 1-3), Leipzig: Hirzel.
- Ullmann, Stephen, 1969, *Précis de sémantique française*, Quatrième édition, Berne: Francke.
- Väänänen, Veikko, 1981, *Introduction au latin vulgaire*, Troisième édition, Paris: Klincksieck.
- Wartburg, Walther von, 1922-1968, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, 23 volumes, Bonn: Klopp (vol. 1), Leipzig-Berlin: Teubner (vol. 2/1 et 3), Basel: Helbing und Lichtenhahn (vol. 2/2, 4 et 5), Basel: Zbinden (vol. 6-23).
- Winkler, Emil, 1940, «Französisch *car*», *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 63, 234-241.

Wollenberg, Julius, 1868, «L'évangile selon saint Jean en vieux provençal», *Programme d'invitation à l'examen public du Collège royal français*, Berlin: s.n., 1-29.

Zamora Vicente, Alonso, 1967, *Dialectología española*, Segunda edición muy aumentada, Madrid: Gredos.

Zauner, Adolf, 1921, *Altspanisches Elementarbuch*, Zweite, umgearbeitete Auflage, Heidelberg: Winter.



Caterina Marrone

«NATUREL» VERSUS «HISTORIQUE»  
DANS LE COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE  
DE SAUSSURE

1. *Naturel*. La question de la naturalité du langage se pose à nouveau dans le débat linguistique contemporain. Le problème a été amplement affronté dans le milieu intellectuel et scientifique de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, dans cette période précédant Saussure<sup>1</sup> sur laquelle nous avons restreint notre enquête; et Saussure lui-même a longuement médité la question. En effet le nouveau paradigme qui naît avec la linguistique saussurienne impliquait en soi le problème épistémologique de la place à accorder à la linguistique dans une classification possible des sciences: l'objet d'étude de cette science devait-il être situé sur le versant de l'histoire ou sur le versant de la nature dans cette classification ?

Or si l'on suit le difficile parcours tracé par Saussure pour établir les bases de la science linguistique moderne on s'aperçoit que son appareil théorique ne cesse de soutenir l'historicité des catégories linguistiques et qu'il n'existe pas dans son système de fissures qui laisseraient place à la naturalité, à la référentialité des

---

<sup>1</sup> Pour une vue d'ensemble sur cette période cf. Prampolini (1994: 11-22).

choses, en relation avec le signe linguistique. Et cela au point que le choix même de l'expression semble viser chez Saussure à épurer la théorie linguistique de toute équivoque naturaliste.

Le problème de la terminologie revêt en effet pour lui une très grande importance (Engler 1966: 35, De Mauro 1967: VIII, Starobinski 1982: 11), et il est étonnant de constater que contrairement à tant d'autres, Ch. S. Peirce par exemple, il a cependant utilisé un vocabulaire le plus souvent « commun », presque en dissonance par rapport à la portée révolutionnaire de ses thèses. Mais il ne faut pas se méprendre quant à l'apparente facilité de l'exposition ; le lexique de Saussure est en réalité extrêmement attentif sous une fluidité de surface. La vigilance terminologique est chez lui un thème explicite qui apparaît par exemple dans la lettre à Meillet lorsqu'il dit : « Cette ineptie de la terminologie courante, la nécessité de la reformer, et de montrer pour cela quelle espèce d'objet est la langue en général » (Lett. M. = SM:31).

L'intention théorique de Saussure vise à exclure de la langue toute naturalité et référentialité résiduelle car le concept pilier sur lequel repose toute la structure du système linguistique est l'arbitraire du signe avec pour conséquence l'historicité des catégories linguistiques. Si l'on confronte les sources manuscrites des notes des auditeurs avec les versions de Bally et Sechehaye, on s'aperçoit que le terme « naturel » qui dans le *Cours* revient à plusieurs moments, est en réalité beaucoup plus rare que ce qui apparaît dans la version des éditeurs. De sorte que l'introduction, dans le *Cours*, du terme « naturel », et le renvoi correspondant à un référentiel physique – ou du moins donné de façon a priori –, est le plus souvent due à une interprétation outrancière de la part des éditeurs dénotant une tendance positiviste (Vedovelli 1982: 399-410) que l'on ne saurait imputer à Saussure lui-même. Bien au contraire le caractère essentiellement social et historique de la langue qui devait apparaître sans ombre ni équivoque possible incitait le linguiste genevois à la prudence dans l'emploi du terme « naturel ».

Toutefois dans quelques rares occasions, Saussure ne se dérobe pas face à l'argument sur le naturalisme. Bien que l'on signale, dans les sources manuscrites, que « M. de Saussure ne veut pas insister sur le côté naturel de la langue » (II R6 = CLG Engler 171) ou que « de Saussure ne veut pas discuter sur le côté naturel de la langue » (B3 = CLG Engler 171), on remarque que, lorsqu'il tente de délimiter l'objet intégral de la linguistique, Saussure s'arrête sur la naturalité car il se sert de ce concept pour expliquer que tout ce qui a rapport avec lui ne peut se situer qu'en dehors de la linguistique ; étant donné que dans la langue, son objet d'étude, tout est social, historique, psychique. De fait il nie que la langue puisse être de quelque façon subordonnée à une éventuelle faculté naturelle dirigeant la pratique du

langage car, dit-il, « d'abord, il n'est pas prouvé que la fonction du langage, telle qu'elle se manifeste quand nous parlons soit entièrement naturelle, c'est-à-dire que notre appareil vocal soit fait pour parler comme nos jambes pour marcher » (CLG 1955 : 25). Rappelons à ce propos que l'activité de marcher, considérée au début du XX<sup>e</sup> siècle comme une activité congénitale du genre humain, apparaît à la lueur des recherches actuelles comme une activité fortement déterminée par des caractéristiques culturelles. Des études décisives, devenues entre temps des classiques (Leroi-Gouran 1977 ; Ludovico 1979), ont en effet repoussé ultérieurement la limite entre naturel et acquis en soulevant des doutes quant au caractère totalement instinctuel, biologiquement inné, de l'acquisition de la position debout. Si l'évolution de l'*homo sapiens* accompagne le redressement de la colonne verticale (Leroi-Gouran 1977), il est par ailleurs indéniable que la marche s'apprend ontogénétiquement lors de la première enfance au même niveau que les autres activités motrices. Selon Saussure les études sur les localisations cérébrales des processus mentaux, et en particulier les découvertes de Broca sur l'aphasie, qui semblaient dans un premier temps apporter un renfort aux thèses matérialistes, dans une perspective strictement réductionniste, ne peuvent cependant pas être vues comme l'*experimentum crucis* apte à fournir une réponse définitive au problème. Son habituelle rigueur intellectuelle l'amène à clarifier le fait que dans les cas d'aphasie l'impossibilité de proférer des sons est une chose bien différente de la capacité ou non à évoquer des signes dans un langage régulier. En outre, il montre que la complexité des liens entre les troubles de la parole et ceux de l'écriture prouve comment une éventuelle naturalité peut être attribuée non pas tant aux phénomènes concernant la production linguistique, qu'elle soit orale ou écrite, qu'à une faculté plus générale, une *facultas signatrix* ou capacité à constituer des signes, c'est-à-dire des discriminations psychiques (De Mauro 1967 : note 54-58) dont « la langue mieux que la parole est la manifestation directe » (*Collation* = CLG Engler 191). Le substrat naturel – qui dans ce contexte, explicitons-le, s'entend au sens de « biologique » – n'est donc qu'indirectement concerné par les phénomènes linguistiques. De sorte qu'on voit dans ces réflexions saussuriennes l'ébauche de certains points de la grande problématique de l'épistémologie et de la psychologie contemporaines sur les rapports entre l'intelligence et le cerveau<sup>2</sup>.

A travers la différenciation entre langue, langage et faculté de langage, Saussure replace la question de la naturalité ou non des faits linguistiques, non plus dans une vision antinomique et frontale mais dans une perspective qui, tenant compte de la

<sup>2</sup> Parmi les ouvrages de référence j'indiquerai uniquement le classique de Lurija (1967), parmi la vaste production sur les récents développements Donald (1996), et pour une vision critique actuelle Ludovico (1997).

gradation des divers aspects du problème en projette les stades successifs dans un espace de productivité accru (De Mauro 1994: 31-45). En effet, l'élément biologique, s'il existe – ce dont, selon Saussure, on ne peut décider –, ne doit en aucun cas relever d'une dimension psychophysique du langage et encore moins de la dimension entièrement psychique et sociale de la langue. On pourrait éventuellement la rechercher dans la faculté du langage, dans ses capacités associatives et coordinatrices qui précèdent l'auto-organisation de chaque langue. Ce schéma théorique acquiert un fort aspect dynamique lorsque s'y adjoint cette réflexion postérieure: «la faculté – naturelle ou non – d'articuler des paroles ne s'exerce qu'à l'aide de l'instrument créé et fourni par la collectivité» (CLG 1955:27), c'est-à-dire la langue. En somme l'aspect biologique, condition indispensable à toute communication, n'est cependant pas suffisante pour que se manifeste la langue. En effet, aucune expression ne peut se développer dans un vide social: l'individu doit se rapporter linguistiquement à la collectivité, et par ailleurs la constitution d'une langue suppose une capacité de coordination et d'association dont les racines plongeraient dans la naturalité. Les bases biologiques du langage appartiendraient donc à une capacité humaine transcendantale qui ne se déclenche qu'avec l'intervention active de l'usage linguistique auquel l'individu doit être exposé et auquel il doit se rapporter. Niant tout spontanéisme au moment de l'apparition de la production linguistique – dans un sens ontogénétique, dirions-nous aujourd'hui – Saussure revendique la priorité de la langue dans l'étude du langage. En effet elle ne saurait être subordonnée en aucune façon à une éventuelle capacité naturelle propre, car sans le stimulus de la langue elle-même la faculté de langage resterait une stérile possibilité, une potentialité présumée.

2. *Onomatopée et symboles.* Le *Cours* aborde dans de nombreux autres passages importants ce thème de la naturalité, mais dans une acception qui dénote cette fois le monde physique: au sujet des onomatopées, des exclamations et des symboles. On sait que Saussure réfute la thèse selon laquelle les onomatopées constitueraient le noyau linguistique originaire, un ensemble rattaché au monde des choses mais dont seraient ensuite nées les différentes langues. En effet si un groupe de mots trouvait sa raison d'être dans la réalité naturelle, alors le «premier principe», celui de l'arbitraire du signe, viendrait à tomber, alors qu'il constitue la pierre d'angle sur laquelle se développent les assises théoriques de la linguistique saussurienne et moderne, selon laquelle chaque langue classe et organise l'expérience de façon différente en associant arbitrairement des classes de contenu significationnel arbitrairement délimitées avec des séquences expressives elles-mêmes arbitrairement constituées. Si la structure théorique saussurienne se tient sur une conception de l'arbitraire aussi radicale, il est certain que le lien naturaliste entre les onomatopées et exclamations, et la réalité extralinguistique, tel le lien de soi-disant «ressemblance» liant les deux plans signi-

fiant/signifié, ne peut qu'être remis en question. L'intention de Saussure est ainsi de démontrer que les onomatopées et les exclamations, qui fournissent un argument puissant pour ceux qui soutiennent le caractère originaire naturel d'une langue accrochée à un *ubi consistam* référentiel, n'ont en réalité pas de caractéristiques symboliques. Au contraire elles ne sont, dans la plupart des cas, que des signes linguistiques dotés d'un caractère arbitraire comme tout autre signe.

Il en va différemment pour ce qui concerne le symbole. On sait que ce terme ne satisfaisait pas Saussure qui, dès le deuxième cours, le remplaça par signe – même s'il n'était pas totalement convaincu par cette appellation. Les justifications de ce remplacement sont exprimées dans le *Cours*: «Le symbole a pour caractère de n'être jamais tout à fait arbitraire; il n'est pas vide, il y a un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié. Le symbole de la justice, la balance, ne pourrait pas être remplacé par n'importe quoi, un char, par exemple» (CLG 1955: 101). Cependant il n'y a pas de traces dans les sources manuscrites du mot «naturel», considéré peut-être par Saussure comme peu adapté; on y lit: «Il y a un rudiment de lien entre idée et signe» (D 189 = CLG Engler 1137 et de façon analogue dans J 158 = CLG Engler 1137 et 111 C 281 = CLG Engler 1137). Quoi qu'il en soit ce qui apparaît c'est que Saussure semble percevoir une sorte de nécessité, de lien de cause, de motivation intrinsèque contraignant les deux faces du symbole à un rapport de non liberté. Il s'agit d'un rapport d'isomorphie, pour parler selon Hjelmslev, qui dépasse l'arbitraire du signe par ce lien de coïncidence entre le type d'expression, le signifiant et le contenu véhiculé, le signifié. Comme si le caractère du contenu même déterminait en quelque sorte son discriminant expressif, et vice versa. Le lien référentiel du symbole saussurien apparaît clairement dans certains passages des sources manuscrites omis dans la version des éditeurs. Dans les notes de Costantin, on lit après la définition de symbole: «une image a toujours un lien avec la chose qu'elle représente. Image est pris au sens plus général de figure ayant quelque pouvoir évocateur, parlant à l'imagination» (111 C 261 = Engler 1138). Le symbole saussurien est donc d'une part lié par une nécessité intrinsèque qui unit les deux faces du symbolisant et du symbolisé (Todorov 1972: 116-117) et d'autre part il présente des composants d'origine référentielle rapportable à la réalité des choses. Et cela aussi bien dans le cas où l'on considère la relation entre le plan expressif et la réalité (motivation à travers le signifiant: phonosymbolisme), que s'il s'agit du rapport entre contenu et réalité (motivation au moyen du signifié: iconicité des images et des figures). Cet ensemble de liens de cause<sup>3</sup> qui trouvent

<sup>3</sup> Sur le symbole cf. U. Eco (1979), qui reprenant des thèmes actifs de la philosophie médiévale, propose de façon fructueuse d'utiliser à la place de symbole le concept et le terme de mode symbolique.

leur raison d'être au-delà de la langue, ne peut qu'entraîner la notion de symbole – mais non les onomatopées et les exclamations privées de caractéristiques symboliques – hors du système linguistique<sup>4</sup>. Il apparaît clairement que Saussure tente de reléguer aux marges de sa théorie tout motif et nécessité naturalisante, toute « donnée » a priori, car son objectif est toujours de démontrer l'historicité de la langue, le caractère arbitraire et immotivé qui dérive de l'histoire.

3. *Histoire*. En novembre 1891 lors d'une conférence à l'Université de Genève, Saussure affirmait en effet: « Si l'étude (linguistique) [...] reconnaît pour (son) but (final et) principal (la vérification et recherche) des lois et des procédés (universels) du langage, on demande jusqu'à quel point ces études ont leur place également convenable dans une Faculté de Science? Ce serait renouveler la question (bien connue) agitée autrefois par Max Müller et Schleicher; il y a en [...] un temps où la science du langage s'était persuadée à elle-même qu'elle était une science naturelle, (presque une science physique) [...] c'était une profonde illusion de sa part » (Saussure 1974: 3283.14). Mais établir cela ne suffit bien sûr pas à définir la linguistique comme une science historique par opposition à une science naturelle. Etant donné que la dimension historique appartient aussi aux objets d'étude propres à toute science de la nature, il est nécessaire de déterminer le sens attribué par Saussure au terme « historique ». « La Terre – il dit – par exemple a une histoire, qui est racontée par la géologie, d'où il ne suit pas que la géologie soit une science historique au moins au sens étroit et précis que nous donnons à ce terme. Quelle est donc la seconde condition impliquée par le mot de science historique? C'est que l'objet qui fait la matière de l'histoire (par exemple l'art, la religion, le costume, etc.) représente, dans un sens quelconque, des *actes humains* – et qui d'ailleurs doivent être tels qu'ils (n')intéressent pas seulement l'individu mais (la collectivité) » (Saussure 1974: 3283.17-18). Ce passage comme tant d'autres, mais aussi l'ensemble du *Cours* et les commentaires des interprètes saussuriens, indiquent tous que histoire et historique n'ont pas chez Saussure le sens de développement pur, de simple devenir, de procès tout-court. Le concept d'histoire contient au contraire des catégories d'ordre social et psychologique fondées sur les actes humains qui forment la base de tout système culturel organisé, elle inclut aussi une dimension temporelle qui s'impose comme constitutive de la genèse des événements. Contrairement à l'interprétation qui en a été donnée dans certains milieux et

<sup>4</sup> Remarquons que Saussure entend définir et isoler théoriquement le signe linguistique des autres types de signes qu'il distinguait selon leur degré d'arbitraire (Saussure 1955: 100-101). De sorte qu'il ne faut pas considérer comme étant en opposition, comme on l'a fait à plusieurs reprises et pour longtemps, la notion d'iconicité (Peirce et son école) par rapport à celle d'arbitraire: signe iconique et signe linguistique sont deux typologies de signes. Voir à ce propos. Eco (1997, cap. VI), Gensini (ed.) (1999) et Gambarara (ed.) (1999).

qui a animé ce qu'on a appelé la vulgate, le concept de socialité saussurien semble en réalité assez éloigné du sociologisme qui lui était contemporain. Plusieurs critiques de renom (De Mauro 1967, 1974; Koerner 1973; Engler 1976) ont montré que Saussure, bien qu'attentif au débat sociologique, ne semble pas avoir déduit l'idée de socialité à partir de catégories strictement sociologiques. Selon cette ligne herméneutique l'idée du social ne provient pas, chez Saussure, de l'appareil méthodologique de la sociologie mais se rattache à la collectivité de la masse des locuteurs, aux rapports qu'ils entretiennent, à ces actes humains que nous avons déjà cités comme base de son concept d'histoire. Rappelant la nécessité vitale de la langue de se manifester dans la communauté, Saussure relie ainsi le social (Elia 1978) à la dimension sémiologique (Fadda 1999), comme on peut le constater dans le passage suivant : « Le système de signes est fait pour la collectivité et non pour un individu, comme le vaisseau est fait pour la mer. C'est pourquoi, contrairement à l'apparence, à aucun moment le phénomène sémiologique ne laisse hors de lui le fait de la collectivité sociale. Cette nature sociale, c'est un de ses éléments internes et non externes » (II R 23 = Engler 1286; SM II 56). Le fait de considérer la socialité comme un des caractères internes, fonctionnels, de la langue, en fait l'un des éléments constitutifs du concept saussurien d'histoire. Les rapports sociaux (Elia 1978) apparemment étrangers à la langue comme système en forment en réalité la trame car il ne peut y avoir de langue sans une masse des locuteurs, aucun système linguistique ne peut s'organiser en dehors des rapports qui se tissent entre les individus.

L'autre catégorie inhérente à l'idée d'histoire est la temporalité; la conception saussurienne présente sur ce sujet des traits d'originalité et d'innovation fertiles. En effet le temps n'est pas seulement un paramètre qui permet de lire et d'analyser les événements dans leur succession, il n'appartient pas seulement à la dimension diachronique, ce n'est pas un facteur extra-linguistique comme l'a soutenu Malmberg (1967). Il s'agit, à un niveau plus profond, d'une caractéristique constitutive du système de la langue, tout comme la socialité. Le temps et la masse parlante ne sont pas des catégories extrinsèques à la langue, des supports externes, hors du système, bien au contraire, comme l'a souligné De Mauro (1974: 57-58), des catégories s'imposent comme autant de faits internes, modalités d'usage du système linguistique et éléments déterminants de la mutation et de la conservation statique de la langue, c'est-à-dire de sa vie historique. Car s'il est vrai que le temps et la société sont des facteurs de changement, ils ne peuvent qu'être internes au système de la langue car selon le *Cours* lui-même «[...] est interne tout ce qui change le système à un degré quelconque » (CLG 1955: 43). Le temps saussurien outre le fait qu'il fait partie de la dimension méthodologique de la diachronie, s'enrichit d'une dimension plus incisive: il est, avec la socialité, l'une des conditions

d'existence de l'objet linguistique. Cette conception s'inscrit d'ailleurs bien dans l'ambiance culturelle caractérisant ce passage au début du XX<sup>e</sup> siècle, où le problème du temps occupait une grande partie des réflexions théorique européenne dans des champs disciplinaires fort éloignés les uns des autres. On citera en exemple l'idée du chronotopos de Minkowski, indispensable au développement de la relativité d'Einstein, qui considère le temps comme *substantiel* à la description de tout événement ; une dizaine d'année auparavant, dans le domaine littéraire, H.G. Wells (*The time machine* 1895) s'interrogeait sur la *possibilité d'existence* d'un cube instantané, privé de dimension temporelle et donc de durée... Temps et masse parlante en tant qu'éléments fondateurs du système langue en déterminent donc l'existence et la contingence de ses stades successifs. Ceux-ci sont essentiels pour la signification que prend le concept d'histoire chez Saussure, c'est ainsi que la langue peut être définie comme objet historique ; par conséquent la linguistique doit être incluse parmi les sciences historiques.

4. *Histoire spontanée*. Mais il y a encore un autre aspect de l'analyse du concept d'historicité saussurienne qu'il nous faut rappeler : il traite du versant psychologique et mental formant le terrain d'action de la conscience des locuteurs. En effet de nombreux passages du *Cours* mentionnent la conscience de l'action linguistique. L'aspect psychique, toile de fond constante de la pensée de Saussure au point qu'il incluait la linguistique, du moins indirectement, dans la psychologie générale, est constitué par le « savoir » et le « sentiment » linguistique. C'est là le lieu où se génèrent les altérations possibles et où se stabilisent les permanences des structures linguistiques. C'est ainsi que Saussure affirme : « au fond tout est psychologique dans la langue » (CL 3 1955 : 21). Si une science historique se distingue pour le fait d'avoir comme objet d'étude les actions humaines dirigées par la volonté et l'intelligence, la linguistique est certainement une science historique. Les rares références faites par Saussure, dans le *Cours* et dans les *Notes sur la linguistique générale* (Engler 1974), quant à la conscience des locuteurs, peuvent peut-être nous en indiquer la spécificité. Dans un célèbre passage où il compare le système de la langue à une partie d'échecs, Saussure montre que la disposition des pions sur le jeu à un moment donné est analogue à un état synchronique de langue où tous les éléments se rapportent les uns aux autres. Pour passer d'un équilibre à l'autre il suffit de déplacer un seul pion, de même qu'il suffit de faire varier un seul élément de la langue pour que tout le système se transforme et produise une configuration différente. Les similitudes se prolongent si l'on continue à analyser point par point les affinités entre le jeu d'échecs et la langue dans leurs évolutions respectives, mais ajoute Saussure, il n'y a qu'un point où cette analogie est défectueuse : les joueurs d'échecs ont l'intention « d'opérer le déplacement et d'exercer une action sur le système ; tandis que la langue ne prémédite rien ; c'est spontanément et

fortuitement que ces pièces à elle se déplacent – ou plutôt se modifient; [...] Pour que la partie d'échecs ressemblât en tout point au jeu de la langue, il faudrait supposer un joueur inconscient ou inintelligent» (CLG 1955: 127). La masse parlante, dont la dimension psychique renferme le trésor de la langue, exerce et pratique son propre idiome de façon presque automatique (Gambarara 1991): «la réflexion n'intervient pas dans la pratique d'un idiome; [...] les sujets sont, dans une large mesure, *inconscients* des lois de la langue» (CLG 1955: 106) (c'est nous qui soulignons). Or le degré de conscience dans l'acte linguistique semble justement être l'un des critères permettant de différencier l'objet de la linguistique par rapport à celui des autres sciences historiques. En effet pour ce qui concerne le paramètre psychologique, la linguistique ne peut être comparée à des sciences comme celles qui étudient le droit ou l'économie, à toutes les sciences dont l'objet d'étude suppose un système de normes conventionnelles qui s'appuie sur une volonté consciente. Et cela car pour la linguistique, et non pour les autres disciplines mentionnées, il est permis de se demander jusqu'à quel point les faits linguistiques sont déterminés par une volonté consciente et lucide; il n'est donc pas possible de mettre sur le même plan un acte linguistique et un acte juridique<sup>5</sup>, par exemple. Le monde scientifique de l'époque de Saussure mettait l'acte linguistique au rang des actes de volition (Saussure 1994: 35-38). Mais le linguiste genevois précisait avec sa rigueur habituelle: «[...] il faut ajouter aussitôt (qu'il y a beaucoup de degrés connus dans la volonté consciente ou inconsciente; or) de tous les actes qu'on pourrait mettre en parallèle, l'acte linguistique [...] (a ce caractère d'être) le moins réfléchés, le moins prémédité, en même temps que le plus impersonnel de tous. Il y a là une différence de degré qui va si loin qu'elle a longtemps donné l'illusion d'une différence essentielle, mais qui n'est en réalité qu'une différence de degrés» (Saussure 1974: 3283. 18). Ainsi pourrait-on dire que le degré de conscience qu'ont les locuteurs vis-à-vis des lois de la langue est un des critères qui permettent de distinguer la linguistique des autres disciplines historiques, et d'en indiquer la spécificité.

5. *Conclusion.* Ce que nous avons tenté de montrer dans cet article est donc la divergence dans les conceptions saussuriennes entre l'idée de naturalité et celle d'historicité: la première est incompatible avec la conception fondée sur l'arbitraire et tout l'effort théorique de Saussure, qui a permis une mutation des termes du paradigme linguistique du XIX<sup>e</sup> siècle, consiste alors à expulser de la linguistique tout référentialisme, tout apriorisme, et à épurer la théorie de tout inductivisme naturaliste, pour la projeter dans une dimension formelle basée sur l'histoire

---

<sup>5</sup> Cf. Le concept de « convention » dans ses aspects juridiques (ou forts) ou sociaux (ou faibles) chez Gambarara (1995).

et fondée sur la complexité des rapports humains tissés dans le temps. C'est dans ce sens que De Mauro écrit dans son introduction au *Cours*: «L'arbitraire est la modalité générale avec laquelle opère dans le temps la capacité de coordonner et d'associer, qui est un universel biologique commun à tous les hommes, donnant lieu à des systèmes linguistiques dissemblables d'une société humaine à l'autre. C'est donc la modalité par laquelle ce qui, dans l'homme, est hérité biologique, en deça des contingences sociales et temporelles, rencontre la contingence historique. C'est la forme sous laquelle la nature se fait histoire» (De Mauro 1967 [trad. L.J. Calvet]: XVIII). Ainsi est-ce seulement dans le cas indiqué, à travers l'arbitraire, que l'aspect naturel et l'aspect social de la dimension linguistique se fondent et se confondent dans le produit qui en surgit: le genre humain.

*Adresse de l'auteur:*  
Viale Marx, 206  
I-00137 Roma (Italia)

#### BIBLIOGRAPHIE

- De Mauro T. (1974), *Le città invisibili*, in R. Amacker, T. De Mauro, L.J. Prieto (eds.), *Studi saussuriani per R. Godel*, Il Mulino, Bologna, pp. 57-66.
- (1994), *Capire le parole*, Laterza, Bari.
- De Mauro T. & Sugeta S. (1995), *Saussure and Linguistics Today*, Bulzoni, Roma.
- Donald M. (1996), *L'evoluzione della mente*, Garzanti, Milano.
- Eco U. (1979), *Simbolo*, in *Enciclopedia*, Einaudi, Torino, vol. XII, pp. 877-915.
- (1997), *Kant e l'ornitorinco*, Bompiani, Milano.
- Elia A. (1978), *Per Saussure contro Saussure. Il «sociale» nelle teorie linguistiche del '900*. Il Mulino, Bologna.
- Engler R. (1966), *Remarques sur Saussure, son système et sa terminologie*, «CFS», 22.
- (1976) *European linguistic: F. de Saussure*, in *Current Trends in Linguistics*, vol. XIII, The Hague.
- Fadda E. (1999), *Présence de Saussure dans la sémiologie actuelle*, «CFS», 52.
- Gambarara D. (1991), *Diachronie et sémiologie*, «CFS», 45.
- (1995), *The Convention of Geneva*, in D. Gambarara & L. Formigari (eds.), *Historical Roots of Linguistic Theories*, Amsterdam/Philadelphia, pp. 279-294.
- (ed.) (1999), *Semantica*, Carocci, Roma.

- Gensini S. (ed.) (1999), *Manuale di comunicazione*, Carocci, Roma.
- Godel R. (1969), *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève.
- Koerner R. (1973), *Ferdinand de Saussure*, Braunschweig.
- Leroi-Gourhan A. (1977), *Il gesto e la parola*, Einaudi, Torino.
- Ludovico A. (1979), *La scimmia vestita*, Armando, Roma.
- (1997), *Cervello e computer*, Lithos, Roma.
- Lurija A.R. (1967), *Le funzioni corticali superiori nell'uomo*, Giunti-Barbera, Firenze.
- Saussure F. (1955), *Cours de linguistique générale* (publié par Ch. Bally et A. Sechehaye), Payot, Paris; tr. it. (1967), *Corso di linguistica generale*, ediz. critica a cura di T. De Mauro, Laterza, Bari.
- (1967), *Cours de linguistique générale*, édit. critique par R. Engler, Wiesbaden.
- (1974), *Notes sur la linguistique générale*, a cura di R. Engler, O. Harrassowitz, Wiesbaden.
- (1970), *Introductione al 2° Corso di linguistica generale (1908-1909)*, ediz. it. a cura di R. Simone, Ubaldini, Roma.
- (1994), *Manoscritti di Harvard*, a cura di H. Parret, Laterza, Bari.
- Starobinski J. (1982), *Le parole sotto le parole*, Il Melangolo, Genova.
- Todorov T. (1972), *Dizionario Enciclopedico delle Scienze del Linguaggio*, ISEDI, Milano.
- Prampolini M. (1994), *Saussure*, Giunti-Lisciani, Teramo.
- Vedovelli M. (1982), *Appunti sull'«osservazione pura» e il «naturale» in Saussure*, in D. Gambarara & A. D'Atri, *Ideologia, Filosofia, Linguistica*, Bulzoni, Roma, vol. II, pp. 399-410.



Bénédicte Vauthier

« BAKHTINE ET / OU SAUSSURE ? »  
OU, DE L'HISTOIRE DU MALENTENDU  
DES « MALENTENDUS SAUSSURIENS »

Il ne fait aucun doute que l'*Introduction à la lecture de Saussure* de Simon Bouquet<sup>1</sup>, suivie de la récente publication des *Écrits – [inédits] – de linguistique générale*<sup>2</sup>, ont permis de lever les derniers malentendus qui ont entouré la réception de Saussure.

Mais ce n'est certainement pas là le seul, ni le moindre mérite de ce nouvel avatar de l'exégèse saussurienne. Couronnant les travaux entrepris par les chercheurs du GRIHL qui ont patiemment réinterrogé les *Sources manuscrites* et les *écrits autographes* afin de dépasser l'image monolithique de Saussure créée par les éditeurs du *Cours de linguistique générale*<sup>3</sup>, ce remarquable travail d'exégèse

---

<sup>1</sup> S. Bouquet, *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot, 1997.

<sup>2</sup> S. Bouquet et R. Engler (éds.), *Écrits de linguistique générale par Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard, 2002.

<sup>3</sup> Nous ne prétendons pas ignorer le contentieux qui existe à l'heure actuelle au sujet de l'interprétation philosophique de Saussure proposée par S. Bouquet dans son *Introduction à la lecture de Saussure*. (Voir, par exemple, Cl. Normand, *Saussure*, Paris, Belles Lettres, 2000, *passim*. Ou, la présentation des *Écrits de linguistique générale*, de M. Arrivé, *Le Monde des*

linguistique et philosophique des *trois corpus*<sup>4</sup> de Saussure a aussi, indirectement, livré les clés pour lever le voile sur le malentendu qui a longtemps pesé sur la réception de Bakhtine, en particulier sur le texte de Volochinov / Bakhtine, *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique* (à partir de maintenant *MLP*), généralement présenté comme un « anti-Saussure », voire comme un « contre-Saussure »<sup>5</sup>.

Quoique Kristeva ait récemment reconnu les « manipulations » auxquelles elle s'était prêtée pour faire lire Bakhtine en France et en français<sup>6</sup>, on ignore ou l'on feint encore trop souvent d'ignorer que ces manipulations ont impliqué que les réflexions sémiotiques – métalinguistiques – de Bakhtine ont été coupées de leur propre base *herméneutique*. Réduite au rôle de boîte à outils conceptuels, son œuvre allait surtout servir à sortir de l'impasse dans laquelle s'enlisait le structuralisme à l'heure du « chant du cygne »<sup>7</sup>.

---

*livres*, 8 février 2002.) Pour notre part, nous considérons que dégager les bases philosophiques qui sous-tendent le projet novateur de Saussure ne revient pas à mettre en question l'avancée des travaux du GRIHL, dont les membres sont bien les lecteurs du *Saussure référence de premier degré* de Ch. Puech. (Cfr. Ch. Puech, « La 'vie sémiologique' », *Sémiologie et histoire des théories du langage*, *Langages*, 107, 1992, p. 5.) Que le Saussure linguiste ou épistémologue ne se soit pas posé la question du langage comme un philosophe se la pose n'empêche pas que la linguistique générale puisse aussi être plus *implicitement* qu'explicitement le véhicule d'une philosophie déterminée du sujet et du langage. C'est bien cela que reprochera Bakhtine à « Saussure ». En ce sens, la lecture de Bouquet corrobore, sans le savoir, ce que, dès 1929, Bakhtine désigne comme « l'orientation philosophico-linguistique » de l'objectivisme abstrait. D'où notre intérêt pour sa *lecture*. D'où aussi notre désaccord avec l'auteur quant au possible malentendu cartésien repérable chez Bakhtine (cfr. *Infra*).

<sup>4</sup> Nous utilisons ici l'expression reprise dans la préface des *Écrits de linguistique générale*, même si notre travail a été écrit initialement en prenant comme référence l'idée des deux paradigmes éditoriaux, exposée antérieurement par Simon Bouquet, « Les deux paradigmes éditoriaux de la linguistique générale de Ferdinand de Saussure », *CFS*, 51, 1998, p. 187-202.

<sup>5</sup> Le travail que nous présentons ici est le pendant d'un article dans lequel nous avons dressé le bilan des lectures de Bakhtine faites en France, au cours des années 1970, dans l'évidence du *CLG*. Cfr. B. Vauthier, « La sémiotique idéologique de Bakhtine: ni au delà, ni en deçà, sinon à côté de... Saussure », *Sémio 2001. Des théories aux problématiques*, *Actes du Congrès de l'Association française de Sémiotique*, Limoges, Avril 2001 (à paraître). Dans *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours* (Paris, Bertrand-Lacoste, 1995, pp. 24-25), J. Peytard fait un premier pas dans cette direction en revoyant l'interprétation « anti » de Todorov. Il propose ainsi de passer d'une lecture « anti » (Freud, Saussure, Formaliste) à une lecture « contre ».

<sup>6</sup> Cfr. J. Kristeva, « Dialogisme, carnavalesque et psychanalyse: entretien avec Julia Kristeva sur la réception de Mikhaïl Bakhtine en France », *Recherches sémiotiques, Bakhtine et l'avenir des signes*, 18, 1998, pp. 17-29.

<sup>7</sup> Cfr. F. Dosse, *Histoire du structuralisme, I. Le champ du signe, 1945-1966 et Histoire du structuralisme. II. Le chant du cygne, 1967 à nos jours*, Paris, La Découverte, 1992.

Que les travaux de Bakhtine et les « écrits du Cercle » aient, en effet, permis à la linguistique structurale de s'ouvrir à la dimension discursive de la parole, de l'énonciation, et amené Todorov à voir en Bakhtine le précurseur de la « pragmatique » est une évidence ; tout comme l'est aussi le fait que d'aucuns ont cru voir dans les analyses syntaxiques portant sur le discours rapporté les signes annonciateurs de la linguistique générative et ont fait de Volochinov / Bakhtine un précurseur de Chomsky<sup>8</sup>.

Ceci étant posé, il n'en est que plus urgent de se demander *pourquoi* lire Bakhtine aujourd'hui puisque, selon Bouquet, « tant dans le sillage de l'école générativiste que dans celui des écoles pragmatiques de linguistique », et « en leurs aspects les plus pertinents, les ruptures revendiquées sont parfaitement accomplies par Saussure – en d'autres termes, le linguiste genevois anticipe les développements de la linguistique qui se produiront en réaction à la linguistique qui s'est réclamée de lui »<sup>9</sup>.

Si l'on accepte que l'histoire de la réception française de Bakhtine est littéralement « l'histoire du malentendu des malentendus saussuriens », les critiques bakhtiniens sont donc sommés de répondre à cette question du « *pourquoi* lire Bakhtine » s'ils ne veulent pas voir celui-ci passer à la trappe avec ceux qui l'ont pris en otage dans leur tentative de dépassement de Saussure ou d'opposition à Saussure.

Danger qui n'est rien, en réalité, comparé à celui qui guette Bakhtine à l'heure où l'on peut augurer que tel un phénix la « théorie saussurienne de la valeur »<sup>10</sup>, rendue dans toute sa complexité, s'apprête bel et bien à renaître de ses cendres dans les mains de Simon Bouquet pour prendre son envol et rejoindre les pistes ouvertes par les derniers travaux de sémantique de François Rastier<sup>11</sup>.

Si nous souhaitons écarter ce double danger, la première chose qu'il nous faut montrer, c'est que les analyses de Bakhtine ne se jouent ni au niveau de la dicho-

<sup>8</sup> Cfr. Jakobson, « Préface » à M. Bakhtine / V. Volochinov, *Le marxisme et la philosophie du langage (Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique)*, Paris, Minuit, 1977, pp. 7-8 ; A. Banfield, *Phrases sans parole. Théorie du récit et du style indirect libre*, Paris, Seuil, 1995 ; J.-B. Marcellesi et B. Gardin, *Introduction à la sociolinguistique. La linguistique sociale*, Paris, Larousse, 1974 et B. Gardin, « Chronique linguistique. Volochinov ou Bakhtine ? », *La pensée*, 1978, pp. 87-100.

<sup>9</sup> S. Bouquet, *Introduction...*, p. vi.

<sup>10</sup> Cfr. S. Bouquet, *Introduction...*, en particulier pp. 223-245 et 310-373.

<sup>11</sup> F. Rastier, « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », *Diversité de la (des) sciences du langage aujourd'hui, Langages*, 129, 1998. Danger bien réel si l'on voit le rôle auquel est réduit Bakhtine dans le dernier ouvrage de Rastier, *Arts et sciences du texte*, Paris, Puf, 2001.

tomie saussurienne langue / parole, ni même au niveau de l'opposition chomskyenne performance / compétence et que vouloir y ramener ses travaux n'est qu'un effet de trompe-l'œil créé par ses interprètes et ses traducteurs – francophones<sup>12</sup>.

Si cet éclaircissement est le préalable nécessaire à l'ouverture d'un véritable débat Bakhtine / Saussure, il doit être entendu ensuite que si ce débat peut encore avoir un sens aujourd'hui, son enjeu ne se joue pas au niveau du « pari épistémologique » de la linguistique, représenté par le *Cours de linguistique générale*, mais bien au niveau de la « philosophie de la langue » – la « métaphysique linguistique » – qui sous-tend le *Cours* et les *Écrits*.

Dans le cadre du présent article, nous essayerons donc de montrer que ce que Bakhtine conteste, c'est bien le *point de départ* et l'*orientation philosophique* de Saussure, même s'il ne remet pas en question les *acquis scientifiques – épistémologiques* – de la linguistique saussurienne et structuraliste. À terme, ceci nous amènera à expliquer pourquoi nous ne pouvons partager l'affirmation de Bouquet, selon qui « Bakhtine perçoit le 'terreau cartésien' de Saussure, [mais] ne conçoit pas la pensée du linguiste genevois comme une *synthèse métaphysique nouvelle* »<sup>13</sup>. Nous dirions bien plus volontiers que c'est *parce que* Bakhtine perçoit ce terrain qu'il ne peut y voir une *synthèse métaphysique nouvelle*, qui plus est si celle-ci se laisse définir comme un « idéalisme mathématique ». Bien loin d'être un point de départ pour Bakhtine, une philosophie de la langue, une métaphysique linguistique, conçue non seulement en ces termes mais aussi à partir de Descartes ne pouvait être qu'un aboutissement<sup>14</sup>.

<sup>12</sup> Étant donné les problèmes de lisibilité que soulève la traduction française de *Le marxisme et la philosophie du langage* dont la terminologie bakhtinienne a été calquée sur le *CLG*, nous citerons parfois le texte en espagnol, dont la traduction rend mieux les nuances du texte bakhtinien afin de montrer que Saussure et Bakhtine ne parlent pas de la même chose. En note, et quoique cela ne soit pas d'un grand secours, nous renverrons quand même à la page de la traduction française.

<sup>13</sup> S. Bouquet, *Introduction...*, p. 245 n. 1.

<sup>14</sup> Tout comme l'était aussi, sur un autre terrain, la phénoménologie du « premier » Husserl, qui suit lui aussi la voie cartésienne et la voie mathématique, puis logique, pour tenter son « retour aux choses elles-mêmes ». Cfr. B. Vauthier, « Les phases décisives dans le développement de la pensée de Bakhtine. *K filosofii postupka*, premier chaînon de l'architecture de l'Esthétique de la création verbale. Révision et renversement du débat Husserl / Dilthey » in *Phénoménologie(s) et imaginaire. Actes des journées d'étude du CERIC*, (éds. J.-P. Madou et L. Van Eynde), Chambéry / Bruxelles, Ceric / Fusl (2002, à paraître).

*De l'opposition langue / parole à l'opposition compétence / performance ou la mise à la trappe de la question du langage*

La question autour de laquelle tourne la réflexion de Volochinov / Bakhtine dans *MPL* et la réponse inédite qu'il y apporte se trouve posée au début et répétée à la fin du quatrième chapitre consacré aux « Deux orientations de la pensée philosophico-linguistique ». Dans celui-ci, Volochinov / Bakhtine se propose de s'interroger sur ce qu'est le *langage*, sur ce qu'est le *mot* – sol originaire, réalité matérielle concrète, première et ultime – « concepts » déjà abordés dans les trois premiers chapitres, mais n'ayant pas encore fait l'objet d'une définition.

« Qu'est-ce qui constitue l'objet de la philosophie du *langage* ? », « Où pouvons-nous trouver cet objet ? », « Quelle est sa nature concrète ? », « Quelle méthodologie adopter pour l'étudier », telles sont les questions posées, ou plutôt, tel est l'*objet réel* de la recherche sur lequel il s'agit de mettre la main, tel est l'*objet* qu'il s'agit d'isoler de son contexte et dont il faut délimiter les frontières<sup>15</sup>.

Sitôt commencée la recherche, Volochinov / Bakhtine observe que l'*essence* de cet objet : le « *langage* » – non pas la *langue* ou la *parole* – se révèle fuyante, glissante. « Chaque fois que nous tentons de limiter l'objet de la recherche, de le ramener à un complexe objectif, matériel, compact, bien défini et observable, nous perdons l'*essence même de l'objet étudié, sa nature sémiotique et idéologique.* »<sup>16</sup> Constat qui, à terme, l'oblige à déclarer que « comme résultat de notre analyse, au lieu d'en arriver à restreindre, comme il est souhaitable, l'objet de notre recherche, nous l'avons élargi et compliqué considérablement »<sup>17</sup>.

*Complexité, élargissement*, les termes n'ont rien pour surprendre si l'on admet que l'analyse de Volochinov / Bakhtine porte sur cet *objet* que Saussure a défini comme « un amas confus de choses hétéroclites sans lien entre elles » ; un objet qui « ouvre la porte à plusieurs sciences – psychologie, anthropologie, grammaire normative, philologie, etc. » ; un objet

multiforme et hétéroclite ; à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social ; il ne se laisse classer dans aucune catégorie des faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité.

Un objet qui, en définitive, ne se confond pas avec la langue. La langue, qui, elle, au contraire, « est un tout en soi et un principe de classification. Dès que nous

<sup>15</sup> Cfr. M. Bakhtine / V. Volochinov, *op. cit.*, p. 71.

<sup>16</sup> Cfr. M. Bakhtine / V. Volochinov, *op. cit.*, p. 72. Nous soulignons.

<sup>17</sup> Cfr. M. Bakhtine / V. Volochinov, *op. cit.*, p. 73.

lui donnons la première place parmi les faits de langage, nous introduisons un ordre naturel dans un ensemble qui ne se prête à aucune autre classification »<sup>18</sup>.

Si c'est bien la *langue* qui servira de point de départ à la réflexion de Saussure afin de contourner les problèmes que pose l'objet *langage*, Volochinov / Bakhtine, après avoir sérieusement pris en considération les possibilités offertes par cette orientation *philosophico-linguistique* (!) n'en décide pas moins de s'en tenir au plan du *langage*. Il lui faudra dès lors fournir sa réponse aux questions posées en début de chapitre, la faire suivre de la définition du point de vue qu'il prétend adopter, mais aussi et surtout, motiver sa décision. Ces précautions ayant été prises, il énoncera l'ordre méthodologique à suivre pour une étude du *langage* et résumera sa position sous la forme de cinq postulats.

Même en décidant de nous en tenir seulement à l'« objectivisme abstrait », nous ne pouvons rappeler ici, dans le détail, les objections que Bakhtine aurait alors adressées non pas tant à Saussure qu'à « l'école de Genève » et à ceux qui allaient partir tant des analyses de celle-ci que de celles du linguiste suisse.

Avant d'examiner la réponse fournie par Bakhtine / Volochinov, notons déjà au passage que déplacer l'accent de l'opposition *de Saussure à l'école de Genève*, c'est se donner les moyens de souligner que c'est moins la légitimité de la *linguistique scientifique* que cherche à fonder Saussure que son dépassement d'abord, son extension et son application à la *poétique* ou à la *stylistique* ensuite, que questionne et critique Volochinov / Bakhtine. Déplacer l'accent de l'opposition *de Saussure à l'école de Genève*, c'est se donner les moyens de se rendre compte que *ab initio* dans le champ de la linguistique *française*, ce sont les analyses de Meillet, voire les analyses stylistiques de Bally portant sur le discours rapporté, qui sont mises au ban des accusés – verdict que l'on peut étendre à la dichotomie chomskyenne performance / compétence en ce qui concerne la syntaxe –; tout comme le sont, dans le champ de la linguistique ou de la poétique *russe*, tant celles du linguiste Schorr et du poéticien Vinogradov que celles des formalistes russes.

Pour Volochinov / Bakhtine

la realidad concreta del lenguaje en cuanto discurso no es el sistema abstracto de formas lingüísticas, ni tampoco una enunciación monológica y aislada, ni el acto psicofísico de su realización, sino el acontecimiento social de interacción discursiva, llevada a cabo mediante la enunciación y plas-

<sup>18</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1972 (1985 postface), pp. 24-25.

mada en enunciados. La interacción discursiva es, entonces, la realidad principal del lenguaje<sup>19</sup>.

Ce qui implique que,

un análisis productivo de las formas de totalidad en los enunciados en cuanto unidades reales del flujo discursivo, es sólo posible en base al reconocimiento del enunciado como fenómeno puramente sociológico. Una filosofía del lenguaje marxista debe precisamente tomar como fundamento el enunciado en cuanto fenómeno real del lenguaje (discurso) y en cuanto estructura socioideológica<sup>20</sup>.

Enfin, étant entendu que «el lenguaje vive y se genera históricamente en la *comunicación discursiva concreta*, y no en un sistema lingüístico abstracto de formas, ni tampoco en la psique individual de los hablantes»<sup>21</sup>, on comprendra que le seul «orden metodológicamente fundado del estudio del lenguaje debe ser el siguiente»:

1) formas y tipos de interacción discursiva en relación con sus condiciones concretas; 2) formas de enunciados concretos, de algunas actuaciones discursivas en estrecha relación con la interacción cuyos elementos son estos enunciados, esto es, los géneros de las actuaciones discursivas, determinados por la interacción discursiva, en la vida y en la creación ideológica; 3) a partir de ahí, una revisión de las formas del lenguaje tomadas en su versión lingüística habitual.

*El mismo orden vale para una generación concreta del lenguaje*: primero se genera la comunicación social (fundada sobre las infraestructuras), en ella se genera la comunicación y la interacción discursiva y, *finalmente, esta generación se refleja en el cambio de las formas de la lengua*.

Todo lo dicho revela una *extraordinaria importancia del problema de las formas del enunciado en cuanto totalidad* [nous soulignons]<sup>22</sup>.

La citation est longue mais au vu des options méthodologiques et philosophiques qui s'en dégagent il devrait être possible de souligner que ce n'est ni la légitimité, ni surtout la nécessité d'une séparation entre *langage* et *langue* que

<sup>19</sup> V. Voloshinov, *El marxismo y la filosofía del lenguaje. Los principales problemas del método sociológico en la ciencia del lenguaje*, Madrid, Alianza, 1992, p. 132. (Trad. fr., p. 135.)

<sup>20</sup> V. Voloshinov, *op. cit.*, p. 136. (Trad. fr., p. 140.)

<sup>21</sup> V. Voloshinov, *op. cit.*, p. 133. (Trad. fr., p. 137.)

<sup>22</sup> V. Voloshinov, *op. cit.*, pp. 133-134. (Trad. fr., pp. 137-138.)

Volochinov / Bakhtine remet en question. En effet, il sait que cette coupure est indispensable afin que la linguistique puisse effectivement se constituer comme *science de la langue*. Par contre, il indique très clairement – et il n’aura de cesse de répéter – qu’il était – et serait – tout à fait illégitime de se fonder sur cet objet *langue* – et ce qu’il s’agisse de phonétique, de sémantique ou de syntaxe – et donc d’extrapoler les méthodes et les définitions de la linguistique lorsque l’on prétendrait avoir affaire au tout du *langage* qui «ouvre de fait la porte à plusieurs sciences» et «se trouve à cheval sur plusieurs domaines».

Plutôt que de s’avouer vaincu devant cet «objet hétéroclite», «matériau» et objet premier de la littérature et de toutes les sciences de «l’homme de paroles» qui, à la différence de la linguistique comme science, ne travaillent pas avec des «mots» (c’est-à-dire, des formes abstraites) mais avec des «valeurs» (entendons, des valeurs de vérités), Bakhtine se proposera de jeter les bases d’une discipline – la *métalinguistique*, la *sémiotique idéologique* – qui travaillerait aux frontières de ce langage et sur ce langage des frontières. Ainsi, dans les notes de travail et textes d’archives du début des années 1960, on pourra lire :

*Le texte est le donné premier (une réalité) et le point de départ de toutes les disciplines dans les sciences humaines. Conglomérat de connaissances et de méthodes hétérogènes qu’on appelle philologie, linguistique, science de la littérature, de la connaissance, etc. Parti d’un texte, on s’en va errer dans toutes sortes de directions, glanant des fragments hétérogènes [...] qu’on mettra dans une relation tantôt de causalité, tantôt de sens, confondant le constat et les valeurs. Plutôt que de désigner l’objet réel, il est indispensable de procéder à une délimitation nette des choses qui se prêtent à une étude scientifique. L’objet réel, c’est l’homme social (et public), qui parle et s’exprime par d’autres moyens. [...] Lorsqu’on étudie l’homme, on cherche et on trouve le signe partout, et il faut essayer d’en comprendre la signification<sup>23</sup> [nous soulignons].*

Et inutile de dire que cet homme qui parle, ce *locuteur* «n’est pas l’Adam biblique, face à des objets vierges, non encore désignés, qu’il est le premier à nommer».

L’idée simplifiée qu’on se fait de la communication, et qui est prise comme fondement logique-psychologique de la proposition, mène à évoquer l’image de cet Adam mythique.

<sup>23</sup> M. Bakhtine, «Les genres du discours», *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 322-323.

Le locuteur n'est pas un Adam, et de ce fait l'objet de son discours devient, immanquablement, le point où se rencontrent les opinions d'interlocuteurs immédiats [...] ou bien les visions du monde, les tendances, les théories, etc. (dans la sphère de l'échange culturel). [...] *Un énoncé est tourné non seulement vers son objet mais aussi vers le discours d'autrui portant sur cet objet. La plus légère allusion à l'énoncé d'autrui donne à la parole un tour dialogique que nul thème constitué purement par l'objet ne saurait lui donner.* [...] Tandis que je parle je prends toujours en compte le fond aperceptif sur lequel ma parole sera reçue par le destinataire [...]. *Ces facteurs détermineront le choix du genre de l'énoncé, le choix des procédés compositionnels et, enfin, le choix des moyens linguistiques, c'est-à-dire le style de mon énoncé*<sup>24</sup> [nous soulignons].

C'est bien l'adoption d'un tel point de vue, motivé et conditionné par son projet philosophique initial – qui se situe aux antipodes de celui de Saussure – qui l'amènera à remettre en question l'ordre d'étude proposé par Saussure : de la *langue* au *langage*, ordre qui n'en aura pas moins conditionné toutes les analyses sémiotiques qui prendront naissance dans le sillage de la linguistique saussurienne – soi-disant « élargie par ses successeurs ».

C'est plus que vraisemblablement la reconnaissance de l'échec issu de la mise en application d'un tel ordre de la *langue* au *texte* qui pourrait expliquer le pessimisme – la lucidité ? – dont faisait preuve J.-Cl. Gardin lorsqu'il répondait par la *négative* aux questions qui visaient à repérer la possible existence d'une fécondation réciproque de la linguistique et de la sémiologie sur un plan *opérateur*.

L'analyse du sémiologue emprunte-t-elle à la linguistique des outils et des méthodes spécifiques, au-delà du principe dit structuraliste des combinaisons de traits distinctifs que l'on retrouve en fait dans toute espèce de constructions scientifiques ? Réciproquement, l'analyse linguistique se trouve-t-elle enrichie par les lectures différentes des textes que propose le sémiologue [...] ?<sup>25</sup>

Mais qu'en sera-t-il à l'heure où Simon Bouquet affirme qu'il n'est pas sans conséquence de dissiper tous les malentendus saussuriens ? Le constat de Gardin, que notre propre pratique de critique littéraire ne peut – hélas – que corroborer<sup>26</sup>,

<sup>24</sup> Cfr. M. Bakhtine, « Les genres du discours », pp. 301-304.

<sup>25</sup> J.-Cl. Gardin, « Les rapports de la sémiologie avec la linguistique », *CFS*, 1987, 41, p. 67.

<sup>26</sup> Nous pourrions venir étayer ce constat par notre propre travail de critique littéraire puisque notre recherche sur Bakhtine est avant tout le fruit d'un échec. En effet, notre intérêt

nous oblige à nous montrer sceptique quant au succès de l'aventure herméneutique du XXI<sup>e</sup> siècle que Simon Bouquet, après avoir dissipé les malentendus saussuriens, entrevoit encore sous les auspices de la théorie saussurienne de la valeur, rendue dans toute sa complexité.

En ce XXI<sup>e</sup> siècle commençant, où la linguistique interprétative a probablement une place nouvelle à tenir, l'écho d'une aventure intellectuelle quasi centenaire dans laquelle ont coexisté, fût-ce de manière étrange, le programme et les recherches d'une linguistique logico-grammaticale et ceux d'une linguistique rhétorico-herméneutique nous rappelle, peut-être, comme Schleiermacher le pensait déjà au début du XIX<sup>e</sup> siècle, que l'analyse interprétative ne saurait se fonder sur d'autres substrats que ceux de la grammaire (ce terme pouvant être entendu aujourd'hui au sens élargi que la théorie saussurienne de la valeur lui confère) – autrement dit, sur la base de relations réglées avec les savoirs produits par le paradigme logico-grammatical, desquels répond assez bien de nos jours l'appellation de *sciences cognitives*<sup>27</sup>.

### *Linguistique interprétative et théorie de la valeur*

S'il est d'espérer qu'une *linguistique interprétative* vienne prendre le relais d'une aventure commencée sous le signe d'une *linguistique logico-grammaticale* afin d'assurer de nouvelles avancées dans le champ des « sciences de l'homme » nous doutons que l'on puisse rencontrer le succès *herméneutique* espéré si c'est à nouveau sous la bannière de Saussure que cette croisade est entreprise, et ce même si sa théorie de la valeur – de la valeur pure ! – a enfin été rendue à sa dimension véritable.

Dans une de ses récentes contributions à l'exégèse de Saussure, Bouquet concède certes que

on ne trouve guère de théorie explicite de l'interprétation dans les textes connus à ce jour. Au lieu de théorie, on est confronté à des expressions de

---

initial pour ses travaux – de critique littéraire ? – aurait dû se circonscrire à l'attention que l'on prête à un auteur que l'on cherche à intégrer au sein de préliminaires théoriques qui se doivent d'accompagner une thèse de doctorat portant sur un auteur ou une œuvre choisie. Cfr. « Arte de escribir e ironía en la obra narrativa de Miguel de Unamuno. Indagación bajtiniana en el taller de *Amor y pedagogía* », Université Libre de Bruxelles, 2002, inédit. Les premiers fruits pratiques de ce travail théorique ont été intégrés dans une édition critique de *Amor y pedagogía* de Miguel de Unamuno (Madrid, Biblioteca Nueva, 2002).

<sup>27</sup> S. Bouquet, « Y a-t-il une théorie saussurienne de l'interprétation ? », *Cahiers de Praxématique: Sémantique de l'intertexte*, printemps 2000 (inédit).

doutes, à l'évocation de phénomènes se produisant selon « des voies que nous ignorons ». Il n'y en pas moins – ajoute-t-il – des arguments pour soutenir, d'un point de vue « présentiste », que ce qu'évoque Saussure comme « des voies que nous ignorons » peuvent être celles sujettes à être cartographiées par une linguistique de l'interprétation – ou une pragmatique de l'interprétation<sup>28</sup>.

Au vu des conclusions que tire Bouquet dans son *Introduction à la lecture de Saussure*, nous ne pouvons qu'émettre des réserves au sujet de la valeur opératoire de ces ouvertures *interprétatives*... si celles-ci ont lieu dans le prolongement des deux premiers types de *formalisation* que la théorie de la valeur pure permettait<sup>29</sup>.

Au départ de Saussure, il n'existe ni ne peut exister d'approche productive de la sémantique du *mot*, de l'*énoncé*, du *langage*, ni d'approche féconde de la syntaxe ! Telle était l'une des mises en garde les plus sérieuses que l'on pouvait tirer d'une lecture de *MPL* qui aurait pu nous éloigner de la tentation de transposer les méthodes et les résultats de la linguistique au texte littéraire et extra-littéraire.

C'est cette conclusion – ce point de départ – que corroborent et complètent l'ensemble des « écrits du Cercle » ou les dernières réflexions théoriques de Bakhtine sur les sciences humaines et qu'illustrent toutes les analyses sémiotiques du texte littéraire de ce dernier. Loin d'être une invitation à dépasser Saussure sur son propre terrain, les conclusions qui se dégagent des deux dernières parties de *MPL* (sur la sémantique du mot d'une part, sur la syntaxe d'autre part) étaient une condamnation qui invalidait *a priori* toutes les tentatives interprétatives qui allaient naître non seulement dans le sillage et dans l'évidence du *Cours de linguistique générale*, mais aussi, dirons-nous cette fois, dans le sillage d'un modèle gnoseologique, d'une philosophie spéculative – et idéaliste – pensée comme *science rigoureuse*.

Si – selon Jakobson – l'originalité de Bakhtine / Volochinov se cache bien dans cette troisième partie, si elle est loin d'être « théorique »<sup>30</sup> – comme avaient pu le penser abusivement les linguistes marxistes Marcellesi et Gardin<sup>31</sup> –, c'est précisément parce qu'on peut y lire qu'« il n'existe pas d'approche féconde des problèmes syntaxiques qui soit fondée sur les principes et méthodes traditionnels de la linguistique et en particulier de l'objectivisme abstrait, où ces méthodes et ces principes

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> Cfr. S. Bouquet, *Introduction...*, pp. 365-373.

<sup>30</sup> Cfr. Jakobson, *op. cit.*

<sup>31</sup> J.-B. Marcellesi et B. Gardin, *op. cit.*, et B. Gardin, *op. cit.*

ont trouvé leur expression la plus claire et la plus conséquente »<sup>32</sup> et ce quand bien même

entre todas las formas lingüísticas, *las formas sintácticas se aproximan más que otras a las formas concretas de enunciado*, a las formas de actuaciones discursivas concretas. Todas las segmentaciones sintácticas del discurso representan una especie de desmembramiento del cuerpo vivo de un enunciado y, por tanto, se sujetan con una mayor dificultad a que se les adscriba al sistema abstracto de la lengua. Las formas sintácticas son más concretas que las morfológicas o fonéticas y se vinculan más estrechamente a las condiciones reales del habla. *Por eso en nuestra reflexión sobre los fenómenos vivos del lenguaje las formas sintácticas han de tener prioridad sobre las formas morfológicas y fonéticas. Pero de lo dicho se deduce también que un estudio productivo de las formas sintácticas sólo es posible sobre el terreno de una elaborada teoría del enunciado.* Mientras el enunciado en su totalidad siga siendo una *terra incognita* para el lingüista, no será posible hablar de una comprensión real y concreta, no escolástica, de la forma sintáctica<sup>33</sup>.

On le voit, « priorité de la syntaxe » dans l'étude ne signifie pas « productivité » ou « effectivité interprétative » des résultats obtenus au départ de la *langue abstraite*. En effet, même en étant « plus proche des formes concrètes de l'énoncé » la syntaxe ne permet pas de renvoyer au *langage dans sa totalité*.

Et il nous semble d'autant plus important d'insister sur ce point qui – on ne le sait que trop – a longtemps été vu comme le talon d'Achille du *Cours* de 1916, à l'heure où Bouquet parvient à démontrer d'une part que *la théorie de la valeur* bien comprise comprenait virtuellement son propre dépassement sur ce point; d'autre part, que le Genevois avait perçu que c'était sur le plan de la syntaxe que la dissociation entre langue et parole perdait et sa rigueur et sa transparence. Selon Saussure, « ce qui était propre à remettre en cause la dichotomie [...] c'est précisément la théorie de la valeur »<sup>34</sup>.

Or s'il ressort de la première partie de l'argumentation de Bouquet que le concept de valeur – fer de lance de cette nouvelle « métaphysique du signe linguistique » puisqu'elle permet une conception unifiée du sens – est un concept « transversal » qui opère dans les niveaux lexicologique, morphologique *et* syntaxique<sup>35</sup>,

<sup>32</sup> M. Bakhtine /V. Volochinov, *op. cit.*, p. 155.

<sup>33</sup> V. Voloshinov, *op. cit.*, p. 150. (Trad. fr., p. 156).

<sup>34</sup> S. Bouquet, *Introduction...*, p. 337.

<sup>35</sup> S. Bouquet, *Introduction...*, p. 240.

il appert de la partie consacrée à la mise à jour de ce « programme d'une grammaire du sens » que l'assimilation des deux ordres de valeur : valeur *in absentia*, valeur *in praesentia*, aux sphères respectives de la langue et de la parole n'en soulevait pas moins une « question irrésolue » sur laquelle le professeur genevois était revenu à plusieurs reprises.

Bouquet relève ainsi que Saussure aurait fait « part à ses étudiants de ses scrupules quant à la distinction entre langue et parole, non pas au regard de la théorie de la valeur, mais *au chapitre plus général de la 'séparation de la langue et du langage'* »<sup>36</sup>. Et il attire l'attention sur le fait que dans cette leçon du 28 avril, après avoir dissocié la sphère sociale de la langue de la sphère individuelle de la parole, le professeur avait dit :

Mais *restriction* : peut-on séparer à ce point les faits de parole des faits de langue ? [...] Ce n'est que dans la syntaxe en somme que se présentera un certain flottement entre ce qui est donné, fixé dans la langue et ce qui est laissé à l'initiative individuelle. La délimitation est difficile à faire. Il faut avouer qu'ici dans le domaine de la syntaxe, fait social et fait individuel, exécution et association fixe, se mêlent quelque peu, arrivent à se mêler plus ou moins. Nous avouons que c'est sur cette frontière seulement qu'on pourra trouver à redire à une séparation entre la langue et la parole<sup>37</sup>.

Certes. Les faits sont là. Toutefois – et nous terminerons là-dessus ce commentaire ayant pour objectif de montrer que la position de Bakhtine est bien irréductible à celle de Saussure – s'il ressort des correctifs apportés par Bouquet et des scrupules de Saussure que la théorie de la valeur *in praesentia* vient heureusement compléter la réflexion saussurienne sur le concept de langue et permet dès lors « de critiquer une idée naïve de la 'séparation' entre langue et parole qui apparaît *ad usum delphini* dans les cours genevois et que fixe le texte de 1916 »<sup>38</sup>, on ne peut pas en conclure – loin s'en faut – que la théorie de la valeur saussurienne conduit Saussure à revoir la « séparation de la langue et du langage » ! Ce qui est pour le moins paradoxal puisque c'est bien dans ce chapitre que Saussure fait état de ses scrupules à ses étudiants. À en croire Bouquet, la théorie de la valeur dessinerait néanmoins – dessine *tout au plus*, dirions-nous – le programme des linguistiques qui ont prétendu dépasser Saussure sur ce terrain.

<sup>36</sup> S. Bouquet, *Introduction...*, p. 336. Nous soulignons.

<sup>37</sup> F. de Saussure, 1.285-286.2022.2-5 AM III Dég, Sech, Jos, Ctn [Cahiers d'étudiants, cités par Bouquet d'après l'édition critique de Rudolf Engler : Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Wiesbaden, Otto Harrasowitz, 1989, t. I] in S. Bouquet, *Introduction...*, pp. 336-337.

<sup>38</sup> S. Bouquet, *Introduction...*, p. 340.

Peut-on dire, face à sa théorie syntagmatique de la valeur, que, de par sa non-élaboration de la notion de « parole » (ou de « discours ») Saussure a manqué dans son programme, à poser les concepts épistémologiques propres à permettre des théories de la compétence syntaxique, de la pragmatique linguistique ou de l'analyse du discours ? C'est tout le contraire : son concept de « valeur *in praesentia* » dessine le programme de ces linguistiques<sup>39</sup>.

Dont acte ! À nos yeux, la seule explication possible de ce « paradoxe » tient au fait que Saussure cherche toujours à « aborder le moins possible le côté idéologique du signe »<sup>40</sup> et qu'il n'accepte de le traiter qu'afin « d'éradiquer l'idée que la valeur systémique ne concernerait que certains termes d'une langue – autrement dit, pour réfuter l'idée qu'une langue puisse en aucune manière refléter des universaux de substance »<sup>41</sup>. Et dans sa conclusion, Bouquet cite ce même aphorisme pour illustrer la « circonspection » des vues de Saussure au sujet du « problème, paradigmatique en philosophie, du rapport des mots aux choses »<sup>42</sup>!

Dans la perspective sémantique retenue et adoptée par Saussure, c'est-à-dire une « sémantique pensée comme une science galiléenne », ce rapport d'évitement à l'idéologie est très cohérent. Cette perspective, que Bouquet décrit comme étant celle d'une *mathesis linguistica*, peut se voir assignés les critères d'une scientificité galiléenne : littéralisation, formalisation et réfutabilité, et son originalité tient à la notion de « valeur pure », ou « valeur algébrique » des signifiés.

Dans le prolongement de cette définition de la métaphysique nouvelle élaborée par Saussure et circonscrite, en autre lieu, comme celle d'un « idéalisme mathématique », Bouquet rappelle alors que « lors d'un entretien, en 1911, avec M.-L. Gautier, Saussure confiera : 'La linguistique générale m'apparaît comme un système de géométrie'. [...] 'la vérité linguistique sera algébrique ou ne sera pas' »<sup>43</sup>.

<sup>39</sup> S. Bouquet, *Introduction...*, pp. 344-345.

<sup>40</sup> Cfr. « Aphorisme inachevé » de F. de Saussure, *Notes Item* 2.37.33122.2 NI, cité par S. Bouquet, *Introduction...*, p. 323 et 373.

<sup>41</sup> S. Bouquet, *Introduction...*, p. 323.

<sup>42</sup> S. Bouquet, *Introduction...*, p. 373.

<sup>43</sup> S. Bouquet, « Le Cours de linguistique générale et la philosophie », *Extension et limites des théories du langage (1880-1980), Histoire, épistémologie, langage*, 1989, 11/II, p. 116. « De son objectif de déplacement conceptuel, se soutient la radicalité de la position saussurienne [...]. C'est dans cette visée que se construit, aussi, dans le *Cours de linguistique générale*, un discours philosophique – à la fois distinct et inséparable du discours scientifique fondateur qui bouleverse le territoire de la jeune science sur laquelle il s'appuie –, discours philosophique qui se fonde sur une rationalité dont il étaye la construction : une rationalité qui, à l'opposé de la « métaphysique scientifique » d'un Wundt et de l'empirisme de la grammaire ou de la linguistique historique, est celle, en fin de compte, d'un idéalisme mathématique. »

Déclaration qui ne ferait qu'entériner la réflexion des années genevoises déjà marquées par le thème d'une *mathesis linguistica* à venir. Dès 1894, dans le brouillon d'article sur Whitney, Saussure n'affirmait-il pas que « les quantités du langage et leurs rapports sont régulièrement exprimables, dans leur nature fondamentale, par des formules mathématiques »<sup>44</sup> ?

Si la thèse défendue par Bouquet sur Saussure a tout pour nous séduire, elle nous convainc surtout parce que sans le vouloir elle montre à quel point il était abusif de vouloir ramener Bakhtine dans le prolongement scientifique ou dans le dépassement herméneutique de Saussure.

Dès le départ, Bakhtine se démarque clairement de Saussure en posant une équation de synonymie entre *signe* et *idéologie*, entre *sémiotique* et *idéologique*. S'il sait que la visée « scientifique »<sup>45</sup> est au prix des choix saussuriens, il ne s'en opposera pas moins, de manière réitérée, à ce que la méthode utilisée en *linguistique* soit transposée au champ de l'*esthétique*, et même plus généralement à l'ensemble des « productions sémiotiques ». Ainsi dans « Le problème du contenu, du matériau et de la forme dans l'œuvre littéraire », on peut lire :

Chaque phénomène culturel est concret et systématique, c'est-à-dire qu'il occupe quelque position substantielle à l'égard de la réalité préexistante d'autres attitudes culturelles, et par là même, il participe à l'unité de la culture posée en principe. Mais les positions de la connaissance théorique, de l'activité pratique et de la création artistique vis-à-vis de cette réalité sont profondément différentes.

*La connaissance n'accepte pas l'évaluation éthique et la mise en forme esthétique du vécu, elle s'en écarte. Dans ce sens, c'est comme si la connaissance ne rencontrait rien de préexistant, comme si elle repartait de zéro, ou, pour être plus exact, comme si la préexistence de quelque chose de signifiant en dehors d'elle restait en marge, reculait vers le domaine des faits historiques, psychologiques, biographiques et autres, fortuits du point de vue de la connaissance elle-même.*

L'évaluation éthique et la mise en forme esthétique préexistante ne pénètrent pas à l'intérieur de la connaissance. La réalité, en pénétrant dans la science, *se dépouille de toutes ses valeurs pour devenir la réalité nue et pure de la connaissance, où seule est souveraine la vérité « une ».*

<sup>44</sup> S. Bouquet, *Introduction...*, p. 353.

<sup>45</sup> Nous précisons ci-dessous ce que nous entendons par « idéologie », par « scientifique ».

[...] Il existe un monde scientifique unique, une seule réalité de la connaissance, en dehors de laquelle rien ne peut devenir signifiant de façon cognoscible.

[...] Ainsi, l'acte de connaissance à une attitude purement négative à l'égard de la réalité préexistante de l'acte et de la vision esthétique, et c'est là qu'il réalise sa pure originalité.

Ce caractère premier de la connaissance motive ses particularités [...]»<sup>46</sup> [nous soulignons].

On le voit, dès 1924, c'est au départ de la distinction des trois champs d'expérience et de connaissance dégagés par Kant : le cognitif, l'éthique et l'esthétique que s'inscrit la réflexion de Bakhtine qui s'opposera toujours fermement à ce que la manière d'appréhender le réel des deux premiers dicte ses lois au champ de l'esthétique. Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est bien le seul champ du cognitif, le mode gnoséologique, qui prétend indûment passer pour le tout du monde. Or, selon Bakhtine, le sujet gnoséologique, le sujet purement théorique ou scientifique qu'il a fallu imaginer pour mener à bien cette entreprise, s'est révélé incapable de surmonter le dualisme de la connaissance et de la vie.

Si Bakhtine s'oppose au modèle issu de la cognition théorique, ce n'est cependant pas la légitimité de cette connaissance qui est remise en question mais bien sa seule prétention à *valoir pour le tout du monde*, c'est-à-dire sa volonté d'outrepasser ses droits et d'étendre son mode de connaissance du réel aux domaines de l'éthique et de l'esthétique. Telle est la conclusion qui ressort du premier écrit de jeunesse de Bakhtine, toujours inédit en français, dont nous reproduirons ci-dessous un long fragment en espagnol.

Bakhtine sait qu'il est traditionnellement admis que le mode cognitif qui prétend avoir accès à l'universalité doit se couper de l'histoire et du sujet qui seuls auraient rendu possible une valorisation de l'acte. Mais il observe qu'une fois coupée du réel, toute valorisation de type *axiologique* ne peut être introduite que par la bande. Elle est plus le fruit de l'interprète que de l'énonciateur ! Le théorétisme, la formalisation hypothèquent par définition toute valorisation, tout jugement de valeur, puisque l'on travaille avec des « valeurs pures ».

Así pues, ya que arrancamos el juicio de la unidad del acto ético histórico y real en su realización, y lo referimos a cierta unidad teórica, desde el interior de su contenido semántico no hay salida hacia el deber ser y hacia el aconte-

<sup>46</sup> M. Bakhtine, «Le problème du contenu, du matériau et de la forme dans l'œuvre littéraire», *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard (Tel), 1978, pp. 42-43.

cimiento del ser único y real. Todos los intentos de superar el dualismo de conocimiento y vida, de pensamiento y realidad única y concreta, son absolutamente insalvables desde el interior de la cognición teórica. Una vez separado el aspecto de contenido semántico de la cognición del acto histórico de su realización, sólo mediante un salto podemos salir de ahí hacia el deber ser; de modo que buscar el acto ético real de conocimiento en un contenido semántico separado de él es lo mismo que levantarse a sí mismo por el cabello.

[...] Puesto que el mundo teóricamente abstracto y autárquico, ajeno por principio a la historicidad singular y viva, permanece dentro de sus fronteras, su autonomía es justificada e inquebrantable, se justifican asimismo tales disciplinas filosóficas como lógica, teoría del conocimiento, psicología del conocimiento, biología filosófica, que tratan de descubrir, también teóricamente, es decir, de un modo cognitivamente abstracto, la estructura de un mundo cognoscible teóricamente, y de sus principios. Pero el mundo como objeto del conocimiento teórico pretende pasar por *el* mundo en su totalidad, no sólo por el ser abstractamente unificado, sino por la existencia singular y concreta en su totalidad posible; esto es la cognición teórica intenta construir una filosofía primera (*prima philosophia*) o en forma de una gnoseología, o bien [2 palabras ilegibles] (variantes biológicas, filosóficas y otras). Hubiera sido muy injusto pensar que ésta fue la tendencia predominante en la historia de la filosofía: no se trata sino de la especificidad singular de la época moderna, podría decirse que sólo de los siglos XIX y XX<sup>47</sup>.

<sup>47</sup> M. Bajtín, *Hacia una filosofía del acto ético. De los borradores. Y otros escritos*, (ed. I. Zavala), Barcelona, Anthropos, 1997, pp. 14-15. «Ainsi, étant donné que le jugement est arraché de l'unité de l'acte éthique historique et réel dans sa réalisation, et qu'on le réfère à une certaine unité théorique, depuis l'intérieur de son contenu sémantique, il n'y a pas de sortie vers le devoir être et vers le survenir de l'être unique et réel. Toutes les tentatives pour essayer de surmonter le dualisme de la connaissance et de la vie, de la pensée et de la réalité unique et concrète, sont irrémédiablement vouées à l'échec depuis l'intérieur de la connaissance théorique. Une fois que l'aspect de contenu sémantique de la cognition a été séparé de l'acte historique de sa réalisation, on ne peut déboucher sur le devoir être qu'au moyen d'une pirouette (d'un saut); de sorte que chercher l'acte éthique réel de connaissance au sein d'un contenu sémantique séparé de celui-ci équivaut à se lever soi-même par les cheveux. [...] Aussi longtemps que le monde théoriquement abstrait et autarcique, étranger par principe à la singularité historique et vivante reste dans ses frontières, son autonomie est justifiée et non susceptible d'être remise en question. De la même manière, des disciplines telles que la logique, la théorie de la connaissance, la biologie philosophique sont légitimes quand elles essayent de mettre à nu, elles aussi de manière théorique, c'est-à-dire de manière cognitive et abstraite, la structure du monde et de ses principes qui peuvent être connus théoriquement. Mais *le* monde comme objet de connaissance théorique prétend passer pour le monde dans sa totalité, non seulement de l'être abstraitement unifié, mais aussi de l'existence singulière et concrète dans sa possible

Nous ne pouvons développer plus longuement ce point, qui, s'il nous permettrait effectivement de faire un premier pas pour situer Bakhtine par rapport à son contexte d'écriture nous éloignerait par trop des objectifs plus modestes que nous nous sommes fixées pour cette contribution.

Contentons-nous de signaler que plusieurs éléments portent à croire que l'idéologie – concept cardinal chez Bakhtine, puisque synonyme de sémiotique – est un terme « bivocal », c'est-à-dire qui comporte deux voix ou plus, réaccentuées par l'auteur qui se les réapproprie de façon originale et se forge dès lors un « style ». Si le premier accent est issu de la théorie du *matérialisme historique*, l'autre provient de la philosophie *idéologique* parce qu'*historique* de Dilthey, opposée à celle *rigoureuse* parce que *scientifique* et *transcendantale* que cherchait à fonder Husserl à la même époque – et nous pourrions ajouter à celle *rigoureuse* parce que *scientifique* qu'allait promouvoir Saussure. Dès lors que Bakhtine connaissait tant les travaux herméneutiques de Dilthey que *La philosophie comme science rigoureuse* de Husserl, il devait aller de soi que le terme d'idéologie – de *vision du monde* ou de *Weltanschauung* – ne pouvait plus être prononcé sans que l'on n'y perçoive les échos d'un débat qui avait opposé sur le sujet les deux Allemands. Nous ne pouvons montrer ici comment ces débats s'inscrivent en filigrane non seulement dans l'ensemble des textes de jeunesse de Bakhtine, mais aussi dans tous les écrits apocryphes, au point d'en constituer l'indispensable intertexte contrapuntique de Bakhtine. Qu'il nous suffise seulement d'attirer l'attention sur le fait que l'ombre que ces deux figures projettent sur *MPL* est loin de pouvoir tenir dans les appels de notes. Et si le projet de Bakhtine cherche à s'inscrire dans l'ouverture de l'échec de Dilthey, les griefs (historicisme et psychologisme) que Husserl avait fait peser sur son œuvre – griefs fondés seulement en partie – étaient suffisamment lourds pour que Bakhtine n'y prête qu'une oreille inattentive. En posant que « le domaine de l'idéologie coïncide avec celui des signes » et que « tout ce qui est idéologique possède une valeur sémiotique », c'est notamment ceux-ci qu'ils cherchent à éviter et à dépasser<sup>48</sup>.

---

totalité; c'est-à-dire la cognition théorique essaye de construire une philosophie première (*prima philosophia*) soit sous la forme d'une gnoséologie, soit [*deux mots illisibles*] (variantes biologiques, philosophiques, et autres). Il serait très injuste de penser que telle fut la tendance prédominante dans l'histoire de la philosophie: au contraire, il ne s'agit que de la spécificité propre de l'époque moderne, et on pourrait même dire la spécificité irréductible des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles » [nous traduisons littéralement].

<sup>48</sup> Cfr. B. Vauthier, « 'Esthétique de la création verbale' et 'idéologie'. Bakhtine, théoricien d'une poétique historico-sociale de l' 'homme de paroles' », in *Littérature et savoir/s. Actes du séminaire interdisciplinaire*, (éds. L. Van Eynde et S. Klimis), Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis, 2002, pp. 65-79 et « Les phases décisives dans le développement de la pensée de Bakhtine », *op. cit.*

En reconnaissant l'insurmontable prégnance idéologique du langage, c'est-à-dire son historicité et son ancrage social, en s'opposant donc à toute conception logique, mathématique ou scientifique de la langue, conçue comme objet transcendantal ou naturel, Bakhtine inscrit bien son projet aux antipodes du modèle philosophique qui fait l'originalité de la conception saussurienne de la langue.

### *Ouvertures : De Descartes à Saussure*

En guise de conclusion mais aussi d'ouverture, nous souhaiterions revenir sur la dimension du « terreau cartésien de la philosophie de Saussure ». Selon Bouquet, Bakhtine aurait perçu cette filiation cartésienne mais il n'aurait pas compris la nouveauté de la métaphysique du signe du Genevois. Voyons donc ce qu'il en est.

Étant donné que l'affirmation de Bouquet au sujet de la compréhension partielle de Bakhtine est glissée au détour d'une note en bas de page, il est difficile de savoir avec exactitude ce qui conduit l'auteur à penser que l'opposition à Saussure pourrait se voir invalidée une fois mis à jour le socle sur lequel repose la métaphysique saussurienne d'une nouvelle grammaire générale, circonscrite comme une « grammaire du sens ».

Si l'on ne peut exclure que le *malentendu cartésien* qui semble pointer l'oreille ici puisse être lié à la traduction française de *MPL*, il est plus vraisemblable encore que celui-ci ait partie liée aux malentendus saussuriens, dont on retrouve l'écho dans la lecture / réception française de Bakhtine.

Selon Bouquet, le troisième malentendu saussurien – avatar du deuxième<sup>49</sup> – consistait à prétendre que « les développements de la science du langage postérieurs au structuralisme, rompent avec l'épistémologie saussurienne, et renouent avec la tradition des conceptions classiques du langage des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ».

À quel titre pourrait-on prétendre repérer ce malentendu dans l'œuvre de Mikhaïl Bakhtine si Bouquet nous dit que le Russe « constate bien le 'terreau cartésien' de la linguistique saussurienne » ? Probablement dans l'information qui suit car il ajoute aussitôt : « dont les thèmes reprennent, selon lui, ceux posés par Leibnitz 'pour la première fois, de façon très claire, dans sa théorie de la grammaire universelle' »<sup>50</sup>.

<sup>49</sup> Bouquet sténographie ainsi le deuxième malentendu : « les développements de la science du langage ayant succédé au structuralisme impliquent une rupture avec l'épistémologie saussurienne – ou, au moins, avec certains aspects de cette épistémologie » (*Introduction...*, p. v).

<sup>50</sup> S. Bouquet, *Introduction...*, p. 245.

Contrairement à ce que suggère Bouquet, nous dirions volontiers qu'en pointant le « 'terreau cartésien' de la linguistique saussurienne », Volochinov / Bakhtine ne met pas l'accent sur la « grammaire cartésienne » mais bien sur la *conscience* cartésienne et plus encore sur le modèle de la connaissance auquel celle-ci va donner ses lettres de noblesse.

Ce qu'entérine la filiation cartésienne de Saussure, ce n'est pas tant une conception du langage qu'une *philosophie du sujet*. Ce sujet abstrait, ce sujet gnoséologique qui prend naissance avec Descartes, trouve son relais au XVIII<sup>e</sup> siècle dans la philosophie des Lumières, et débouche sur le modèle gnoséologique de la connaissance qui s'impose à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et marque de son sceau toute l'aventure de l'esprit et du langage du XX<sup>e</sup> siècle.

Comme le démontreront à suffisance les analyses du roman mais aussi les réflexions théoriques du Russe sur le langage, la linguistique saussurienne peut être considérée comme le *point d'aboutissement* de la vision du monde de l'homme moderne, puisqu'elle réinscrit en son cœur cette « conception digitale de l'esprit »<sup>51</sup>. C'est bien Descartes qui inaugure la tradition du sujet moderne conçu comme sujet abstrait – désincarné – et solipsiste et en fait le fondement premier et ultime de toute approche du monde de la vie pensée sur le mode analytique.

Si ce point de départ est la condition *sine qua non* du progrès qui s'effectuera dans le champ de la *connaissance théorique*, Bakhtine s'oppose à ce que le sujet gnoséologique serve de point de départ à la connaissance éthique et esthétique. Bien plus même, cette transposition et cette généralisation abusive ont généré une nouvelle forme de *sérieux – rigoureux et scientifique* – et de nouveaux concepts dominants sont nés. Moins dogmatiques que ceux forgés à l'époque médiévale, ceux-ci n'en répondent pas moins à une nouvelle classe dominante qui les présente invariablement comme des *vérités éternelles*.

Et si un regard oblique porté sur les avancées des sciences exactes et des sciences humaines démontre comment l'homme est parvenu à s'arracher à la nature pour s'inscrire au cœur de l'univers – avant de s'en voir expulsé –, l'histoire du roman révélera ce qu'il a fallu oublier pour que cette odyssee soit rendue possible. Pour le dire en bref, outre le passage de l'axe vertical à l'axe horizontal – qui scelle la perte de la transcendance –, il s'agit du corps, de l'histoire et de l'Autre sujet.

---

<sup>51</sup> La grammaire cartésienne inaugurée par Port-Royal, se montrera « inapte à rendre compte, au plan du langage, de la conception digitale de l'esprit ouverte par la nouvelle ontologie de la conscience cartésienne ». (Cfr. S. Bouquet, *Introduction...*, p. 239)

Pour ne citer qu'un exemple, c'est entre autres ce que peut nous aider à comprendre, le *Rabelais* de Bakhtine, irréductible au carnaval et à la carnavalisation auxquels on s'est trop souvent plu à le circonscrire :

Le XVII<sup>e</sup> a marqué la *stabilisation* du nouveau régime, celui de la monarchie absolue, donnant naissance à une « forme universelle et historique » relativement progressiste. Elle a trouvé son expression idéologique dans la philosophie rationaliste de Descartes et dans l'esthétique du classicisme. Ces deux écoles reflètent de manière éclatante les traits fondamentaux de la nouvelle culture officielle, distincte de celle de l'Église et du féodalisme, mais imprégnée comme cette dernière d'un ton sérieux, autoritaire, quoique moins dogmatique. De nouveaux concepts prédominants se sont forgés que, selon l'expression de Marx, la nouvelle classe dominante présente inévitablement comme des vérités éternelles<sup>52</sup>.

Et un peu plus loin, on peut lire : « Au XVII<sup>e</sup> siècle, un processus très important affecte toutes les sphères de l'idéologie : on assiste à une nette accentuation des motifs comme la généralisation, l'abstraction empirique, la typisation qui acquièrent une valeur capitale dans le tableau du monde. [...] Le modèle même du monde est réorganisé »<sup>53</sup>. Si cette nouvelle conscience, si ces nouveaux concepts, si cette nouvelle *vision du monde – idéologie* – étaient nécessaires pour que la science expérimentale prenne son essor et se développe, ce que révèle la culture du XX<sup>e</sup> siècle, c'est que, prisonnière du rationalisme, elle prétend désormais imposer l'unité théorique possible à partir du sujet gnoséologique comme *nouveau modèle unique de vérité*.

Bien plus même, alors que la cognition théorique est coupée du monde des valeurs – puisqu'elle travaille au départ d'un sujet abstrait – elle prétend néanmoins s'inscrire comme centre axiologique de valeurs.

Triste malentendido, herencia del racionalismo, el hecho de que la verdad sólo pueda ser verdad universal compuesta de momentos generales ; el hecho de que la verdad de una situación consista justamente en lo que se encuentre en ella de repetible y permanente, de tal modo que lo general y lo idéntico lo sea por principio (lógicamente idéntico), mientras que una verdad individual se considere artísticamente irresponsable, es decir, como algo que aisle a una individualidad determinada<sup>54</sup>.

<sup>52</sup> M. Bakhtine, *L'œuvre de Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard (Tel), 1970, p. 108.

<sup>53</sup> M. Bakhtine, *op. cit.*, p. 121.

<sup>54</sup> M. Bajtín, *Hacia una filosofía del acto ético...*, p. 45. « Triste malentendu, héritage du rationalisme, le fait que la vérité ne puisse être comprise que comme vérité universelle

Or nous l'avons déjà dit, ce que, dès 1924, Bakhtine se chargeait de rappeler c'est que cette idéologie – qui ne dit pas son nom – est bien celle de l'*époque moderne* et même la spécificité irréductible des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Avant cela, «el pensamiento *participativo* predomina en todos los grandes sistemas de filosofía, consciente y paladinamente (sobre todo durante la Edad Media), o bien inconsciente y enmascaradamente (en los sistemas del XIX y del XX)»<sup>55</sup>.

Seul le retour à un modèle de *conscience participative* – à une conscience non formelle, à un vrai centre axiologique – permettrait d'aborder de façon constructive les productions *idéologiques* – *sémiotiques* – de l'homme historique et social, et en particulier tout le champ de l'*esthétique de la création verbale*. Seul le retour à cette conscience participative – qui impliquait que soit pris au sérieux la *praxis*, le *matérialisme pratique*, des fondateurs du matérialisme historique – peut aussi trouver à s'inscrire de façon légitime au fondement d'une *éthique de l'acte responsable*. On a bien là deux modèles différents de connaissance qui établissent des rapports inversement proportionnels entre l'unité théorique et la singularité historique, entre la théorie et la pratique.

Se puede establecer incluso una cierta proporción inversa entre la unidad teórica y la singularidad real (del ser o de la conciencia del ser). *Cuanto más próximo a la unidad teórica (permanencia de un contenido o identidad reiterativa), tanto más pobre y general, el asunto [?] se reduce a la unidad del contenido, y la unidad última resulta ser un vacío contenido aleatorio idéntico a sí mismo*; cuanto más se aleja la singularidad individual, tanto más concreta y plena se vuelve: la singularidad del proceso de acontecimiento del ser, en toda su pluralidad individual, hacia cuyo borde se desplaza el acto con su responsabilidad. El momento de lo absolutamente nuevo, jamás sucedido e irrepetible aquí se encuentra en un primer plano, prolongado responsablemente dentro del espíritu de la totalidad alguna vez reconocida<sup>56</sup>.

---

composée de moments généraux ; le fait que la vérité d'une situation réside précisément en ce qui en elle est permanent et susceptible de répétitions, de telle sorte que le général et l'identique le soient par principe (logiquement identiques) alors qu'une vérité individuelle est considérée artistiquement irresponsable, c'est-à-dire comme quelque chose qui isole une individualité déterminée » [nous traduisons littéralement].

<sup>55</sup> M. Bajtin, *op. cit.*, p. 15. «La pensée participative prédomine dans tous les grands systèmes philosophiques, consciemment et ouvertement (surtout durant le Moyen Âge), ou bien inconsciemment et de manière déguisée (dans les systèmes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles) [nous traduisons littéralement].»

<sup>56</sup> M. Bajtin, *op. cit.*, p. 47. «On peut même établir un rapport inversement proportionnel entre l'unité théorique et la singularité réelle (de l'être ou de la conscience de l'être). Plus on est proche de l'unité théorique (permanence d'un contenu ou d'une identité réitérative), plus pauvre et générale est l'affaire qui se réduit [?] à l'unité du contenu, et l'unité ultime apparaît

En el fundamento de la unidad de la conciencia responsable no se encuentra un principio, sino el hecho del verdadero reconocimiento de su participación en el unitario acontecimiento de ser, hecho que *no puede ser expresado adecuadamente en términos teóricos*, sino tan sólo descrito y vivenciado participativamente; este es el origen del acto y de todas las categorías de un deber ser concreto, único, irrevocable [nous soulignons]<sup>57</sup>.

Voilà pour ce qu'il en est de la remise en question de la pertinence du terreau cartésien, du sujet cartésien, qui se trouve au fondement de la linguistique de Saussure. Une fois écarté le possible malentendu au sujet de la « conscience cartésienne », il nous reste à ajouter qu'au départ du seul *MPL*, il est difficile d'imaginer que Volochinov / Bakhtine n'ait pas perçu ce qui fait l'originalité de la nouvelle synthèse métaphysique saussurienne, si outre la *conception digitale de l'esprit* celle-ci réside dans la *synthèse* qu'opère le Genevois entre les travaux de l'âge classique – et plus particulièrement des Lumières (lexicologie et rhétorique des figures) –, d'une part; les avancées « scientistes » de la grammaire comparée – « dont le principe de la généralité du spécifique » est étendu par homologie à l'ensemble du domaine du sens –, d'autre part.

Au contraire, c'est à nouveau la reconnaissance, l'identification de ces différentes composantes au sein de l'orientation philosophico-linguistique épinglée comme celle de « l'objectivisme abstrait » qui font douter Volochinov / Bakhtine qu'un tel programme puisse trouver à s'inscrire au fondement d'une *sémiotique idéologique* respectueuse de l'essence de l'objet qu'il cherche à étudier, à savoir la *langage*. La référence à la grammaire universelle de Leibnitz que l'on trouve mentionnée chez Volochinov / Bakhtine n'est qu'un des jalons sur le chemin qui mène à la configuration du système de l'objectivisme abstrait. Celui-ci ne s'y réduit pas. N'y est-il en outre pas dit clairement que

1. L'idée d'une langue *conventionnelle, arbitraire*, est caractéristique de tout le courant rationaliste, ainsi que le parallèle établi entre le code

---

un contenu vide et aléatoire, identique à lui-même; par contre, plus la singularité individuelle s'éloigne de l'unité théorique, plus celle-ci devient concrète et pleine: la singularité de l'événement de l'être dans son devenir, dans toute sa pluralité individuelle, aux frontières desquelles se déplace l'acte éthique. Le moment de l'inédit, du jamais arrivé et qui ne se reproduira jamais se trouve ici en première ligne, prolongé de façon responsable dans l'esprit de la totalité reconnue une fois.» [Nous traduisons].

<sup>57</sup> M. Bajtin, *op. cit.*, p. 47. « Ce n'est pas un principe qui gît au fondement de l'unité de la conscience responsable sinon le fait d'une reconnaissance réelle de sa participation dans l'événement unitaire de l'être, fait qui ne peut pas être exprimé correctement en termes théoriques, mais peut tout au plus être décrit et vécu participativement; telle est l'origine de l'acte et de toutes les catégories d'un devoir être concret, unique, irrevocable » [Nous traduisons].

*linguistique* et le code *mathématique*. Ce n'est pas le rapport du signe à la réalité qu'il reflète ou l'individu qui l'engendre, mais la relation *de signe à signe* à l'intérieur d'un système *fermé*, et néanmoins accepté et intégré, qui intéresse l'esprit orienté vers les mathématiques des rationalistes. En d'autres termes, seule les intéresse la *logique interne* du système de signes lui-même; celui-ci est considéré comme en algèbre, tout à fait indépendamment des significations idéologiques qui s'y rattachent<sup>58</sup>.

2. L'idée de la langue comme système de signes arbitraires et conventionnels, essentiellement rationnels, a été élaborée sous une forme simplifiée, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle par les penseurs du siècle des Lumières<sup>59</sup>.
3. La linguistique apparaît où et quand sont apparues des exigences philologiques. Les impératifs de la philologie ont engendré la linguistique, l'ont bercée et ont laissé dans ses langes le sifflet de la philologie. Ce sifflet a pour fonction d'éveiller les morts. Mais pour se rendre maître de la parole vivante, avec son évolution ininterrompue, ce sifflet manque de puissance sonore<sup>60</sup>.

N'est-ce pas précisément à Marr qu'il recourt pour attirer l'attention sur le fait que ce défaut est dû à notre mode de pensée scientifique et suggère que ces propos «sont justes non seulement pour ce qui est des études indo-européennes, qui ont donné le ton à la linguistique contemporaine, mais également pour toute la linguistique»<sup>61</sup>?

Ce qui crée les plus grands obstacles [pour l'étude du langage primitif], ce n'est pas la difficulté des recherches en elle-même ou bien l'insuffisance du corpus de données, c'est notre mode de pensée scientifique, forgé par une vision du monde traditionnellement philologique ou culturo-historique; cette pensée n'a pas été nourrie d'une conception ethno-linguistique de la parole vivante, de ses débordements créateurs irrépessibles<sup>62</sup>.

N'est-ce pas aussi chez Marr qu'il prend appui pour rappeler que, quand bien même la question de l'origine du langage sort du cadre de sa recherche, on ne peut la passer sous silence et prétendre s'en débarrasser d'un tour de main vu que «la

<sup>58</sup> M. Bakhtine / V. Voloshinov, *op. cit.*, p. 88.

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> M. Bakhtine / V. Voloshinov, *op. cit.*, p. 104.

<sup>61</sup> M. Bakhtine / V. Voloshinov, *op. cit.*, p. 105.

<sup>62</sup> *Ibid.*

langue est une création de la société, née de l'intercommunication entre les peuples, provoquée par des impératifs économiques »<sup>63</sup>?

Sans y circonscrire le projet de linguistique générale de Saussure, Volochinov / Bakhtine ne reconnaît-il pas l'influence qu'ont joué les néo-grammairiens dans la configuration de la linguistique moderne, puisqu'ils « se sont efforcés de construire des lois linguistiques calquées sur les sciences naturelles »<sup>64</sup>?

Ne reconnaît-il pas enfin que c'est la transposition et la généralisation des méthodes utilisées par la grammaire historique pour étudier le *mot étranger* qui sont au fondement de la linguistique générale et des catégories : la phonétique, la grammaire et le lexique<sup>65</sup> sur lesquelles celle-ci repose ?

Une fois encore, c'est moins la séparation et l'abstraction nécessaires à l'élaboration d'une science que Volochinov / Bakhtine remet en question. Mais bien le fait que celles-ci sont ensuite érigées en principes et étendues à l'ensemble du champ des productions idéologiques. La position de Volochinov / Bakhtine par rapport à la linguistique, les limites inhérentes qu'il impute à toute *science de la langue* peuvent être résumées par le biais des lignes suivantes écrites en 1924 et que l'on doit au seul Bakhtine. Celles-ci ne sont en rien contradictoires avec les idées de 1929 de Volochinov / Bakhtine, au contraire, elles les anticipent.

Bien entendu, la linguistique, comme discipline auxiliaire, est indispensable à la poétique comme à toute esthétique particulière qui doit tenir compte de la nature du matériau (ici le matériau verbal), aussi bien que des principes d'esthétique générale ; mais ici elle commence à occuper une place prépondérante qui ne lui convient aucunement, quasiment celle que devrait prendre l'esthétique générale<sup>66</sup>.

La forme, comprise comme forme du matériau dans sa seule détermination scientifique, mathématique, linguistique, en devient comme l'ordonnance purement extérieure, sans élément axiologique. Ce qui reste incompris, c'est que *la forme est sous tendue par une intention émotionnelle et volitive*, sa capacité inhérente d'exprimer la relation de valorisation de l'artiste et du spectateur à quelque chose qui se trouve au-delà du matériau. Car cette relation émotionnelle et volitive, exprimée par la forme (le rythme, l'harmonie,

<sup>63</sup> M. Bakhtine / V. Voloshinov, *op. cit.*, p. 111.

<sup>64</sup> M. Bakhtine / V. Voloshinov, *op. cit.*, p. 93.

<sup>65</sup> M. Bakhtine / V. Voloshinov, *op. cit.*, p. 107.

<sup>66</sup> M. Bakhtine, « Le problème du contenu, du matériau et de la forme dans l'œuvre littéraire », *op. cit.*, p. 27.

la symétrie et autres aspects formels) porte un caractère trop tendu, *trop actif*, pour être interprété comme une relation au matériau<sup>67</sup>.

Et au vu de ces dernières citations, nous nous croyons légitimée pour avancer qu'il est hors de doute que Bakhtine a déjà donné sa réponse à ceux qui pensent qu'il est encore possible de voir surgir une *linguistique interprétative* au départ de la «théorie de la valeur» saussurienne, même rendue à sa dimension originaire. Non, nous l'avons laissé entendre, dissiper tous les malentendus des lecteurs du Saussure «référence de second degré»<sup>68</sup> ne pouvait pas rester sans conséquence... pour Bakhtine !

*Adresse de l'auteur:*  
Avenue du Kouter, 14  
B-1160 Bruxelles

---

<sup>67</sup> M. Bakhtine, *op. cit.*, p. 30.

<sup>68</sup> Cfr. Ch. Puech, *op. cit.* et B. Vauthier, «La sémiotique idéologique de Bakhtine...», *op. cit.*

## DOCUMENTS



Ivan Callus

A CHRONOLOGICAL AND ANNOTATED BIBLIOGRAPHY  
OF WORKS REFERRING TO FERDINAND DE SAUSSURE'S  
ANAGRAM NOTEBOOKS

***Part One, 1960-1979***

Ferdinand de Saussure's anagram notebooks remain one of the most inscrutable yet fascinating aspects of the linguist's work. Their critical reception, especially in the early years of their emergence in the nineteen sixties, was marked on the one hand by extreme wariness among linguists, and on the other by extreme enthusiasm among those willing to countenance a «second Saussurean revolution» which would energise post-structuralism in a manner analogous to the effect of structuralism's investment in re-interpretation of the *Cours de linguistique générale*. In recent years, commentary on the notebooks has been characterised by greater equanimity, and by broader willingness to regard them less as marginal texts than as investigations which complement Saussure's long and varied exploration of the nature of language.

Against that backdrop, this annotated bibliography should arrive as a timely resource for scholars conducting research on the anagram notebooks. It gives details of works which are specifically focused on the notebooks, and also records

works which mention the notebooks only in passing. The latter have been included not only for the sake of comprehensiveness, but also because some of the most intriguing remarks on the notebooks are found in texts whose primary concern is not actually Saussure's work on anagrams. One thinks, for instance, of the foot-noted remarks on the notebooks in seminal works by figures like Jacques Derrida or Jacques Lacan (see below). As a result, the bibliography incorporates texts from a range of disciplines: linguistics and philology, naturally, but also literary theory and criticism, anthropology, psychoanalysis, folklore, music studies, art history, biography.

Of course, there are a number of dangers in undertaking such a project, as indicated by some of the responses to Professor E. F. K. Koerner's *Bibliographia Saussureana* (1972). Reviews of Professor Koerner's bibliography tended to overlook its many merits and to detail works and corrections which might have rendered it more complete and accurate<sup>1</sup>. Any bibliography, inevitably, risks such reactions, and I am aware that there must exist works referring to Saussure's anagram notebooks which are not detailed below. However, this seemed to me an insufficiently compelling reason for abandoning the project. Professor Rudolf Engler's authoritative on-going bibliography of Saussurean scholarship, published in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, contains over its successive instalments various additions and revisions, confirming that some degree of incompleteness is inevitable in such projects, and that the only way round that difficulty is to engage in regular updating<sup>2</sup>. The present bibliography is mindful of that constraint, and undertakes to engage in rigorous updating and to acknowledge any corrections which might become necessary. Partly to this end, the bibliography will appear in *Cahiers Ferdinand de Saussure* in three instalments. The first, included in the present number, takes in works from 1960 to 1979, the second includes works from 1980 to 1995, and the third includes works from 1995 to 2000.

<sup>1</sup> See E. F. K. Koerner, *Bibliographia Saussureana, 1870-1970: An Annotated, Classified Bibliography on the Background, Development and Actual Relevance of Ferdinand de Saussure's General Theory of Language* (Metuchen, NJ: Scarecrow Press, 1972); Helmut Genoust, «Compléments à la 'Bibliographia saussureana, 1916-72'», *Historiographia Linguistica* 3.1 (1976): 37-87; Georges Redard, «Bibliographia Saussureana», *CFS* 29 (1974-75): 91-95; Salvatore Claudio Sgroi, «Dieci anni di bibliografie saussuriane: 1967-1976», *Studi italiani di linguistica teorica e applicata* 6 (1977-78): 629-81; Henri Wittman, review of *Bibliographia Saussureana 1870-1970* by E. F. K. Koerner, *Historiographia Linguistica* 1 (1974): 255-64.

<sup>2</sup> Rudolf Engler, «Bibliographie Saussurienne», *CFS* 30 (1976): 99-138; «Bibliographie Saussurienne, 2», *CFS* 31 (1977): 279-306; «Bibliographie Saussurienne, 3», *CFS* 33 (1979): 79-145; «Bibliographie Saussurienne, 4», *CFS* 40 (1986): 131-200; «Bibliographie Saussurienne, 5», *CFS* 43 (1989 (1990)): 149-275.

One other objection might question the bibliography's utility, especially in view of the existence of efforts of Professor Koerner and Professor Engler, to which the pages below are indebted in many ways. It must be said, however, that a number of works which refer to Saussure's anagram notebooks are excluded from the published bibliographies. It seemed appropriate to try to redress this, as scholars working on Saussure's anagram notebooks are not always well served by the bibliographies or their annotations, which tend to privilege the work on general linguistics. For such researchers, a dedicated bibliography on the anagram notebooks is an invaluable resource. This is so particularly if the bibliography acknowledges the scarcity value of references to Saussure's work on anagrams, and if it also appreciates the possibly disproportionate significance which a mere mention of the notebooks in certain texts might have.

Some words about the form, content and implications of the bibliography are in order. I have followed Professor Engler's system of organizing the entries according to the year of publication. This should make it easier to convey aspects of the chronological development of the reception of Saussure's anagram notebooks, which is one of the bibliography's overriding objectives. In particular, this format facilitates the foregrounding of certain features which would not be so apparent if the bibliography were organised differently. Among these are the highlighting of certain periods of intensity in the reception of the notebooks, as in the years 1970 and 1974; or the fundamental importance at certain stages of the commentaries of Roman Jakobson or Julia Kristeva; or the developing familiarity with the anagrams, in fields other than linguistics, that starts to become apparent from the very start of the publication of extracts from the notebooks, and which steadily gathers pace thereafter. For increased ease of reference, however, an alphabetic listing of the entries, arranged according to authors' names, will be appended to Part Three of the bibliography.

Mindful that in Anglo-American contexts there exists a comparative unfamiliarity with the notebooks, I have chosen (where known) to indicate any relevant English translations within the note to the entry accorded to the first publication of a work. Thus, for instance, *Words upon Words*, Olivia Emmet's translation of Jean Starobinski's extracts from the notebooks, is itemized within the note for *Les Mots sous les mots*. Translations of works into languages other than English are indicated, where known, only in those cases where Saussure's anagram notebooks provided the principal focus of the original publication. In addition, reappearances of a work (as in the case of journal articles which are later included in essay collections) are indicated, where known, within the entry for the original publication; however a separate entry is provided in cases where the original study was reworked or updated.

Unless otherwise stated, translations into English, within the annotations, are my own. Professor Engler's system of enclosing within (<... >) citations for works which it was impossible to consult has been adopted; where possible, the sources of the information and/or quotations from them are provided. Annotations are provided to most of the items, except in the cases of reviews, or of works which could not be tracked down. A question mark within square brackets ([?]) indicates information which was unavailable or could not be confirmed.

Cross-referencing is marked by the underlined number of the entry for the item referred to (e.g. «64.02») if the work in question was published before 1979 and therefore reported in this first part of the bibliography. As readers will not have the second and third parts immediately to hand, cross-references to works published after 1979 and therefore not recorded in this part of the bibliography will be given in the form of a full bibliographic reference for the text in question. Any manuscript press marks cited refer to the Saussure archive at the Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève.

Finally, it should be made clear that except on rare occasions – and then only to indicate obvious misapprehensions on the part of the author(s) – no assessments of the works cited are offered. As is proper with bibliographies, the annotations are intended solely as an indication of the works' approaches and concerns, not as an evaluation.

*Adresse de l'auteur:*  
Department of English  
University of Malta  
Msida  
Malta

- 60.01 Godel, Robert. «Inventaire des manuscrits de F. de Saussure remis à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève.» *CFS* 17 (1960): 5-11. Represents, however briefly, the first announcement to Saussureans of the contents and scope of the anagram notebooks.
- 63.01 Benveniste, Emile. «Saussure après un demi-siècle.» *CFS* 20 (1963): 7-21. Includes a brief reference to the notebooks (14), speculating that Saussure might have persevered with «that ceaseless quest for anagrams» as a respite from general linguistics; reprinted in *Problèmes de linguistique générale* (Paris: Gallimard, 1966). See the English translation: «Saussure after Half a Century», *Problems in General Linguistics*, trans. Mary Elizabeth Meek, Miami Linguistics Series 8 (Coral Gables, FL: University of Miami Press, 1971) 34.

- 64.01 Benveniste, Emile, ed. «Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet.» *CFS* 21 (1964): 89-125.  
Contains important source material indicating the chronological development of Saussure's investigations into the possibility of the existence of anagrams in ancient poetic traditions. Indicates Saussure's anxiety over reliable, prudent and above all favourable peer review by Meillet.
- 64.02 Starobinski, Jean. «Les anagrammes de Ferdinand de Saussure: textes inédits.» *Mercure de France*, February 1964. 243-62.  
A key publication: includes the first substantial extracts from Saussure's anagram notebooks to be published and intersperses them with Starobinski's commentary. Spanish translation: <«Los Anagramas de Ferdinand de Saussure», Ana Maria Nethol, ed., *Ferdinand de Saussure* (Buenos Aires: [?], 1971), 147-66> (source: [76.03](#), 112-13).
- 65.01 Derossi, Giorgio. *Segno e struttura linguistici nel pensiero di Ferdinand de Saussure*. Udine: Del Bianco, 1965.  
Refers fleetingly (7) to the relevance of Saussure's work «not only in the field of linguistic investigations, but also in that of new, contemporary methodological initiatives», to which is appended a footnote referring more explicitly to the fact that Saussure «permitted himself to be long absorbed by the research into anagrams especially in Latin literature»; the interest is ascribed to a reaction to Osthoff's attacks on Saussure's early work.
- 65.02 Derrida, Jacques. «De la grammatologie (I).» *Critique* 21 (1965): 1016-42.  
Refers to the anagram notebooks in a footnote (1038-39) which acknowledges Starobinski's first extracts from the notebooks ([64.02](#)). The passage is reprinted in *De la grammatologie* (Paris: Minuit, 1967) 57, but within the main text. See the English translation in *Of Grammatology*, trans. Gayatri Chakravorty Spivak (Baltimore, MD and London: Johns Hopkins University Press, 1976) 38: «The reciprocal effect of writing on speech is 'wrong (*vicieuse*),' Saussure says, 'such mistakes are really pathological'.... The inversion of the natural relationships would thus have engendered the perverse cult of the letter-image: sin of idolatry, 'superstition of the letter' Saussure says in the *Anagrams* where he has difficulty in proving the existence of a 'phoneme anterior to all writing.'»
- 66.01 Derrida, Jacques. «De la grammatologie (II).» *Critique* 22 (1966): 1023-53.  
Includes a long footnote (1038-39) suggesting that «Saussure is seemingly less sure» in the anagram notebooks» about his affirmation in the *Course* «of time conceived as linear successivity, as 'consecutivity.'» Reprinted in the main text in *De la grammatologie* 105-07; see the English translation in *Of Grammatology* 72).
- 66.02 Jakobson, Roman. «Grammatical Parallelism and its Russian Facet.» *Language* 42 (1966): 399-429.  
Includes a footnote (n. 51) which quotes from Starobinski's first group of extracts from the notebooks ([64.02](#)) to supplement the discussion of morphologic, phonemic, and paronomastic effects in a Russian folk-song; probably the first indication that Saussure's notebooks carry implications for the study of soundplay in oral poetry.

- Reprinted in Roman Jakobson, *Selected Writings III: Poetry of Grammar and Grammar of Poetry*, ed. and pref. Stephen Rudy (The Hague: Mouton, 1981) 98-135.
- 66.03 Jakobson, Roman. «Retrospect.» *Selected Writings IV: Slavic Epic Studies*. The Hague: Mouton, 1966. 637-704.  
An early indication of Jakobson's sympathy for Saussure's anagram notebooks, which are described as worthy of being «counted among Saussure's most daring and lucid discoveries» (685).
- 66.04 Jakobson, Roman, and Paolo Valesio. *Vocabulorum Constructio* in Dante's Sonnet 'Se vedi li occhi miei.'» *Studi Danteschi* 43 (1966): 7-33.  
Acknowledges the example of Saussure's anagrams in speaking of the effect in Dante's sonnet of the «correspective syllable» and in arguing that the word *vertù* is anagrammatized in the poem. Reprinted in Roman Jakobson, *Selected Writings III: Poetry of Grammar and Grammar of Poetry*, ed. and pref. Stephen Rudy (The Hague: Mouton, 1981) 176-92, on which the remarks above are based (see 185n14 and 185n16).
- 66.05 Lacan, Jacques. «L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud.» *Écrits*. Paris: Seuil, 1966. 493-528.  
Includes a (footnoted) reference (503) to the notebooks which was absent in the original seminar on the agency of the letter delivered by Lacan in May 1957. The significance of its inclusion in the 1966 published version of the seminar appears out of proportion to its brevity. See the English translation: «The agency of the letter in the unconscious or reason since Freud, *Écrits: A Selection*, trans. Alan Sheridan (London: Tavistock, 1977) 177n.
- 67.01 Derrida, Jacques. *De la grammatologie*. Paris: Minuit, 1967.  
The sections which critique Saussure's linguistics include references to the notebooks which, as in the case of that of Lacan in 66.05, are denser and more intriguing than their length would suggest, indicating the problems inherent to deconstructions of Saussure's thought which address the *Course* exclusively. See the English translation: *Of Grammatology*, trans. Gayatri Chakravorty Spivak (Baltimore, MD: Johns Hopkins University Press, 1976), 38, 72, 245, 329n. The latter two references do not appear in 65.02 and 66.01.
- 67.02 Jakobson, Roman. «Une microscopie du dernier 'Spleen' dans *Les Fleurs du mal*.» *Tel Quel* 29 (1967): 12-24.  
Refers to Saussure's anagram notebooks repeatedly in an examination of phonic effects in Baudelaire's poem. Reprinted in Roman Jakobson, *Questions de poétique* (Paris: Seuil, 1973) 420-35 (see 423-34, 434-35), and *Selected Writings III: Poetry of Grammar and Grammar of Poetry*, ed. and pref. Stephen Rudy (The Hague: Mouton, 1981) 465-81 (see 469n3).
- 67.03 Kristeva, Julia. «Bakhtine, le mot, le dialogue et le roman.» *Critique* 23 (1967): 438-65.  
Brief references (444-45) to the notebooks, comparing «Saussure's 'Anagrams'» to Bakhtin's dialogism. Reprinted in 69.05 as «Le mot, le dialogue, le roman», 143-73. See the English translation: Julia Kristeva, «Word, Dialogue, and Novel» *Desire in Language: A Semiotic Approach to Literature and Art*, ed. Leon. S. Roudiez, trans.

Thomas Gora, Alice Jardine, and Leon S. Roudiez, introd. Leon S. Roudiez (Oxford: Blackwell, 1986) 69, 71. The essay is reprinted also in *The Kristeva Reader*, ed. Toril Moi (Oxford: Blackwell, 1986) 34-61 (see 40, 42).

- 67.04 Kristeva, Julia. «Le sens et la mode.» *Critique* 23 (1967): 1005-31.  
Includes footnoted references (1016, 1019) to the notebooks in citation of Saussure's intuition of a dimension of language – textual dialectics («*dialectique textuelle*») – which the linguistics of the sign is on its own insufficient to comprehend. Reprinted in 69.05, 60-89.
- 67.05 Kristeva, Julia. «Pour une sémiologie des paragrammes.» *Tel Quel* 29 (1967): 53-75.  
A vital document: represents the first extended appropriation of Saussure's anagram notebooks by literary theorists, borrowing terminology and burdening the notebooks with the inspiration for Kristeva's concept of paragrammatic space. Reprinted in 69.05, 174-207.
- 67.06 Starobinski, Jean, ed. «Les mots sous les mots: textes inédits des cahiers d'anagrammes de Ferdinand de Saussure.» *To Honor Roman Jakobson: Essays on the Occasion of His Seventieth Birthday, 11 October 1966*. Vol. 3. The Hague and Paris: Mouton, 1967. 1906-17.  
Second of Starobinski's five groups of extracts from Saussure's anagram notebooks.
- 68.01 Baudry, Jean-Louis. «Linguistique et production textuelle.» *Théorie d'ensemble*. By Tel Quel. Paris: Seuil, 1968. 351-64.  
Like a number of other essays in *Théorie d'ensemble*, Baudry's essay was originally delivered at the first colloquium organized by the Nouvelle Critique at Cluny in April 1968. The notebooks are mentioned to briefly note that Saussure was «attentive to the anagrammatical work to which the signifier gives rise and to the text's paragrammatical production, whose operation has been analysed by Julia Kristeva» (359-60).
- 68.02 Derrida, Jacques, «La pharmacie de Platon.» *Tel Quel* 32 (1968): 3-48 and 33 (1968) 18-59.  
Mentions Saussure's notebooks to note their shared «anagrammatical texture» with Rousseau's and Plato's work. See Jacques Derrida, *La Dissémination* (Paris: Seuil, 1972) 183, and the English translation: *Dissemination*, trans. and introd. Barbara Johnson (Chicago, IL: Chicago University Press, 1981) 158.
- 68.03 Kristeva, Julia, «Poésie et négativité.» *L'Homme*, 8:2 (1968), [?].  
Contains references to the notebooks in a re-elaboration of the concept of paragrammatic space. Reprinted in 69.05, 246-77.
- 68.04 Mounin, Georges. *Saussure ou le structuraliste sans le savoir*. Paris: Seghers, 1968.  
The earliest general study of Saussure's life and thought to refer, however briefly, to the anagrams, described as «recurrences in poetic forms» (18).

- 68.05 Nava, Giuseppe, ed. «Lettres de Ferdinand de Saussure à Giovanni Pascoli.» *CFS* 24 (1968): 73-81.  
Includes the text of the two letters to Pascoli which apparently precipitated the abandonment of the research into anagrams after Pascoli failed to reply to the second one, and a detailed commentary on the notebooks by Nava.
- 68.06 Ricardou, Jean. «L'or du scarabée.» *Théorie d'ensemble*. By Tel Quel. Paris: Seuil, 1968. 365-83.  
In his analysis of Edgar Allan Poe's «The Gold-Bug», Ricardou appeals to the example set by Saussure's notebooks and Starobinski's commentary in justifying his view concerning the pertinence of the anagrammatic diffusion of the word *gold* (which therefore functions as a theme-word) in Poe's story (378-79). Reprinted in Jean Ricardou, *Pour une théorie du nouveau roman* (Paris: Seuil, 1971) 39-58 (see 53). See the English translation, based on the latter text, «Gold in the Bug», trans. Frank Towne, *Poe Studies* 9.2 (1976): 33-39.
- 68.07 Rossi, Aldo. «Gli anagrammi di Saussure: Poliziano, Bach e Pascoli.» *Paragone* 218 (1968): 113-27.  
Provides a detailed summary of the notebooks' contents and hypotheses. Points out the relevance to Saussure's project of the musical anagrams in J. S. Bach's compositions, and that Saussure had blundered when ascribing the name *Leonora Butti* rather than *Lucrezia Butti* to Filippo Lippi's muse in his decoding of anagrams in the poetry of the Italian Renaissance artist.
- 69.01 Deguy, Michel. «La folie de Saussure.» *Critique* 25 (1969): 20-26.  
An early study of the issues raised by the notebooks. Somewhat surprisingly, perhaps – Deguy is a poet – the tone is discernibly unsympathetic to Saussure's hypotheses.
- 69.02 Jakobson, Roman. «Saussure's Unpublished Reflections on Phonemes.» *CFS* 26 (1969): 5-14.  
Reviews the contents of the Saussure archive in the Houghton Library at Harvard, especially the «Essai pour réduire les mots du grec, du latin et de l'allemand à un petit nombre de racines» and incidentally provides early indications of Jakobson's enthusiasm for «the opulent results of Saussure's penetrating research in metrics — Homeric, Vedic, Saturnian, and French» (5).
- 69.03 Kristeva, Julia. «La sémiologie comme science des idéologies.» *Semiotica* 1 (1969): 196-204.  
Upholds the anagram notebooks' relevance to the «vast project of forming a science of ideologies», and their capacity to emphasize «the importance of the signifier for the constitution of a theory of meanings» (202).
- 69.04 Kristeva, Julia. «L'engendrement de la formule.» *Tel Quel* 37 (1969): 34-73 and 38 (1969): 55-81.  
A radicalization of ideas first promulgated in 67.05; refers to the anagrams (44) in the context of a discussion of Philippe Sollers's novel, *Nombres*. Reprinted in 69.05, 278-371 (see 292).

- 69.05 Kristeva, Julia Σημειωτική: *Recherches pour une sémanalyse*. Paris: Seuil, 1969.  
A collection of essays of which some refer, either incidentally or appropriatingly, to the anagram notebooks. See the references to the anagrams (18-19) in the essay «Le Texte et sa science» 7-26 (previously unpublished, unlike most of the other essays).
- 69.06 <Roubaud, Jacques, and Philippe Lusson. «Sur la 'sémiologie des paragrammes' de J. Kristeva.» *Action poétique* 41-42 (1969): 56-61.>  
Cited by Kauppi (90.09) as one of the articles taking issue with Kristeva's ideas on the relevance to poetic language of mathematical procedures; among the appropriations criticized are those involving interpretation of Saussure's notebooks.
- 69.07 Starobinski, Jean, ed. «Le nom caché.» *L'analyse du langage théologique. Le nom de dieu*. Paris: Aubier, 1969. 55-70.  
Third instalment of Starobinski-edited extracts from Saussure's anagram notebooks.
- 69.08 Starobinski, Jean, ed. «Le texte dans le texte: Extraits inédits des cahiers d'anagrammes de Ferdinand de Saussure.» *Tel Quel* 37 (1969): 3-33.  
Fourth group of extracts from Saussure's anagram notebooks edited by Starobinski.
- 70.01 Aron, Thomas. «Une seconde révolution saussurienne?» *Langue française* 7 (1970): 56-62.  
Reviews the tenability of Saussure's theories and relates them to the work of Kristeva, Antonin Artaud and Henri Meschonnic. Focuses on the notebooks' affinity with psychoanalytic theories, a theme which would become a leitmotif in a number of later studies of the anagrams.
- 70.02 Barthes, Roland. «Le troisième sens. Notes de recherche sur quelques photogrammes de S. M. Eisenstein.» *Cahiers du cinéma* 222 (1970): [?].  
An essay about the relevance of semiotic theory to Sergei Eisenstein's films. Develops the notion of «obtuse meaning» as «a signifier without a signified», and invokes in this respect «the same 'aberration' which compelled the lone and unhappy Saussure to hear in ancient poetry the enigmatic voice of anagram, unoriginated and obsessive.» Reprinted in *L'Obvie et l'obtus* (Paris: Seuil, 1982). See the English translation, «The Third Meaning: Research Notes on some Eisenstein Stills», *Image-Music-Text*, ed. and trans. Stephen Heath (London: Fontana-Collins, 1977) 52-68 (from which the above quotations are taken; see 60-61); and in *The Barthes Reader*, ed. and introd. Susan Sontag (London: Fontana-Collins, 1983) 317-33 (see 326).
- 70.03 Bigongiari, Piero. «La follia di Saussure.» *Critica e storia letteraria. Studi offerti a Mario Fubini*. Vol. 1. Padua: Liviana, 1970. 190-200.  
Bigongiari's study is a critique of Deguy (69.01): it recognizes the power of the «phonetic-semantic potential» of language, and, regarding the anagrams as an intuition of that potential, relates them to the work of writers like Mallarmé, Apollinaire and Joyce. Reprinted in *La poesia come funzione simbolica del linguaggio* (Milan: Rizzoli, 1972) 25-35.
- 70.04 Jakobson, Roman. «Subliminal Verse Patterning in Poetry.» *Studies in General and Oriental Linguistics, presented to Shirô Hattori* (Tokyo: [?], 1970).

To my knowledge, the only critical work which contains an epigraph from Saussure's notebooks: « Que la critique d'une part, et que le versificateur d'autre part, le veuille ou non » (see *WW* 17). Refers to the anagram notebooks in the context of a discussion of Xlebnikov's verbal art: « While discussing examples of 'self-moving speech'... Xlebnikov detected this bent in the capital sentence of his earlier 'Grasshopper', nota bene written at the same time as Saussure's daring studies on poetic anagrams.... » Reprinted in Roman Jakobson *Selected Writings III: Poetry of Grammar and Grammar of Poetry*, ed. and pref. Stephen Rudy (The Hague: Mouton, 1981) 136-47, from which the above quotation is taken (138).

70.05 Lacan, Jacques. « Radiophonie. » *Scilicet* 2/3 (1970): 55-99.

Includes some surprisingly under-cited references to the anagrams, claiming that these undermine the discourse of the university. See the extracts of the essay translated into English in « Sign, Symbol, Imaginary », in Marshall Blonsky, ed., *On Signs* (Oxford: Blackwell, 1985) 203-09.

70.06 Macksey, Richard. « Lions and Squares. » *The Structuralist Controversy: The Languages of Criticism and the Sciences of Man*. Ed. Richard Macksey and Eugenio Donato. Baltimore, MD and London: Johns Hopkins University Press, 1970. 1-14.

It would have been aberrant if the collection of papers from the landmark 1966 conference had not included a reference to the anagrams. The one included is easily missable, and occurs in a footnote which credits Saussure's anagrams with « almost Nabokovian ingenuity » (11).

70.07 Meschonnic, Henri. *Pour la poétique*. Paris: Gallimard, 1970.

Refers to the notebooks and the literature devoted to them in a footnote and in a number of subsequent references (*passim*) to Kristeva's ideas on paragrammatic space (33).

70.08 Nicolas, Anne. « Écriture et/ou linguistique. » *Langue française* 7 (1970): 63-75.

Reviews Julia Kristeva's appropriation of the anagram notebooks in developing the concept of paragrammatism and its implications for « the dismembering of the sign » (74).

70.09 *Nouvelle Critique* 29 (1970). (*Littérature et idéologies: Colloque de Cluny II. 2, 3, 4 avril 1970* [special issue]).

Special issue of *Nouvelle Critique* devoted to the second colloquium organized by la Nouvelle Critique at Cluny. For Saussure's anagram notebooks, the most vital section is the transcript of the fourth meeting, including Mitsou Ronat's critique of Kristeva's « Pour une sémiologie des paragrammes » – « Questions sur les idéologies qui président à, et naissent de, l'utilisation de théories linguistiques par la littérature » (128-33) – and, especially, the discussion participated in by Christine Glucksmann, Denis Guénoun, Elisabeth Roudinesco, Anne Nicolas, Henri Deluy, Henri Meschonnic, Francis Cohen, Etienne Verley, Julia Kristeva, and Mitsou Ronat (134-40). See especially the interventions by Meschonnic and Ronat, which are ambivalent about the notions of paragrammatism founded in an adaptation of the notebooks (referred to implicitly), and Kristeva's spirited rejoinders (which, however, do not explicitly mention Saussure's anagrams).

- 70.10 Rastier, Françoise. «À propos du Saturnien.» *Latomus* 29 (1970): 3-24.  
Uncompromising review of the philological liberties indulged in by Saussure in the notebooks.
- 70.11 Robel, Léon. «Une lecture des poètes.» *Change* 6 (1970): 82-88.  
Refers to what are styled the «*anaparahypogrammes*» of Saussure (82) in the context of a discussion of the work of Osip Brik and Vladimir Xlebnikov, and argues that Saussure, even if unwittingly, was ahead of his time in attempting to understand better the «phonic material of poetry» (83).
- 70.12 Ronat, Mitsou. «Vers une lecture des anagrammes par la théorie saussurienne.» *Change* 6 (1970): 119-26.  
Reviews the theses of the anagram notebooks while remarking, pointedly, on the fact that they exclude «the possibility of a symbolic reading» such as might tempt a literary criticism tending towards «psychoanalyticologizing» (122).
- 70.13 <Roubaud, Jacques, and Pierre Lusson, «Sur la 'sémiologie des paragrammes' de J. Kristeva.» *Action poétique* 45 (1970): 31-36.>  
Cited by Niilo Kauppi (90.09) as taking issue with Kristeva's notion of paragrammatism, and therefore with her appropriation of Saussure's anagram notebooks; uses phrases like «ideological, epistemological or gnoseological meanderings» and «magical incantation.»
- 70.14 Saussure, F. de. *Corso di linguistica generale*. Ed., trans., and introd. T[ullio] de Mauro. 3<sup>rd</sup> ed. Bari: Laterza, 1970.  
The first text of the (vulgate) *Course* to refer in its commentary to the anagram notebooks (xxv ff.). See Louis-Jean Calvet's more frequently cited French translation (and slight bibliographic alterations [?]) of de Mauro's commentary in the edition published by Payot in 1972 and reprinted in 1985 and 1995 (348ff.).
- 70.15 Starobinski, Jean, ed. «Sur Lucrèce. La puissance d'Aphrodite et le mensonge des coulisses. Ferdinand de Saussure, lecteur de Lucrèce. Présentation de Jean Starobinski.» *Change* 6 (1970): 91-118.  
Last of Starobinski's five groups of extracts from the anagram notebooks; all five would be represented in 71.04.
- 71.01 Jakobson, Roman, ed. «La première lettre de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet sur les anagrammes.» *L'homme* 11.2 (1971): 15-24.  
Jakobson's commentary on the letter (18-24) was historically significant in being probably the first positive review of the notebooks by a linguist. The letter itself complements 64.01 and helps in reconstructing the beginnings of Saussure's interest in the matter. Reprinted in Roman Jakobson, *Questions de poétique* (Paris: Seuil, 1973) 190-201. See the reprinting in Roman Jakobson, *Selected Writings VII: Contributions to Comparative Mythology. Studies in Linguistics and Philology*, ed. Stephen Rudy, pref. Linda R. Waugh (Berlin: Mouton, 1985) 237-47.
- 71.02 Kristeva, Julia. «Du sujet en linguistique.» *Langages* 24 (1971): 107-26.  
Refers to the notebooks in an account which regards them as «weighing heavily on the *Course*» and pointing to «one of the limits of knowledge which the speaking subject

- attains in attaching itself to the signifying material which constitutes it.» Reprinted in Julia Kristeva, *Polylogue* (Paris: Seuil, 1977) 287-322.
- 71.03 Risset, Jacqueline. *L'Anagramme du désir: Essai sur la Délie de Maurice Scève*. Rome: Bulzoni, 1971.  
A study of Maurice Scève's poetry which refers to his use of anagrams and draws links with Saussure's notebooks (92ff.).
- 71.04 Starobinski, Jean, ed. *Les Mots sous les mots: Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*. Paris: Gallimard, 1971.  
Groups [64.02](#), [67.06](#), [69.07](#), [69.08](#), [70.15](#): still an indispensable primary text for an understanding of Saussure's work on anagrams. See the English translation: *Words upon Words: The Anagrams of Ferdinand de Saussure*, trans. Olivia Emmet (New Haven, CT and London: Yale University Press, 1979). Italian translation: *Le parole sotto le parole* (Genoa: Il Melangolo, 1982). Partial Russian translation, by <V[jaceslav] V[sevolodovic] Ivanov, in: *Sossjur, Ferdinand de: Trudy po jazykoznaniju, perevodu c francuzgoko jazyka pod redackiej A. A. Xolodovica* (Moscow: Progress, 1977), 633-49> [source: [79.04](#), 120-21].
- 72.01 Agosti, Stefano. *Il testo poetico: Teorie e pratiche d'analisi* (Milan: Rizzoli, 1972).  
Refers to the notebooks (41-42) in the conclusion of a chapter which acknowledges Saussure's influence on Agosti's analysis of anagrammatic structures in the poetry of Giacomo Leopardi, and suggests that the evidence «strongly confirms Saussure's thesis on the immanence of anagrams and paragrams in poetic texts.»
- 72.02 Avalle, d'Arco Silvio. *Corso di semiologia dei testi letterari (1971-1972)* Turin: Giappichelli, 1972.  
Includes a brief reference to the anagrams (27); analyses also (63-201) the passages on the German legends contained in Starobinski's *Les Mots sous les mots* ([71.04](#)).
- 72.03 Avalle, d'Arco Silvio. «Dai sistemi di segni alle nebulose di elementi.» *Strumenti critici* 6 (1972): 229-42.  
Again, the references to the anagrams are overshadowed by an assessment of Saussure's work on legends.
- 72.04 Avalle, d'Arco Silvio. «Nota sul segno.» *Strumenti critici* 6 (1972): 275-81.
- 72.05 Avalle, d'Arco Silvio. *Note sulle leggende germaniche*. Turin: Giappichelli 1972.  
Monograph which distinguishes between the notebooks devoted to the anagrams and those devoted to Saussure's researches into legends, particularly the *Nibelungen*. Extracts from the legends predominate, but comprises some incidental references to the anagrams.
- 72.06 <Bachmann, Jakob. «Zwischen Linguistik und Literatur: zwei Publikationen zu Saussures Anagrammstudien.» *Neue Zürcher Zeitung* 18 June 1972: 53.>

- 72.07 Barthes, Roland. «Le grain de la voix.» *Musique en jeu* 9 (1972): [?].  
Refers to the anagram notebooks in the context of a discussion of the suggestiveness of the «voice»: «This phonetics – am I alone in perceiving it? am I hearing voices within the voice? But isn't it the truth of the voice to be hallucinated? isn't the entire space of the voice an infinite one? which was doubtless the meaning of Saussure's work on anagrams – does not exhaust *signifiante* (which is inexhaustible) but it does at least hold in check the attempts at *expressive reduction* operated by a whole culture against the poem and its melody.» See the English translation: Roland Barthes, «The Grain of the Voice», *Image-Music-Text*, ed. and trans. Stephen Heath (London: Fontana-Collins, 1977) 179-89, from which the above quotation is taken (184).
- 72.08 Clerval, Alain. «Les anagrammes de Ferdinand de Saussure.» Review of *Les Mots sous les mots*, by Jean Starobinski. *Le Monde*, 7 January 1972: 12.
- 72.09 Ducrot, Oswald, and Tzvetan Todorov. *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris: Seuil, 1972.  
Refers (245) to Saussure's notebooks as a variation on the orthodox understanding of *anagram*; see the English translation: *Encyclopedic Dictionary of the Sciences of Language*, trans. Catherine Porter (Baltimore, MD: Johns Hopkins University Press, 1979; Oxford: Blackwell, 1981) 190.
- 72.10 Godel, Robert. Review of *Les Mots sous les mots*, by Jean Starobinski. *CFS* 27 (1970-72): 123-25.
- 72.11 Koerner, E. F. K. *Bibliographia Saussureana, 1870-1970: An Annotated, Classified Bibliography on the Background, Development and Actual Relevance of Ferdinand de Saussure's General Theory of Language*. Metuchen, NJ: Scarecrow Press, 1972.  
Itemizes some sources concerning the anagram notebooks (see especially 58-61).
- 72.12 Kristeva, Julia. «Sémanalyse: conditions d'une sémanalyse scientifique.» Interview with Jean-Claude Coquet. *Semiotica* 5 (1972): 324-49.  
Includes brief references to the anagram notebooks.
- 72.13 Lebensztejn, Jean-Claude. *La Fourche*. Paris: Gallimard, 1972.  
The second chapter, playfully signed Niels ben Zel, is an eclectic review of anagrammatism in literary contexts which also seeks to mathematically formalize the phenomenon; refers to Saussure's notebooks (29, 33, 36, 61), mostly in ways which accept the validity of Saussure's hypotheses.
- 72.14 Mounin, Georges. *La Linguistique du XX<sup>e</sup> siècle*. Paris: Presses Universitaires de France, 1972.  
Includes in a longish footnote (67-68) a hostile assessment of the relevance to linguistic studies of the anagrams and of the readiness of «a linguistically ill-prepared formalist criticism» to perceive in them «a second Saussurean revolution»; refers slightly to Starobinski's exegetical interventions.

- 72.15 Rigolot, François. *Poétique et Onomastique: L'Exemple de la Renaissance*. Histoire des Idées et Critique Littéraire 160. Geneva: Droz, 1972.  
An exhaustive study of patronymics, pseudonyms, onomastics, and rhetorical play on the proper name in the Renaissance, in which anagrams feature frequently. Refers briefly to the notebooks (22, 104).
- 72.16 Todorov, Tzvetan. «Le sens de sons.» *Poétique* 11 (1972): 446-62.  
Reviews the ideas and shortcomings of Saussure's anagram notebooks (451-53) within a discussion of the symbolic and evocative properties of sound patterns in poetic language.
- 72.17 «When One Word Leads to Another.» Anonymous review of *Les Mots sous les mots*, by Jean Starobinski. *Times Literary Supplement*. 21 January 1972: 67.  
A review which for English-speaking readers is one of the very first announcements of the existence of the anagram notebooks.
- 72.18 Wunderli, Peter, ed. «Ferdinand de Saussure: '1<sup>er</sup> cahier à lire préliminairement': Ein Basistext seiner Anagrammstudien.» *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 82 (1972): 193-216.  
Includes the full text of a notebook (ms. fr. 3963, first notebook) which Saussure apparently intended as a theoretical introduction to his hypotheses on anagrams in ancient poetry. The text is important in setting out Saussure's thoughts on the probability that Vedic poetry and alliterative German poetry might contain hypograms. Wunderli's commentary is rigorous and useful in detailing the chronology of Saussure's anagram research.
- 72.19 Wunderli, Peter. *Ferdinand de Saussure und die Anagramme: Linguistik und Literatur*. Tübingen: Niemeyer, 1972.  
Frequently acclaimed as the most thorough study of Saussure's anagram notebooks. Contains sections on the affinities between the notebooks and the work of Tel Quel, Lautréamont, Mallarmé, and Ponge.
- 72.20 Wunderli, Peter. «Saussure et les anagrammes.» *Travaux de linguistique et de littérature de Strasbourg* 10 (1972): 35-53.  
Summarizes the arguments in [72.19](#).
- 72.21 <Wunderli, Peter. «Saussures Anagrammstudien.» *Neue Zürcher Zeitung* 13 February 1972: 51-52.>
- 72.22 Wunderli, Peter. «Zur Geltung des Linearitätsprinzips bei Saussure.» *Vox Romanica* 31 (1972): 225-52.  
Analyses the issues opened up by the concept of the linearity of the linguistic signifier in Saussure's *Course* and the anagram notebooks.
- 73.01 Avalle, d'Arco Silvio. «La sémiologie de la narrativité chez Saussure.» *Essais de la théorie du texte*. Ed. Charles Bouazis et al. Paris: Galilée, 1973. 17-49.

An in-depth study on Saussure's work on legends which contains some incidental remarks on the anagrams.

- 73.02 Avalué, d'Arco Silvio. *L'ontologia del segno in Saussure*. Turin: Giappichelli, 1973.  
Argues (61ff.) for a «quadruple» Saussure: that of the *Mémoire*, that of the *Course*, that of the notebooks, and that of the studies about the German legends.
- 73.03 Barthes, Roland. «Saussure, le signe, la démocratie.» *Le Discours social*. April 1973: [?].  
Refers to the anagram notebooks to note that Saussure «thus seems to have passed his life between the anguish of the lost signified and the terrifying return of the pure signifier.» Reprinted in Roland Barthes, *Oeuvres complètes*, ed. Éric Marty, vol 2. (Paris: Seuil, 1994) 1584-87 (see 1587).
- 73.04 Cornelissen, Ralf. Review of *Ferdinand de Saussure und die Anagramme: Linguistik und Literatur*, by Peter Wunderli. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* 210 (1973): 349-50.
- 73.05 Delas, Daniel, and Jacques Filliolet. *Linguistique et poétique*. Paris: Larousse, 1973.  
Refers briefly to the notebooks (180) in the context of a discussion of Jakobson's theories of poetic language.
- 73.06 <Hintersinnen, Ferdinand v. [pseudonym]. «Nachtrag zu Saussures Anagramm-Studien.» *Neue Zürcher Zeitung*. 9 July 1973.>  
Source: [76.03](#), 125.
- 73.07 Karlgren, Hans. «Ferdinand de Saussure and his Anagrams.» *Statistical Methods in Linguistics* 9 (1973): 91-100.  
Reviews Peter Wunderli's *Ferdinand de Saussure und die Anagramme* ([72.19](#)) and calls for «statistical hypothesis testing» (100) of Saussure's ideas.
- 73.08 Kilpatrick, Robin. Review of *Words upon Words: The Anagrams of Ferdinand de Saussure*, by Jean Starobinski. *Modern Language Review* 77 (1982): 138-39.
- 73.09 Klein, Wolfgang. Review of *Ferdinand de Saussure und die Anagramme: Linguistik und Literatur*, by Peter Wunderli. *Germanistik* 14 (1973): 298.
- 73.10 Lotringer, Sylvère. «The Game of the Name.» *diacritics* 3 (1973): 2-9.  
A discussion of the anagram notebooks which moves away from linguistic responses towards a more poststructuralist reading, concluding that «[b]y virtue of these anagrams... literature appears for the first time as a secondary elaboration, a unifying, repetitive, fantasmatic activity... destined to dissemination in order to constitute a smooth façade which forestalls the labor of meaning.»
- 73.11 Lotringer, Sylvère. «Le dernier mot de Saussure.» *L'Arc* 54 (1973): 71-80.

An account of the notebooks which hinges on the perceived capacity of the anagram to destabilize the linguistic sign, and on the ideological significance of the prevalence of the proper name in Saussure's decodings.

- 73.12 Martin, Robert. Review of *Ferdinand de Saussure und die Anagramme*, by Peter Wunderli. *Revue de linguistique romane* 37 (1973): 210-12.
- 73.13 Meschonnic, Henri. *Pour la poétique II: épistémologie de l'écriture, poétique de la traduction* (Paris: Gallimard, 1973).  
Reviews the development of Tel Quel's ideas on *écriture*, in the context of which the references to the notebooks (105) and to Kristeva's brand of paragrammatism (111) occur.
- 73.14 <Parret, Herman. «Expression et articulation: une confrontation des points de vue husserlien et saussurien concernant la langue et le discours.» *Revue philosophique de Louvain* 71 (1973): 72-113.>
- 73.15 Rey, Jean-Michel. «Saussure avec Freud.» *Critique* 309 (1973): 136-67.  
Includes two unpublished manuscript texts (mss. fr. 3957 and 3962) concerning Saussure's speculations on the *Stab*, and conducts a deconstructively inclined review of the notebooks' relation to psychoanalysis on the basis of a comparison between Saussurean and Freudian perspectives on unconscious motivation within language.
- 73.16 Roudaut, Jean. «Le secret de Saussure.» *Critique* 310 (1973): 287-89.  
Brief references to the anagrams in the context of a review of the 1972 Payot edition of Tullio de Mauro's edition of Saussure's *Cours de linguistique générale* (see 70.14).
- 73.17 <Schrijvers, P. H. Review of *Ferdinand de Saussure und die Anagramme: Linguistik und Literatur*, by Peter Wunderli. *Het frans Boek* 43 (1973): 84-86.>
- 73.18 Starobinski, Jean. Review of *Ferdinand de Saussure und die Anagramme: Linguistik und Literatur*, by Peter Wunderli. *CFS* 28 (1973): 75.
- 73.19 Wunderli, Peter. Review of *Les Mots sous les mots*, by Jean Starobinski. *Zeitschrift für Romanische Philologie* 89 (1973): 287-94.
- 74.01 Arrivé, Michel. Review of *Ferdinand de Saussure und die Anagramme: Linguistik und Literatur*, by Peter Wunderli. *Bulletin de la Société Linguistique de Paris* 69 (1974): 107-09.
- 74.02 Arrivé, Michel. Review of *Les Mots sous les mots*, by Jean Starobinski. *Bulletin de la Société Linguistique de Paris* 69 (1974): 105-07.
- 74.03 Christmann, Hans Helmut. «Saussures Anagrammstudien.» *Romanische Forschungen* 86 (1974): 229-38.  
Summarizes the notebooks' hypotheses and comprehensively reviews the studies devoted to them.

- 74.04 Culler, Jonathan. Introduction. *Course in General Linguistics*. By Ferdinand de Saussure. Ed. Charles Bally and Albert Séchehaye with the collaboration of Albert Riedlinger. Trans. Wade Baskin. Rev. ed. London: Fontana-Collins, 1974. xi-xxv.  
Briefly alludes to the anagrams (xxv).
- 74.05 Derrida, Jacques. *Glas*. Paris: Galilée, 1974.  
Contains, in the section which deconstructs, through «a grammatological reading of Saussure», the *Course's* views on onomatopoeia, a reference to the «'remotivating' reading» conducted in the «essentially nuts, *dingue*» anagram notebooks (110bi). See the English translation: *Glas*, trans. John P. Leavey, Jr. and Richard Rand (Lincoln: University of Nebraska Press, 1986) 95bi.
- 74.06 Engler, Rudolf. «La linéarité du signifiant.» *Studi saussuriani per Robert Godel*. Ed. René Amacker, Tullio de Mauro, and Luis J. Prieto. *Studi linguistici e semiologici* 1 (Bologna: Il Mulino, 1974).  
Invokes the anagram notebooks as an example of «pathological» conditions which threaten to undermine the principle of the linearity of the linguistic signifier (119).
- 74.07 Godzich, Wladyslaw. «Nom propre: langage/texte.» 74.16. 43-48.  
As with Lotringer (73.10, 73.11) and Baudrillard (76.02), connects the notebooks to the problematic of the proper name.
- 74.08 Hempfer, Klaus W. Review of *Ferdinand de Saussure und die Anagramme: Linguistik und Literatur*, by Peter Wunderli. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 84 (1974): 77-82.
- 74.09 Irigaray, Luce. «Le schizophrène et la question du signe.» 74.16. 31-42.  
Probes the nature of schizophrenic language and regards it as undermining – or deconstructing – the constructions of linguistics. Saussure's notebooks are invoked (41) as examples of discourse which performs the same operation.
- 74.10 Lepschy, Giulio [C.]. Review of *Bibliographie saussurienne*. By E. F. K. Koerner. *Linguistics* 123 (1974): 95-102.  
Notes that «the discussions on the anagrams, which Koerner mentions, are also not as well documented as they ought to be» (98).
- 74.11 Lotringer, Sylvère. «Introduction: Flagrant délire.» 74.16. 7-14.  
An introduction which affirms the poststructuralist relevance of the anagram notebooks.
- 74.12 Lotringer, Sylvère. «Introduction: Two-Faces Saussure.» *Semiotext(e)* 1:2 (1974): 3-8.  
English version of 74.11 [?]. Unlike *Recherche* 16 (see 74.16), which published only contributions with a (post)structuralist slant, this number of *Semiotext(e)* included papers from the Columbia conference which are more linguistically oriented. See also 75.13.

- 74.13 Lotringer, Sylvère. «Le 'complexe' de Saussure.» 74.16. 90-112.  
Detailed review of the anagrams which cites some notebooks not excerpted by Starobinski and which privileges poststructuralist rather than linguistic approaches to speak of «an 'abstract machine' functioning outside any system of reference as of any effect of meaning» (99) and of «a radical undecidability which undoes all codes» (112).
- 74.14 Mounin, Georges. «Les anagrammes de Saussure.» *Studi saussuriani per Robert Godel*. Ed. René Amacker, Tullio de Mauro, and Luigi Prieto. Bologna: Il Mulino, 1974. 235-41.  
Summarizes Saussure's hypotheses and concludes with a ruffled assessment of them and of their appropriation by literary theorists. Reprinted in Georges Mounin, *La Littérature et ses technocraties* (Tournai: Casterman, 1978) 96-103.
- 74.15 Pierssens, Michel. «La tour de Babil: sur quelques aventures linguistiques.» 74.16. 65-89.  
Connects the anagrams to the work of writers like Raymond Roussel, L. Wolfson and J. P. Brisset. Anticipates the fuller 76.11.
- 74.16 *Recherches* 16 (1974). (special issue entitled *Les Deux Saussure*.)  
Special number dedicated to papers from the eponymous conference organized at Columbia University on 12-13 April 1974. The papers refer (to very contrasting extents) to Saussure's anagram notebooks. Contains facsimile pages from two unpublished notebooks (ms. fr. 3964) which focus on possible hypogrammatic patterning in Virgil's poetry.
- 74.17 Rey, Jean-Michel. *Parcours de Freud*. Paris: Galilée, 1974. 59-110.  
Includes a reworked version of 73.15.
- 74.18 Riffaterre, Michael. «Paragram and Significance.» 74.20. 72-87.  
An essay which appropriates Saussure's terminology to apply it to a theory of interpretation. Reprinted in 79.13.
- 74.19 Riffaterre, Michael. «Paragramme et signifiante.» 74.16. 15-30.  
French-language version of 74.18.
- 74.20 < *Semiotext(e)* 1.2 (1974). (special issue entitled *The Two Saussures*.) >  
Special issue which collects papers from the Colloquium on the two Saussures held at Columbia University on 12-13 April 1974; this number, unlike 75.13, tended to give greater importance to papers discussing Saussure's linguistic and philological work rather than the anagram notebooks.
- 74.21 Starobinski, Jean, «Pour introduire au colloque.» 74.16. 5-6.
- 74.22 Zumthor, Paul. «Des paragrammes chez les troubadours?» *Romanic Review* 65 (1974): 1-12.  
Considers the plausibility of the existence of an anagrammatic mode of poetic composition among the troubadours, and refers (1, 10) to the notebooks to acknowledge their impact on «a modern theory of the text», using them as a yardstick by which to assess

whether the phonic harmonies discovered in the troubadour poems analysed might be deliberate. Reprinted in *Langue, Texte, Énigme* (Paris: Seuil, 1975) 55-67.

- 75.01 Amacker, René. *Linguistique saussurienne*. Geneva: Droz, 1975.  
Expresses caution about the anagrams and the fact that they encouraged talk of a «second Saussurean revolution» (17).
- 75.02 Barthes, Roland. *Roland Barthes par Roland Barthes*. Paris: Seuil, 1975.  
Refers in the section called «La science dramatisée» to Saussure's «desperate pursuit of the Anagrams» as a «happy flaw» which makes Saussure mean «infinitely more» than the «Cours» alone can. Reprinted in Roland Barthes, *Œuvres complètes*, ed. Éric Marty, vol. 3 (Paris: Seuil, 1995) 77-251 (see 217). See the English translation: *Roland Barthes by Roland Barthes* (London: Macmillan, 1977) 160.
- 75.03 Béhar, Henri. «A mots découverts.» *Europe* 53 (1975): 95-112.  
Compares the anagrammatic projects of Ferdinand de Saussure and Tristan Tzara (107ff.).
- 75.04 Calvet, Louis-Jean. *Pour et contre Saussure: vers une linguistique sociale*. Paris: Payot, 1975.  
Argues (47), in the wake of 74.16, that to speak of «des Saussure» rather than «deux Saussure» is more appropriate in the light of Saussure's multifaceted interest in language; Saussure, in any case, was «a languages rather than a language man» (see 50-51 and 139-40), and between the image of Saussure and Saussure the man there may be «the ideological projection and epistemological imperfections of two generations of linguists.» Several references to the anagram notebooks (*passim*) help to sustain these views, as well as ideas inspired by Ivan Fónagy on a «compétence rythmique» which would help explain a number of linguistic effects beyond the jurisdiction of linguistics (113).
- 75.05 Culler, Jonathan. *Saussure*. London: Fontana-Collins, 1975.  
Includes a brief reference to Saussure's «theory that Latin poets had concealed anagrams of proper names in their verses» (15), and a more extended section, «Anagrams and Logocentrism» (106-14), which observes that «we can say quite frankly that Saussure's work on anagrams is not in itself a critique of the sign or an attempt to destroy convention». Also assesses the notebooks' affinity with psychoanalytic and semiotic theory.
- 75.06 Culler, Jonathan. *Structuralist Poetics: Structuralism, Linguistics and the Study of Literature*. London: Routledge and Kegan Paul, 1975.  
Refers to the anagram notebooks (249-50) as an example of liberties in literary interpretation taken by Tel Quel, and particularly by Kristeva.
- 75.07 Engler, Rudolf. «European Structuralism: Saussure.» *Current Trends in Linguistics: Vol. 13: Historiography of Linguistics*. Ed. Thomas A. Sebeok. The Hague: Mouton, 1975. 829-86.  
Thorough review of Saussure's ideas and their influence on linguistics and structuralism which includes a number of incidental references to the anagrams.

- 75.08 Engler, Rudolf. «Sémiologies saussuriennes, 1: De l'existence du signe.» *CFS* 29 (1974-1975): 45-71.  
Mainly about the legends and a critique of Avale, but includes a number of references to the anagrams in a context which seeks to clarify the textual sources of Saussure's less canonical works.
- 75.09 Jakobson, Roman. *Coup d'oeil sur le développement de la sémiotique*. Bloomington: Indiana University Press [?], 1975.  
Suggests that the anagrams are investigations into «*créations symboliques*» and into «the antihistoric character of language»; refers also to Saussure's ideas on the *couplaison*, as «two 'correlative' signs», in the context of a discussion of parallelism which alludes also to Gerard Manley Hopkins. The notebooks are perceived as «a clairvoyant work on the concern for repetition in ancient languages.» See the English translation, «A Glance at the Development of Semiotics», *Selected Writings VII: Contributions to Comparative Mythology. Studies in Linguistics and Philology, 1972-1982*, ed. Stephen Rudy, pref. Linda R. Waugh (Berlin: Mouton, 1985) 199-218 from which the quotations above are taken (see 211 and 215).
- 75.10 Jakobson, Roman. «Glosses on the Medieval Insight into the Science of Language.» *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste* (Paris: [?], 1975).  
Recalls «Saussure's stirring suspicion of an influence which the traditional analytic devices practiced in Vedic carmina might have exerted upon the grammatical science of India»; the allusion is to Saussure's studies of phonic and hypogrammatic patterning in Vedic poetry. Reprinted in Roman Jakobson, *Selected Writings VII: Contributions to Comparative Mythology. Studies in Linguistics and Philology, 1972-1982*, ed. Stephen Rudy, pref. Linda R. Waugh (Berlin: Mouton, 1985) 185-98, from which the above quotation is taken.
- 75.11 Kristeva, Julia. «D'une identité à l'autre.» *Tel Quel* 62 (1975): 11-27.  
Remarks that «the division of the Saussurean sign (signifier/signified)... introduces the heretofore unrecognized possibility of envisioning language as a free play»; however, «this possibility was not developed by Saussure except in the very problematic *Anagrammes*» (13). Reprinted in Julia Kristeva, *Polylogue* (Paris: Seuil, 1977) 149-72. See the English translation: Julia Kristeva, «From One Identity to An Other», *Desire in Language: A Semiotic Approach to Language and Art*, ed. Leon S. Roudiez, trans. Thomas Gora, Alice Jardine, and Leon S. Roudiez, introd. Leon S. Roudiez (Oxford: Blackwell, 1980) 124-47 (see 128).
- 75.12 Lacan, Jacques. *Le Séminaire de Jacques Lacan: Livre XX Encore*. Ed. Jacques-Alain Miller. Paris: Seuil, 1975.  
Includes a brief reference to the notebooks (23).
- 75.13 *Semiotext(e)* 2.1 (1975). (Special issue entitled *Saussure's Anagrams*.)  
Separate publication from 74.16; however, includes the same papers from the 1974 Columbia conference, together with the two unpublished manuscripts presenting Saussure's decodings from Virgil's poetry.
- 75.14 Sollers, Philippe. «Joyce et Cie.» *Tel Quel* 64 (1975): 15-24.

Passing mention of the notebooks in the context of a discussion of James Joyce's *Finnegans Wake*. See the English translation: «Joyce and Co.», trans. Stephen Heath, *In the Wake of the Wake*, ed. David Hayman and Elliot Anderson (Madison and London: University of Wisconsin Press, 1978) 107-21 (see 113).

- 76.01 Adam, Jean-Michel, and Jean-Pierre Goldstein. *Linguistique et discours littéraire*. Paris: Larousse, 1976.  
Discusses the anagram notebooks (42-82) while relating them to deconstructive reading approaches.
- 76.02 Baudrillard, Jean. *L'Échange symbolique et la mort*. Paris: Gallimard, 1976.  
The sixth chapter provides a reading of the notebooks which insists on their capacity, if radicalized, to abet the «extermination of value» and on Saussure's inability (or reluctance) to follow through the subversive logic of his own intuitions. See the English translation: *Symbolic Exchange and Death*, trans. Iain Hamilton Grant, introd. Mike Gane (London: Sage, 1993).
- 76.03 Engler, Rudolf. «Bibliographie saussurienne.» *CFS* 30 (1976): 99-138.  
First of the five (up to the time of writing) instalments of Rudolf Engler's on-going bibliography of Saussurean scholarship; includes items (mostly concerning, at this stage, primary texts) relevant to the study of Saussure's anagram notebooks.
- 76.04 Genaust, Helmut. «Compléments à la 'Bibliographia saussureana', 1916-72.» *Historiographia Linguistica* 3.1 (1976): 37-87.  
Remarks (pp. 38-39) that a number of studies involving the anagrams were overlooked by Koerner (72.11), and cites the relevant studies (44-45).
- 76.05 Genette, Gérard. *Mimologiques*. Paris: Seuil, 1976.  
Discerns in the notebooks an affinity with Cratylism and with Jakobson's principle of equivalence (312). See the English translation: *Mimologics*, trans. and introd. Thais E. Morgan (Lincoln and London: University of Nebraska Press, 1995) 246.
- 76.06 Hempfer, Klaus W. *Poststrukturelle Texttheorie und Narrative Praxis: Tel Quel und die Konstitution eines Nouveau Nouveau Roman*. Munich: Fink, 1976.  
Traces the importance of Saussure's anagram notebooks for the narrative art of Jean Ricardou (50, 109-112, 116-17).
- 76.07 <Ivanov, Vjaceslav Vsevolodovic. *Ocerki po istorii semiotiki v SSSR*. Moscow: Nauka, 1976.>  
According to Engler, compares «Saussure's theory on anagrams to the ideas of M. M. Bakhtin (V. N. Voloshinov), Claude Levi-Strauss, etc.» (77.04, 300).
- 76.08 Lepschy, Giulio C[iro]. Review of *Linguistique saussurienne*, by René Amacker. *Journal of Linguistics* 12 (1976): 370-71.
- 76.09 Meylakh, Michel. «À propos des anagrammes.» *L'homme* 16.4 (1976): 105-15.

- Reviews the work of Russian scholars on anagrammatic motifs in poetry, most of which confirms at least in part (while not actually referring to) certain of Saussure's hypotheses on the presence of hypogrammatic composition in early Indo-European and Vedic poetry. Compares also the phonic patterning in poetry as envisaged in Saussure's notebooks with that instituted by other prosodic resources, like alliteration and anaphony.
- 76.10 Minassian, Martiros. «Sur la correspondance de Meillet avec Saussure relative aux anagrammes.» *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 71.1 (1976): 351-59.  
Detailed commentary on a letter Saussure sent to Meillet (partly excerpted in WW 128) and which is dated by Minassian 7 February 1908.
- 76.11 Pierssens, Michel. *La Tour de Babil: la fiction du signe*. Paris: Minuit, 1976.  
Contains various references to the anagrams in a study which analyses the productions of those under the spell of logophilia, or what might be called «pathologies of the word.» See the English translation: *The Power of Babel: A Study of Logophilia*, trans. Carl R. Lovitt (London: Routledge and Kegan Paul, 1980).
- 76.12 Rosetti, Alexandru. «Sur les anagrammes de Ferdinand de Saussure.» *Revue roumaine de linguistique* 21 (1976): 459-60 [?].  
Argues, in the context of brief references to the work of Francis Ponge, Roman Jakobson, Peter Wunderli and Adrian Rogoz, that the patterns perceived in the anagram notebooks are most plausibly explained in terms of the unconscious.
- 76.13 Tellez, Freddy. «Saussure: lingüística, semiología y literatura.» *Ideas y valores* 46-47 (1976): 11-44.  
Refers to Kristeva's appropriation of the notebooks' hypotheses.
- 76.14 Wunderli, Peter. «Saussure, Wartburg und die Panchronie.» *Zeitschrift für Romanische Philologie* 92 (1976): 1-34.  
Refers briefly to the notebooks in the context of the context of a discussion of the issues raised by the concept of the linearity of the linguistic signifier (6-8).
- 76.15 Wunderli, Peter, «Umfang und Inhalt des Semiologiebegriffs.» *CFS* 30 (1976): 33-68.  
Incidental references to the notebooks (40-45) in the context of a brief evaluation of the significance of Saussure's work on legends in the development of semiology.
- 76.16 Wunderli, Peter. «Zu Saussures Anagrammen: Diskussionen und Missverständnisse.» *Revue roumaine de linguistique* 13 (1976): 571-82 [?].  
Terse reply to reviewers of [72.19](#) whose criticisms, in Wunderli's opinion, were ill-founded or misconceived.
- 77.01 Baum, Richard. «Systemlinguistik und Sprechakt: Emile Benvenistes Auseinandersetzung mit dem sprachtheoretischen Ansatz F. de Saussures.» *Indogermanische Forschungen* 82 (1977): 1-38.  
Refers briefly to the anagrams (14).

- 77.02 Chiss, J[ean]-L[ouis], J. Filliolet, and D. Maingueneau. *Linguistique française*. Vol. 1. Paris: Hachette, 1977.  
See the reference to «the other Saussure» described as interested, among other things, in «the Anagrams» (20).
- 77.03 Dupuis, Michel. «À propos des anagrammes saussuriennes.» *Cahiers d'analyse textuelle* 19 (1977): 7-24.  
A review of studies of the anagrams which criticizes poststructuralist investment in the notebooks.
- 77.04 Engler, Rudolf. «Bibliographie saussurienne, 2.» *CFS* 31 (1977), 279-306.  
Continuation of Engler's bibliography of Saussurean scholarship; itemizes a number of studies relevant to Saussure's anagram notebooks.
- 77.05 Frei, Henri. Review of *Pour et contre Saussure: vers une linguistique sociale*, by Louis-Jean Calvet. *Lingua* 41 (1977), 373-82.  
Criticizes Calvet's treatment of the anagram notebooks (376).
- 77.06 Hawkes, Terence. *Structuralism and Semiotics*. New Accents 1. London: Methuen, 1977.  
Brief reference, in a bibliographic note, to «Saussure's latter-day interest in one aspect of literary structuralism: anagrams» (167).
- 77.07 Hutcheon, Linda. «Modes et formes du narcissisme littéraire.» *Poétique* 29 (1977): 90-106.  
Refers to the notebooks as examples of the «generative» anagram which would become a feature of the narrative art of, among others, Raymond Roussel and Alejo Carpentier (105).
- 77.08 <Ivanov, Vjaceslav Vsevolodovic. «Ob anagrammax F. de Sossjura.» *Sossjur, Ferdinand de: Trudy po jazykoznaniju, perevody c francyzygoko jazyka pod redackiej A. A. Xolodovica*. Moscow: Progress, 1977. 635-38.>  
Introduction to Ivanov's own translation into Russian of selections from Saussure's anagram notebooks [source: 79.04, 126].
- 77.09 Johnson, Anthony L. «Anagrammatism in Poetry: Theoretical Preliminaries.» *PTL* 2 (1977): 89-118.  
Reviews the mathematical groundwork necessary for a study of the relevance of statistical probability analysis to Saussure's notebooks.
- 77.10 Meschonnic, Henri. «Langage, histoire, une même théorie.» *Nouvelle Revue Française* 296-97 (1977): 84-97 and 111-24.  
Encoding and decoding procedures which emerge in the anagram notebooks are compared to the combinatorial play in the Cabbala, Roussel and surrealist literature (121).
- 77.11 Minassian, Martiros. «Saussure et les hypogrammes.» *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 72 (1977): 341-44.

- Previously unpublished text of a letter of Saussure to Meillet on the research into anagrams, dated 9 October 1908; includes commentary by Minassian.
- 77.12 Pierssens, Michel. «L'interstice et la dissidence.» *Critique* 33 (1977): 579-98.  
Refers consistently to the notebooks, assessing their claim to have instigated a «Mallarméan antinomy» in Saussure's oeuvre.
- 77.13 Rosetti, Alexandru. «Remarques sur les anagrammes et autres procédés poétiques.» *Revue roumaine de linguistique* 22 (1977): 219-21.  
Includes brief remarks on the anagrams.
- 77.14 Todorov, Tzvetan. *Théories du symbole*. Paris: Seuil, 1977.  
Mainly about Saussure's collaboration with Théodore Flournoy concerning the glosso-lalic utterances of Mlle Hélène Smith, but includes some references to the anagram notebooks to express astonishment that Saussure persevered with formalistic approaches in the face of «poetic phenomena» which appear to call for a «problematics related to the symbolic dimensions of language.» See the English translation: «Saussure's Semiotics», *Theories of the Symbol*, trans. Catherine Porter (Oxford: Blackwell, 1982) 255-70 (see especially 265-66).
- 77.15 Wunderli, Peter. *Valéry saussurien: Zur linguistischen Fragestellung bei Paul Valéry*. Studia Romanica et Linguistica 4. Frankfurt a.M.: Lang, 1977.  
An exhaustive review of the affinities between Valéry's speculations on language and Saussure's linguistic thought. Invokes the anagram notebooks (42, 112ff.) as a preliminary to the analysis of related ideas on poetry in Valéry (118 ff.).
- 78.01 Campra, Rosalba. *La realtà e il suo anagramma: Il modello narrativo nei racconti di Julio Cortazar*. Pisa: Giardini, 1978.  
Refers briefly to the notebooks in the context of a discussion of the anagram as a «fundamental dynamic force» in Cortazar's fiction (65).
- 78.02 Marcus, Solomon. «Les modèles linguistico-mathématiques et la sémiotique du folklore.» *La Sémiotique formelle du folklore: Approche linguistico-mathématique*. Ed. Solomon Marcus and Hélène Combes. Paris: Klincksieck; Bucharest: Editura Academiei, 1978. 1-18.  
Remarks on the affinity between the structures studied by Saussure in the notebooks and patterns of invariance in riddles and other forms of oral poetry.
- 78.03 Meylakh, Michel. «Troubadours et anagrammes (structures anagrammatiques dans la chanson X d'Arnaut Daniel.» *Mélanges de philologie romane offerts à Charles Camproux*. Vol. 1. Montpellier: Centre d'Etudis Occitans (Université Paul Valéry), 1978. 149-58.  
Upholds the relevance of Saussure's anagram notebooks for the study of phonic patterning in oral poetry, particularly that of the troubadours. Usefully provides the names of Russian scholars who have produced underreported studies which may be of some relevance to analyses of Saussure's notebooks (e.g. V. V. Ivanov, V. N. Toporov,

R. D. Timentchik, V. S. Bajevski), but unfortunately fails to give full references. Should therefore be read, in this respect, in conjunction with [76.09](#).

- 78.04 Milner, Jean-Claude. *Pour l'amour de la langue*. Paris: Seuil, 1978.  
Contains a full chapter devoted to the notebooks which is in no doubt that «properly speaking the anagram denies the Saussurean sign», and goes on to relate the notebooks to the Lacanian concept of *lalangue*. See the English translation, *For the Love of Language*, trans. and introd. Ann Banfield (London: Macmillan, 1990).
- 78.05 Orelli, Giorgio. *Accertamenti verbali*. Milan: Bompiani, 1978.  
Contains two essays, «Per una lirica del Pascoli» (129-45) and «L'Upupa e altro» (171-99), which refer briefly to the notebooks (129, 196); of these the former is the more significant, acknowledging that Saussure's correspondence with Giovanni Pascoli on the subject of the possibility of hypogrammatic composition in the work of the Italian poet offers an intriguing perspective on whether the undoubted «productivity of [Pascoli's] language» and its «expressive economy» is deliberate or coincidental.
- 78.06 Redard, Georges. «Deux Saussure?» *CFS* 32 (1978): 27-41.  
Includes references to the notebooks (27) in the context of a discussion whose greater concern is the comparative neglect, by present-day scholarship, of Saussure's *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1878).
- 78.07 Ricardou, Jean. *Nouveaux problèmes du roman*. Paris: Seuil, 1978.  
Refers to the anagram notebooks in the context of a discussion of the potential for narrative of anagrammatism, and its relevance to a theory of unconscious verbal association (79-80).
- 78.08 Riffaterre, Michael. *Semiotics of Poetry*. Bloomington: Indiana University Press, 1978.  
Sustains a theory and practice of interpretation punctuated by references to hypograms as semantic nodes whose associations determine the reader's engagement with texts. See 168n16, which explains Riffaterre's preference for *hypogram* rather than *paragram* and sets out the differences between the interpretative procedures in the anagram notebooks and those in Riffaterre's hermeneutic model: «My hypogram, on the other hand, appears quite visibly in the shape of words embedded in sentences whose organization reflects the presuppositions of the matrix's nuclear word.»
- 78.09 Rogoz, Adrian. «Les devinettes et les racines des invariances graphématiques.» *La Sémiotique formelle du folklore: Approche linguistico-mathématique*. Ed. Solomon Marcus and Hélène Combes. Paris: Klincksieck; Bucharest: Editura Academiei, 1978. 163-215.  
Mentions the notebooks to draw attention to the «two different signifying systems» envisaged by Saussure (185-86).
- 78.10 Rogoz, Adrian. «Les prédécesseurs de F. de Saussure dans le domaine des anagrammes, des paragrammes et des invariances.» *Cahiers roumains d'études littéraires* 1 (1978): 35-54.

- Suggests that the literary historical evidence is such as to render Saussure's hypotheses in the notebooks less implausible than some have held them to be, and cites passages from the work of writers like Tzara, Villon, Hopkins, and from ancient Greek and Roman poets, to support this view.
- 78.11 Rosetti, Alexandru. «Invariances dans la structure des devinettes: Sur les anagrammes de Ferdinand de Saussure.» *La Sémiotique formelle du folklore: Approche linguistico-mathématique*. Ed. Solomon Marcus and Hélène Combes. Paris: Klincksieck; Bucharest: Editura Academiei, 1978. 161-62. Reworks arguments first presented in [76.12](#).
- 78.12 Sito-Alba, Manuel. *Montherlant et l'Espagne: Les Sources hispaniques de 'La Reine Morte'*. Paris: Klincksieck, 1978.  
Announces in chapter 3 that the analysis of Montherlant's 'La Reine morte' will be informed by «a synchronic vision of the text» which borrows from «the ideas of Saussure, developed and completed by Jean Starobinski»; most of the relevant (and brief) references which follow speak of Saussure's work on legends rather than anagrams (39).
- 78.13 Wunderli, Peter. «Valéry und Saussure.» *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 88 (1978): 289-312.  
Reworking of [77.15](#); notebooks mentioned briefly (307-08).
- 79.01 Barilli, Renato. *Retica*. Milan: Istituto Editoriale Internazionale, 1979.  
Anagrams referred to in a comparison of the mould-breaking theories of Freud and Saussure (137). See the English translation: *Rhetoric*, trans. Giuliana Menozzi, *Theory and History of Literature* 63 (Minneapolis: University of Minnesota Press, 1989) 109-10.
- 79.02 Benvenuto, Sergio. «Il significante tra Saussure e Lacan.» *Il piccolo Hans* 22 (1979): 62-86.  
Contains references (63-65) to the anagrams in the context of a critique of Lacan's appropriation of Saussure.
- 79.03 <Deshusses, Jérôme. «Jean Starobinski ou la médiation.» *La Revue des Belles Lettres* 3-4 (1979): 12-19.>  
Source: [86.05](#), 156.
- 79.04 Engler, Rudolf. «Bibliographie saussurienne, 3.» *CFS* 33 (1979): 79-145.  
Itemizes various studies relevant to Saussure's anagram notebooks.
- 79.05 Kinser, Samuel. «Saussure's Anagrams: Ideological Work.» *Modern Language Notes* 94 (1979): 1105-38.  
Rare Marxist account of the notebooks which, unusually, focuses on the sociological dimension behind Saussure's hypothesis that anagrammatic modes of composition are bound up with the role played in ancient societies by the *vates*.
- 79.06 Lepschy, Giulio C[iro]. *Intorno a Saussure*. Turin: Stampatori, 1979.

A collection of writings on Saussure's life and thought which contains a number of incidental references to the work on anagrams and legends and a useful list of studies of the former (154-55).

- 79.07 Lepschy, G[ulio] C[iro]. «Oral Literature.» *Cambridge Quarterly* 8.2 (1979): 179-87.  
Contains remarks on Saussure's anagrams in a context which relates Saussure's speculations on the figure of «the sacred singer» to more modern theories of oral poetry (185).
- 79.08 Ossola, Carlo. «'Attestazione' e 'sottoscrittura': gli ipogrammi di Saussure.» *Il piccolo Hans* 22 (1979): 6-43.  
Locates Saussure's anagram notebooks in an intertextual network embracing the work of Mallarmé as well as the theories of Adolphe Pictet (whose investigations into language influenced the young Saussure); also quotes extensively from ms. fr. 3967 in uncovering the philological liberties taken by Saussure in his use of the text of Angelo Poliziano's epigrams as established by Isidoro Del Lungo in 1867.
- 79.09 Ossola, Carlo. «Les devins de la lettre et les masques du double: La diffusion de l'anagrammatisme à la Renaissance.» *Devins et charlatans au temps de la Renaissance*. Ed. M. T. Jones-Davies. Paris: Université de Paris-Sorbonne: Centre de Recherches sur la Renaissance, 1979. 127-57.  
An exhaustive commentary on the history of anagrammatism in ancient, medieval and especially Renaissance texts, which credits Saussure's anagram notebooks with having instigated an interest in the issue among literary historians, critics and theorists (127). Ossola develops especially the affinities between Mallarmé and Saussure (128).
- 79.10 Ossola, Carlo. «Les 'ossements fossiles' de la lettre chez Mallarmé et chez Saussure.» *Critique* 35 (1979): 1063-78.  
Shorter French adaptation of [79.09](#); doubles up as a review of Genette's *Mimologiques* ([76.05](#)).
- 79.11 Pierssens, Michel. «La signe et sa folie: Le dispositif Mallarmé/Saussure.» *Romantisme* 25-26 (1979): 49-55.  
Reworks some of the ideas in [76.11](#).
- 79.12 <Ponzio, Augusto. «Anagrammare Saussure?» *Lectures* 3 (1979): 171-78.>  
Source: [86.05](#), 159.
- 79.13 Riffaterre, Michael. *La Production du texte*. Paris: Seuil, 1979.  
Reproduces and extends the terminology and approaches (especially *hypogram*) first resorted to in [74.18/19](#). See the English translation: *Text Production*, trans. Terese Lyons (New York: Columbia University Press, 1983).



FERDINAND DE SAUSSURE,  
Préface à l'édition brésilienne du *Cours de Linguistique Générale*,  
par Isaac Nicolau Salum.

Traduction par Izabel Vilela, dédiée à *Rudolf Engler*,  
en hommage à son septantième anniversaire.

[Nous donnons ici la traduction en français de la préface à l'édition brésilienne du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (CLG) (S. Paulo, éd. CULTRIX/EDUSP, 1970), actuellement sur sa vingt-deuxième édition. Le *Cours* a été traduit au Brésil par José Paulo Paes (1926-1998), Izidoro Blikstein (1938) – tous les deux professeurs à l'Université de São Paulo – et Antônio Chelini. Le regretté Paes est auteur aussi de nombreux ouvrages en poésie, critique littéraire, théorie de la traduction et traducteur de Kaváfis, Sterne, entre autres. Le préfacier Isaac Nicolau Salum, lui aussi professeur émérite à l'Université de São Paulo (1985), est l'un des pionniers des études linguistiques au Brésil. Cette préface présente une brève vision sur Saussure et le saussurisme, ainsi que le traitement réservé au CLG à l'époque au Brésil.

Cette traduction fait partie de mes travaux en tant que divulgatrice du saussurisme au Brésil. Y prennent part également, entre autres, un livre que j'avais écrit pour ma maîtrise, intitulé «*Um olhar sobre Saussure*» (à paraître), et quelques articles – publiés et en cours de publication – au Brésil et en Europe. J'entame aussi depuis 1997 une recherche de plus longue haleine sur la réception de Saussure au

Brésil et dans les autres pays ibéro-romains, qui m'a été suggérée par Rudolf Engler. Je tiens ici à remercier très chaleureusement Michel Arrivé d'une précieuse lecture de la première version de la présente traduction. [Izabel Vilela]

Ces mots introductifs à l'édition brésilienne du *Cours de Linguistique Générale* n'ont pas la prétention d'exposer ou de discuter les doctrines linguistiques de Ferdinand de Saussure, ni, non plus, de présenter la version brésilienne en ce qu'elle signifie comme transposition du texte français. Au contraire, ces mots envisagent une tâche beaucoup plus modeste, mais, peut-être, plus utile au lecteur brésilien, à l'étudiant en Lettres ou simplement à l'amateur, intéressé par la Linguistique: fournir des renseignements sur le célèbre linguiste suisse, sur son ouvrage et indiquer quelques sources pour l'étude des grandes antinomies saussuriennes, encore à l'ordre du jour, un demi siècle après la première édition du *Cours*, quoique suscitant encore aujourd'hui des dialogues plus ou moins férus.

La première édition du *Cours* date de 1916, et est, comme on sait, une «œuvre posthume», puisque Saussure est décédé le 22 février 1913. La version brésilienne paraît donc avec 54 ans de retard. Mais de ce point de vue nous ne sommes point les seuls à être en retard. Le *Cours de Linguistique Générale* n'a pas été un *best-seller*. Mais c'est en français qu'il a été connu en Europe et en Amérique. La première édition française, de 1916, comptait 337 pages; les suivantes, celles de 1922, 1931, 1949, 1955, 1962... et 1969 ont 331 pages. Il est cependant remarquable d'y voir à quel point les délais entre les éditions augmentent, notamment jusqu'à la quatrième, de 1949, et comment ils se réduisent, après, à des délais réguliers de 7 ans, ce qui montre que même l'édition française a vu sa popularité augmentée pendant les deux dernières décades.

Un coup d'œil sur les traductions est vraiment éclairant. La première a été la version japonaise de H. Kobayashi, de 1928, rééditée en 1940, 1941 et 1950. Ensuite c'est le tour de l'allemande de H. Lommel, en 1931, après la russe, de H. M. Suxotin, en 1933. L'une l'a fait connaître dans l'orient, l'autre dans le monde germanique (et nordique) et la troisième dans le monde slave. La version espagnole, d'Amado Alonso, enrichie d'une excellente préface de 23 pages, est parue en 1945, suivie des éditions de 1955, 1959, 1961, 1965 et 1967 dans une dure compétition avec les éditions françaises. Ce sont les éditions françaises et espagnoles les plus grandes responsables de la divulgation du *Cours* dans le monde roman. La version anglaise de Wade Baskin, parue à N. York, Toronto et Londres, est de 1959. La polonaise est de 1961, et la hongroise, de 1967.

En 1967 a paru l'excellente version italienne de Tullio de Mauro, traduction sûre et fidèle, mais spécialement remarquable pour ses 23 pages introductives et

pour les 202 pages qui suivent le texte, en présentant une extraordinaire richesse d'informations sur Saussure et sur le *Cours*, avec 305 notes concernant le texte et une bibliographie de 15 pages (à peu près 400 titres)<sup>1</sup>. Tullio De Mauro, par cette édition mérite de recevoir la gratitude de tous ceux qui s'intéressent à la Linguistique moderne<sup>2</sup>.

Mais la fréquence des rééditions et des traductions du *Cours* lors de cette décade qui vient de se terminer annonçait que c'était déjà le moment de faire apparaître une version brésilienne de cet ouvrage dont l'intérêt grandit avec l'extraordinaire force éprouvée par les études linguistiques tant chez nous que partout dans le monde. On a déjà dit, et avec raison, que la Linguistique est aujourd'hui la « vedette » des sciences humaines. De surcroît, les changements des curriculum de nos lycées (« curso médio ») de ces dernières années empêchent qu'un pourcentage important de lycéens et d'étudiants suivant le cours supérieur puissent lire Saussure en français. Il est vrai qu'il reste encore la version espagnole, d'ailleurs excellente, par le prologue éclairant d'Amado Alonso. Mais maintenant, l'intérêt public pour Saussure grandit, et une édition brésilienne devient nécessaire de façon à répondre aux exigences des universités brésiliennes.

S'il est vrai que la Linguistique moderne vit un moment de franche ébullition, lorsque des coryphées de théories linguistiques dans une évolution rapide de pensée et d'investigations se surpassent eux-mêmes, quand ils ne sont pas surpassés par leurs disciples, le *Cours de Linguistique Générale* est un livre classique. N'étant pas une « bible » de la Linguistique moderne, en donnant le dernier mot sur les faits, il est pourtant le point initial d'une problématique qui reste toujours à l'ordre du jour.

Jamais Saussure n'a été si présent qu'en cette décade, dans laquelle il est parfois nommé « dépassé ». Il n'y a, cependant, qu'une manière de le dépasser: le lire, repenser, entre autres, les problèmes qu'il a posés, par exemple, dans ses célèbres dichotomies: langue et parole, diachronie et synchronie, signifiant et signifié, relations associative (paradigmatique) et syntagmatique, identité et opposition etc.

Il est certain que si la Linguistique américaine moderne a surgi sans contribution spéciale de Saussure, ce n'est, pourtant, pas sans étonnement que l'on voit l'onde

<sup>1</sup> Ferdinand de Saussure, *Corso di linguistica generale – Introduzione, traduzione e commento* di Tullio De Mauro. Editori Laterza, Bari, 1967, pp. XXIII + 488 pp.

<sup>2</sup> Les pp. V-XXIII présentent une excellente introduction, et les pp. 3-282 présentent une version bien fidèle du texte. De la p. 285 à 335 se trouvent d'abondants renseignements sur Saussure et sur le *Cours*; de la p. 356 à 360 sont examinées les relations entre Saussure et Noreen. Suivent, pp. 363-452, 305 des notes, quelques-unes bien longues. Les pp. 455-470 apportent à peu près 400 titres bibliographiques, certains généraux, d'autres spécialement liés à Saussure et au *Cours*. Les autres comprennent les tables de matières.

de silence de la part de presque la totalité des linguistes américains par rapport au *Cours*. Bloomfield, en faisant en 1922 le compte rendu de *Language* de Sapir, appelle le *Cours* «un fondement théorique de la plus récente tendance des études linguistiques», en répétant ce jugement lorsqu'il fait le compte rendu du *Cours* lui-même, en 1924. En 1926 il parle encore de sa «dette idéale» à Saussure et à Sapir, mais ne cite pas le *Cours* dans la bibliographie de son *Language* en 1933<sup>3</sup>.

Comment la Linguistique américaine a eu un développement spécifique, cela se comprend. Mais il est convenable que dans une édition brésilienne du *Cours*, on repère le fait, pour que nos étudiants ne soient pas tentés de le «surpasser» sans l'avoir même lu directement. Il est bien vrai qu'entre nous, il semble que, au contraire, ce qui se passe c'est plutôt une hypervalorisation du *Cours* en en faisant la source de «recherche». Parfois, en demandant à des étudiants qui ont déjà obtenu leur examen en Linguistique, s'ils ont déjà lu Saussure, on obtient la réponse sincère qu'ils «y ont fait des recherches». Et à la question sur ce qu'ils veulent dire par «recherche sur Saussure», ils répondent que cela veut dire qu'ils y ont simplement lu ce qui porte sur 'langue et parole'!

Néanmoins, on ne peut pas aujourd'hui se refuser de reconnaître que le *Cours* suscite une série interminable de questions. Parce que en ce qui le concerne, Saussure – autant que Jésus et Socrate – est reçu de seconde main. On connaît Socrate par ce que Xénophon et Platon ont écrit comme étant de lui. Le premier était trop peu philosophe pour le comprendre, et le deuxième l'était trop pour ne pas le supplanter. Ils lui ont donc tous deux apporté des altérations. Jésus n'a rien écrit sauf sur le sable: ses enseignements sont ceux qui nous ont été transmis par ses disciples, dont quelques uns n'ont pas été des témoins oculaires.

Il en va de même pour le *Cours* de Saussure. Pour commencer les Cours de Linguistique Générale qu'il a donnés à l'Université de Genève ont été au nombre de trois:

Premier cours – Du 16 janvier au 3 juillet 1907, avec six élèves inscrits, parmi eux Riedlinger et Louis Caille. Le sujet fondamental de ce cours a été: «Phonologie, c'est à dire, phonétique physiologique (*Lautphysiologie*),

<sup>3</sup> Cf. De Mauro, *Corso*, p. 339. De Mauro rappelle quelques exceptions – (1) «l'un des meilleurs essais d'ensemble sur Saussure est de R. S. Wells, «*De Saussure's System of Linguistics*», in *Word*, III, 1947, pp. 1-31: – (2) J. T. Waterman, «Ferdinand de Saussure. Forerunner of Modern Structuralism», in *Modern Language Journal*, 40 (1956), pp. 307-309; – (3) Chomsky, «Current Issues in Linguistic Theory», in J. A. Fodor, J. J. Katz, *The Structure of Language. Readings in Philosophy of Language*, Englewood Cliffs, N. J., 1964, pp. 52, 53, 59 et sv. et 86. (Voir *Corso*, pp 339-340, et *Bibl.*, pp. 470 e 457).

Linguistique évolutive, changements phonétiques et analogiques, rapports entre les unités perçues par le sujet parlant dans la synchronie (analyse subjective) et les racines, suffixes et d'autres unités isolées de la grammaire historique (analyse objective), l'étymologie populaire, problèmes de reconstructions». Les éditeurs ont mis ces éléments en appendices et dans les derniers chapitres.

Deuxième cours – De la première semaine de novembre 1908 au 24 juillet 1909, avec onze élèves immatriculés, parmi eux A. Riedlinger, Léopold Gautier, F. Bouchardy, E. Constantin. La matière de ce cours a été le « rapport entre la théorie du signe et la théorie de la langue, les définitions de système, d'unité, d'identité et de valeur linguistique. C'est de là qu'on déduit l'existence des deux différentes perspectives méthodologiques dans lesquelles se trouve l'étude des faits linguistiques: la description synchronique et la diachronique ». Saussure se montre plusieurs fois insatisfait par rapport aux points de vues auxquels il était arrivé.

Troisième cours – Du 28 octobre de 1910 à juillet 1911, avec douze élèves immatriculés, entre lesquels G. Dégallier, F. Joseph, Mme. Secheyaye, E. Constantin et Paul-F. Regard. Comme matière, il « intègre dans l'ordre déductif du second cours la richesse analytique du premier ». Au début on développe le thème « des langues », ce qui veut dire, la Linguistique externe: on part des langues pour arriver à la « langue », dans son universalité et, ensuite, à l'« exercice » et à la faculté du langage chez les individus »<sup>4</sup>.

Les éditeurs du *Cours* – Charles Bally, Albert Secheyaye, avec la collaboration de A. Riedlinger – ont pu compter uniquement sur les notes de L. Caille, L. Gautier, Paul Regard, Mme A. Secheyaye, George Dégallier, Francis Joseph, et les notes de A. Riedlinger<sup>5</sup>. Et, tel qu'il a été édité, systématisé et organisé par les trois illustres disciples de Saussure, le livre présente plusieurs problèmes critiques.

1) – Saussure n'était pas content du développement de la matière. Il n'avait pas seulement à y inclure des matières liées aux langues indo-européennes de façon à accomplir le programme<sup>6</sup>, mais il se sentait lui-même limité par la compréhension des étudiants, et parce qu'il ne considérait pas ses idées comme définitives. Voilà ce qu'il dit à L. Gautier:

<sup>4</sup> N'ayant pas eu accès direct à l'ouvrage de R. Godel, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Geneva – Paris, Droz, 1957, je résume le commentaire qu'en fait De Mauro dans son *Corso*, pp. 320-321, et ce que dit R. Godel lui-même dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 16 (1958-1959), pp. 22-23.

<sup>5</sup> Cf. « Préface de la première édition », p. 8 (3ème éd.), 3ème paragraphe.

<sup>6</sup> Cf. Préface, p. 7, 1<sup>er</sup> paragraphe (fin).

«Je me trouve placé devant un dilemme : ou bien exposer le sujet dans toute sa complexité et avouer tous mes doutes, ce qui ne peut convenir pour un cours qui doit être matière à examen. Ou bien faire quelque chose de simplifié, mieux adapté à un auditoire d'étudiants qui ne sont pas linguistes. Mais à chaque pas, je me trouve arrêté par des scrupules.»<sup>7</sup>

2) – Les notes prises par les étudiants allaient difficilement correspondre *ipsis verbis* aux paroles du maître. Comme le repère R. Godel, «ce sont des notes d'étudiants, et ces notes ne sont qu'un reflet plus ou moins clair de l'exposition orale»<sup>8</sup>.

3) – En ce qui concerne ces deux déformations par rapport à la pensée de Saussure – celle opérée par lui-même de façon à rendre la matière plus simple pour les élèves et celle opérée par ces derniers lorsqu'ils prenaient des notes approximativement – il faut mentionner aussi que l'organisation de la matière a été faite par deux disciples, illustres, mais qui ont déclaré ne pas avoir été présents aux cours<sup>9</sup>. On peut y ajouter aussi comme trace anecdotique que la phrase finale du *Cours* tellement citée – «la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même» – n'est pas de Saussure, mais des éditeurs<sup>10</sup>.

Voilà un problème critique à triple complication. Un problème critique aussi grave que celui de l'exégèse platonique et, également, le problème synoptique des Évangiles. Naturellement, les notes des disciples de Saussure ont été prises de son vivant, à temps, telles que chacun pouvait les prendre.

Les éditeurs attendaient beaucoup des notes de Saussure. Mme De Saussure ne leur en a pas refusé l'accès. Cependant, «fut notre déception : nous ne trouvâmes rien ou presque rien, qui correspondît aux cahiers de ses disciples ; F. de Saussure détruisait à mesure les brouillons hâtifs qu'il traçait au jour le jour, l'esquisse de son exposé!»<sup>11</sup>.

En plus, ayant réuni les notes de sept ou huit disciples, plusieurs autres leur ont échappé ; elles ont été éditées après par Robert Godel dans des numéros successifs des *Cahiers Ferdinand de Saussure* et, après, lors de la publication déjà citée ailleurs – *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand*

<sup>7</sup> Les sources manuscrites, p. 30, *apud* De Mauro, *Corso*, p. 321.

<sup>8</sup> *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 15 (1957), p. 3.

<sup>9</sup> Cf. *Préface*, p. 8, 2<sup>e</sup> paragraphe.

<sup>10</sup> *Cours*, p. 317. R. Godel, *Les sources manuscrites*, pp. 119 et 181, De Mauro, *Corso*, p. 451 (note 305 *in initio*).

<sup>11</sup> *Cours*, *Préface*, pp. 7-8.

de Saussure – que Benveniste, lors d'une conférence présentée à Genève le 22 février 1963, lors de la fête du cinquantenaire de la mort de Saussure, a nommé «bel et important ouvrage»<sup>12</sup>.

Les *Cahiers Ferdinand de Saussure* sont parus en 1941. Mais la publication des notes inédites de Saussure ainsi que d'autres sources du *Cours* n'y ont paru que depuis 1954, à partir du n.12, publiées par Robert Godel:

- 1) «Notes inédites de Ferdinand de Saussure». Ce sont 23 notes brèves antérieures à l'année 1900 (*Cahiers* n. 12 (1954), pp. 49-71). Ce sont celles mentionnées dans la *Préface* du *Cours*, aux pp. 7-8.
- 2) «Cours de linguistique générale (1908-1909): Introduction» (*Cahiers* n. 15 (1957), pp. 3-103).

On a utilisé trois manuscrits: celui de A. Riedlinger (119 pp.), celui de F. Bouchardy et celui de Léopold Gautier (ces deux derniers plus brefs). Cette année-là, avant le n. 15, était déjà parues sous forme de livre, par Robert Godel, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale*, Genève, Droz, et Paris, Minard, 1957, 283 pp.

- 3) «Nouveaux documents saussuriens: les cahiers E. Constantin» (*Cahiers* n. 16 (1958-1959), pp. 23-32).
- 4) «Inventaire des manuscrits de F. de Saussure remis à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève» (*Cahiers* n. 17 (1960), pp. 5-11).

Ce sont des manuscrits numérotés de 3951 à 3969, de sujets variés, linguistiques et philologiques. On publie uniquement la liste des sujets et quelques autres informations. Le ms. 3951 comporte des notes sur la Linguistique générale. Le manuscrit 3952, sur les langues indo-européennes, le numéro 3953, sur l'accentuation lituanienne, le 3954, des notes diverses, le 3955 porte sur des notes et articles publiés, le 3956 traite des noms de lieux et patois romands. Le ms. 3957 concerne des documents variés parmi lesquels un *Cahier de Souvenirs* – le seul dont le texte est publié à la suite (pp. 12-25) et des ébauches de lettres et des lettres reçues. Les ms. 3958-3959 concernent 18 cahiers d'études sur les *Niebelungen*, les ms. 3690-3692 traitent de la métrique védique et du vers saturnien (46 cahiers). Les ms. 3963-3969 comportent les études sur les anagrammes ou hypo-

---

<sup>12</sup> Cf. E. Benveniste, «Saussure après un demi-siècle», chap. III de *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1966, p. 32. Malheureusement, nous n'avons pas encore pu avoir en mains *Les sources manuscrites*...

grammes (99 cahiers), sur lesquels Jean Starobinski a publié deux études en 1964 et 1967<sup>13</sup>.

Les *Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études* mentionnés ailleurs (Ms. Fr. 3957) sont riches d'informations sur ses relations avec les linguistes allemands et sur le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig, Teubner, 1879, 302 pp., écrit alors qu'il avait 21 ans.

- 5) À ces quatre publications de R. Godel se joignent les «*Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet*», publiées par Émile Benveniste (*Cahiers* n. 21 (1964), pp. 89-135).

Si l'on ajoute à cela l'ensemble des ouvrages édités en 1922 par Charles Bally et Léopold Gautier sous le titre de *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, dans un gros volume comprenant VIII + 641 pp.<sup>14</sup>, nous aurons tout ce que Saussure a publié, esquissé ou écrit. Parmi eux, malgré la valeur exceptionnelle du *Mémoire*, c'est en réalité le *Cours de linguistique générale* qui a vraiment rendu célèbre le nom de Saussure, même si, d'après les paroles du maître lui-même adressées à L. Gautier, déjà citées ailleurs, si ça avait été de son vivant, Saussure n'en aurait pas permis l'édition.

Mais c'est la publication de tous ces documents – spécialement celle des *sources manuscrites* – qui a accentué le sentiment du besoin d'une édition critique du *Cours*. La *Préface* de Charles Bally et Albert Sechehaye dénonce d'ailleurs une sorte d'insatisfaction par rapport à leur édition telle qu'ils l'ont faite, mais qui était pourtant la façon la plus sensée trouvée alors pour éditer des notes de cours. Et nous devons, encore aujourd'hui, leur être reconnaissants. Mais une édition critique était pourtant souhaitable et vraiment nécessaire.

L'étude synchronique d'un état actuel de langue, spécialement en sa manifestation orale, atténue la nécessité du travail philologique. Pourtant, paradoxalement, l'œuvre du linguiste qui a insisté sur la question de la synchronie devient mainte-

<sup>13</sup> Jean Starobinski, «Les anagrammes de Ferdinand de Saussure, textes inédits», *Mercur de France*, févr. 1964, pp. 243-262; idem, «Les mots sous les mots: textes inédits des cahiers d'anagrammes de Ferdinand de Saussure», in *To Honor Roman Jakobson: Essays on the Occasion of his Seventieth Birthday*, 11-10-1966, vol. III, Mouton, The Hague, Paris, 1967, pp. 1906-1917. R. Godel ne semble pas très enthousiaste pour ces recherches. Voilà ce qu'il en dit: «À l'époque où Saussure s'occupait de mythologie germanique, il est aussi passionné par des recherches singulières. (...) Les cahiers et les tableaux sur lesquels il a consigné les résultats de cette longue et stérile investigation ont été la partie plus considérable des manuscrits qu'il a laissés» (*Cahiers* n. 17 (1960), p. 6).

<sup>14</sup> Éditions Sonor, Genève, et Karl Winter, Heidelberg.

nant un remarquable problème philologique : celui de l'établissement de son propre texte.

L'édition critique est parue en 1968<sup>15</sup>, dans un premier volume, grand format, 31 x 22 cm, et de 515 + 515 pages. Il s'agit d'une édition synoptique, qui donne les sources confrontées en six colonnes. La première colonne reproduit le texte du *Cours*, de la première édition de 1916, avec les variantes introduites aux deuxième et troisième éditions (de 1922 et 1931). Les colonnes 2, 3 et 4 apportent les sources utilisées par Charles Bally et Albert Secheyaye. Les colonnes 5 et 6 apportent les sources découvertes et publiées par Robert Godel en disposition synoptique.

Il ne s'agit pas, évidemment, d'une édition facile à manier. Ici encore, le *Cours* de Saussure présente des ressemblances par rapport au problème synoptique des Évangiles. Dans cette édition critique, au format un peu plus grand que la *Synopsis Quattuor Evangeliorum* de Kurt Aland, avec le texte grec, ou la *Synopse des quatre évangiles en français* de Benoit et Boismard, le célèbre livre de Saussure, qu'il n'a pas écrit, pourra lui aussi, avoir son intérêt pédagogique : il sera une photographie fidèle de la façon dont est saisi diversement ce qui est transmis à l'oral.

Mais ce renouveau d'intérêt pour le *Cours de linguistique générale*, notamment depuis les années 50 – où se multiplient les éditions et traductions et lorsque Robert Godel commence à approfondir la critique aux sources – devient le garant que, même si l'on vient encore à offrir des nouvelles solutions aux oppositions saussuriennes, Saussure est loin d'en venir à être dépassé.

L'édition à offrir à un public plus vaste ne peut être que celle qui a consacré l'œuvre : l'édition critique à lecture lourde, se prêtera mieux, et avec grande utilité, à la consultation des spécialistes et des plus *aficionados*.

Ce serait intéressant, au delà de ces informations, d'énumérer ici quelques autres études critiques traitant du *Cours* pour l'orientation du lecteur brésilien. Mais cette préface devient déjà trop longue. En outre, des travaux d'analyse en Linguistique moderne comme *Les grands courants de la linguistique moderne*, de Leroy<sup>16</sup>, *Les nouvelles tendances de la linguistique*, de Malmberg<sup>17</sup>, *Lingüística*

<sup>15</sup> Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Édition critique par Rudolf Engler, tome I, 1967, Otto Harrassowitz, Wiesbaden. Un vol. de 31x 22 cm., 515 + 515 pages. (N'ayant pas eu l'occasion de voir ce volume, je résume les informations de M. Gardette d'après la brève recension qu'il présente de cette édition dans la *Revue de Linguistique Romane*, tome 33, ns. 129-130 de janv.-juin 1969, pp. 170-171).

<sup>16</sup> Édition brésilienne : *As Grandes Correntes da Lingüística Moderna*, S. Paulo, Cultrix-Editora da USP, 1971.

<sup>17</sup> Édition brésilienne : *As Novas Tendências da Lingüística*, S. Paulo. Cia. Editora Nacional-Editora da USP, 1971.

*Románica*, de Iorgu Iordan, dans la version espagnole de Manuel Alvar (pp. 509-601), les études de Meillet en *Linguistique historique et linguistique générale II* (pp. 174-183), et le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*<sup>18</sup>, celle de Benveniste dans ses *Problèmes de linguistique générale* (pp. 32-45), celle de Lepschy, dans *La linguistique structurale* (pp. 45-56), le prologue de l'édition d'Amado Alonso (pp. 7-30), l'excellente édition de Tullio De Mauro, déjà mentionnée ici – notamment aux pp. V-XXIII et 285-470 – sont des guides de grande valeur pour tout lecteur intéressé. À ceux-là il faut bien ajouter l'excellent travail de divulgation de Georges Mounin, *Saussure ou le structuraliste sans le savoir – présentation, choix de textes, bibliographie*<sup>19</sup>, qui, à notre avis, est défec-tueux uniquement par le titre, puisque Saussure a été plutôt «*estruturalista antes do termo*», ce que Mounin dirait à la française *structuraliste avant la lettre*.

Voilà donc, pour le lecteur, quelques informations fondamentales pour qu'il puisse mieux comprendre le texte du linguiste genevois. Nous y ajoutons un tableau résumé des principaux faits de la vie de Ferdinand de Saussure.

Isaac Nicolau Salum

#### TABLEAU BIOGRAPHIQUE

26.11.1857	Naissance à Genève.
1867	Contact avec Adolphe Pictet, auteur des <i>Origines indo-européennes</i> (1859- 1863).
1875	Études en Physique et Chimie à l'Univ. de Genève.
1876	Séjour à Leipzig
1877	Quatre mémoires lus à la Société Linguistique de Paris, notamment l' <i>Essai d'une distinction des différents a indo-européens</i> .
1877-1878	<i>Mémoire sur les voyelles indo-européennes</i> (publié en décembre 1878 à Leipzig).
1880	Février – Thèse doctorale: <i>De l'emploi du génitif absolu en sanskrit</i> . Voyage en Lituanie. À Paris, il suit les cours de Bréal.
1881	«Maître de conférences» à l'École Pratique des Hautes Études à 24 ans.

<sup>18</sup> Par Georges Mounin, in *Saussure ou le structuraliste sans le savoir*, éd. Seghers, 1968, pp. 161-168.

<sup>19</sup> Édition brésilienne en cours de préparation.

- 1882 Secrétaire adjoint de la Société Linguistique de Paris et directeur de publication des *Mémoires*. Il y fait connaissance de Baudoin de Courtenay.
- 1890-1891 Il revient aux cours à l'École Pratique des Hautes Études.
- 1891-1896 Professeur extraordinaire à Genève.
- 1896 Professeur titulaire à Genève
- 1907 Premier Cours de Linguistique Générale
- 1908 Ses disciples de Paris et de Genève lui offrent des *Mélanges* pour fêter le trentième anniversaire de son *Mémoire sur les voyelles*.
- 1908-1909 Deuxième Cours de Linguistique Générale.
- 1910-1911 Troisième Cours de Linguistique Générale.
- 27.02.1913 Décès à Genève.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BENVENISTE, Émile, (1966). «Saussure après un siècle», in *Problèmes de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- CAHIERS FERDINAND DE SAUSSURE n. 15, (1957), p. 3.
- CAHIERS FERDINAND DE SAUSSURE n. 16, (1958-59), pp. 22-23.
- ENGLER, Rudolf, (1968)[1989]. *Cours de linguistique générale*. Tome I. Édition critique. Wiesbaden: Otto Harrassowitz; reproduction de l'édition originale.
- (1974)[1990]. *Cours de linguistique générale*. Tome II. Édition critique. Wiesbaden: Otto Harrassowitz; reproduction de l'édition originale.
- GODEL, Robert, (1957) [1969]. *Les sources manuscrites du Cours de Linguistique Générale de Ferdinand de Saussure*. Genève/Paris: Droz/Minard.
- MAURO, Tullio de, (1972) [1995]. *Cours de Linguistique Générale*. Édition critique. Paris: Payot. Trad. de Louis-Jean Calvet.
- SAUSSURE, Ferdinand de, (1916) [1969]. *Cours de Linguistique Générale*. Paris: Payot.
- (1922)[1970]. *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure, publiés par Charles Bally et Léopold Gautier*. Paris/Genève: Sonor/ Slatkine Reprints.
- (1970)[1987]. *Curso de Lingüística General*. São Paulo: Cultrix. Trad. de Antônio Chelini, José Paulo Paes e Izidoro Blikstein.
- STAROBINSKI, Jean, (1971). *Les mots sous les mots*. Paris: Gallimard.



## COMPTE RENDU



Sémir Badir, *Hjelmslev*,  
Paris, Belles-Lettres (= Figures du savoir), 2000

Sémir Badir, *Saussure : La langue et sa représentation*,  
Paris, L'Harmattan (= Sémantiques), 2001.

Alors qu'à l'heure actuelle le cognitivisme bat son plein en linguistique, lire ou relire les ouvrages des fondateurs du structuralisme semble déjà être une prise de risque. Se référer à un ancien paradigme, dépassé pour des raisons non pas seulement historiques mais foncièrement théoriques, n'est-ce pas déjà un geste purement et simplement anachronique? Dans deux ouvrages récents, Sémir Badir ne refuse pas de prendre ce risque pour relancer un débat qui me paraît être au plus haut point épistémologique. À l'époque où la science du langage risque de dégénérer et de tomber dans la technicité performante, le débat épistémologique a le mérite d'ouvrir à nouveau un champ de questionnement relatif à l'objet spécifique de la linguistique (que l'auteur, suivant en cela Simon Bouquet, caractérise comme relevant du domaine de la *généralité spécifique*) au moyen de sa reprise théorique (*analyse et description*). Relire Saussure ou Hjelmslev ne constitue donc pas un geste de repli historiciste mais dénote le souci d'évaluer à nouveaux frais l'histoire d'une pensée qui ne pourrait jamais être simplement dépassée. Sans prétendre à l'exhaustivité, je me concentrerai, pour repérer à ma manière l'itinéraire de la lecture que Sémir Badir semble avoir suivi dans l'ensemble de ses travaux, sur trois aspects suivant lesquels ce souci de refondation théorique prend relief : épistémologique, critique et historique.

### 1. *Aspects épistémologiques*

Partir de Hjelmslev pour en revenir à Saussure, c'est ce que montre à titre exemplaire la chronologie de publication des deux ouvrages de Badir. Ce parcours de lecture ne peut se justifier que d'un point de vue épistémologique, parce que l'histoire de la réception propose un parcours tout contraire. Si «Hjelmslev ne retranche rien à la théorie saussurienne, mais qu'il ajoute simplement», comme le dirait Badir, il serait intéressant de remonter l'histoire pour redécouvrir un (ou le) Saussure «complété». Ce parti pris exige cependant une rançon à payer: le mythe du Vrai Saussure. Badir est ainsi invité à participer à l'histoire passionnante inaugurée par Robert Godel, celle de la reconstruction des idées authentiques de Saussure. Quant à lui, son idée de *Saussure hjelmslevien* lui sert de fil conducteur pour la reconstruction épistémologique – et non pas simplement philologique – de la linguistique saussurienne.

### 2. *Aspects critiques*

Il serait intéressant de noter que la question de lecture se pose par rapport à Saussure et à Hjelmslev, ce qui n'est pas toujours le cas dans l'histoire de la science. Il ne suffit pas d'apprendre leur théorie. Il faut les lire pour comprendre. C'est ce que nous invite à faire Sémir Badir dans ses deux ouvrages.

«L'œuvre de Louis Hjelmslev... est peu lue» (p. 13). D'où vient cette spécificité, liée sans doute à la difficulté inextricable, voire à l'illisibilité intrinsèque de son œuvre? Chicanons: elle est trop claire pour être lue; mais en même temps elle est trop obscure pour être comprise. Dans ces conditions, Badir relève que «l'entreprise de révision radicale» de Hjelmslev se réalise à travers sa «rhétorique» (p. 15). Il dit: «Il nous semble que ces difficultés stylistiques et énonciatives sont inhérentes à la teneur même des ouvrages de Hjelmslev et qu'elles font leur force» (*ibid.*). Revenir au texte, à ses conditions stylistiques et énonciatives, ce n'est donc pas simplement un retour à l'original mais surtout à la source inépuisable de sa puissance.

Le cas de Saussure n'est pas tellement différent. Si dans *Hjelmslev* Badir met l'accent sur un aspect *rhétorique*, il s'attache à un aspect *poétique* dans *Saussure*. Il fait valoir, outre la métaphore du «circuit» de la parole, les deux autres métaphores foncièrement saussuriennes: il s'agit d'une part de la fameuse comparaison de la langue avec une «feuille de papier» et d'autre part de celle de la «vague», laquelle a d'ailleurs été rarement commentée dans la littérature saussurienne. En exploitant ces deux métaphores, proposées par Saussure en fonction de la nature du signe linguistique, Badir s'efforce d'éclairer une des clefs de voûte de l'architec-

ture de la pensée saussurienne : la notion de *valeur*. Il est à rappeler encore que chez Badir, la lettre de *CLG* est imprégnée d'un nouveau sens inspiré de la glossématique. Donc, rien de surprenant au fait que ce n'est pas seulement la distinction langue / parole mais encore linguistique / métalinguistique qui joue un rôle décisif pour la mise au point de la notion de valeur, y compris la notion de *signification* et celle de *signifié*. C'est précisément cette lecture à la fois très saussurienne et hjelmslevienne qui rend possible la révision méthodologique – plus précisément, la *représentation* de la langue – dans la linguistique saussurienne.

### 3. *Aspects historiques*

L'histoire des idées n'est pas toujours celle de la vérité mais pour la vérité. Badir ne manque pas de replacer de ce point de vue sa lecture de Hjelmslev et de Saussure dans un contexte historique. Notons que l'histoire glorieuse du structuralisme est aussi une histoire nourrie de malentendu. Réécrire cette histoire, ce serait d'abord confronter ce malentendu. Il ne s'agira pourtant ni de déconstruire ni de reconstruire, mais surtout de dissiper un des malentendus persistants selon lequel le système de la pensée linguistique de Hjelmslev et de Saussure ne peut être que statique. D'après Sémir Badir, l'analyse immanente de la glossématique est loin d'empêcher mais susceptible de relancer le dynamisme du système, dans la mesure où « les applications méthodologiques, en tant qu'elles mènent à une multiplicité d'analyses, fondent au contraire une connaissance plurielle et hétérogène » (p. 191). Il en va de même de Saussure. Dans ses analyses textuelles minutieuses Badir en est arrivé à cette conclusion : « Il n'est donc aucun moyen pour refuser de prendre en charge la variabilité sociale de la langue, et c'est le dynamisme de cette variabilité qui conduit à la possibilité de transformation des valeurs sans transformations des faits de parole » (p. 62). En introduisant ainsi le paramètre « social », il essaie de retrouver chez Saussure le « dynamisme » du système, ignoré des structuralistes en linguistique.

*Adresse de l'auteur:*

Yong-Ho Choi

Université Hankuk des Etudes Etrangères (Corée du Sud)



## CHRONIQUE ET ANNONCE



## CHRONIQUE DU CERCLE POUR L'ANNÉE 2002

L'Assemblée générale du Cercle du 23 mars 2002 a procédé à l'élection du nouveau Comité composé de Mmes et MM. Daniele Gambarara (président), Emilio Manzotti (vice-président), Marie-Claude Capt-Artaud (trésorière), Claire Forel (secrétaire), René Amacker, Jean-Paul Bronckart, Curzio Chiesa, Janette Friedrich, Anne-Marguerite Fryba-Reber, Claudia Mejía, Patrick Sériot (représentant de la SSL auprès du Cercle).

## ANNONCE

Les chercheurs ayant soutenu une thèse de doctorat sur l'œuvre et les idées de Ferdinand de Saussure sont invités à présenter une demande d'admission au Cercle, en y joignant leur curriculum. Le Comité aimerait publier régulièrement dans les Cahiers l'annonce des prochaines soutenances, et un compte rendu des dernières dissertations publiées.

Le Comité envisage aussi la possibilité d'organiser une réunion scientifique à Genève en juin 2004, en confiant les communications à de jeunes chercheurs ayant travaillé sur des thèmes saussuriens dans une thèse soutenue dans les dix dernières années. Nous prions les personnes intéressées de contacter le Cercle

[cerclesaussure@lettres.unige.ch](mailto:cerclesaussure@lettres.unige.ch)

et aussi directement le président du Comité, Daniele Gambarara

[daniele@sophia.unical.it](mailto:daniele@sophia.unical.it)

CFS 55 (2002)

TABLE DES MATIÈRES

I	Actes de la Table ronde «La phonologie dans l'œuf» (Genève, 16 juin 2001) .....	3
	Claire-Antonella FOREL, Pour une relecture du chapitre «Phonologie et Phonostylistique» de N. S. Troubetzkoy .....	7
	Janette FRIEDRICH, Le concept de phonème chez Karl Bühler Plaidoyer en faveur d'un concept formel, philosophique du phonème ..	19
	Gabriele IANNÀCCARO, «La rectification des données sensorielles»: deux itinéraires phonologiques dans l'Italie entre les deux guerres ....	35
	Mortéza MAHMOUDIAN, Apports de la phonologie. Limites et perspectives .....	49
	Sylvain PATRI, La méthode de Troubetzkoy morphonologue .....	63
	Ekaterina VELMEZOVA, <i>Phonème</i> et <i>morphème</i> : deux notions diachroniques chez I. A. Baudouin de Courtenay .....	85
	Michel VIEL, Sur quelques malentendus à propos de la genèse et de la fortune du concept de « marque » en phonologie .....	99
	Irina VILKOU-PUSTOVAÏA, De quoi la <i>linguistique de la parole</i> traite-elle chez Saussure ? Éléments pour une relecture du <i>CLG</i> à partir des phonologie(s) .....	115

## II Articles

- Cristian BOTA, La question de l'ordre dans les cours et les écrits saussuriens de linguistique générale. Essai de refonte géométrique . . . 137
- Ivan CALLUS, *Jalonnante* and *parathlipse*: encountering new terminology in Ferdinand de Saussure's researches into anagrams . . . . 169
- Marie-Claude CAPT-ARTAUD, Phonologie et pertinence: les aléas du constant. Saussure contre Troubetzkoy . . . . . 203
- Robert DE DARDEL, *Quare* causal en protoroman . . . . . 215
- Caterina MARRONE, « Naturel » versus « historique » dans le *Cours de linguistique générale* de Saussure . . . . . 229
- Bénédictte VAUTHIER, Bakhtine et / ou Saussure ? , ou De l'histoire du malentendu des « malentendus saussuriens » . . . . . 241

## III Documents

- Ivan CALLUS, A Chronological and Annotated Bibliography of Works Referring to Ferdinand de Saussure's Anagram Notebooks. Part One, 1960-1979 . . . . . 267
- Isaac NICOLAU SALUM, Préface à l'édition brésilienne du *Cours de Linguistique Générale*. (Traduction par Izabel Vilela) . . . . . 297

## IV Comptes rendus

- Sémir BADIR, *Hjelmslev* et *Saussure* (Yong-Ho Choi) . . . . . 311

## V Chronique et Annonce . . . . . 317

Mise en pages:

Atelier Perrin – CH-2014 Bôle

Impression:

Imprimerie Slatkine  
CH-1279 Chavannes-de-Bogis

Mars 2003

## RÉCENTES PUBLICATIONS ET DIFFUSIONS DROZ

*Novum Glossarium mediae latinitatis, Permachino-Pezzola*  
Édité par François Dolbeau, Anne Grondeaux et Anita Guerreau-Jalabert  
2001, Colonne 573-948, CHF 120  
ISBN : 92-990007-0-0

Novum Glossarium mediae latinitatis, 21

*Glossaire des patois de la Suisse romande. Fascicule 104, Tome VII*  
pages 673-728: *force-fortune*  
2002, 56 p., CHF 30

Glossaire des patois de la Suisse romande, 104

Catherine Bouthors-Paillart, *Duras la Métisse. Métissage fantasmatique et linguistique dans l'œuvre de Marguerite Duras*. Préface de Christiane Blot-Labarrère  
2002, XVI-248 p., CHF 50  
ISBN : 2-600-00822-5

Histoire des Idées et Critique Littéraire, 402

Marguerite Duras, née de parents français instituteurs en Indochine, reconnaît pourtant comme sienne l'ambiguïté propre à la condition métisse : « Le métissage, dit-elle, vient d'ailleurs. Cet ailleurs est sans fin. Il s'agit d'autre chose qui ne peut pas être dit. » Qu'en est-il du métissage lorsqu'il est seulement fantasmatique ? C'est dans le corps malmené du texte que Marguerite Duras inscrit les signes de son identification métisse. Le texte met ponctuellement en scène la rencontre métisse ; mais c'est surtout la dynamique aléatoire du métissage qui se donne à lire (et à penser) dans la structure fluctuante de nombre de ses figures. Expérience de la différence et de l'impropre, l'écriture est en outre pour Marguerite Duras l'épreuve d'un métissage qui se joue dans le surgissement d'un improbable idiome que serait paradoxalement sa langue, française insidieusement mâtinée de vietnamien, métisse peut-être...

Charles Nodier, *Questions de littérature légale. Du Plagiat à la supposition d'auteurs, des supercheries qui ont rapport aux livres*. Edition critique par Jean-François Jeandillou  
2003, LX-212 P., CHF 42  
ISBN : 2-600-00680-X

Histoire des Idées et Critique Littéraire, 404

Aussi réputées, sans doute, que méconnues, les Questions de littérature légale furent publiées anonymement en 1812, puis rééditées seize ans plus tard, sous une forme « considérablement augmentée », par le désormais Bibliothécaire du Roi à l'Arsenal. Prisées des gens du livre au XIX<sup>e</sup> siècle, elles constituent encore de nos jours une référence dans tous les travaux critiques concernant le pastiche, le plagiat, les supercheries littéraires et autres doctes bagatelles. Or la « bavarderie bibliologique », comme toujours chez Nodier, ne donne pas seulement lieu à des analyses aussi piquantes que sagaces de l'imitation, de l'emprunt, des procédés stylistiques ou de la figure de l'auteur ; par le biais d'une poétique dissuasive qui invoque « l'attention des gouvernements et la prévoyance des lois », et tout en appelant de ses vœux une morale publique qui contraigne chaque écrivain à se montrer vertueux, le facétieux érudit n'en compose pas moins un manuel pratique de falsification textuelle. Richement annotée, la présente édition fait justice à cette œuvre depuis longtemps indisponible, dont l'érudition volontiers ironique et allusive rend la lecture captivante comme celle d'un conte romantique.